
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Wu 194 M-2

BIBLIOTHÈQUE IMPARTIALE,

Pour les Mois de

JANVIER ET FEVRIER,

M D C C L I.

T O M E III.

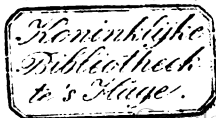
P R E M I E R E P A R T I E.

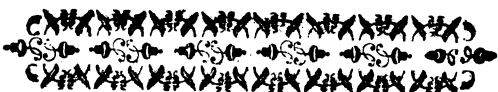


A L E I D E,

DE L'IMP. D'ELIE LUZAC, FILS.

M D C C L I.





BIBLIOTHÈQUE IMPARTIALE,

Pour les Mois de JANVIER & FEVRIER,

M D C C L I.

ARTICLE I.

OBSERVATIONS de Physique & d'Histoire
Naturelle, &c. par M. de Secondat.
à Paris, chez Huard & autres 1750.
in Octavo. pp. 209.

a bonne Physique ne peut manquer
de faire des progrès rapides. Elle est cultivée en tant d'endroits,
& par tant d'habiles gens, qu'il se fait, pour ainsi dire, un dépôt continu de richesses, qui grossissent son Trésor. Le petit Recueil que nous annonçons est très-propre à prouver ce que nous avançons; les Mémoires qui le composent roulent sur des sujets intéressans, & ils sont dressés avec cette intelligence qui caractérise les Physiciens, vraiment initiés aux secrets de la Nature.

Tome III. part. I.

A 2

Ce

4 OBSERVATIONS DE PHYSIQUE

Ce volume est composé de dix Pièces, dont voici les titres 1. *Rélation de la fontaine bouillante de Dax*, luë à l'Academie de Bordeaux au mois de Janvier, 1742. 2. *Observations sur les fossiles des environs de Bagneres*, & de Barege, & sur les eaux minérales de Bagneres, luës à l'Academie de Bordeaux en 1745. 3. *Mémoire sur les eaux minérales de Barege*, lu à l'Academie de Bordeaux au mois de Janvier 1747. 4. *Observation du degré de chaleur des eaux minérales de Bagneres*, de Barege, & de Cauterets, au Thermometre de Fahrenheit. 5. *Expériences sur le terme de la glace*, le degré de chaleur du plomb fondant, celui de l'eau, de l'esprit de vin, & du mercure bouillant, faites au Pic-de-midi en 1743. & 1746. 6. *Remarque sur les Thermometres*. 7. *Expériences sur le régule d'antimoine*, qui augmente de poids par la calcination. 8. *Histoire de l'Electricité*, luë à l'Academie de Bordeaux en 1748. 9. *Dissertation sur les propriétés de l'Aiman & de l'Electricité*, par un Auteur anonyme. 10. *Extrait d'un Memoire de feu M. Juliot*, sur le Bitume de Gaujac. Nous allons détacher quelques Observations de ces différens Mémoires.

Il regnoit une tradition au sujet de la fontaine chaude de la ville de *Dax* en Provence; c'est que la bouche de sa source est un gouffre sans fonds. On racontoit même que Philippe V. lorsqu'il passa par cette ville, allant prendre possession de la Couronne d'Espagne, eut la curiosité de faire sonder ce prétendu gouffre, & que mille brasses de corde n'ayant pas

pas suffi, on renonça à l'entreprise. *M. de Secon-
dat* s'y est pris de la maniere suivante, pour
verifier le fait.

„ Quoique j'eusse bien de la peine, dit-il,
„ à me persuader ce qu'on me disoit, je ne
„ laissai pas de chercher à m'assurer de ce qui
„ en étoit; on lâcha l'ecluse, & tout le
„ fonds du bassin resta à sec, excepté la bou-
„ che de la source. Je mis en travers un
„ grand chevron; je pris un second chevron,
„ à l'un de ses bouts j'attachai une poulie:
„ sur cette poulie je passai une corde à la-
„ quelle pendoit une masse de plomb; je mis
„ ce second chevron en croix sur le premier,
„ & laissant descendre la masse de plomb le
„ long de la poulie, je mesurai la profondeur
„ du fonds. Chaque fois que je changeois
„ la situation du second chevron, je son-
„ dais un nouveau point du fonds, & les ayant
„ ainsi parcouru presque tous avec une ex-
„ actitude scrupuleuse, je trouvai que la pro-
„ fondeur de ce prétendu gouffre n'alloit pas
„ à quatre toises. En effet il est aisé de voir
„ que ce n'est pas un gouffre, l'eau n'en sort
„ point avec impetuosité; mais il semble
„ qu'elle s'eleve par un nombre infini de pe-
„ tits canaux.

„ Je mesurai la surface du fonds de tout le
„ bassin qui se trouve de 4348. pieds quar-
„ rés, je fis fermer exactement tous les ca-
„ naux, & tous les trous par lesquels l'eau
„ pouvoit s'échaper. Après qu'elle se fut é-
„ levée à une certaine hauteur, j'observai de

6 OBSERVATIONS DE PHYSIQUE

„ combien de lignes elle s'élevoit au dessus
„ de cette hauteur dans un tems déterminé ;
„ je trouvai qu'elle monta de dixneuf lignes en
„ quinze minutes. Ainsi le solide d'eau, four-
„ ni par la source pendant ce tems , fut de
„ 543 pieds cubiques , ce qui revient à près
„ d'un tonneau & demi par minute ”.

Une singularité plus réelle de cette source , c'est une Plante qui croît au fonds du bassin , & à la surface des murailles , jusqu'à l'endroit où elles cessent d'être couvertes d'eau. Cette Plante paroît un composé de petites vésicules de la grandeur , & de la forme dont on dépeint les vésicules du poumon des animaux , rondes , oblongues , & un peu pointues par une extrémité : cependant l'air que l'on souffle dans l'une ne passe point dans l'autre. Il y a plusieurs rangs de vésicules depuis la base de la plante jusqu'au haut ; celles d'en-bas sont troiiées , & semblent avoir un orifice vers la pierre à laquelle elles sont attachées ; peut-être aussi cela ne vient-il que de ce qu'en détachant la plante , on la déchire un peu. La surface de la Plante présente la figure d'un réseau ; les mailles en sont formées par des crêtes de couleur verte , haute d'une ou deux lignes , qui s'entrecoupent en tout sens ; ces crêtes , lorsque la plante est desséchée , perdent beaucoup de leur épaisseur , & paroissent membranescs. Le fonds & les murailles du bassin sont entierement tapissés de cette Plante : mais il y en a différens amas qui sont terminés par un tranchant , comme le sont
les

les lobes du foye dans les animaux ; en sorte que ces amas , au lieu d'avoir une face supérieure , une face inférieure , & une ou plusieurs faces laterales , n'ont que deux faces , l'une inférieure & plate , & l'autre supérieure & courbe. Les amas voisins de la bouche de la source paroissent plus vigoureux & mieux nourris que les autres , soit parce que ces derniers ne sont pas si anciens que les premiers , & succèdent à d'autres que l'on détruit , lorsqu'on nettoye le bassin , soit parce que cette espèce de Plante végète mieux dans un degré de chaleur plus fort. Quoiqu'il en soit , les amas voisins de la bouche de la source sont de couleur jaune râtinée. Si on les coupe horizontalement & dans le milieu , au lieu de vésicules , on voit comme une espèce de moëlle d'un griffale ; & les cloisons des vésicules supérieures & inférieures sont d'un verd plus foncé. Cette Plante doit n'être pas fort commune ; puisqu'elle se plaît dans un degré de chaleur aussi fort , elle periroit dans une eau tempérée. M. de Secousse l'a trouvée depuis dans les sources les plus chaudes de *Bagneres* , telles que la Fontaine de la Reine , le Bain des pauvres , la source nouvelle , mais surtout à l'endroit où une partie de l'eau de la Reine sort par un rocher de chez les Capucins. Il croit que personne n'en a encore parlé , & qu'on pourroit la nommer *fucus thermalis* , *substantia vesiculari* , *superficie reticulari*. Une Lettre du savant Naturaliste , M. Hill , lui a appris que la même Plante

A 4 croît

8 OBSERVATIONS DE PHYSIQUE

croît dans les eaux célèbres de *Bath* en Angleterre & seulement dans les endroits de ces bains où la chaleur est la plus grande, & qu'il la conservoit dans ses collections sous le nom de *Tremella reticulata*.

Passons à un autre sujet. *M. Fabrenheit* s'étoit apperçu que la chaleur de l'eau bouillante, qui avoit été regardée comme une chaleur invariable, varioit suivant la pesanteur de l'air; qu'elle étoit plus grande, quand le Barometre étoit plus élevé, & moindre, quand il étoit plus bas. *M. le Monnier* a eu occasion de confirmer cette Observation par l'Expérience suivante. Le 6. Octobre 1739. sur la pointe la plus élevée du *Canigon*, montagne du Rouffillon, le Barometre étant à 20. pouces, la chaleur de l'eau bouillante a fait monter le Thermometre de *M. Delisle* 15. degrés moins haut qu'elle ne l'avoit fait monter à *Perpignan*, où le Barometre étoit à 28. pouces 2. lignes. Le même Thermometre étant entouré de neige que l'on trouve en abondance dans les fondrières du *Canigon*, la liqueur descendit précisément au même point, où la glace la fait descendre à *Paris*. D'où *M. le Monnier* a déduit ces deux nouveaux Theorèmes Physiques : 1. Que la pesanteur de l'air influë sensiblement sur la chaleur de l'eau bouillante. 2. Qu'elle n'altère en aucune manière la congélation de l'eau.

Au mois de Juillet 1743 *M. de Secondat* se trouva à portée de repeter ces Observations, & il en saisit l'occasion. Il monta sur l'en-

l'endroit le plus élevé du *Pic-de-Midi*, montagne entre *Bagnères & Barege*, qui passe pour la plus haute des Pyrénées. La hauteur du mercure s'y trouvant de vingt pouces deux lignes dans le Barometre, & par conséquent toutes choses devant être égales à peu près sur cette montagne & sur le *Canigou*, l'Academicien de *Bordeaux* eut la satisfaction de se trouver dans une parfaite conformité avec celui de *Paris*.

Il s'agit à présent de la raison du fait. Une Experience de *M. Mariotte* * donneroit lieu de penser qu'il faut la chercher dans ce que l'eau est dépouillée par une chaleur médiocre de tout l'air qu'elle contient. Mais *M. de Secoudat*, en réitérant cette Experience, ne l'a point trouvée exacte, & le détail des opérations qu'il a faites pour arriver à quelque chose de plus précis, est trop étendu pour trouver place ici. Nous n'en tirerons que cette idée ; c'est que suivant notre Physicien on pourroit substituer dans la construction des Thermometres le terme du plomb fondant, qui paroît absolument fixe, à celui de l'eau bouillante qui ne l'est pas entièrement.

Il est vrai qu'en ce cas la figure de la bouteille du Thermometre influeroit beaucoup sur l'Experience. En effet, si cette bouteille est cylindrique, tandis que ses parties supérieures sont environnées de plomb qui se tige, ses

par-

(*) p. 166. de l'Edit. des ses Oeuvres, Leyde 1717.

parties inferieures font plongées dans du plomb encore fort liquide & plus chaud ; par conséquent un tel Thermometre doit dans cette Expérience monter plus haut qu'un autre à bouteille sphérique, qui ne toucheroit que des parties de plomb à peu près au même degré de chaleur que celui qui se fige à la surface. Il vaudroit donc mieux observer le degré de chaleur du plomb qui commence à se fondre dans de l'huile échauffée ; ce que notre Auteur reconnoit pour difficile, mais ne croit pas impraticable. Ce qu'il y a de vrai, c'est que les Sciences s'accroissent presque autant en réitérant les Experiences avec exactitude, & en cherchant à les varier, à l'égard de quelques circonstances, qu'en se frayant des routes toutes nouvelles, où quelquefois, après s'être engagé bien avant, l'on est obligé de revenir sur ses pas.

ARTICLE II.

DECOUVERTE D'UNE LOI, tout-extraordinaire des Nombres par rapport à la somme de leurs Diviseurs, PAR M. EULER.

§. I. **L**es Mathématiciens ont taché jusqu'ici en vain à decouvrir quelque ordre dans la progression des nombres premiers, & on a lieu de croire, que c'est un mystere, auquel l'esprit humain ne sauroit jamais penetrer.

trer. Pour s'en convaincre on n'a qu'à jeter les yeux sur les tables des nombres premiers, que quelques-uns se sont donnés la peine de continuer au delà de cent mille : & on s'apercevra d'abord, qu'il n'y regne aucun ordre, ni règle. Cette circonstance est d'autant plus surprenante, que l'Arithmétique nous fournit des règles sûres, par le moyen desquelles on est en état de continuer la progression de ces nombres aussi loin qu'on souhaite, sans pourtant nous y laisser la moindre marque de quelque ordre. Je me crois aussi bien éloigné de ce but, mais je viens de découvrir une loi fort bizarre parmi les sommes des Diviseurs des nombres naturels, qui au premier coup d'œil paroissent aussi irrégulières, que la progression des nombres premiers, & qui semblent même envelopper celle-ci. Cette règle, que je vais expliquer, est à mon avis d'autant plus importante, qu'elle appartient à ce genre, dont nous pouvons nous assurer de la vérité, sans en donner une démonstration parfaite. Néanmoins j'en apporterai de telles preuves, qu'on pourra presque les envisager comme équivalentes à une démonstration rigoureuse.

§. 2. Les nombres premiers se distinguent des autres nombres, en ce qu'ils n'admettent d'autres diviseurs que l'unité & eux-mêmes. Ainsi 7. est un nombre premier, parce qu'il n'est divisible que par l'unité & lui-même. Les autres nombres, qui ont outre l'unité & eux-mêmes encore d'autres diviseurs, sont nom-

nommés composés, comme par exemple le nombre 15. qui outre l'unité & lui-même est divisible par 3. & 5. Donc en général si le nombre p . est premier, il ne sera divisible que par 1. & par p . mais si p . est un nombre composé; il aura outre 1. & p . encore d'autres diviseurs, & partant dans le premier cas la somme des diviseurs sera $\equiv 1 + p$. & dans l'autre cas elle sera plus grande que $1 + p$. Comme mes reflexions suivantes rouleront sur la somme des diviseurs de chaque nombre, je me servirai d'un certain caractère pour la marquer. La lettre f . qu'on emploie dans l'analyse des infinis pour indiquer les integrales, étant mise devant un nombre, me marquera la somme de ses diviseurs: ainsi $f\ 12$ signifiera la somme de tous les diviseurs du nombre 12 qui sont $1 + 2 + 3 + 4 + 6 + 12 \equiv 28$. De sorte que $f\ 12 \equiv 28$. Cela posé on verra que $f\ 60 \equiv 168$. & $f\ 100 \equiv 217$. Mais comme l'unité n'a d'autre diviseur qu'elle-même, on aura $f\ 1 \equiv 1$. Or la cyphre 0. étant divisible par tout nombre, la valeur de $f\ 0$ sera infinie. Cependant dans la suite je lui assignerai pour chaque cas proposé une valeur déterminée, convenable à mon dessein.

§. 3. Ayant donc établi ce signe f pour marquer la somme des diviseurs du nombre, devant lequel il est posé, il est clair, que si p marque un nombre premier, la valeur de $f\ p$ sera $\equiv 1 + p$: excepté le cas, où $p \equiv 1$. dans lequel il y a $f\ 1 \equiv 1$ & non pas $f\ 1$

$f1 = 1 + 1$. d'où l'on voit, qu'on doit exclure l'unité de la suite des nombres premiers, de sorte que l'unité étant le commencement des nombres entiers, n'est ni premier ni composé. Or si le nombre p n'est pas premier la valeur de fp sera plus grande que $1 + p$. Dans ces cas on trouvera aisément la valeur de fp par les facteurs du nombre p . Car soient a, b, c, d , &c. des nombres premiers différens entr'eux; on verra aisément, que

$$fab = 1 + a + b + ab = (1 + a)(1 + b) \\ = fa \cdot fb$$

$$fabc = (1 + a)(1 + b)(1 + c) = fa \cdot fb \cdot fc. \\ fabcd = fa \cdot fb \cdot fc \cdot fd \text{ \&c.}$$

Pour les puissances des nombres premiers on a besoin des regles particulières, comme

$$fa^2 = 1 + a + a^2 = \frac{a^3 - 1}{a - 1}$$

$$fa^3 = 1 + a + a^2 + a^3 = \frac{a^4 - 1}{a - 1}$$

$$\& \text{gén. } fa^n = \frac{a^{n+1} - 1}{a - 1}.$$

Et par le moyen de celle-ci, on pourra assigner la somme des diviseurs de chaque nombre tout composé qu'il puisse être; ce qui sera clair par les formules suivantes.

$$fa^2b = fa^2 \cdot fb$$

$$fa^3b^2 = fa^3 \cdot fb^2$$

fa^3

14 DECOUVERTE D'UNE LOI

$$fa^3 b^4 c = fa^3 . fb^4 . fc$$

& gén. $fa^{\alpha} b^{\beta} c^{\gamma} d^{\delta} e^{\epsilon} = fa^{\alpha} . fb^{\beta} . fc^{\gamma} . fd^{\delta} . fe^{\epsilon}.$

Ainsi pour trouver la valeur de f_{360} puisque 360. se resout dans ces facteurs 2³. 3². 5. j'aurai

$$f_{360} = f_{2^3} . f_{3^2} . f_5 = f_{2^3} . f_{3^2} . f_5 \\ = 15 . 13 . 6 . = 1170$$

§. 4. Pour mettre devant les yeux la progression des sommes des diviseurs, j'ajouterai la table suivante, qui contient les sommes des diviseurs des nombres naturels depuis l'unité jusqu'à 100.

$f_1 = 1$	$f_{26} = 42$	$f_{51} = 72$	$f_{76} = 140$
$f_2 = 3$	$f_{27} = 40$	$f_{52} = 98$	$f_{77} = 96$
$f_3 = 4$	$f_{28} = 56$	$f_{53} = 54$	$f_{78} = 168$
$f_4 = 7$	$f_{29} = 30$	$f_{54} = 120$	$f_{79} = 80$
$f_5 = 6$	$f_{30} = 72$	$f_{55} = 72$	$f_{80} = 186$
$f_6 = 12$	$f_{31} = 32$	$f_{56} = 120$	$f_{81} = 121$
$f_7 = 8$	$f_{32} = 63$	$f_{57} = 80$	$f_{82} = 126$
$f_8 = 15$	$f_{33} = 48$	$f_{58} = 90$	$f_{83} = 84$
$f_9 = 13$	$f_{34} = 54$	$f_{59} = 60$	$f_{84} = 224$
$f_{10} = 18$	$f_{35} = 48$	$f_{60} = 168$	$f_{85} = 108$
$f_{11} = 12$	$f_{36} = 91$	$f_{61} = 62$	$f_{86} = 132$
$f_{12} = 28$	$f_{37} = 38$	$f_{62} = 96$	$f_{87} = 120$
$f_{13} = 14$	$f_{38} = 60$	$f_{63} = 104$	$f_{88} = 180$
$f_{14} = 24$	$f_{39} = 56$	$f_{64} = 127$	$f_{89} = 90$
$f_{15} = 24$	$f_{40} = 90$	$f_{65} = 84$	$f_{90} = 234$
$f_{16} = 31$	$f_{41} = 42$	$f_{66} = 144$	$f_{91} = 12$
$f_{17} = 18$	$f_{42} = 96$	$f_{67} = 68$	$f_{92} = 168$
			f_{18}

$f_{18} = 39$	$f_{43} = 44$	$f_{68} = 126$	$f_{93} = 128$
$f_{19} = 10$	$f_{44} = 84$	$f_{69} = 96$	$f_{94} = 144$
$f_{20} = 42$	$f_{45} = 78$	$f_{70} = 144$	$f_{95} = 120$
$f_{21} = 32$	$f_{46} = 74$	$f_{71} = 72$	$f_{96} = 252$
$f_{22} = 36$	$f_{47} = 48$	$f_{72} = 195$	$f_{97} = 98$
$f_{23} = 24$	$f_{48} = 124$	$f_{73} = 74$	$f_{98} = 171$
$f_{24} = 60$	$f_{49} = 57$	$f_{74} = 114$	$f_{99} = 156$
$f_{25} = 31$	$f_{50} = 93$	$f_{75} = 124$	$f_{100} = 217$

Je ne doute pas, que pour peu qu'on regarde la progression de ces nombres, on ne désespere presque d'y découvrir le moindre ordre : vu que l'irrégularité de la suite des nombres premiers s'y trouve entremêlée tellement, qu'il semblera d'abord impossible d'indiquer quelque loi, que ces nombres observent entr'eux, sans qu'on sache celle des nombres premiers. Il semble même qu'il y a ici beaucoup plus de bizarrerie, que dans les nombres premiers.

§. 5. Néanmoins j'ai remarqué, que cette progression suit une loi bien réglée, & qu'elle est même comprise dans l'ordre des progressions, que les Geometres nomment *recurrentes*, de sorte qu'on peut toujours former chacun de ces termes par quelques uns des précédens, suivant une règle constante. Car si f_n marque un terme quelconque de cette irrégulière progression : & $f(n-1)$, $f(n-2)$, $f(n-3)$, $f(n-4)$, $f(n-5)$ &c. des termes précédents, je dis que la valeur de f_n est toujours composée de quelques-uns des précédens, suivant cette formule :

f_n

$$\begin{aligned}
 f n &= f(n-1) + f(n-2) - f(n-3) \\
 &\quad - f(n-7) + f(n-12) + f(n-15) \\
 &\quad - f(n-22) - f(n-26) + f(n-35) \\
 &\quad + f(n-40) - f(n-51) - f(n-57) \\
 &\quad + f(n-70) + f(n-77) - f(n-92) \\
 &\quad - f(n-100) + \&c.
 \end{aligned}$$

Dans cette formule il y a à remarquer :

I. Que dans l'altération des signes $+$ & $-$ chacun se trouve toujours mis deux fois de suite.

II. La progression des nombres 1, 2, 5, 7, 12, 15, &c. qu'il faut successivement retrancher du nombre proposé n deviendra évidente en prenant leurs différences :

N. 1, 2, 5, 7, 12, 15, 22, 26, 35, 40, 51, 57, 70, 77, 92, 100. &c.

Diff. 1, 3, 2, 5, 3, 7, 4, 9, 5, 11, 6, 13, 7, 15, 8 &c.

Car alternativement on aura tous les nombres naturels 1, 2, 3, 4, 5, 6. &c. & les nombres impairs 3, 5, 7, 9, 11. &c. d'où l'on pourra continuer la suite de ces nombres, aussi loin qu'on voudra.

III. Quoique cette suite aille à l'infini, on n'en doit prendre dans chaque cas, que les termes depuis le commencement, où le nombre mis après les signe $+$ est encore positif, en omettant ceux, qui renferment des nombres négatifs.

IV. S'il arrive que le terme f_0 se rencontre dans cette formule, comme sa valeur est indéterminée en elle-même, il faut dans chaque

que cas au lieu de f mettre le nombre même proposé.

§ 6. Ces choses remarquées, il ne sera pas difficile de faire l'application de cette formule à chaque nombre proposé, & de se convaincre de sa vérité par autant d'exemples qu'on voudra développer. Et comme je dois avouer, que je ne suis pas en état d'en donner une démonstration rigoureuse, j'en ferai voir la justesse par un assez grand nombre d'exemples :

$$\begin{aligned}
 f\ 1 &= f\ 0 = 1 \\
 f\ 2 &= f\ 1 + f\ 0 = 1 + 1 = 2 \\
 f\ 3 &= f\ 2 + f\ 1 = 2 + 1 = 3 \\
 f\ 4 &= f\ 3 + f\ 2 = 3 + 2 = 5 \\
 f\ 5 &= f\ 4 + f\ 3 = 5 + 3 = 8 \\
 f\ 6 &= f\ 5 + f\ 4 = 8 + 5 = 13 \\
 f\ 7 &= f\ 6 + f\ 5 = 13 + 8 = 21 \\
 f\ 8 &= f\ 7 + f\ 6 = 21 + 13 = 34 \\
 f\ 9 &= f\ 8 + f\ 7 = 34 + 21 = 55 \\
 f\ 10 &= f\ 9 + f\ 8 = 55 + 34 = 89 \\
 f\ 11 &= f\ 10 + f\ 9 = 89 + 55 = 144 \\
 f\ 12 &= f\ 11 + f\ 10 = 144 + 89 = 233 \\
 f\ 13 &= f\ 12 + f\ 11 = 233 + 144 = 377 \\
 f\ 14 &= f\ 13 + f\ 12 = 377 + 233 = 610 \\
 f\ 15 &= f\ 14 + f\ 13 = 610 + 377 = 987
 \end{aligned}$$

B

f15

$$f_{15} = f_{14} + f_{13} - f_{10} - f_8 + f_3 + f_0$$

$$= 24 + 14 - 18 - 15 + 4 + 15 = 24$$

$$f_{16} = f_{15} + f_{14} - f_{11} - f_9 + f_4 + f_1$$

$$= 24 + 24 - 12 - 13 + 7 + 1 = 31$$

$$f_{17} = f_{16} + f_{15} - f_{12} - f_{10} + f_5 + f_2$$

$$= 31 + 24 - 28 - 18 + 6 + 3 = 18$$

$$f_{18} = f_{17} + f_{16} - f_{13} - f_{11} + f_6 + f_3$$

$$= 18 + 31 - 14 - 12 + 12 + 4 = 39$$

$$f_{19} = f_{18} + f_{17} - f_{14} - f_{12} + f_7 + f_4$$

$$= 39 + 18 - 24 - 28 + 8 + 7 = 20$$

$$f_{20} = f_{19} + f_{18} - f_{15} - f_{13} + f_8 + f_5$$

$$= 20 + 39 - 24 - 14 + 15 + 6 = 42$$

Je crois ces exemples suffisans pour ne pas s'imaginer, que c'est par un pur hazard que ma regle se trouve d'accord avec la verité.

§. 7. Si l'on doutoit encore, si la loi des nombres à retrancher 1, 2, 5, 7, 12, 15. &c. étoit précisément celle que j'ai indiquée; vu que dans les exemples donnés il n'entre que les six premiers de ces nombres, par lesquels la loi ne pourroit pas encore paroître assez établie; je vais donner quelques exemples de plus grands nombres.

I. Soit proposé le nombre 101. dont on veuille chercher la somme de ses diviseurs: & on aura:

$$f_{101} = f_{100} + f_{99} - f_{96} - f_{94} + f_{89}$$

$$+ 217 + 156 - 252 - 144 + 90$$

$$+ f_{86} - f_{79} - f_{75} + f_{66} + f_{61}$$

$$+ 132 - 80 - 124 + 144 + 62$$

$$- f_{50} - f_{44} + f_{31} + f_{24} - 9 - f_1$$

$$- 93 - 84 + 32 + 60 - 13 - 1.$$

ou

ou joignant deux à deux

$$f_{101} = +373 - 396 + 222 - 204 + 206 \\ - 177 + 92 - 14.$$

ce qui donne $f_{101} = 102$: d'où l'on connoitroit que 101. est un nombre premier, si on ne le savoit d'ailleurs.

II. Soit proposé le nombre 301. dont on veut savoir la somme de ses diviseurs ; & on aura :

$$\begin{array}{r} \text{différ. } 1 \qquad 3 \qquad 2 \qquad 5 \\ f_{301} = f_{300} + f_{299} - f_{296} - f_{294} \\ \qquad \qquad \qquad 3 \qquad 7 \qquad 4 \qquad 9 \\ + f_{289} + f_{286} - f_{279} - f_{275} \\ \qquad \qquad \qquad 5 \qquad 11 \qquad 6 \qquad 13 \\ + f_{266} + f_{261} - f_{250} - f_{244} \\ \qquad \qquad \qquad 7 \qquad 15 \qquad 8 \qquad 17 \\ + f_{231} + f_{224} - f_{206} - f_{201} \\ \qquad \qquad \qquad 9 \qquad 19 \qquad 10 \qquad 21 \\ + f_{184} + f_{175} - f_{156} - f_{146} \\ \qquad \qquad \qquad 11 \qquad 23 \qquad 12 \qquad 25 \\ + f_{125} + f_{114} - f_{91} - f_{79} \\ \qquad \qquad \qquad 13 \qquad 27 \qquad 14 \\ + f_{54} + f_{41} - f_{14} - f_0 \end{array}$$

Où il est clair, comment par le moyen des différences, on peut aisément former cette suite pour chaque cas proposé. Or prenant ces sommes de diviseurs on trouvera

$$B \quad 1 \qquad f_{301}$$

$$\begin{aligned}
 f_{301} = & + 868 - 570 + 307 - 416 \\
 & + 480 - 468 + 384 - 240 \\
 & + 336 - 684 + 504 - 372 \\
 & + 390 - 434 + 504 - 272 \\
 & + 360 - 392 + 156 - 112 \\
 & + 120 - 24 + 248 - 222 \\
 & + 240 - 80 + 42 - 301
 \end{aligned}$$

ou $f_{301} = + 4939 - 4587 = 352$: d'où l'on connoit, que 301 n'est pas premier. Or puisque $301 = 7 \cdot 43$, on aura $f_{301} = f_7$. $f_{43} = 8$. $44 = 362$, comme la règle vient de montrer.

§. 8. Ces exemples, que je viens de développer, ôteront sans doute tout scrupule, qu'on auroit pu encore avoir sur la vérité de ma formule. Or par-là même on sera d'autant plus surpris de cette belle propriété, ne voyant aucune liaison entre la composition de ma formule & la nature des diviseurs, sur la somme desquels roule la proposition. La progression des nombres 1, 2, 5, 7, 12, 15, &c. ne paroît non seulement avoir nul rapport au sujet, dont il s'agit, mais comme la loi de ces nombres est interrompue & qu'ils sont mêlés de deux progressions régulières différentes à savoir de 1, 5, 12, 22, 35, 51. &c. & de 2, 7, 15, 26, 40, 57. &c. il semble presque qu'une telle irrégularité ne sauroit trouver lieu dans l'analyse. De plus le défaut d'une démonstration n'en doit pas peu augmenter la surprise; vu qu'il seroit presque moralement impossible de parvenir à la

la découverte d'une telle propriété sans y avoir été conduit par une methode certaine, qui pourroit tenir lieu d'une parfaite démonstration. J'avoué aussi, que ce n'a pas été par un pur hazard, que je suis tombé sur cette découverte : mais une autre proposition d'une pareille nature, qui doit être jugée vraie, quoique je n'en puisse donner une démonstration, m'a ouvert le chemin de parvenir à cette belle propriété. Et bien que cette chose ne roule que sur la nature des nombres, à laquelle l'analyse des infinis ne paroît pas être applicable, c'est pourtant par le moyen des différentiations & plusieurs autres detours que j'ai été conduit à cette conclusion. Je souhaiterois, qu'on trouvât un chemin plus court & plus naturel d'y parvenir, & peut-être que la considération de la route que j'ai suivie y pourra conduire.

§. 9. Il y a long-tems que je considerai à l'occasion du problème de la partition des nombres cette expression

$$(1-x)(1-x^2)(1-x^3)(1-x^4)(1-x^5) \\ (1-x^6)(1-x^7)(1-x^8) \&c.$$

La supposant continuée à l'infini, j'ai multiplié actuellement un grand nombre de facteurs ensemble pour voir la forme de la serie, qui en resulteroit : & j'ai trouvé cette progression :

B 3

1 - x

22 DECOUVERTE D'UNE LOI

$$1 - x - x^2 + x^5 + x^7 - x^{12} - x^{15} + x^{26} \\ + x^{36} - x^{35} - x^{40} + \&c.$$

où les exposans de x sont les mêmes nombres, qui entrent dans la formule précédente: & aussi les signes $+$ & $-$ se trouvent doublés. On n'a qu'à entreprendre cette multiplication, & à la continuer aussi loin qu'on jugera à propos, pour se convaincre de la vérité de cette *serie*. Aussi n'ai-je point d'autre preuve pour cela qu'une longue induction que j'ai du moins poussée si loin, que je ne puis en aucune manière douter de la loi dont ces termes & leurs exposans sont formés. J'ai long-tems cherché en vain une démonstration rigoureuse, que cette *serie* doit être égale à l'expression proposée $(1-x)(1-x^2)(1-x^3)\&c.$ & j'ai proposé la même demande à quelques-uns de mes amis, dont je connois la force dans ces sortes de questions: mais tous sont tombés avec moi d'accord sur la vérité de cette conversion, sans en avoir pu deterrer aucune source de démonstration. Ce sera donc une vérité connue mais pas encore démontrée, que si l'on pose

$$s = (1-x)(1-x^2)(1-x^3)(1-x^4) \\ (1-x^5)(1-x^6)\&c.$$

la même quantité s se pourra aussi exprimer de la sorte

$$s =$$

$$s = 1 - x - x^2 + x^5 + x^7 - x^{12} - x^{15} \\ + x^{22} + x^{26} - x^{35} - x^{40} \&c.$$

Car chacun est en état de se convaincre de cette vérité par la résolution actuelle, à tel point qu'il souhaitera ; & il paroît impossible, que la loi, qu'on a découverte dans 20. termes par exemple, ne soit point observée dans tous les suivans.

§. 10. Ayant donc découvert, que ces deux expressions infinies sont égales, quoique l'égalité ne puisse être démontrée, toutes les conclusions, qu'on pourra déduire de cette égalité, seront de même nature: c. à d. vraies, sans être démontrées. Ou si quelqueune de ces conclusions pouvoit être démontrée, on en pourroit réciproquement tirer une démonstration de l'égalité mentionnée: & c'est en cette vue que j'ai manié en plusieurs manières ces deux expressions, par où j'ai été conduit entre autres à la découverte, que je viens d'expliquer; & dont la vérité doit être aussi certaine que celle de l'égalité de ces deux expressions. Voilà de quelle manière j'ai opéré, les deux expressions étant égales:

$$I. s = (1-x)(1-x^2)(1-x^3)(1-x^4)$$

$$(1-x^5)(1-x^6)(1-x^7) \&c.$$

$$II. s = 1 - x - x^2 + x^5 + x^7 - x^{12} - x^{15} \\ + x^{22} + x^{26} - x^{35} - x^{40} \&c.$$

B 4

pour

24 DECOUVERTE D'UNE LOI

pour délivrer la première des facteurs, j'en prends les logarithmes, d'où je tire

$$1s = l(1-x) + l(1-x^2) + l(1-x^3) \\ + l(1-x^4) + l(1-x^5) + \&c.$$

Maintenant pour éliminer les logarithmes j'en prends les différentiels, ce qui donnera cette équation.

$$\frac{ds}{s} = \frac{-dx}{1-x} - \frac{2x dx}{1-x^2} - \frac{3x^2 dx}{1-x^3} - \frac{4x^3 dx}{1-x^4} \\ - \frac{5x^4 dx}{1-x^5} - \&c.$$

que je divise par $-dx$, & multiplie par x pour avoir

$$\frac{x ds}{s dx} = \frac{x}{1-x} + \frac{2x^2}{1-x^2} + \frac{3x^3}{1-x^3} \\ + \frac{4x^4}{1-x^4} + \frac{5x^5}{1-x^5} + \&c.$$

La seconde valeur de la même quantité donne par la différentiation:

$$ds = -dx - 2x dx + 5x^4 dx + 7x^6 dx \\ + 12x^{11} dx - 15x^{16} dx + \&c.$$

de laquelle, en la multipliant par $1/x$, & divisant par $s dx$, on tirera une autre valeur

$$\text{de } \frac{-x ds}{s dx} \text{ qui sera } \frac{x}{1-x} - \frac{2x^2}{1-x^2} + \frac{5x^4}{1-x^4} - \frac{7x^6}{1-x^6} + \frac{15x^{16}}{1-x^{16}} - \&c.$$

$$\frac{-x ds}{s dx} = \frac{x + 2x^2 - 5x^5 - 7x^7 + 12x^{12}}{1 - x - x^2 + x^5 + x^7 - x^{12}} \\ + \frac{15x^{15} - 22x^{22} - 26x^{26} + \&c.}{-x^{15} + x^{22} + x^{26} + \&c.}$$

§. II. Soit la valeur de $\frac{-x ds}{s dx} = z$, & nous aurons deux valeurs égales pour cette quantité z

$$\text{I. } z = \frac{x}{1-x} + \frac{2x^2}{1-x^2} + \frac{3x^3}{1-x^3} + \frac{4x^4}{1-x^4} \\ + \frac{5x^5}{1-x^5} + \frac{6x^6}{1-x^6} + \&c.$$

$$\text{II. } z = \frac{x + 2x^2 - 5x^5 - 7x^7 + 12x^{12}}{1 - x - x^2 + x^5 + x^7 - x^{12}} \\ + \frac{15x^{15} - 22x^{22} - 26x^{26} + \&c.}{-x^{15} + x^{22} + x^{26} + \&c.}$$

De la première je refous chaque terme dans une progression géométrique par la division ordinaire, & j'aurai

B f

B = x

$$\begin{array}{r}
 x^2 + x^3 + x^4 + x^5 + x^6 + x^7 + x^8 + x^9 + x^{10} + x^{11} + x^{12} + \&c. \\
 + 2x^2 + 3x^3 + 4x^4 + 5x^5 + 6x^6 + 7x^7 + 8x^8 + 9x^9 + 10x^{10} + 11x^{11} + 12x^{12} + \&c.
 \end{array}$$

où il est aisé de voir, que chaque puissance de x se trouve autant de fois, que son exposant a de diviseurs, puisque chaque diviseur devient un coefficient de la même puissance de x . Ainsi recueillant tous les termes homogènes dans une somme, le coefficient de chaque puissance de x fera la somme de tous les diviseurs de son exposant. Et partant exprimant ces sommes de diviseurs par la proposition du signe f . comme j'ai fait ci-dessus, j'obtiendrai pour z la *serie* qui suit :

$$z = f1. x + f2. x^2 + f3. x^3 + f4. x^4 + f5. x^5 + f6. x^6 + f7. x^7 + \&c.$$

dont la loi de progression est tout-à-fait manifeste : & quoiqu'il semble que l'induction ait quelque part dans la détermination de ces coefficients, qu'on considère l'expression infinie précédente, on s'assurera aisément de la nécessité de cette loi de progression.

§ 12. Substituons cette valeur au lieu de z dans la seconde expression de cette même lettre z . qui étant délivrée de fractions se réduit en cette forme.

$$\left. \begin{aligned} & z (1 - x - x^2 + x^5 + x^7 - x^{12} - x^{15} \\ & \quad + x^{22} + x^{26} - \&c.) \\ & - x - 2x^2 + 5x^5 + 7x^7 - 12x^{12} \\ & - 15x^{15} + 22x^{22} + 26x^{26} - \&c.) \end{aligned} \right\} = 0$$

Maintenant la valeur précédente de z étant mise dans cette équation, nous trouverons :

○

$$\begin{aligned}
 0 = & f_1 x + f_2 x^2 + f_3 x^3 + f_4 x^4 + f_5 x^5 + f_6 x^6 + f_7 x^7 + f_8 x^8 + f_9 x^9 + \&c. \\
 & - f_1 x - f_2 x^2 - f_3 x^3 - f_4 x^4 - f_5 x^5 - f_6 x^6 - f_7 x^7 - f_8 x^8 - \&c. \\
 & + f_1 x - f_2 x^2 - f_3 x^3 - f_4 x^4 - f_5 x^5 - f_6 x^6 - f_7 x^7 - f_8 x^8 - \&c. \\
 & + f_1 x + f_2 x^2 + f_3 x^3 + f_4 x^4 + f_5 x^5 + f_6 x^6 + f_7 x^7 + f_8 x^8 + \&c. \\
 & + 7x^7 + f_1 x + f_2 x^2 + f_3 x^3 + f_4 x^4 + f_5 x^5 + f_6 x^6 + f_7 x^7 + \&c.
 \end{aligned}$$

Ici

Ici il est aisé d'observer que les coefficients de chaque puissance de x sont des sommes des diviseurs, premièrement de l'exposant de cette puissance même, & ensuite des autres nombres plus petits qui résultent, si l'on ôte successivement de l'exposant les nombres 1, 2, 5, 7, 12, 15, 22, 26. &c. Ensuite si l'exposant de la puissance de x est égal à un terme de cette *serie* numerique, alors ce même terme accompagne encore les coefficients. En troisième lieu l'ordre des signes n'a besoin d'aucun éclaircissement. Ainsi on conclura en general que la puissance x^n aura ces coefficients :

$$\begin{aligned} f^n - f(n-1) - f(n-2) + f(n-5) \\ + f(n-7) - f(n-12) \\ - f(n-15) + \&c. \end{aligned}$$

jusqu'à ce qu'on parvienne à des nombres négatifs. Mais si quelqu'un de ces nombres, devant lesquels se trouve le signe f , devient $= 0$, alors il faut mettre en sa place le nombre n même, de sorte que dans ce cas il y a $f0 = n$. & le signe de ce terme suit l'ordre général des autres.

§. 13. Puisque donc l'expression infinie du §. précédent doit être égale à Zero, quelque valeur, qu'on donne à la quantité x , il faut de nécessité, que les coefficients de chaque puissance à part soient égaux ensemble à Zero & partant nous aurons les équations suivantes :

I.

90 DECOUVERTE D'UNE LOI

- I. $f_1 - 1 = 0$
- II. $f_2 - f_1 - 2 = 0$
- III. $f_3 - f_2 - f_1 = 0$
- IV. $f_4 - f_3 - f_2 = 0$
- V. $f_5 - f_4 - f_3 + 5 = 0$
- VI. $f_6 - f_5 - f_4 + f_1 = 0$
- VII. $f_7 - f_6 - f_5 + f_2 + 7 = 0$ &c.

ou

$$\begin{aligned} f_1 &= 1 \\ f_2 &= f_1 + 2 \\ f_3 &= f_2 + f_1 \\ f_4 &= f_3 + f_2 \\ f_5 &= f_4 + f_3 - 5 \\ f_6 &= f_5 + f_4 - f_1 \\ f_7 &= f_6 + f_5 - f_2 - 7 \quad \&c. \end{aligned}$$

& généralement nous aurons :

$$f_n - f(n-1) - f(n-2) + f(n-5) + f(n-7) - f(n-12) - f(n-15) + \&c. = 0$$

& par conséquent

$$f_n = f(n-1) + f(n-2) - f(n-5) - f(n-7) + f(n-12) + f(n-15) - \&c.$$

qui est la même expression que j'ai donnée ci-dessus, & qui exprime la loi, selon laquelle les sommes des diviseurs des nombres naturels sont continuées. Outre la raison des signes & la nature de la progression des nombres

1, 2, 5, 7, 12, 15, 22, 26, 35, 40, 51, 57, 70, 77. &c.

on voit aussi, par ce que je viens d'avancer, la

la raison pourquoi dans les cas, où se trouve le terme *so*, il faut mettre en sa place le nombre *z* même; ce qui auroit pu paroître le plus étrange dans mon expression. Ce raisonnement, quoiqu'il soit encore fort éloigné d'une démonstration parfaite, ne laissera pas pourtant de lever plusieurs doutes sur la forme bizarre de l'expression que je viens d'expliquer.

ARTICLE III.

RECHERCHES *sur l'Origine des Idées, que nous avons de la Beauté & de la Vertu, en deux Traités*, le premier, *sur la Beauté, l'Harmonie, l'Ordre, & le Dessein*; le second, *sur le Bien & le Mal Physique & Moral*. Traduit sur la quatrième Edition Angloise. Amsterdam 1749. in octavo 2 voll. Tom. I. pp. 192. Tom. II. pp. 384.

C'est ici un Ouvrage important, dont nous nous ferons un plaisir de rendre exactement compte aux Lecteurs. On y trouve la profondeur de cette Nation, qui nous a fourni tant de chefs d'œuvres de la plus forte méditation; mais nous aurons peut-être lieu d'y faire remarquer quelques défauts de précision

32 RECHERCHES SUR L'ORIGINE

sion , & quelques vûes qui n'ont pas encore un assez grand degré de développement.

C'est une vérité fondée sur l'Experience que l'exercice des sens extérieurs est indépendant de notre volonté , par rapport à la nature des perceptions que nous éprouvons. Il ne dépend point de nous de rendre agréables , ou désagréables celles qui ne sont pas effectivement telles : tout ce que nous pouvons faire , c'est de rechercher les objets , qui causent du plaisir , & de fuir ceux qui sont un principe de douleur.

En partant de ce principe , l'Auteur pose en fait , qu'il en est de même à l'égard de la Faculté que nous avons d'appercevoir la Beauté , qui résulte de la Régularité , de l'Ordre , de l'Harmonie ; & de celle qui nous détermine à approuver les affections , les actions , ou les caractères des êtres raisonnables qu'on nomme vertueux. Il appelle la première de ces Facultés , *sens intérieur* ; & la seconde *sens moral*. C'est à en prouver l'existence , & en détailler les effets que sont employés les deux volumes de cet Ouvrage.

Le principal dessein qui y régit , c'est de montrer que quand il s'agit de vertu , l'homme a une détermination naturelle , qui le met en état d'observer l'utilité , ou le dommage , qui résulte de ses actions , & de régler sa conduite sur ce principe. Suivant cela , l'Auteur de la Nature nous a porté à la vertu par un instinct presque aussi puissant que celui qui
veille-

veille à la conservation de nôtre être. Cela est diamétralement opposé aux idées de tant de Moralistes, qui ont coutume d'attribuer à des vuës purement intéressées l'estime, ou l'averfion¹, que les hommes font paroître.

Ce qui fait qu'on a de la peine à se persuader, qu'il y ait un sens interieur aussi réel que les sens extérieurs; c'est que l'occasion de faire usage de ceux-ci s'offre à nous dès l'instant de notre naissance, ce qui nous les fait regarder comme naturels; au lieu que les enfans ne commencent à réfléchir qu'au bout de quelque tems sur les proportions, les rapports, les affections, les caractères, & les actions qui en résultent, & de-là vient qu'on rapporte uniquement à l'instruction & à l'éducation le sentiment qu'ils ont de la beauté, & le sens moral qu'ils ont des actions. Tel est le coup d'œil général de cet Ouvrage; suivons à présent l'ordre des idées, qui le composent.

Nous avons quelques facultés d'appercevoir différentes de celles qu'on appelle communément *Sensations*. Notre esprit peut, par exemple, composer les idées qu'il a reçues séparément; comparer les objets par le moyen de ces idées; observer leurs relations; considérer par abstraction chacune des idées simples, qui entre dans une idée composée, que la *Sensation* nous a fournie.

Ces idées simples sont un principe de plaisir, que plusieurs Philosophes regardent comme le seul estimable. On trouve cepen-

C

dant

dant des plaisirs beaucoup plus sensibles dans les idées complexes, auxquelles on donne le nom de *belles*, de *régulières*, & d'*harmonieuses*. La couleur la plus vive & la plus brillante n'affectera jamais aussi agréablement que la vue d'un beau tableau.

Ici l'Auteur commence à employer le mot de *Beauté*, & il en fixe le sens, en avertissant que, dans le cours de cet Ouvrage, la *Beauté* est toujours prise pour l'idée que cette qualité excite en nous; & le sentiment de la *Beauté* pour la faculté qui est en nous de recevoir cette idée. Le terme d'*Harmonie* est employé de même pour désigner les idées agréables qui naissent de la composition des sons; & celui de *Delicatesse d'oreille* pour signifier la faculté que nous avons de sentir ce plaisir.

Le *sentiment intérieur* est donc la Faculté, qui nous a été donnée d'apercevoir ces idées; Faculté réellement distincte des autres sensations, que les hommes peuvent avoir sans aucune perception de la *Beauté* & de l'*Harmonie*. Cette plus grande capacité de recevoir les idées agréables est aussi ce que nous appelons *génie*; ou *goût délicat*. Les Animaux, doués des mêmes perceptions que nous, & en qui elles sont souvent plus vives, n'ont point ce *sentiment intérieur*, ou ne l'ont que dans un degré très-inférieur à celui qu'on remarque dans l'homme.

Ce qui confirme encore l'existence distincte de cette Faculté, c'est que dans plusieurs per-

perceptions , où nos sens ont peu de part , nous découvrons une espèce de beauté , qui est fort approchante de celle qui se trouve dans les objets sensibles , & qui est accompagnée du même plaisir. Telle est la *Beauté* qu'on apperçoit dans les Theorèmes , dans les vérités universelles , dans les cautes générales , & dans quelques principes applicables à un grand nombre d'objets.

On peut donc avec raison revêtir d'un Nom propre nouveau ces perceptions plus subtiles & plus agréables , qui proviennent de la *Beauté* & de l'*Harmonie* , & appeller la Faculté que nous avons de recevoir ces perceptions *sentiment intérieur*. Ses effets sont nécessaires & immédiats ; la *Beauté* nous frappe dès la première vue ; & la connoissance la plus parfaite ne sçauroit ajouter à ce plaisir. Il n'y a , ni résolution de notre part , ni aucune vue de profit ou de dommage , qui puisse altérer la beauté , ou la laideur d'un objet. Ainsi ce sentiment est antérieur à l'intérêt qu'on se propose , & il est tout-à-fait distinct du desir que nous avons de les posséder.

La *Beauté* qu'on remarque dans les figures des Corps est *Originelle* , ou *Comparative*. Ce n'est pas à dire pourtant , qu'il y ait dans un objet quelque qualité qui le rende beau par lui-même , sans aucune relation à l'esprit qui l'apperçoit. Mais comme on ne conçoit pas qu'il fût possible de donner à aucun objet l'épithete de *beau* , si l'esprit n'avoit en lui l'idée de la *Beauté* , on entend par *Beau-*

té absolue, celle que nous appercevons dans les objets, sans les comparer à rien d'extérieur, dont l'objet puisse être regardé comme l'image, ou la copie. La *Beauté Comparative*, ou *Relative*, est au contraire celle qu'on découvre dans les objets, considérés comme des imitations, ou des images de quelque autre chose.

Ici l'Auteur commence à s'engager dans le détail des preuves, en recherchant les fondemens des idées que nous avons de ces deux sortes de *Beautés*. Le principal de ces fondemens est selon lui *l'Uniformité jointe à la Variété*. Cette idée, comme on fait, n'est pas nouvelle; l'Ouvrage entier de M. de Crousaz sur le Beau est bâti là-dessus; & l'on peut dire qu'elle revient parfaitement à celle que les Philosophes nous donnent de la perfection, qu'ils définissent *consensum in varietate*. Ainsi nous ne suivons pas notre Auteur dans l'énumération des exemples, dont il se sert pour prouver, que ce que nous appelons *Beauté* dans les objets, à parler mathématiquement, est en raison composée de *l'Uniformité* & de la *Variété*; de sorte que là où l'Uniformité des corps est égale, la beauté s'y découvre à proportion de la variété, & *vice versa*. Il passe en revue la Terre, les Plantes, les Animaux, l'Harmonie des sens, les Théorèmes, les Corollaires &c. trouvant par tout son principe.

Mais je ne puis lire sans étonnement des réflexions vraiment absurdes, & contradictoi-

toires , qui se trouvent à la fin de cette longue discussion : j'ai peine à comprendre comment elles sont nées dans le cerveau d'un Philosophe , qui paroît d'ailleurs judicieux. Il condamne impitoyablement le dessein que les plus grands Philosophes ont eu de ramener nos connoissances à des principes généraux , comme la plus folle de toutes les entreprises ; & d'un trait de plume il conduit , ou peu s'en faut , Descartes , Leibnitz & Puffendorff , aux petites maisons. Premièrement il étoit naturel de distinguer entre le projet & l'exécution. Peut-être auroit-il pu exercer sa Critique , mais en gardant toujours les ménagemens dûs à de si grands hommes , sur la manière dont ils déduisent leurs Conséquences des principes généraux qu'ils avoient posés. Et je doute fort qu'avec toute sa méditation notre Anglois vint à bout d'ébranler considérablement les premiers principes Metaphysiques de Descartes & de Leibnitz. Mais pour l'idée au moins , il ne sauroit , sans un extrême aveuglement , nier qu'elle ne soit une des plus belles , & des plus grandes , dont l'esprit humain soit susceptible ; & que le véritable prix des Sciences ne consiste dans une liaison Encyclopedique , qui les réunisse sous une même Theorie , la plus simple & la plus générale qu'il soit possible.

Après avoir montré son principe du *beau* dans les Ouvrages de la Nature , l'Auteur le cherche dans ceux de l'Art , & affirme qu'en parcourant toutes les différentes inven-

tions qui ont paru jusqu'ici, on trouvera constamment, que leur Beauté ne consiste que dans une espèce d'*Uniformité*, ou d'*Unité* de proportion entre les parties & de chaque partie au tout.

Telle étant la *Beauté absolue*, il ne sera pas difficile de dire en quoi consiste la *Beauté relative*. Toute *Beauté* se rapporte au sentiment de celui qui l'apperçoit: mais nous ne donnons proprement ce nom qu'à celle qu'on découvre dans un objet, entant qu'on le considère comme une imitation de quelque Original: & cette *Beauté* est fondée sur une espèce de *Conformité*, ou d'*Unité*, qui se trouve entre l'Original & la Copie. Cet Original peut être un objet qui existe dans la nature, ou quelque idée établie. Car dès qu'on a une idée pour modele, & des règles pour fixer cette image, ou idée, il n'est pas difficile de produire une imitation parfaite.

Il y a aussi un genre de *Beauté comparative* qui naît du rapport qu'on remarque entre l'objet dans lequel elle se trouve, & l'intention de l'Ouvrier. Il se trouve aussi dans les Ouvrages de la Nature: comme on suppose en général que la principale intention de son Auteur a été de procurer le bien de tous les Etres, rien ne nous flatte davantage que de voir une partie de ce dessein exécutée dans les parties de l'Univers, auxquelles nos connoissances s'étendent.

L'importance de ce sujet mene notre Auteur à des réflexions plus particulières sur les
Rai-

Raisonnemens que nous faisons touchant l'intelligence, le dessein & la sagesse de la Cause, à l'occasion de la *Beauté*, ou de la *Regularité* que nous découvrons dans ses effets. Cette preuve est présentée ici dans un fort grand jour. La Régularité n'est jamais le fruit d'une Puissance employée sans dessein. Le Hazard ne sauroit produire des formes similaires, & les combinaisons fortuites sont impossibles, même dans les choses les moins composées, comme, par exemple, dans la formation d'un simple Prisme régulier. Ce seroit le comble de l'absurdité de penser; Qu'une Puissance dénuée d'intelligence soit capable d'exécuter une machine aussi composée que la Plante la plus imparfaite, ou l'Animal le plus méprisable, ne fut-ce qu'une seule fois. Tout le raisonnement tiré de l'ordre de la Nature, en faveur de l'Existence de Dieu, se réduit donc en abrégé à ceci. „ Qu'un effet, qui revient „ plus souvent que les Loix du hazard ne „ le permettent, suppose toujours un Des- „ sein; & que des Combinaisons, qu'on ne „ peut attendre d'une Puissance dénuée d'In- „ telligence, prouvent nécessairement la mê- „ me chose, avec d'autant plus de probabili- „ té, que le nombre des cas contraires sur- „ passe celui qui existe; ce qui dans les cas „ les plus simples, paroît être au moins com- „ me l'infini à l'unité”.

Observons cependant que l'irrégularité ne marque pas un défaut d'intelligence. Pour

C 4 que

que cela fût ainsi , il faudroit supposer dans l'Agent un *sentiment de beauté* , qui le détermine toujours à agir d'une façon régulière , qui lui rende la symmetrie agréable , & qui excluë tout autre motif capable de le porter à agir d'une manière opposée ; ce qui , dit notre Auteur , est tout - a - fait absurde. Voici , à mon avis , un des endroits où ses idées manquent de netteté. Qu'appelle - t - il un *sentiment de beauté* dans l'Agent ? Est-ce la vue intuitive , la connoissance distincte , ou quelque résultat confus des impressions que produisent les objets doués de *Beauté* & de régularité. Comme il s'est agi dans tout ceci de l'Agent suprême , on ne sauroit lui attribuer le sentiment de la *Beauté* que dans le premier sens , c'est-à-dire , comme la connoissance parfaitement distincte , par laquelle il se la représente. Or cette vue ne sauroit être arbitraire ; Dieu ne sauroit voir comme beau & régulier que ce qui est effectivement tel en soi , & conformément à ses idées éternelles & immuables. Donc il ne sauroit se porter qu'à l'exécution de ce *Beau* , & il n'est point absurde de dire , que cette idée *exclut tout autre motif capable de porter à agir d'une manière opposée* ; car qu'est-ce qu'on pourroit concevoir de supérieur à la notion de l'Ordre & de la Régularité ? Ce n'est donc point là la vraie solution des Irrégularités qu'on suppose dans l'Univers ; cela vous rejette dans le confus & dans l'arbitraire ; écueils qu'un Philosophe ne sauroit trop soigneusement éviter.

ter. Il n'y a d'autre parti à prendre que de dire , que ces irrégularités sont apparentes , qu'elles sont de simples exceptions faites aux règles particulières , en faveur des règles générales & des premières Loix , qui sont les principes de l'Ordre Universel , & de la perfection absoluë , dans laquelle vont se résoudre les perfections relatives & partiales. Dieu voyant cet immense Tout , dont le plus petit coin s'offre à peine à nos regards , juge tout autrement que nous de ce qui en fait la vraie *Beauté* , ou Régularité ; mais il seroit absurde de supposer qu'il pût s'écarter de cette *Beauté* & de cette Régularité par quelque autre motif que ce soit.

Ce que nous disons est si vrai , que l'Auteur est obligé de l'adopter en parlant des miracles , au sujet desquels il s'exprime en ces termes. „ Quoique les miracles puissent
 „ prouver l'inspection d'un *agent volontaire* ,
 „ & que l'Univers n'est point gouverné par
 „ *nécessité* , ni au *hasard* , il n'y a qu'un esprit
 „ foible & inadvertant , qui puisse en avoir
 „ besoin , pour se confirmer dans la croyan-
 „ ce d'une Divinité bonne & sage. En effet
 „ tout éloignement des Loix générales , si ce
 „ n'est dans des occasions extraordinaires ,
 „ seroit une marque de foiblesse & d'irrésolu-
 „ tion , plutôt que de sagesse & de puissance ,
 „ & affoiblirait les meilleures preuves que
 „ nous ayons de l'intelligence & du pouvoir
 „ de l'Esprit universel qui gouverne le monde ”.

C j

Con-

42 RECHERCHES SUR L'ORIGINE

Continuons. Le sentiment que nous avons de la Beauté ne paroît être destiné qu'à nous procurer un plaisir positif : comme la douleur, ou le dégoût que nous ressentons, ne viennent que de ce que nous nous trouvons frustrés de notre attente. Mais pourquoi nous voit-on souvent goûter des objets, qui n'ont rien d'agréable par eux-mêmes, & rejeter des formes qui devroient naturellement nous plaire? Cela vient des idées accidentelles, qui en s'associant aux idées principales produisent ces goûts & ces aversions bizarres. Hors de ces cas, la Beauté réelle suffit toujours seule pour nous plaire. Il est vrai qu'on attribue souvent plus ou moins de beauté aux objets qu'ils n'en ont effectivement : mais il est également vrai qu'ils ne nous plaisent qu'à cause de quelque degré de beauté que nous y apercevons.

Le sentiment intérieur ne présuppose pas plus des idées innées que le sentiment extérieur. Ils sont tous deux des facultés naturelles & passives, des déterminations à recevoir nécessairement certaines impressions causées par les objets. Cela fait un goût essentiel & primitif : la diversité des goûts vient ensuite de l'association des idées dont nous avons parlé.

Cette association a pour sources principales la Coutume, l'Education & l'Exemple, dont personne n'ignore le pouvoir sur nos sentimens intérieurs. Mais toutes ces causes ne font qu'augmenter la capacité qu'a notre esprit

prit de réunir & de comparer les parties des propositions complexes, sans produire réellement aucun sentiment nouveau. Si nous n'avions aucun sentiment naturel de la *Beauté*, nous ne serions pas plus touchés de la perfection d'un Tableau achevé que de l'arrangement d'une centaine de cailloux jetés au hazard.

Il ne reste plus qu'à prouver l'utilité de ces sentimens intérieurs. Rien n'est plus propre pour cet effet que l'examen de la conduite de ceux qui paroissent les plus livrés aux plaisirs des sens ; on verra qu'au fonds leur principale attention est de parvenir à d'autres sensations que celles qui flattent le goût matériel, en se procurant ces agrémens qui naissent de l'Architecture, de la Musique, du Jardinage, de la Peinture, des Habillemens, des Equipages, des Meubles &c. Ce sont là les derniers motifs qui nous font ambitionner les richesses superflues, lorsque nous ne nous proposons aucune action vertueuse dans cette recherche. Tout cela nous ramène à la bonté de l'être suprême, qui a ouvert dans la Nature cette source inépuisable d'agrémens, & qui l'a attachée à un principe aussi simple que celui de l'Uniformité jointe à la variété, afin que tous les hommes pussent trouver du plaisir dans la contemplation des objets, dont un esprit fini peut aisément embrasser & retenir l'idée.

Telle est la doctrine de notre Auteur sur ce qu'il appelle le *sens intérieur* : suivons-le

44. RECHERCHES SUR L'ORIGINE

à présent dans ce qu'il enseigne du *sens moral* qui fait le sujet de son second Tome, dont la grosseur est double de celle du premier..

Il définit la *Bonté morale* par l'idée de quelque qualité, qui en nous faisant approuver une action nous porte en même tems à désirer le bonheur de celui qui l'a faite. Le *Mal moral* désigne au contraire l'idée d'une qualité opposée, qui nous force à condamner, ou des approuver toute action dans laquelle elle se rencontre. L'approbation & le mépris sont donc les fondemens de ces deux définitions ; & pour les justifier, on provoque à l'expérience qui fait voir cette différence entre le *Bien naturel*, & le *Bien moral*, c'est que celui-ci procure l'approbation & la bienveillance de tout le monde à ceux qui le possèdent, au lieu que le premier n'excite souvent que la haine & l'envie.

La plupart des Moralistes modernes posent pour principe ; „ Que la Moralité des actions „ vient du rapport nécessaire qu'elles ont avec la volonté d'un supérieur, assez puissant pour nous rendre heureux, ou malheureux : & qu'ainsi nous n'obéissons aux „ Loix que par un motif intéressé, dans la „ vue d'obtenir le Bien naturel, ou d'éviter „ le mal naturel, qui sont des suites de notre obéissance, & de notre désobéissance”. D'autres au- contraire supposent une bonté naturelle immédiate dans les actions appelées vertueuses, qui nous procure un plaisir secret,

cret, lors même que nous les faisons, sans espérer d'en retirer aucun avantage.

L'hypothèse de notre Auteur se réduit à ces deux propositions. 1. Que les hommes trouvent une Bonté immédiate dans quelques actions, par l'effet d'un sentiment intérieur, auquel il donne le nom de *Moral*, sans aucun égard à l'avantage naturel qui leur en revient. 2. Que l'affection, le desir, ou l'intention, qui fait approuver les actions moralement bonnes, est fondée sur un principe tout-à fait différent de l'amour propre, ou du desir de notre utilité particulière.

C'est en réfléchissant sur les différentes manières dont nous sommes affectés par le Bien & le mal naturel, & par le Bien & le mal moral qu'on peut se convaincre que leurs perceptions sont tout-à-fait différentes. Nous aimons tout autrement les choses inanimées, & les êtres dotés de raison. Dans l'affection que nous ressentons pour ceux-ci, nous avons une perception distincte de la *Beauté*, ou de l'*Excellence*, qui nous porte à admirer, & à aimer leurs caractères. De même nous mettons une extrême différence entre le mal que nous font les êtres inanimés, ou brutes, & celui qu'un agent raisonnable nous fait à dessein. L'intervention des Idées morales est si puissante qu'elle va jusqu'à faire regarder comme moralement bonnes les choses qui nous causent le mal naturel le plus grand, comme les opérations de la Chirurgie, ou les exécutions de la Justice.

Il est vrai que nous n'approuvons ordinairement les bonnes actions des autres, qui ne nous regardent point, que dans la supposition qu'elles tendent au bien naturel du genre humain, ou de quelque une de ses parties. Mais d'où naît cette liaison secrète entre chaque particulier & le genre humain? D'un principe de bienveillance universelle. Et sur quoi ce principe peut-il être fondé, sinon sur le sentiment moral?

Ce Sentiment moral a cela de commun avec nos autres sens qu'il est inaltérable. L'intérêt peut le contrebalancer, & nous porter à agir contre ce sentiment, mais il est incapable de l'effacer. Jamais personne n'entreprendra de justifier une action par le seul avantage qui lui en revient; on allègue toujours quelques principes moraux, bons ou mauvais.

Il ne faut point chercher la source de ce sentiment dans la Religion. Combien de personnes qui ont des idées fort relevées de l'honneur, de la bonne foi, de la générosité & de la justice, sans connoître la divinité, & sans attendre aucune récompense de sa part? Il ne vient non plus, ni de la Coutume, ni de l'Education, ni de l'Exemple, ni de l'Etude, toutes ces choses ne sauroient nous donner de nouvelles idées. Il ne présume enfin ni idée innée, ni connoissance, ni proposition pratique. C'est une simple *Détermination de l'esprit à recevoir les idées de louange, ou de blâme, à l'occasion des actions dont*

dont il est témoin, antérieure à toute idée d'utilité, ou de dommage, qui peut nous en revenir.

„ Il faut donc, (conclut notre Auteur, en concentrant tout son Système dans les parotes que nous allons citer,) il faut que l'Auteur de la Nature, qui nous a rendus capables de recevoir de la part des objets par le canal des Sens extérieurs des idées agréables, ou désagréables, selon que ces objets nous sont utiles, ou nuisibles, & de goûter le plaisir de la Beauté & de l'Harmonie, qui résulte de ces objets &c. il faut, dis-je, qu'il nous ait donné un Sens moral, capable de diriger nos actions, & de nous procurer des plaisirs infiniment plus nobles; de sorte que, lorsque nous ne nous proposons que le bonheur des autres, nous avançons le nôtre, sans le savoir ”.

Pour continuer l'établissement de cette doctrine, l'Auteur passe à la recherche du principe des actions qu'on appelle *Vertueuses*, pour montrer, „ Que la Vertu ne sauroit émaner, que d'un principe entièrement déintéressé, & que jamais aucune action n'est censée vertueuse, quand l'intérêt personnel en est l'unique motif”. Toute la Beauté, par exemple, & toute la noblesse, qu'on trouve dans la *Bienveillance*, vient de ce qu'on la suppose absolument dépouillée de tout intérêt. En vain prétend-on, que nous sommes les maîtres d'exciter en nous cette affection, toutes les fois que nous croyons qu'il

48 RECHERCHES SUR L'ORIGINE

qu'il est de notre intérêt de l'avoir, ou du moins, que nous ne désirons le bonheur de nos semblables que comme un moyen de nous procurer celui qui résulte de la contemplation de leur état. L'un & l'autre de ces sentimens sont insoutenables. Pour réfuter le premier, il suffit de considérer qu'il ne dépend point directement de nous d'avoir de la bienveillance, ou quelque autre affection pareille; car si cela étoit, on pourroit gagner notre affection, & nous la faire accorder indifféremment à toutes sortes d'objets, même à ceux qui la méritent le moins. La seconde opinion est plus plausible, & l'on ne sauroit nier que la vue du bonheur des autres ne soit propre à nous faire goûter du plaisir; mais dans le tems même que nous travaillons à leur bonheur, nous n'aspirons pas toujours à la possession de ce plaisir; nous sentons au contraire souvent la douleur dont notre compassion est suivie. Cela va plus loin encore; nous éprouvons en nous-mêmes que notre desir ne se borne point à la cessation de la douleur que nous ressentons; car si cela étoit, nous fuirions l'objet qui nous afflige, & nous nous débarrasserions de son idée, au lieu que nous recherchons souvent avec empressement ces sortes d'objets, nous nous exposons volontairement à la douleur que leur vue nous cause; à moins que notre inclination ne soit vaincue par la réflexion que nous faisons sur l'impossibilité où nous sommes de les secourir, par quel-

que

que vuë intéressée, ou par la crainte du danger.

On pourroit dire de même qu'il n'y a point de Malice desintéressée. L'homme paroît être incapable de haïr par un principe de malice, & indépendamment de tout intérêt, ou de souhaiter le malheur de son prochain de sang-froid, lorsqu'il n'en a rien à craindre, ni pour sa vie, ni pour ses biens. Dans tous les autres cas, la haine & la malice sont des effets de l'Amour propre. Il en est de même de toutes les autres affections; jamais on n'en trouvera la source dans l'Amour propre, ni dans l'intérêt.

Puisque la Bienveillance ne procède donc, ni de l'Amour propre, ni d'aucune vuë intéressée, & qu'il en est de même de toute autre Vertu, il s'ensuit de-là qu'il doit y avoir quelque Affection différente de l'Amour propre & de l'intérêt, qui nous porte aux actions qu'on appelle *vertueuses*. Quel est-il ce vrai Principe de la Vertu? C'est, dit notre Auteur, *une certaine Détermination naturelle à procurer le bonheur d'autrui, ou un instinct antérieur à tout motif intéressé, qui nous porte à aimer nos semblables.* [Il me semble que le mot de *certaine détermination*, & d'*instinct*, sont d'une grande obscurité & figurent assez mal dans une Définition.]

L'Affection des Peres & des Meres pour les Enfans a quelque chose de machinal dans son origine; mais lorsqu'elle s'accroît, à mesure que les Enfans avancent en âge, cet-

te augmentation d'amour n'est point fondée sur l'utilité ; nous travaillons au contraire sans cesse pour eux , sans aucune espérance d'être dédommagés de nos dépenses , ni de tirer d'autre fruit de nos peines que d'en voir le succès. Il en est de même des liaisons plus éloignées & cette Bienveillance ne manque jamais de s'étendre à tout le genre humain , lorsqu'aucun motif étranger ne la contrebalance. Mais une preuve décisive du désintéressement de ces affections , c'est qu'elles subsistent encore à l'instant de notre mort.

Le principe , à l'affermissement duquel sont destinées toutes les Réflexions précédentes , est l'unique moyen d'apprécier la moralité des actions. Si l'on examine toutes celles qui passent généralement pour louables , & si l'on recherche les principes qui les font estimer , on trouvera que l'approbation qu'on leur donne n'est qu'une suite de la persuasion où l'on est , qu'elles partent d'un fonds de bienveillance , indépendant de tout intérêt. Cela embrasse la Religion-même , & c'est en cela que consiste la *Dévotion* , où le culte rendu à la Divinité , tout fondé qu'il est sur la reconnaissance & sur l'espérance. L'Amour est le principe général de toute *Excellente morale* , même dans les cultes les plus fanatiques , qui aient jamais existé dans le monde. Les Vertus sociales ne reconnoissent point non plus d'autre fondement. On est bientôt d'accord sur la Moralité d'une action , dès qu'on est convenu de son influence.

fluence sur le bien naturel universel du Genre humain. Nous sommes si éloignés de croire que tous les hommes n'agissent que par un pur principe d'amour propre, que nous regardons ceux qui rapportent tout à eux-mêmes, comme ayant un défaut positivement mauvais & très haïssable.

On peut donc poser ici assez exactement les limites des actions *vertueuses*, *vicieuses*, & *indifférentes*. Les Actions *vertueuses* émanent d'un principe de Bienveillance. Les Actions *vicieuses* ont leur source dans un Amour propre déréglé, dont la force éteint tout sentiment de Bienveillance. Enfin les Actions qui dérivent de l'Amour propre, mais qui ne marquent cependant aucun défaut de bienveillance, paroissent tenir le milieu entre l'Amour & le Vice, & n'excitent ni amour, ni haine dans ceux qui en sont témoins.

Comme il y a diverses notions qui entrent dans celle de Bienveillance & qui la rendent plus ou moins forte ou étendue, cela lui donne des degrés différens de perfection, ou de Beauté morale. Au reste elle n'exclut point l'Amour propre. Tout Agent moral, en se regardant à juste titre comme partie du Tout, peut participer comme tel à la Bienveillance qu'il a pour tous les hommes en général. L'homme le plus bienfaisant est sans contredit en droit de se traiter soi-même comme un tiers, qui ayant autant de mérite qu'un autre, aspireroit à la même cho-

se. [Mais n'y a-t-il pas un peu trop de raffinement dans cette Théorie, & peut-on dire de bonne foi qu'elle soit applicable à la pratique?]

Quelles sont donc, (je reviens à la doctrine de mon Auteur, & à ses conséquences;) quelles sont les actions que le sens moral nous fait regarder comme les plus vertueuses, & par conséquent comme les plus dignes de notre choix? Ce sont celles qui contribuent le plus universellement au plus grand bien de tous les Êtres raisonnables auxquels notre affection peut s'étendre, Toute Bienveillance, fut-elle bornée à un seul être, est louable, quand elle n'est point incompatible avec le Bien du Tout : mais c'est une Vertu d'un mérite bien mince, à moins que notre Bienveillance ne soit plutôt limitée par impuissance que par un défaut d'Amour pour le Tout.

Voici quelques Propositions, ou Axiomes, qui peuvent servir à former une Règle générale, suivant laquelle on puisse apprécier au juste la moralité des actions avec toutes leurs circonstances. 1. L'importance morale de quelque Agent que ce soit, ou la quantité de bien qu'il procure au public, est en raison composée de sa bienveillance & de sa capacité. 2. A l'égard des Vertus de différens Agents, lorsque les talens sont égaux, la valeur du bien public est proportionnée à la bonté du tempérament ou à la Bienveillance; & dans les cas où les tempéramens sont é-

égaux, la quantité du bien est comme les talens. 3. La Vertu, ou la Bonté du tempérament, est donc précisément comme l'importance du bien, lorsque les autres circonstances sont égales, & en raison inverse des talens; c'est-à-dire, que la Vertu diminue dans chaque degré donné de bien, à proportion de l'étendue des talens. 4. Mais comme les suites naturelles de nos actions varient à l'infini; que les unes nous sont avantageuses & nuisibles au Public, d'autres nuisibles à nous-mêmes & favorables au Public, d'autres utiles à nous & aux autres, d'autres enfin préjudiciables à tous deux; il s'ensuit que la Bienveillance seule n'est pas toujours le principe des bonnes actions, ni la Malice seule la source du mal; mais que dans la plupart des actions on doit regarder *l'Amour propre* comme une autre puissance, qui concourt quelque-fois avec la Bienveillance, lorsque nous sommes animés par notre propre intérêt, & par celui du Public, & qui lui résiste aussi quelquefois, lorsque la bonne Action est difficile & pénible à exécuter, ou qu'elle a des suites fâcheuses pour l'Agent.

Le résultat de ces Principes est; que la perfection de la Vertu consiste à faire du bien proportionnellement à ses talens & à agir de toutes nos forces pour le bien public. La perfection de la Vertu est donc comme *l'Unité*. C'étoit le raisonnement des Stoïciens.

„ Si la capacité, disoient-ils, est infinie,

D 3

„ &

„ & que le Bien qu'elle produit ne le soit
 „ point, la Vertu n'est qu'imparfaite, & le
 „ *Quotient* ne peut jamais surpasser l'Unité”.
 C'étoit en même tems la source de cet orgueil, qui leur faisoit avancer; „ Que nous
 „ pouvons nous rendre semblables aux
 „ Dieux, en menant une vie innocente,
 „ & en recherchant la Vertu de tout notre
 „ pouvoir”.

Mais, dira-t-on, se peut-il que la Vertu ait pour principe un instinct tel qu'est le sens moral? Et peut-elle en avoir d'autre que la Raison? C'est ici effectivement le pas épineux de ce Système, qui semble introduire une qualité occulte en Morale, quoique ces qualités y soient encore moins de mise qu'en physique. Examinons donc avec attention les réponses de l'Auteur. D'abord il dit, que la Raison ou la connoissance d'une Verité, ne peut jamais nous mettre en action, lorsqu'il ne s'offre pas une fin à laquelle nous soyons portés par desir & par inclination. Mais (car je me permettrai quelques instances, à mesure qu'elles se présenteront à mon esprit,) mais l'idée de cette fin, & le jugement que nous portons de son importance, ne sont-ce pas des choses du ressort de la Raison, & voudroit-on les renvoyer à un principe machinal, qui seroit une source de fanatisme & de toutes sortes d'excès?

L'Auteur continue en disant, que la dernière fin de l'homme est son bonheur & que

que cependant il ne le recherche que par instinct. Pourquoi donc un autre instinct pour le Public, ou pour le bien d'autrui, ne feroit-il pas un principe aussi capable de nous porter à la Vertu, que celui qui nous fait rechercher notre bonheur personnel ? Il régné là-dedans une extrême équivoque. Ce n'est pas un instinct de notre Ame, c'est son essence-même, qui détermine son Entendement à admettre tout ce qui est évidemment vrai & sa volonté à rechercher tout ce qui est évidemment bon. Mais cette détermination essentielle n'est qu'une déterminabilité ou une faculté, jusqu'à ce que les objets se présentent effectivement sous ces notions évidentes du vrai & du bon. Or je demande, si c'est l'instinct, source de confusions, qui nous les offre sous ce point de vue, ou plutôt, si ce n'est pas uniquement l'Office de la Raison, qui juge, examine, compare & décide. Je vais donc profiter de cette occasion pour placer ici mon jugement sur toute cette hypothèse du sens Moral, que notre Philopophe a noyée dans un déluge de réflexions, dont il y en a plusieurs qui sont fort étrangères à l'état de la question. Etablir un *Sens Moral*, comme quelque chose de distinct dans notre Ame, qui la met en état de connoître le Beau & le Bon, c'est multiplier les Etres sans nécessité, c'est faire *per plura* ce qui peut être fait *per pauciora*. Il en est précisément comme des *idées innées*. Les *idées innées* & le *sens Moral* n'ont aucu-

ne existence séparée dans notre Ame, ni aucune préexistence aux idées & aux facultés que nous acquerons en existant ici bas. Notre Ame est un être dont l'essence consiste dans la force de se représenter les objets du dehors & les propres déterminations intérieures. Cette force se modifie en plusieurs manieres, d'où résultent toutes les facultés différentes qu'on nomme Entendement, Volonté, Attention, Réflexion, Imagination, Memoire, Appetit, Passion. &c. Si l'on veut grossir ce Catalogue, en y joignant le sens interieur & le sens Moral, je ne forme aucune opposition; mais je demande, si cela dit plus, que cette Loi essentielle de notre Entendement, par laquelle il ne peut s'empêcher d'acquiescer aux Verités évidentes & cette Loi essentielle de notre Volonté, qui la force d'approuver & même de rechercher tout ce qui a les caracteres incontestables du Bien. Pour moi je m'engage à déduire avec le même succès de ces deux Loix toutes les Propositions renfermées dans cet ouvrage, & à faire que les exceptions qu'elles souffrent de la part de notre ignorance & de notre Amour propre vicieux, n'empêchent pas que leur fonds ne subsiste immuablement, & ne se manifeste même dans les plus grands écarts auxquels les hommes se livrent. Je suis donc dans l'idée que ce n'étoit pas la peine de bâtir une hypothese nouvelle, plus propre à embarrasser qu'à éclairer, & dont le principe fondamental, la

NO-

notion du *sens intérieur* & du *sens Moral*, peut, dans bien des cas, faire préférer les illusions d'une imagination échauffée aux lumières pures & tranquilles de la Raison.

De là vient aussi qu'il est aisé de mettre notre Auteur en contradiction avec lui-même, quand on veut en prendre la peine. Il est forcé malgré lui d'admettre en plusieurs endroits que le sentiment Moral (*) présuppose une connoissance, dès qu'il ne doit pas être confondu avec l'instinct animal. Ce n'est donc pas un premier principe d'action, & il faut nécessairement le subordonner à l'Entendement & à la Raison. Comment y auroit-il en effet un sens actuellement existant pour des choses encore inconnues. *Ignori nulla cupido*. J'aimerois autant dire, qu'il y a dans notre Ame un sens Arithmétique, ou un sens Géométrique, avant que nous ayons aucune notion de ces Sciences (†). Enfin l'Auteur ne peut aussi s'empêcher d'admettre la nécessité de l'Amour-propre & cependant il ne veut pas que le sens moral ait rien de commun avec cet Amour propre. Il ne sauroit donc rien prescrire à l'égard de ce que l'homme se doit à lui-même; ce qui fait une étrange brèche dans la Théorie de nos devoirs, & qui empêche même de rien poser de fixe à l'égard de ceux qui concernent le prochain, auxquels les devoirs envers nous-

in-

(*) p. 342.

(†) p. 367.

mêmes servent de fondement. C'est le défaut général de tout ce Traité, qui renferme d'ailleurs d'excellentes choses. L'idée que l'Auteur y donne de la Vertu & de son principe se borne aux devoirs envers le prochain; & cependant, je le repete, les devoirs envers nous-mêmes en sont la mesure & la règle.

En voilà assez pour le but que je m'étois proposé, il seroit peut-être à souhaiter qu'on examinât dans ce goût divers Ouvrages imposans, parmi lesquels il y en a même qui jouissent d'une longue réputation. On découvrirait, que le défaut commun de la plupart est de manquer de ce degré de précision Philosophique, qui est l'unique voye pour arriver des idées claires aux idées distinctes & des idées distinctes aux idées adéquates, autant que ces dernières sont à notre portée.

ARTICLE IV.

DISSERTATION *sur l'incertitude des cinq premiers Siècles de l'Histoire Romaine,*
par Louis de Beaufort, *Membre de la*
Société Royale d'Angleterre. Nouvelle
 Edition, revue, corrigée & considérablement augmentée. *A la Haye.*
 Chez

Chez Pierre van Cleef. 1750. in octavo. pp. 488.

Il faut dégager la promesse que nous avons faite (*) de rendre compte des avantages de cette nouvelle Edition. Le but de l'Ouvrage est suffisamment indiqué par le titre. On n'ignore pas que la Question dont il s'agit a été vivement agitée dans l'Académie des Inscriptions de Paris, entre Mr. de Pouilly, & l'Abbé Sallier. Le premier étoit trop superficiel ; le second trop prévenu en faveur de l'Histoire Romaine. M. de Beaufort a traité la matière à fonds ; & comme il y a déjà longtems que les Connoisseurs ont rendu justice à son travail, nous nous bornerons à rendre compte des Additions dont il vient de l'enrichir, c'est-à-dire, des plus considérables.

D'abord le Chapitre V. de la première Partie est refondu tout entier, & la matière dont il traite est plus approfondie. C'est celle des Statuës, Inscriptions, & autres Monumens qui ont pu servir à l'Histoire. Il ne faut pas douter que Rome, qui avoit tant produit d'Exemples d'une vertu heroïque, ne fût toute remplie de pareils monumens, lorsque les Gaulois la prirent. Mais ils furent envelopés dans la ruine de la ville, ou s'il en réchappa quelques-uns, ce ne put être qu'en très-petit nom.

(*) *Bibl. Imp. Tom. II. p. 136.*

nombre & la plupart de ceux qu'on mon-
troit à Rome dans le huitième Siècle, n'é-
toient appuyés que sur des Traditions fabu-
leuses.

Mais quand il auroit subsisté un plus grand
nombre de ces monumens, M. de B. croit
que l'Histoire n'en pouvoit pas tirer de grands
avantages, & il en allegue une raison bien
forte. C'est que les Statuës érigées dans ces
anciens tems n'avoient point d'Inscription,
rien qui désignât pour qui & à quelle occa-
sion elles avoient été dressées. Lorsque dans
le sixième Siècle on commença à y en mettre,
elles étoient si abrégées & si simples, qu'el-
les pouvoient convenir à diverses personnes.
Cicéron en donne un Exemple dans Scipion
Metellus, qui prit une statue de Scipion l'A-
fricain, le destructeur de Numance, pour
celle de son Bisayeul Scipion Nasica, distin-
gué par un troisième Surnom de Serapio.
L'Inscription de cette Statuë ne portoit appa-
remment que

P. S C I P I O C E N S.

& pouvoit convenir par conséquent à tous
ceux de ce nom qui avoient été Censeurs.

Un monument d'un autre genre, indiqué
par Tite-Live, fournit matière à de bien plus
amples discussions. Il s'agit de Dépouilles,
Opima spolia, consacrées l'an 316. de Rome
dans le Temple de Jupiter Feretrien par *Cornelius Cossus*, après la victoire remportée sur
les

les Veïens, dans laquelle il tua de sa propre main leur Roi. *Tolumnius*. La difficulté consiste en ce que l'Inscription portoit, que c'étoit étant Consul, que *Cossus* avoit remporté cette victoire, & cependant *Cossus* n'étoit pas Consul dans l'Année sous laquelle *Titus Live* place cet événement. Il étoit Tribun militaire & ne fut Consul que neuf ans après. Il faut voir dans notre Auteur, comment les Critiques, *Perizonius* & *Pighius* entre-autres, ont travaillé à résoudre cette contradiction: mais il est certain, que ce qui résulte le plus évidemment de ces discussions, c'est l'incertitude des premiers Siècles de l'Histoire Romaine.

Le Chapitre suivant, qui a pour titre: *Des Actes du Peuple & du Senat*, est aussi nouveau, ou du moins le sujet n'en avoit été qu'effleuré dans la première Edition. Suivant d'anciens Historiens, on dressoit à Rome un Journal exact de tous les Evenemens tant grands que petits, qui arrivoient journellement. Mais jusqu'où peut-on faire remonter cet usage & cela s'étend-il aux premiers tems de Rome? *Dodwell* l'a prétendu, en se fondant sur deux prétendus fragmens de ces Actes, qu'il tenoit de *Beverland*, qui les avoit extraits des Papiers d'*Isaac Vossius*. L'authenticité de ces Actes est bien suspecte, puisque personne ne s'est jamais vanté d'en avoir vu l'Original. Aussi le sçavant *Reinesius* avoit-il eu de grands doutes là-dessus & depuis lui, *Mrs. Vesseling* & *Tun-*
stall

ſat ont entièrement détruit cette ſuppoſition.

Le plus ſur eſt de ſ'en tenir au témoignage de Suetone, qui nous apprend (*) que Céſar eſt celui à qui on doit l'établiſſement de cet uſage, & qu'ainſi il n'eſt que de la fin du ſeptième Siècle de Rome.

On cite encore à la vérité un Recueil d'onze Livres, que *Mucien* avoit rassemblés, ſous le Titre de *Recueil d'Actes*. Mais quel rapport y a-t-il entre les *Actes* de *Mucien* & les *Actes* de la Ville & du Senat. L'Auteur qui parle de ce Recueil (†) indique en même tems qu'il étoit compoſé de Harangues, ou d'Oraiſons de quelques grands Hommes ſur les affaires les plus conſidérables de leur tems. Et ce qui achève de déterminer la nature de ces *Actes*, c'eſt que *Mucien* les avoit tirés des *Bibliothèques*, & non des *Archives*.

Enfin, quand il auroit exiſté un Journal de l'ancienne Rome, il faudroit prouver que ce Monument avoit échapé à la fureur des Gaulois. Les Histoſiens n'auroient pas manqué non plus de puiser dans cette ſource, & de ſe faire honneur d'alleguer des garans auſſi authentiques que l'auroient été ces *Actes*.

Le Chapitre VIII. *Des Mémoires des Familles* eſt augmenté des trois quarts, & le ſavant Auteur y a ajouté pluſieurs particularités ſur les Familles Romaines. Rien de mieux dé-

(*) In *Jul.* c. 20.

(†) *Dialog. de Orat.* c. 37.

dédnit & de plus intéressant que les exemples qu'il allègue, pour montrer la hardiesse avec laquelle quelques Romains s'entêrent sur les Maisons les plus illustres & les plus anciennes, l'entêtement des familles Romaines sur l'Article de leurs Généalogies & la vanité des Familles Plebeïennes, qui, dès qu'elles se virent admises aux plus hautes dignités de la République, crurent devoir le disputer sur l'antiquité de la noblesse aux Patriciennes mêmes. C'est pour flatter ces divers caprices qu'on avoit inventé & forgé quantité de monumens, dont la supposition est évidente, & qu'on avoit bâti tant de fausses Généalogies, afin de faire croire, sur la conformité du nom, que ces Familles, originaires Patriciennes, avoient passé par adoption dans des Maisons Plebeïennes, pour s'ouvrir l'accès au Tribunal du Peuple, dont les Patriciens étoient exclus. Donnons pour échantillon l'exemple de la Famille *Acilia*.

Ce Nom ne paroît dans l'Histoire Romaine que bien avant dans le sixième Siècle. *Manius Acilius Glabrio* fut le premier de cette Maison qui parvint au Consulat; & ayant été chargé du Commandement de l'Armée Romaine contre Antiochus le Grand, Roi de Syrie, il remporta sur ce Prince, près des Thermopylées, une victoire complète, qui lui acquit l'honneur du Triomphe. Il brigua ensuite la charge de Censeur, mais il fut traversé par les Patriciens, & par quelques Plebeïens, dont les Familles étoient déjà depuis

puis quelque tems en possession des grandes dignités. Tous étoient également choqués, selon le rapport de l'Historien, de voir un homme nouveau prétendre à une si haute dignité; & ils s'y opposèrent si fortement qu'ils lui firent donner l'exclusion. *Glabrion* n'avoit pas encore trouvé apparemment l'habile Généalogiste, qui débrouilla depuis comment de Pere en fils il descendoit d'Anchise & de Venus. Ce ne fut que dans des Siècles plus éclairés qu'on découvrit quelques mémoires particuliers, qui vérifioient une Origine si ancienne & si illustre. Peut-être fut-ce le sçavant Varron, qui dans ses Recherches sur les Familles Troyennes découvrit cette anecdote, aussi bien que quantité d'autres. Quoiqu'il en soit, nous voyons que dans les Siècles suivans cette Famille voulut être aussi comptée parmi celles qui tiroient leur origine de Troye. Herodien nous apprend (*) que Pertinax exhorta le Senat, qui le nommoit Empereur, de lui préférer *Glabrion*, qui avoit été deux fois Consul, & qui faisoit remonter son origine jusqu'à Enée, fils d'Anchise & de Venus. On avoit trouvé ou inventé un *Aquilinus*, fils, ou petit-fils d'Enée; & le rapport de ce nom avec celui d'*Acilius* suffit aux Généalogistes pour le donner pour Pere aux *Acilius*. C'est au-moins ce qu'indiquent ces vers d'Aufone (†);

Stems-

(*) Lib. II. c. 10.

(†) *Prof. Burd.* N. 24.

*Stemmata nobilium deductum nomen Avorum
Glabrio , Aquilini Dardana progenies.*

Nous ne ferons plus mention , par rapport à la premiere Partie , que du Chapitre IX. dans lequel M. de B. a prouvé plus au long la disette totale de Monumens antérieurs au VI. Siècle de Rome , & que ceux que les Ecrivains postérieurs appelloient *des Auteurs très-anciens* , n'étoient que du milieu de ce VI. Siècle , ou même de la fin.

Dans la seconde Partie , le Chapitre premier a quelques Additions. Mais pour le second , il est presque tout neuf & dérange beaucoup la Chronologie reçue. Le but de l'Auteur est d'établir la Thèse , qui fait le titre du Chapitre : *Qu'on ne peut prouver avec quelque certitude l'Epoque de la fondation de Rome.* Les raisons générales qu'il en allegue sont 1. Que pendant cinq Siècles & demi , on n'eut à Rome aucun Compilateur , aucun Historien , & qu'ainsi , selon les apparences , pendant tout ce tems - là on s'y embarassa fort peu de la Chronologie. 2. Qu'on n'y avoit aucune Ere fixe , d'où l'on comptât les années , & qu'on se contentoit de suivre les Fastes des Consulats , qui n'ont pas toujours été comptés avec exactitude , & parmi lesquels il s'en étoit même intrus de faux. 3. Que , quand les Romains auroient eu des Fastes très-exacts depuis le détronement de Tarquin le Superbe , de l'Etablissement des Consuls , on n'en pourroit pas fixer avec

Tome III. Part. I. E plus

plus de certitude la véritable Epoque de la fondation de Rome , puisqu'il n'y a rien de plus incertain que la durée des Règnes des sept prétendus Rois & même que toute leur Histoire. 4. Enfin, que la Chronologie de Rome n'est pas même bien sûre depuis l'établissement des Consuls , parce qu'on n'a aucun calcul assuré sur l'espèce d'année qui fut d'abord en usage à Rome , le tems auquel s'introduisit l'usage d'intercaler ne pouvant être fixé d'une manière précise.

De là M. de B. passe à l'examen des Eres de Caton & de Varron , & fait voir avec toute l'érudition possible qu'elles ne portent que sur les suppositions les plus gratuites & ne sçauroient soutenir la moindre discussion. D'où naît pour conclusion , que non seulement il n'est pas possible de fixer l'année de la fondation de Rome , mais qu'il est même très-difficile de prouver à quel Siècle il la faut rapporter.

Tous les Chapitres suivans renferment quelques Additions. Dans le x°. l'Auteur s'est un peu plus étendu sur la manière différente dont Polybe & Tite Live rapportent les guerres entre les Romains & les Gaulois. Le dernier Chapitre fournit de nouvelles preuves de la fausseté du supplice de Régulus.

Nous ne donnerons que le titre de la Pièce qui termine ce volume. Ce sont des REMARQUES sur l'Ecrit d'un certain Allemand , intitulé : Christophori Saxii A. M.

En

*Επιμνηστικὸν φιλολογικὸν, ἢ περὶ τῆς ἀνέξεως ἐν τῷ ἀνέξεω
 Franci cujusdam Libellum, De Incerto Hi-
 storix Romanorum antiquissimæ &c. publié
 dans les Miscellanea Lipsiensia &c. Il ne
 laisse pas d'y avoir divers Eclaircissemens u-
 tiles, mais trop chargés des incidens d'une
 Controverse peu ménagée.*

ARTICLE V.

RÉFLEXIONS sur les douze Lettres du
 R. P. SEEDORFF, concernant di-
 vers Points controversés entre l'Eglise Ro-
 maine & la Protestante. Avec une Réfu-
 tation de la nouvelle Préface opposée à M.
 PFAFFIUS, premier Professeur en
 Theologie, & Chancelier de l'Université
 de Tubingue, Abbé de Lorich. A Tu-
 bingue. Aux dépens de C. H. Ber-
 ger. 1750. in octavo. pp. 611. sans la
 Préface qui en a LXIX.

Notre siècle n'est pas celui des Controver-
 ses Theologiques. Jamais elles ne fu-
 rent moins à la mode. Cependant il y a des
 lieux & des conjonctures, qui en font quel-
 quefois naître & quand elles sont traitées par
 d'habiles gens, elles sont toujours intéressan-
 tes. Il y a longtems que le mérite de M.

E 2

Pfaff

Pfaff est reconnu , & ses talens pour tous genres d'écrire, qui conviennent à sa profession, ne peuvent être contestés que par des Adversaires d'une grande partialité. Il en a trouvé un de cet ordre dans le R. P. *Seedorff*, Confesseur des S. A. E. Palatine. Nous n'avons garde d'entrer dans le fonds des matières qu'ils discutent, mais nous remplirons cet Extrait des particularités historiques qui concernent cette Dispute.

Le P. *Seedorff* avoit fait imprimer douze Lettres concernant quelques Points sur lesquels l'Eglise Romaine & la Protestante ne sont pas d'accord. Il s'y étoit servi de termes très-peu mesurés, en parlant des Réformateurs. M. *Pfaff* les a relevés, quoiqu'avec beaucoup de ménagement, dans un endroit de deux Dissertations qu'il a données sur *Malach.* I. 11. & 2 *Macc.* XII: 39. Le P. *Seedorff* a répondu dans une nouvelle Préface, mise à la tête d'une réimpression de son Ouvrage. Mais tout en se justifiant du reproche, sensible pour un Courtisan d'avoir manqué aux bien-séances, il donne de nouveaux sujets de plainte, & il conserve en particulier dans sa nouvelle Edition le passage dont M. *Pfaff* s'étoit plaint, & que nous allons mettre sous les yeux du Lecteur, afin qu'il en juge: *Croyez-vous de bonne foi qu'il appartienne à une petite troupe d'aventuriers, de Moines apostats, de Prêtres sacrilèges, de fixer le nombre des Livres Canoniques, & de s'élever contre le sentiment de l'E-*
gli-

glise universelle, contre l'Eglise des premiers siècles?

Le P. Seedorff soutient qu'il a pu parler ainsi, parce que, suivant la teneur des anciens Canons, *un Prêtre, qui débauche une Vierge consacrée au service de Dieu par des vœux solennels, commet un double sacrilège, & les Loix de l'Empire le condamnent au feu.* Il ne faut point de Commentaire pour sçavoir à qui le R. P. en veut dans ces paroles. Mais, sans dire que le droit Canon n'a point d'autorité parmi les Protestans, il suffit de remarquer, que des vœux téméraires & qui répugnent aux Commandemens de Dieu, ne peuvent jamais être censés obligatoires. Or tel est le vœu par lequel on renonce pour toujours au mariage, surtout si l'on n'a pas le don de continence; vœu qui détruit le but de la création, tend un piège aux consciences, & profane la sainteté du mariage. D'ailleurs le R. P. a tort de prendre pour synonymes le terme *d'épouser une fille*, & celui de *la débaucher*. Il y a pourtant quantité d'exemples que dans des cas tout semblables, les Papes ont accordé dispense de se marier, à des personnes de l'un & de l'autre sexe; & comment l'auroient-ils pu faire, si le crime est aussi abominable qu'on le suppose?

Le Confesseur dit au Chancelier, qu'il auroit bien fait de garder le silence, n'ayant rien de nouveau à dire. Il lui reproche de s'énoncer d'une manière obscure, & en Latin grossier. Il va jusqu'à dire, qu'il ne sçau-

roit trouver place parmi les Ecrivains qui se piquent de politesse & de morale. Tout cela n'est pas assurément gracieux. Ce qui a tant ému la bile du R. P. ce sont ces paroles de M. Pfaff : *Qui ita scribit , nullam prorsus cognitionem causæ habet , vel palpum obtrudere vult lectori ignaro ?* Mais, après-tout, ce sont là des minuties, qui ne sçauroient intéresser le fonds même des Questions.

Comme ce n'est pourtant qu'à ces incidens que nous avons résolu de nous attacher, voici la citation d'un endroit de Luther, où le R. P. croit avoir lieu de s'égayer beaucoup aux dépens de ce Réformateur. Il lui attribue d'avoir dit dans une Lettre à *Leonard Koppen*, qui avoit eu l'adresse de tirer tout d'un coup neuf Religieuses du Couvent de *Nimptschen* ; „ qu'il avoit fait un heureux „ coup vers le tems de Pâques ; que cela venoit très - à - propos & qu'il avoit imité „ l'action de J. Christ, qui a tiré de captivité les âmes de ses Elus ”. Ce passage est rapporté d'une manière infidèle : le voici tel qu'il est en effet. Vous direz encore ; „ Tout le Couvent de Nimptsch est révolté „ contre moi, pour avoir appris que j'ai „ commis un rapt. Je répons que c'est un „ rapt tout pareil à celui que J. Christ a „ commis dans le monde, lorsque par sa „ mort il a dépouillé de sa cuirasse le Prince de ce monde, & l'a mené captif ; tout „ de même que vous avez tiré les pauvres „ âmes de la prison de la tyrannie humaine, „ pré-

„ précisément vers le tems où J. Christ a
 „ mené captive la captivité des siens”. Si
 ce passage est scandaleux (comme il faut l’a-
 vouër) pour les partisans des vœux, il n’en
 est pas ainsi de ceux qui les combattent; &
 c’est une pure petition de principe que de le
 condamner de son autorité, ainsi que le fait
 le R. P.

Nous ne ferons que copier un endroit fort
 singulier, sur lequel le Lecteur fera telles
 réflexions qu’il jugera à propos. Voici les
 propres termes de l’Auteur de la Préface.

„ Le R. P. triomphe d’un passage qui se
 „ trouve dans les *Mémoires pour servir à l’Hi-*
 „ *stoire de Brandebourg*, publiés à Berlin par
 „ un Academicien anonyme. Rien n’est plus
 „ plaisant que la joye que le R. P. fait éclat-
 „ ter à cette occasion. Nous estimons l’Ou-
 „ vrage dont il s’agit, autant que le R. P.
 „ l’estime, mais c’est dans un tout autre
 „ point de vuë. On ose avancer hardiment,
 „ que le but de l’Auteur n’a manifestement
 „ pas été d’être cité dans les Ecrits de con-
 „ troverse, à la suite de S. Augustin & du
 „ Concile de Carthage. Il semble, dit-il,
 „ que l’esprit humain se soit enfin rassasié de
 „ disputes & de controverse. On laisse argumen-
 „ ter les Theologiens & les Métaphysiciens sur
 „ les bancs de l’Ecole. Ce petit Ouvrage est
 „ connu de l’Europe entière, & tout le mon-
 „ de sçait par conséquent qu’il est purement
 „ politique. L’Auteur y développe dans tou-
 „ te leur étendue les causes secondes, qui
 „ ont

„ ont cooperé aux événemens relatifs à l’Hi-
 „ stoire de son pays. Nous appellons *cau-*
 „ *ses secondes* les circonstances étrangères à
 „ la cause principale, que la Providence
 „ sçait amener toujours à propos pour l’exe-
 „ cution de ses desseins: & la recherche de
 „ ces causes secondes distingue l’histoire
 „ pragmatique d’une simple narration de faits.
 „ La Réformation de l’Eglise forme l’Epo-
 „ que la plus considérable de l’Histoire de
 „ Brandebourg, & l’Anonyme, qui en rap-
 „ porte les circonstances, raisonne purement
 „ en politique, & avec la même indifférence
 „ pour tout ce qui s’appelle Religion, avec
 „ laquelle le R. P. par exemple, pourroit
 „ rapporter les changemens que les Loix de
 „ Lycurgue ont produit dans la République
 „ de Lacédémone. C’est précisément dans
 „ ce point de vuë qu’il faut considérer l’Ou-
 „ vrage en question, & on comprendra alors
 „ de quel poids peut être un témoignage pa-
 „ reil en matière de Controverse.

„ Voyons pourtant quelles sont ces cau-
 „ ses secondes dont l’Anonyme fait mention.
 „ Le Lecteur doit s’accoutumer à nous voir
 „ suppléer de bonne heure à ce que le R. P.
 „ a omis; car malgré la methode qu’il pro-
 „ fesse, il ne cite que les lambeaux des pas-
 „ sages qui favorisent sa cause. Voici ce qui
 „ précède le passage allegué par le R. P.
 „ *L’ignorance étoit parvenue à son comble dans*
 „ *le XIV. & XV. Siecle. Les Ecclesiastiques,*
 „ (c’est de la prétendue Eglise Universelle que
 „ l’Au-

„ l'Auteur parle,) n'étoient pas même assez
 „ instruits pour être Pédants ; le relâchement
 „ dans les mœurs , & la vie licencieuse des
 „ Moines , faisoient que l'Europe ne pouvoit
 „ qu'un cri , pour demander LA REFORME
 „ DE TANT D'ABUS. Les Papes abu-
 „ soient même de leur pouvoir à un point qui
 „ n'étoit plus tolérable. Leon X. faisoit dans la
 „ Chrétienté un négoce d'Indulgences , pour a-
 „ masser les sommes dont il avoit besoin pour
 „ édifier la Basilique de S. Pierre à Rome. On
 „ prétend que ce Pape fit présent à sa sœur Ci-
 „ bo du produit que rapporteroient celles que
 „ l'on vendroit en Saxe. Ce revenu casuel fut
 „ affermé , & ces étranges Fermiers voulans
 „ s'enrichir , choisirent des Moines & des Qu-
 „ teurs , propres à ramasser les plus grandes
 „ sommes , & les Commis de ces Indulgences
 „ en dissipèrent une partie par des desordres scan-
 „ daleux , &c. Le Lecteur judicieux com-
 „ prendra sans Commentaire la raison pour
 „ laquelle le R. P. n'a pas jugé à propos
 „ de faire mention de ces causes secondes.
 „ Il s'attache uniquement à l'endroit où cet
 „ illustre Academicien avance, que l'intérêt
 „ de leur aggrandissement a engagé plusieurs
 „ Princes d'Allemagne à favoriser la réfor-
 „ me. On ne le peut prouver d'aucun. L'E-
 „ lecteur Jean Frederic de Saxe, qui, insens-
 „ ble à la perte de ses dignités & de ses Etats,
 „ préfera l'échaffaut même à l'alternative de
 „ renoncer à sa Religion, & mille autres fa-
 „ meux exemples , dont les Annales font

„ mention, prouvent évidemment le contrai-
 „ re. Et pour ce qui regarde la manière
 „ dont la Réformation s'est introduite dans
 „ le Brandebourg, on n'a qu'à lire l'Histoi-
 „ re que M. *Schmid* en a donnée, pour
 „ être convaincu qu'elle a été faite par con-
 „ viction de conscience, & point du tout
 „ par des mouvemens de passions huma-
 „ nes ”.

(*) [Nous ne sçaurions nous empêcher de remarquer que le Pere *Seedorff* n'est pas le seul qui ait fait bouclier & trophée des endroits favorables à sa cause qui se trouvent dans l'Ecrit en question. Cette manière de prouver devient à la mode, & un Champion beaucoup plus illustre n'a pas dédaigné de s'en servir. La plupart de nos Lecteurs auront entendu parler de la dispute au sujet de l'Erudition, & Specialement de l'Erudition sacrée des Réformateurs & des Cardinaux leurs contemporains, qui a produit quelques Lettres entre S. E. M. le Cardinal *Querini*, & M. *Formey*, Secrétaire perpetuel de l'Académie Royale de Prusse. L'Eminent Adversaire, après avoir épuisé les généralités, les digressions, & les redites, a cru frapper un dernier coup de massue par un passage qu'il a mis en apostille de sa Lettre à M. *J. Rodolphe Iselin*, Jurisconsulte de Bâle, datée de Roine, le 25 Juin 1750. Nous nous ferions scrupule de rapporter ses paroles autre-
 ment

(*) R. du J.

ment qu'en Latin, suivant l'Original sans y changer un seul *iota*.

„ *Quoniam FORMEJUS in controversia de*
 „ *qua agitur, extra oleas omnino saltasse compe-*
 „ *ritur, non ex iis tantum quæ superius recita-*
 „ *vi, sed insuper ex inculcata, quæ tamen nihil*
 „ *ad rem facerat, Ecclesiasticæ Reformationis*
 „ *necessitate, placet hoc loco subungere, neminem*
 „ *illam Heterodoxorum adeo crebro, adeo valide*
 „ *in lucubrationibus meis refutatam, reticendam*
 „ *in posterum fore saltem a FORMEJO reli-*
 „ *quisque una cum ipso in Berolinenſi Urbe ver-*
 „ *santibus, siquidem legerint quæ de ea Reforma-*
 „ *tione traduntur in libello, cui titulus: Mé-*
 „ *moires pour servir à l'Histoire de Brande-*
 „ *bourg, de main de Maître. Imprimé pour*
 „ *la satisfaction du Public 1750. Habentur*
 „ *hec p. 21. ejus libelli: Si donc on veut ré-*
 „ *duire les causes des progrès de la Réfor-*
 „ *mation à des principes simples, on verra*
 „ *qu'en Allemagne ce fut l'ouvrage de l'In-*
 „ *térêt, en Angleterre celui de l'Amour, &*
 „ *en France celui de la Nouveauté, ou peut-*
 „ *être d'une Chanson (O Moines! O Moines!*
 „ *il faut vous marier.). Il ne faut pas croire*
 „ *que Jean Hus, Luther, ou Calvin, fussent*
 „ *des Génies supérieurs. Il en est des Chefs*
 „ *de Secte comme des Ambassadeurs. Sou-*
 „ *vent les esprits médiocres y réussissent le*
 „ *mieux, pourvu que les conditions qu'ils*
 „ *offrent soient avantageuses. Les Siècles de*
 „ *l'Ignorance étoient le Règne des Fanatiques*
 „ *& des Réformateurs. Il semble que l'Esprit*
 „ hu-

„ humain se soit enfin rassasié de Disputes &
 „ de Controverses. On laisse argumenter les
 „ Theologiens & les Metaphysiciens sur les
 „ bancs de l'Ecole ; & depuis que dans les
 „ Pais Protestans les Ecclesiastiques n'ont plus
 „ rien à perdre, les Chefs des nouvelles Se-
 „ ctes sont mal venus. *Sapere itaque ediscat tan-*
 „ *to magisterio edoctus* FORMEJUS *cum Be-*
 „ *rolinensibus Civibus, nec alias invecæ apud*
 „ *ipsos per sectarum primipilos Reformationis cau-*
 „ *sa divinent, nisi proditas in eo libello, quem*
 „ *si dixero non magistra tantum, sed Regali e-*
 „ *tiam manu conscriptum fuisse, id fecero Vete-*
 „ *rum eorum auctoritate, qui, teste M. Tullio.*
 „ Ut sapere, ita & divinare, regale dice-
 „ bant”. On a vu les réponses de M. Pfaff
 au R. P. Seedorff : elles suffiroient à M.
 Formey pour desarmer le Cardinal, mais il
 fera mieux de garder un silence, dont person-
 ne ne desapprouvera les motifs.

Revenons à l'Ouvrage qui fait la matière
 de cet Article. L'habile Jesuite a jugé à
 propos d'enrichir sa nouvelle Préface d'un
 Catalogue des Princes & des Sçavans qui
 ont embrassé la Religion Catholique, dans
 le dessein d'éblouir le Lecteur par cette
 imposante liste. Mais en examinant de près
 tous les sujets dont elle est composée,
 il en reste bien peu, de l'acquisition des-
 quels l'Eglise Romaine puisse tirer avantage.

Le changement de la Reine *Christine* est
 assurément un de ceux qui ont fait le plus
 de bruit, & qui ont paru les plus desintéres-
 sés.

fés. Cependant il est facile de découvrir que
 les motifs n'en scauroit avoir été bien purs ;
 & personne ne l'a peut-être mis dans un plus
 grand jour que l'Auteur même des *Mémoires*
de Brandebourg, dont le R. P. auroit
 mauvaise grace de recuser le témoignage &
 la décision. Il s'exprime ainsi sur cette mer-
 veilleuse conversion. „ Il arriva alors un éve-
 „ nement en Suede, dont la singularité atti-
 „ ra les yeux de toute l'Europe. La Reine
 „ Christine abdiqua le Thrône en faveur de son
 „ Cousin Charles Gustave, Prince de Deux-
 „ Ponts. Les Politiques condamnerent cette
 „ action, d'autant plus qu'ils ne jugent de la
 „ conduite des hommes que par des principes
 „ d'intérêt & d'ambition. [*Voilà par paren-*
 „ *these la réponse à ce que l'Auteur lui-même*
 „ *a dit des causes de la Réformation.*] Ceux
 „ qui se piquoient de plus de finesse, préten-
 „ dirent que la jeune Reine ne s'étoit démi-
 „ se de la Royauté, que par l'aversion qu'el-
 „ le avoit pour Charles Gustave, qu'on lui
 „ vouloit faire épouser. Les Savans la louë-
 „ rent trop, de ce qu'elle avoit sacrifié dans
 „ un age encore tendre les appas de la Gran-
 „ deur aux charmes de la Philosophie. Ce-
 „ pendant, si elle avoit été vraiment Phi-
 „ losophe, ni le meurtre de *Monaldeschi*, ni
 „ les regrets qu'elle témoigna à Rome de
 „ son abdication, n'auroient flétri sa renom-
 „ mée. Elle ne méritoit ni louange, ni blâme,
 „ d'avoir quitté le Thrône. Une pa-
 „ reille action n'acquiert de grandeur que par
 „ l'im-

„ l'importance des motifs qui la fait resout-
 „ dre, par les circonstances qui l'accompa-
 „ gnent, & par la magnanimité dont elle est
 „ soutenue dans la suite”.

Se peut-il rien de mieux exprimé & de plus judicieusement pensé? C'est uniquement par la nature des motifs qu'il faut juger des conversions. Et qui est-ce qui connoit véritablement ces motifs? Il n'y a que le Souverain Juge des consciences qui puisse en approfondir les replis, & tous les raisonnemens, que les hommes font là-dessus, portent à faux. On devroit en général renoncer aux Argumens, qui souffrent une fâcheuse retorsion, & qui donnent matière de raillerie aux Ennemis de la Religion Chrétienne.

Les Scavans, qui composent la seconde partie du Catalogue dressé par le Jésuite, ne sont pas de meilleur aloi que les Princes: & il est encore rare que l'Eglise Romaine ait fait des conquêtes distinguées dans ce genre. Le Cardinal du Perron paroît à la tête: Il changea de Religion, dans un voyage qu'il fit à Paris, étant fort jeune, & incapable par conséquent de faire de mûres réflexions. Il est d'ailleurs dans le cas de tous ceux qui ont fait une grande fortune par leur changement: cela les rend extrêmement suspects d'avoir agi par des vues humaines. Et il n'y a qu'à lire les anecdotes peu avantageuses à la mémoire de ce Cardinal, que Bayle a rassemblées dans son Dictionnaire, pour

pour voir que ces soupçons tombent encore plus sur lui que sur bien d'autres.

Quant à ceux qu'on indique ensuite, on sçait d'*Acidalius*, qu'après avoir longtems attendu de l'emploi en vain, le dépit qu'il en ressentit l'engagea à chercher fortune dans le Catholicisme. *Jaques Andree*, Chancelier de l'Université de Tubingue, se trouve fourré dans ce Catalogue contre toute raison. On avance qu'il changea de Religion sur la fin de ses jours; mais c'est une assertion, dont la fausseté est de notoriété publique. *Bertiut* se fit Catholique de dépit, pour avoir été déposé à Leyde. *Besoldus*, Juriconsulte de Tubingue, eut les affaires des Protestans ruinées, après la bataille de Nortlingue; & embrassa la Religion Romaine, pour avoir une Chaire à Ingolstadt. *Barkisch*, après avoir été chassé de Vienne par les Jesuites, seroit volontiers retourné à son ancienne Religion, s'il avoit pu espérer d'y retrouver un emploi convenable. On pourroit dire à peu près la même chose de *Scioppius*, cet homme si décrié par les Jesuites pendant sa vie, & qui se trouve dans la liste seulement afin de faire nombre. Pour *Cajet*, on sçait que ce fut aussi le chagrin d'avoir été privé de sa place de Ministre de la Cour, qui eut la principale part à son changement. On peut même remarquer à son sujet qu'il a passé dans l'esprit du peuple pour Magicien; ce qui prouve du moins que ses mœurs étoient suspectes. *Kuster* n'auroit jamais abjuré, si
l'Ab-

l'Abbé *Bignon* n'avoit sçu lui procurer une pension à Paris, dans le tems qu'il ne pouvoit plus se soutenir en Hollande. En un mot il y a très-peu de ces Profelytes, contre lesquels on ne puisse former de pareilles exceptions.

Nous ne toucherons plus que le reproche du défaut de politesse que le P. *Seedorff* fait à M. *Pfaff*, & la manière dont on l'en justifie. On le fait en disant que, dans le séjour qu'il a fait en France & en Italie, il a eu l'occasion de conférer souvent sur des matières de Religion avec les plus sçavans personnages de l'Eglise Romaine, & avec les Prélats les plus distingués, sans que jamais personne d'entre eux l'ait accusé de rien de pareil. Le feu Cardinal de Rohan, l'Evêque de Mirepoix, les Jesuites, en particulier le P. Tournemine & le P. Germon, & surtout les Benedictins de la Congrégation de S. Maur, l'ont comblé de mille honnêtetés.

Il est vrai qu'il eut une espèce de différend avec le P. Hardouin; mais la bizarrerie de ce Jesuite sur ses vieux jours est assez connue, & le simple recit du fait, qui est fort plaisant, suffit pour faire voir de quel côté étoit le tort. M. *Pfaff* ayant eu envie de voir la Bibliothèque du College de Louis le Grand, le Père Tournemine l'y introduisit, & ayant affaire ailleurs le recommanda au P. Hardouin, qui en étoit Bibliothecaire pour lors. Le P. Tournemine étant sorti, le P. Hardouin éclata peu après en s'écriant; *Monsieur,*

fieur , il faut que vous sçachiez que vous avez une Religion de chien & de cochon. Après ces paroles si énergiques, il ouvrit la porte, en ajoutant : *Sortez, la porte est ouverte.* M. Pfaff étant sorti en effet, le P. Hardouin ferma brusquement la porte sur lui.

Le Savant ainsi congédié revint en riant chez lui, & raconta son aventure au Prince de Wurtemberg, dont il étoit Précepteur & Chapelain ordinaire. Des rapports de domestiques firent éclater l'affaire, & elle fut sçûe le même soir de Madame Royale, Mère du Régent, qui étoit, comme on sçait, une Princesse Palatine, & fort affectonnée aux Allemands. Cette grande Princesse fit sçavoir par son Confesseur au P. Recteur du Collège de Louis le Grand, qu'elle souhaitoit qu'on donnât à cet égard une satisfaction convenable; en conséquence de quoi le P. Tournemine fut envoyé le lendemain pour faire des excuses à M. Pfaff, au nom de tout le Collège, & pour lui montrer ensuite la Bibliothèque avec mille démonstrations de civilité.

Toute l'Europe savante sçait le differend que M. Pfaff a eu avec le célèbre Marquis Scipion Maffei, tant au sujet des Anecdotes d'Irenée, que par rapport à l'oblation Eucharistique des anciens. Les Ecrits qui ont été publiés sur cette Controverse font foi qu'elle a été traitée de part & d'autre avec une extrême modération & tous les égards possibles. M. Pfaff publia en 1721. son *Examen des points controversés entre l'Eglise Romaine*
Tome III. Part. I. F &

& l'Eglise Protestante. Les partisans de la première estimèrent cet Ouvrage d'autant plus dangereux qu'il étoit écrit avec plus de politesse. Un Jésuite, à ce qu'on assure, fut chargé de le réfuter dans des Sermons ordinaires de controverse qu'il prononça dans l'Eglise de S. Etienne à Vienne, par ordre & en présence de LL. MM. Impériales; & il s'en acquitta avec tous les ménagemens imaginables.

M. Pfaff a encore écrit contre les Jésuites de Trevoux, contre *Roger*, le P. *Toutté*, *Ribera*, *Banniza*, & plusieurs autres Sçavans Catholiques, sans qu'on lui ait jamais reproché le défaut de modération. Ces Ecrits sont connus à Rome, & s'y trouvent dans plusieurs Bibliothèques considérables. Le Cardinal *Passionei*, dans le tems qu'il étoit encore Nonce en Suisse, a fait venir de Tubingue même tous les Ouvrages de M. *Pfaff*. Enfin le Pape d'aujourd'hui ayant adressé à l'Evêque d'Augsbourg un Bref sur les Images de la très-Sainte Trinité, M. *Pfaff* écrivit peu après une Dissertation sur la même matière. Quelques Exemplaires de cette Dissertation ayant été envoyés à Rome par M. le Nonce *Stoppani*, & étant parvenus à la connoissance du Pape & de plusieurs Cardinaux, ils en furent pleinement satisfaits. C'est donc le P. *Seedorff* lui-même qui péche autant contre la politesse que contre la vérité, dans l'accusation qu'il intente au Chancelier de l'Université de Tubingue.

A R-

ARTICLE VI.

ESSAIS *sur le Génie & le Caractère des Nations, divisés en six Livres.* à la Haye, chez Nicolas van Daalen 1751. in *Octavo* Tome I. pp. 189. Tome II. pp. 152. sans la Pref. & la Table.

L'Auteur de cet Ouvrage l'annonce comme une simple Introduction, ou Préface à la lecture des Voyageurs & de l'Histoire Universelle, qui contient les principes nécessaires pour l'intelligence des faits qu'on y rencontre. Comme il y a une Physique générale, qui avec un certain nombre de principes satisfait à l'explication de la plus grande partie des Phénomènes, on se propose de former ici un système général du cœur humain, qui par le choix des faits, la qualité des principes, leur ordre, & leur développement, mettent le Lecteur en état d'expliquer toutes les différentes Coutumes des Nations, qu'on regarde comme des faits purs, produits par le hazard ou le caprice, quoiqu'ils dépendent d'un génie, d'un caractère fixe, auquel on peut les ramener.

L'étude du Génie des Nations a des avantages sur l'Histoire des particuliers, qui semblent la rendre plus facile. Un particulier se déguise souvent, & nous dérobe son Ca-

raçière, en cachant les motifs qui l'ont fait agir. Rarement les Historiens peuvent percer ce voile; car, pour y réussir, il faut comparer ensemble les différens Mémoires de la vie d'un homme illustre, parcourir toutes les Epoques, recueillir toutes les paroles échappées, remarquer & saisir ces actions indélébiles qui trahissent le Caractère. Malgré tous ces soins il reste encore une infinité de choses obscures, de témoignages suspects, d'Anecdotes dont la clef ne se trouve plus, & qui forment des contradictions avec les faits publics. La recherche du Génie des Nations fournit au contraire des réflexions immuables. Une multitude d'hommes ne sçauroit se déguiser pendant le cours de plusieurs siècles. Une Nation abonde en Professions, en Talens, en Arts. Si vous en ignorez quelques-uns, vous cherchez son Génie dans les autres. Il en est à-peu-près comme de ces vérités qui font la base du Système d'un Auteur: quelles que soient les inexactitudes, qui se glissent dans les Traductions, ou dans les Commentaires, les vérités fondamentales se retrouvent dans tous les Originaux, dans tous les Textes.

Une des principales utilités que l'Auteur attribue aux recherches dont il a formé son Ouvrage, est d'arriver par leur secours à la décision, & comme à la racine du fameux Problème de la préférence des Anciens sur les modernes. Ceux qui ont pris parti dans cette querelle se sont contentés de com-
rer

rer les particuliers, quelques Poëtes, quelques Historiens, quelques Artistes, sans s'embarrasser des traits généraux qui caractérisent les Peuples, sans remonter aux premières Causes. Cela ne peut mener à aucune conclusion solide; on ne peut l'attendre que d'une connoissance approfondie du Génie même des Nations.

Le Génie des Peuples, (c'est par cette définition & cette division que l'Auteur entame son sujet,) peut être considéré comme une cause, ou comme un effet. Dans le premier sens il n'est autre chose que l'humeur, le naturel, le tempérament. Dans le second, il est pour les Esprits ce que la physionomie est pour les Corps. Celle-ci n'est autre chose que l'air du visage, qui résulte de l'accord des traits réunis. Le Génie sera donc alors cet esprit qui résulte des coutumes, du tempérament, des usages, des opinions d'un Peuple. C'est sous la première de ces acceptions, sous le titre de *cause*, de *naturel*, qu'on l'envisage surtout ici, à-peu-près comme le principal ressort, qui donne le jeu & le mouvement à la machine. Si l'on emploie le second sens dans quelques endroits, où l'on parle du génie formé, tel qu'il se manifeste dans les coutumes & les usages d'une Nation, il est aisé d'appercevoir ce sens, & de ne pas tomber dans l'équivoque.

A cette explication des termes, on fait succéder des considérations Philosophiques sur la variété des imaginations, & sur les divers ordres d'esprits qui procèdent de cette

variété ; & ensuite on trace le Plan de ce Traité, les règles critiques qu'on y a suivies, & les conditions suivant lesquelles on s'est déterminé pour assigner le génie des Peuples, & en faire l'évaluation la plus précise. Nous nous bornerons à l'exposition de ce Plan, l'Ouvrage même étant écrit d'une manière fort serrée, & peut-être un peu embarrassée, tant dans l'expression que dans le développement même des Idées ; ce qui ne le rend pas trop susceptible d'Extrait.

Les Nations doivent être considérées dans le berceau, avant qu'elles aient réglé la forme de leur Gouvernement, & en particulier avant la naissance des Arts, pour trouver leur Génie dans sa simplicité originale. Au contraire la plupart de ceux qui ont exercé ce genre de critique sont tombés dans le défaut de juger du génie d'une Nation par son beau siècle, non seulement dans la matière des Arts, ce qui seroit plus raisonnable, mais même en fait de qualités morales.

Le Génie des Arts peut demeurer longtems inconnu, & comme enseveli sous des circonstances peu favorables. Quand le beau siècle d'une Nation est arrivé, ce Génie excité par les encouragemens perce enfin, & se développe dans toute son étendue. Mais il faut bien remarquer, que toute la magnificence, toutes les récompenses d'un Prince, ne scauroient produire ce talent & ce génie, si réellement il ne se trouve pas dans une Nation. Malgré tous les soins de Louis
XIV.

XIV. la Peinture ne s'est pas élevée en France au degré où elle est en Italie ; & dans l'Angleterre elle n'a pu même former d'Elèves, quoiqu'ils fussent puissamment excités par la générosité des Seigneurs & de la Nation. Les agrémens de l'imagination sont des présens que la Nature fait rarement dans les Pays du Nord. L'esprit Philosophique n'est pas commun en Orient. L'urbanité & les graces naturelles aux François ont été rarement imitées par l'étranger.

Il y a quelque raison de décider du Génie d'une Nation pour les Arts, par l'Epoque de son beau siècle, parce que dans cet amas de conjonctures favorables les esprits échauffés, éguillonnés, pleins d'ardeur, se portent à des efforts extraordinaires, & s'élèvent ordinairement jusqu'au degré qu'ils sont capables d'atteindre ; mais cela ne fait pourtant pas connoître combien de tems le Génie est capable de se soutenir, & jusqu'à quel degré il peut tomber. Par exemple, le Génie Romain tomba plus bas que celui des Grecs, dans l'élégance & les Arts, & se soutint plus longtems dans la gravité & la science du Gouvernement. Les Egyptiens eurent d'excellens Législateurs, & favorisés d'ailleurs par la simplicité des mœurs anciennes, ils formèrent une Monarchie qui mérita l'admiration des Grecs, & les força, pour ainsi dire, à l'imitation ; jusqu'à ce que toutes ces vertus, peu naturelles à ces premiers Peuples, disparurent entièrement pour faire place

à la plus étrange corruption dans le Gouvernement & dans les mœurs. Cyrus, en relevant l'Empire des Barbares & portant sur le Trône la sagesse & les qualités des Grecs, ne pût fixer les vertus & les sciences chez les Perses. Les esprits de l'Orient acquièrent bientôt leur maturité, sans arriver jamais à la perfection. On ne voit rien de frivole dans les siècles grossiers des Romains, & nous osons croire, dit l'Auteur, que le génie François se soutiendra plus longtems que celui d'Italie, & peut-être durera toujours, parce qu'il est extrêmement tempéré.

[J'avoué que je viens de transcrire cette suite de réflexions & de jugemens sententieux, sans y voir trop clair; & je ne sçai si les Lecteurs en seront plus satisfaits que moi. Qu'est-ce que cette *gravité*, dans laquelle les Romains se soutinrent? Qu'étoit la *science du Gouvernement* sous les Empereurs? N'étoit-ce pas le caprice de ces Maîtres du Monde? Et si l'Empire se soutint, ne fut-ce pas plutôt par l'immense pouvoir que la République avoit acquis, & qui ne put être bientôt détruit, que par l'art de régner des Chefs de l'Empire? Pourquoi ces vertus étoient-elles *peu naturelles* aux premiers Peuples? N'est-ce pas tout le contraire, & la corruption n'a-t-elle pas dépravé ce que les premières mœurs avoient naturellement de simple & de bon? Mais il n'y a peut-être pas une seule phrase, dont le sens présente quelque chose de net à l'esprit, dans tout ce qu'on

qu'on vient de lire ; & généralement parlant , tout l'Ouvrage est assez dans le même goût. A mesure que je le feuillette au moins , pour saisir les endroits , qui pourroient le présenter au Lecteur sous un point de vûe distinct , je n'y trouve presque que de l'alambiqué , & dans les choses , & dans le tour] .

Reprenons le fil des réflexions sur le Génie ; c'est l'Auteur qui va continuer à nous les fournir. On se détermine sur le Génie des Arts par le beau siècle d'une Nation , sans aucune crainte d'erreur , parce que les causes les plus favorables ne sçauroient produire ce Génie s'il manque dans la Nation , & que toute leur efficace se réduit à développer , à faire paroître les talens inconnus ou cachés. Les talens ne peuvent être imités comme les vertus. Un Prince sévère , qui , gouvernant des Peuples naturellement portés au plaisir , établira des Loix rigoureuses sur le luxe , & les fera impitoyablement observer , forcera ses Sujets à revêtir les apparences de la modestie & de la réforme. Un grand Capitaine , un habile Guerrier , rendra militaire & victorieux un Peuple naturellement moins belliqueux , que ceux sur lesquels il a de l'avantage. Un événement heureux dû à des circonstances fortuites , la foiblesse des voisins , les fautes des ennemis , le défaut de talens chez eux , ou du moins , des talens en place , mille causes étrangères , peuvent concourir au brillant , à la gloire , au bonheur , qui sont des choses extérieures à une Na-

tion, dont le siècle le plus difficile pour l'Histoire est sans doute celui de sa prospérité. En effet, cette situation florissante produisant nécessairement une multitude de Poètes, d'Inscriptions, de Médailles, de Monumens de Sculpture & de Peinture, excitant d'un autre côté la jalousie des Ennemis, qui se manifeste par des satyres & des contradictions de toute espèce, il faut un grand discernement pour démêler la vérité à travers les exagérations des Panégyristes, & la malignité des Adversaires.

A ces précautions critiques pour décider du Génie d'une Nation par le siècle des Arts, il faut encore ajouter la patience, & attendre que cette Nation soit développée, & qu'elle ait essayé de différentes formes de Gouvernement. Par exemple, dans ces tems où la France étoit déchirée par de perpétuelles divisions, dans les teins de l'oppression des Laboureurs & du Peuple, de la fureur des Duels, des courses perpétuelles des Seigneurs & de leurs Vassaux; parmi les témoins de ces tristes événemens, combien se rencontroit-il de gens capables de démêler l'esprit de douceur, de société, de complaisance, qui font l'essence du caractère François? D'un autre côté on a un extrême précipitation à former des présages sur la grandeur des Russes, quoiqu'ils soient encore bien peu avancés dans la carrière des Arts & des Sciences, & qu'ils montrent peut-être plus de penchant à reculer qu'à faire des progrès.

Une

Une des maladies les plus ordinaires aux Ecrivains est l'admiration des Peuples étrangers. Ils se sont surpassés à l'envi dans l'éloge des Chinois & des Américains, quoique presque tous ceux-ci se soient retirés dans les terres intérieures peu après la conquête, & que les premiers n'aient ouvert les ports de l'Empire que depuis environ deux siècles, & encore avec des précautions si rigoureuses, qu'elles rendent la connoissance des mœurs très-difficile, surtout quand on y joint ce qu'il en coûte pour apprendre la Langue. Néanmoins, dès-que les Européens mirent le pied dans cet Empire, ils perdirent absolument de vue l'Europe, pour se déclarer admirateurs de la Chine.

Cependant il faudroit un examen bien rigoureux pour s'assurer, si cette supériorité vient du fonds du Génie des Chinois, ou de la disposition avantageuse de quelques causes externes. C'est ainsi que les Grecs, tout vifs & ingénieux qu'ils étoient, n'ont pu égaler nos Chansons, par un défaut qui avoit son origine dans la nature de la société, où les femmes n'étoient point admises, toujours resserrées au contraire dans l'intérieur des maisons; au lieu que les femmes Romaines jouissant d'une grande liberté, surtout depuis la fin de la République, l'infériorité des Romains ne sauroit être attribuée qu'au peu de disposition qu'ils avoient aux Poësies libres & badines, soit par le langage, soit par le cœur.

A

A ces premières règles, l'Auteur veut qu'on en joigne d'autres qui se tirent du calcul ; après quoi il prétend qu'il sera difficile de porter de faux jugemens. Il fait consister la première à remarquer attentivement le nombre des hommes illustres, pour former un préjugé en faveur du goût général. Il ne seroit pas raisonnable, par exemple, de louer la Béotie, contre l'opinion des Grecs, parce qu'elle a produit Pindare, Epaminondas & Plutarque. A la rigueur, même le nombre considérable des illustres n'entraîne pas le goût d'une Nation : ce goût ne paroît pouvoir bien s'exprimer que par le peuple, la multitude, la généralité. La Musique est plus cultivée dans les Provinces Méridionales de France qu'à Paris, quoique cette ville attire, ou produise, ce qui se fait d'excellent dans ce genre. Nous n'avons aucun Auteur suivi qui puisse être opposé à Ovide dans son genre : mais les Modernes ont en récompense un si grand nombre d'Ouvrages, dans tous les goûts que ce Poëte a cultivés, qu'ils l'emportent en cet article visiblement sur les Romains.

La seconde règle, (*qui potest capere capiat,*) nous est suggérée par un illustre Philosophe, qui avoit partagé son tems entre Londres & Paris. Elle est décisive pour le caractère des Peuples vifs & légers, comme les Grecs & les François. Car cet Observateur délicat avoit remarqué chez les François une raison qui s'y rencontroit quelquefois dans

dans un degré si exquis , qu'elle n'étoit corrompue , ni par le *faussaire* , ni par le caprice. Un François n'est point sujet à ces coutumes bizarres & sauvages dont s'entêtent ordinairement les Peuples Méridionaux & les Peuples mélancoliques : & possédant ainsi la raison dans toute sa pureté & avec toutes les bienfaisances , il rachette déjà , par cette compensation , la supériorité que les Anglois prétendent avoir , en se croyant généralement plus raisonnables & plus graves.

La troisième règle n'est autre chose que la distinction des vertus entre-elles , les unes étant d'un usage universel , c'est-à-dire , pouvant être pratiquées par la Nation entière ; les autres par leur Nature s'arrêtant aux particuliers. La Grèce avoit une supériorité incontestable sur les Romains dans la Philosophie spéculative : mais ces mêmes Romains à leur tour étoient supérieurs aux Grecs dans l'usage de la Philosophie. Généralement parlant , les Romains , ceux même des tems corrompus , étoient Philosophes pratiques , c'est-à-dire , accorderoient leurs actions avec leur Système , & cultivoient un genre de Philosophie qui ne les éloignoit point de la vie commune. La plupart des grands hommes étoient Stoïciens , parce que cette Secte ne s'abstenoit , ni du Barreau ni des affaires. Les Grecs excelloient dans la Peinture & la Sculpture ; indépendamment de la noblesse & de l'ordre des vertus entre-elles , les qualités de la guerre & celles des mœurs pouvant être

com-

communes & familières à toute une Nation , méritoient , par cela seul , aux Romains la prééminence sur les Grecs , qui possédoient les talens des Arts affectés par leur Nature à des particuliers.

En conséquence de ce principe , les autres choses étant supposées égales , les Nations qui vivent en République , les Nations belliqueuses , commerçantes , adonnées à l'agriculture , à l'industrie , les Romains , les Hollandois , les François , les Chinois , les Anglois , paroissent préférables aux Italiens. La liberté se possède par le corps du Peuple , les plus petits particuliers en sentent les avantages , & contribuent à la défendre. Le commerce & l'industrie ne fleurissent que par la multitude , au lieu que dans l'Italie , tandis qu'un certain nombre de Sujets s'exerce aux arts de la Peinture & de la Musique , la plus grande partie de la Nation , ne sçachant pas s'occuper , se livre aux délices de la paresse & du climat.

Mais parce qu'une matière si importante & si riche n'a point encore été cultivée , & qu'on n'a débité là-dessus que des notions vagues & générales , par manière de sentences & de définitions , la plupart des hommes s'imaginent , que toutes les Nations ont un caractère marqué , peu difficile à exprimer & à saisir , quoiqu'il n'y ait peut-être rien de plus caché , ni qui passe par des nuances plus délicates. Le caractère Anglois , qui demande des couleurs fortes , peut être traité plus
aisé-

aisément que celui des François : & preuve de cela, les Critiques Anglois trouvent communément les caractères de Molière trop foibles de pinceau, tandis que ces mêmes traits paroissent trop marqués en France, & qu'on y plaint cet admirable Auteur de la condescendance qu'il étoit forcé d'avoir pour le Peuple.

L'Italien & le François au contraire sont d'une *exécution* extrêmement délicate, (il s'agit de l'expression de leur caractère,) le François ayant même été manqué par tous les étrangers, parce que son caractère est varié de mille manières, & que les couleurs de son Génie se fondent imperceptiblement l'une dans l'autre.

Le Tableau d'une Nation ne fera donc jamais qu'ébauché, si, non content de parcourir l'étendue de son histoire, on n'attend encore avec patience les révolutions qui découvrent le fonds de son caractère. Pour avoir négligé une règle si simple, la plupart de ceux qui avoient publié des relations sur les Russes, s'étoient accordés à les représenter comme des hommes lâches, incapables de travaux & de discipline, sans faire réflexion qu'il n'étoit pas possible que les habitans d'un climat sauvage, qui avoit renfermé autrefois une partie des vainqueurs des Romains, n'eussent le germe de la liberté & du courage, caché sous la superstition & l'esclavage dans lequel ils étoient entretenus.

C'est encore par une suite de cette défiance qu'on

qu'on peut regarder les rapports des Historiens Latins, sur les Barbares de l'Europe, comme imparfaits, défectueux & suspects, puisqu'on n'a pu écrire sûrement sur le caractère de ces Peuples, avant le 16. ou 17. siècle, au-lieu qu'on a eu bientôt des Mémoires suffisans pour travailler sur les Chinois, parce qu'on les a trouvés d'abord formés en Nation, policés, développés, ayant des Philosophes, des Tribunaux, & des Annales.

Au contraire les Relations, qu'on nous a données des Américains & des Peuples de l'Afrique intérieure, sont si incomplètes que l'Auteur avoue, qu'il n'a pu qu'effleurer rapidement ce sujet, quoiqu'il n'ignorât pas, dit-il, la division du genre humain en quatre branches essentielles, les Nègres, les Américains, les Chinois & les Européens, distingués par la langue, la couleur, les usages, la figure, le goût, la Religion, & séparés depuis un si grand nombre de siècles, qu'il est impossible de montrer le rapport de ces Nations avec la tige commune.

En suivant cette méthode, on ne peut donner que certaines considérations générales aux Peuples, qui, pour ainsi dire, n'ont point, ou n'ont que fort peu de mœurs. Les Honteux, les Tartares, une infinité de petits Peuples, qui les néceffite au meurtre & aux guerres, toujours attaqués, & sans cesse brigandés, courses à faire, des vengeances à ext-

exécuter. L'yvrognerie & la férocité forment presque tout le caractère de ces Peuples errans, & plutôt dissipés qu'assemblés en Nation, & jouissant d'un établissement fixe sur lequel on puisse faire de solides observations.

Enfin dans le jugement porté sur les Nations, on ne renferme jamais certaines Provinces particulières, exceptées de la Loi commune du climat, telle que celle des Parthes, qui furent la terreur des Romains, aussi bien que plusieurs petits Peuples montagnards & belliqueux renfermés dans l'Asie, puisqu'il est d'ailleurs presque certain que ces petites Provinces, emportées dans le tourbillon général de la Nation, sont forcées à cacher leurs mœurs, ou à les affoiblir d'une si étrange sorte, qu'il n'est plus possible à un Voyageur, & bien moins à un Ecrivain, d'y placer heureusement ses observations.

Telle est l'idée que l'Auteur même donne de son Ouvrage, & des règles qui l'y guident. Vérifie qui en aura le loisir & la capacité, comment l'exécution y répond. Nous nous bornons à remarquer que les Romains sont son peuple favori, & qu'il témoigne partout une grande prédilection pour eux. Il prétend que, lorsqu'on jette un coup d'œil sur toutes les Nations qui ont occupé cet Univers, & qui toutes prétendent à la prééminence, il est impossible de refuser son suffrage aux Romains. En retranchant toutes les louanges que les admirateurs outrés ont pu leur prodiguer, sans se prévaloir de

Tome III. Part. I. G la

la connoissance des Ouvrages des Anciens, dont la beauté pourroit paroître exagérée ou suspecte à ceux qui n'entendent pas leur langue, en consentant même pour un moment à regarder comme suspecte l'Histoire des siècles les plus purs de la République, l'Auteur prie seulement ceux qui ont encore quelque doute à cet égard de considérer ces faits publics & incontestables que personne ne peut désavouer. Le climat de l'ancienne Italie étoit peut-être le plus parfait, le plus tempéré qui fut jamais. L'Andalousie, si vantée chez les Anciens sous le nom de *Bétique*, étoit plutôt une contrée fertile & riante, qu'un séjour avantageux aux véritables intérêts des hommes, qui sont liés au travail, au courage & à la sobriété. Cette Terre amollissoit ses habitans par les délices & les commodités de la vie qu'elle offroit de toutes parts. Il en est de même de l'île de Ceylan & des Iles Canaries, si vantées pour leur Printems perpétuel, & de plusieurs autres Climats Orientaux, comme encore de l'Italie moderne & de l'Espagne; il semble qu'un peu d'hyver soit nécessaire aux Esprits aussi bien qu'aux Corps.

Les Anciens ont vécu avant l'Epoque du préjugé sur les Arts. L'Agriculture & la vie pastorale avilies, l'exercice des Arts dégradé, la simplicité des coutumes bannie, toutes ces causes ont enlevé aux Sciences & aux Mœurs une infinité de sujets, que l'Expérience & la bonté des nouvelles Methodes ne
 peu-

peuvent avoir rendus. Les Grecs & les Romains ont vécu longtems en République; & cette constitution a de grands avantages par rapport aux talens. Le Gouvernement des Anciens ouvroit la carrière aux talens & à l'ambition, par la courte durée des Magistratures & du Commendement de l'Armée, par l'autorité de l'éloquence & l'esperance de parvenir, permises aux Particuliers comme aux Citoyens les plus distingués. Il fournissoit l'occasion d'une pratique continuelle au Barreau & à l'Armée. Outre cela l'Empire des Romains a surpassé tous les autres en étendue & en majesté. Il s'est formé & soutenu par les Armes pendant l'espace de plusieurs siècles. Les monumens qui nous restent de l'Antiquité Romaine ont une grandeur, une magnificence, dont nous n'approchons que très-rarement. En un mot tout découvre la supériorité de ce peuple si célèbre, qui seul parmi tous les Républicains a montré le Génie des vastes conquêtes, & un caractère si étendu, qu'il embrassoit presque tous les genres & tous les avantages particuliers des Anciens & des Modernes.

ARTICLE VII.

Ecrits pour & contre les Immunités prétendues par le Clergé de France. Tome II,
G 2

II. qui contient la *Défense du Clergé*, ou *Réponse aux Lettres Supprimées* avec la *Réplique à cette Défense*. à la Haye 1751. in Octavo. pp. 258. sans les Avertiss. & la Table.

Ce Volume est la suite des *Lettres Supprimées*, dont nous avons donné l'Extrait dans la Partie précédente de ce Journal. L'Imprimeur ne croyoit d'abord avoir à publier que ces Lettres: mais elles ont été suivies de pièces assez intéressantes pour l'engager à continuer en forme de Recueil, dont les *Lettres Supprimées* feront désormais la première Partie. Ce Recueil contiendra tous les Ecrits qui ont été publiés, ou qui pourront l'être, sur les *Immunités prétendues du Clergé*.

Il y a, comme on vient de le voir par la lecture du Titre, deux Pièces qui forment la Partie que nous annonçons, sçavoir la *Défense du Clergé*, & la *Réplique à cette Défense*. La première est la plus longue de beaucoup.

L'Auteur de la *Défense du Clergé* paroît un fort habile homme. Il écrit avec netteté, & en même tems avec feu. Il suit pied à pied les *Lettres Supprimées*, & n'y laisse rien passer sans le soumettre à une Critique sévère, mais judicieuse. Questions de Droit, Questions de fait, Histoire Civile, Histoire Ecclésiastique, il paroît manier tout en maître. Nous ne prétendons pourtant pas lui

ajuger gain de cause : celle-ci est trop importante, & nous n'avons garde de nous estimer Juges competens.

Entre le grand nombre d'objets, sur lesquels roule cette Controverse, nous ne rapporterons qu'un des endroits qui nous ont paru les plus épineux & les plus délicats à manier, afin qu'on puisse juger comment le Défenseur du Clergé se démêle de semblables pas. Il s'agit d'établir, que les Rois de France ne sont point propriétaires & maîtres absolus des biens de leurs Sujets ; encore moins maîtres de disposer à leur gré des biens d'Eglise.

La maxime avancée par l'Auteur des *Lettres Supprimées*, est que le Prince peut prendre la plus grande partie des biens de l'Eglise pour subvenir à l'entretien de ses Troupes, en conséquence de la nécessité, ou même de sa seule volonté. Et il allègue les exemples d'*Ebroin*, & de *Charles Martel*, qui, en distribuant les biens Ecclésiastiques à leurs Soldats, n'avoient fait que constater, même par l'excès & l'abus où ils étoient tombés, le droit de l'Etat.

Le Défenseur du Clergé se récrie hautement contre cette maxime & ses conséquences, & dit, que pour soutenir des assertions aussi étranges, il faut nécessairement supposer, ou que le Prince, en qualité de propriétaire & de maître absolu de tous les biens de son Etat, l'est aussi des biens consacrés à Dieu ; ou dire, que le Prince, sans être maître

tre des biens de ses Sujets, a cependant une autorité & un droit absolu sur les biens de l'Eglise. L'une & l'autre propositions sont selon lui également insoutenables; les Princes reçoivent autant d'injure de ceux qui leur attribuent le pouvoir qu'ils n'ont pas, que de ceux qui entreprennent de leur ôter celui qu'ils ont; & les Rois de France ne se sont jamais attribué d'autre puissance que celle qui vient de Dieu & qui tend à procurer le bien public. La puissance arbitraire sur les biens séculiers est contraire au Gouvernement légitime. Celle sur les biens Ecclésiastiques combat en même tems les principes de la Société & les Maximes de la Religion.

On en appelle ici au témoignage du célèbre Evêque *Bossuet*, & l'on rapporte divers passages de sa *Politique tirée de l'Ecriture Sainte*, qui s'accordent avec les idées précédentes. Nous n'en placerons qu'un ici. „ Je
 „ ne veux pas examiner, dit ce Prélat (*),
 „ si la puissance arbitraire est licite, ou il-
 „ licite. Il y a des Peuples & des grands
 „ Empires qui s'en contentent, & nous n'a-
 „ vons point à les inquiéter sur la forme de
 „ leur Gouvernement. Il nous suffit de dire
 „ que celle-ci est barbare, odieuse, & bien
 „ éloignée de nos mœurs. Le Gouverne-
 „ ment est absolu *parmi nous*, par rapport à
 „ la contrainte, n'y ayant aucune Puissance

„ ca-

(*) *Polit. L. VIII. a. 2.*

„ capable de forcer le Souverain, qui en ce
 „ sens est indépendant de toute autorité hu-
 „ maine; mais il ne s'ensuit pas de-là que
 „ le Gouvernement soit arbitraire : parce
 „ qu'outre, que tout est soumis au juge-
 „ ment de Dieu, (ce qui convient aussi au
 „ Gouvernement qu'on vient de nommer
 „ arbitraire,) il y a des Loix dans les
 „ Empires contre lesquelles tout ce qui se
 „ fait est de nul droit; & il y a toujours ou-
 „ verture à revenir contre, ou dans d'autres
 „ occasions, ou dans d'autres tems. De-
 „ sorte que chacun demeure légitime posses-
 „ seur de ses biens”.

En effet, reprend ensuite l'Auteur, si la
 conservation de ce qui appartient en propre
 à chacun a été la fin du Gouvernement, on
 ne sçauroit douter que les biens propres du
 Peuple, c'est-à-dire, la liberté, la vie & les
 possessions doivent être regardées comme sa-
 crées & inviolables par le Souverain. Au-
 trement il faudroit dire, que des gens entrant
 dans une Société auroient par-là perdu leurs
 droits à ces sortes de biens, quoiqu'ils n'y
 fussent entrés que dans la vue d'en jouir avec
 plus de sûreté.

Il ajoute cette observation, c'est que les
 François ne sont pas moins libres dans leurs
 biens & dans leurs personnes que l'étoit la
 Nation Juive; & que le plus beau modèle
 qu'on puisse proposer à un Roi Très-Chré-
 tien, par rapport aux droits qu'il peut exercer
 sur ses Sujets, est sans contredit celui des

Droits accordés par Dieu même aux Rois. qu'il a établis sur son Peuple.

Il conclut donc en premier lieu, que ce n'est point en qualité de Propriétaires & de Maîtres absolus des biens de leurs Sujets, que les Rois de France ont droit de disposer à leur volonté des biens d'Eglise.

Mais il ajoute secondement, que s'ils ne sont pas Maîtres absolus des biens de leurs Sujets, ils le sont encore bien moins de disposer des biens consacrés à Dieu & légués à l'Eglise. Ici paroît d'abord S. Ambroise, disant à l'Empereur Valentinien le jeune: „ Quoi !
 „ vous n'avez par droit de disposer de la
 „ maison du moindre particulier, & vous
 „ prétendez ôter, donner à qui bon vous
 „ semble la Maison du Seigneur. *Domum privati nullo potes jure temerare, Domum Dei existimas auferendam.* Ne vous y trompez pas, l'autorité des Empereurs ne s'étend pas sur les choses consacrées à Dieu: il est écrit; *A Dieu ce qui appartient à Dieu, à César ce qui appartient à César.* Je ne vois point dans les Eglises l'Image de César, mais bien l'Image de Dieu. Les Empereurs sont Maîtres des Palais & des Murs publics; les Eglises & les Murs Sacrés sont confiés aux Prêtres”.

Il faut effectivement renoncer, (ce sont les raisonnemens de notre Auteur,) aux maximes les plus saines de la Morale Chrétienne, & à tout ce que la Tradition la plus suivie & la plus unanime nous enseigne touchant

chant les biens Ecclésiastiques, ou il faut convenir, que ces biens sont consacrés à Dieu, qu'ils sont hors de l'usage & du commerce des hommes, qu'ils sont un dépôt sacré, dont les Prêtres sont les seuls gardiens, & auquel les Princes ne peuvent toucher sans leur consentement, qu'ils sont uniquement destinés à l'entretien des Prêtres, & des choses nécessaires au culte de Dieu & au soulagement des Pauvres; que cette destination est sacrée & inviolable; qu'il n'est pas permis aux Ministres de l'Etat d'y déroger, soit en faveur de leurs parens, soit en faveur de l'Etat même, hors le cas d'un besoin réel & pressant; Enfin qu'aucun abus contraire ne peut prescrire contre ces Maximes, qui doivent servir de règle aux Princes & aux Evêques dans la conduite qu'ils tiendront par rapport aux biens Ecclésiastiques.

Les Monumens de l'Eglise Gallicane fournissent une pièce d'une grande force touchant les droits & les devoirs des Princes par rapport aux biens Ecclésiastiques; c'est la Lettre des Evêques des Diocèses de Rouën & de Reims, écrite en 858. à Louis Roi de Germanie. Le P. *Sirmond* l'appelle une *Lettre d'or*. Que le Lecteur en juge par cette tirade pathétique.

„ Mettez-vous devant les yeux, disent les
 „ Evêques au Monarque, cette heure que
 „ vous ne pouvez éviter, quand votre Ame
 „ sortira de votre corps, nue, abandonnée
 „ & dépouillée de toute sa puissance & de
 „ tou-

„ toutes ses richesses , sans secours de femmes ;
 „ d'enfans , de courtisans & de vassaux. Si vous
 „ venez pour rétablir l'Eglise, comme vous
 „ nous l'avez écrit, conservez ses privilèges,
 „ honorez ses Ministres, auxquels J. Christ a
 „ dit ; *qui vous écoute, m'écoute ; qui vous mépri-*
 „ *se, me méprise, &c.* Veillez à la conservation
 „ de ses biens ; ne permettez pas qu'ils soient
 „ pillés & envahis. Souvenez-vous qu'ils sont
 „ les vœux des fideles, le prix des péchés, &
 „ la solde des personnes consacrées à Dieu.
 „ Sçachez que les Eglises que Dieu nous a
 „ confiées ne sont pas des fiefs ou des biens
 „ appartenans en propriété aux Rois, & dont ils
 „ puissent disposer à leur volonté ; que les biens
 „ d'Eglise étant consacrés à Dieu il n'est pas
 „ permis d'en rien retrancher, ni de s'en rien
 „ approprier ; que ceux qui les usurpent sont
 „ des sacrilèges, participent aux vols de Ju-
 „ das, doivent être réputés homicides des
 „ pauvres, & encourent toutes les malédi-
 „ ctions exprimées au Ps. LXXXII. ”

C'est surtout dans les Capitulaires de Char-
 lemagne qu'on trouve les raisonnemens les
 plus forts & les aveux les plus précis, que
 les Princes n'ont pas le droit de disposer des
 biens d'Eglises. Rien de plus exprès que le
 fameux Chapitre 395. du Livre VI. dont les
 termes sont souvent répétés ailleurs. „ Tout
 „ ce qui est offert à Dieu est sous la garde
 „ & puissance des Prêtres, & on ne peut
 „ l'enlever, ou l'échanger, sans être coup-
 „ ble de sacrilège ”.

En

En général les Empereurs déclarent nulles en plusieurs endroits les prétendues concessions, qu'on auroit pu leur surprendre des biens Ecclésiastiques, quelque peu considérable que fût la chose accordée.

Sans s'arrêter à un grand nombre d'autorités, soit des Conciles, soit des Pères, soit des Ecrivains Ecclésiastiques, qu'il seroit aisé d'accumuler pour confirmer cette vérité, l'Auteur termine cette discussion par le témoignage de M. *Dumesnil*, Avocat Général, qui portoit la parole en cette qualité, lors du Lit de Justice de 1563. sous le Roi Charles IX. Le Texte cité est trop long pour le placer ici; mais il en résulte que, suivant le sentiment des plus grands Magistrats, les biens d'Eglise soit meubles, ou immeubles, doivent être réputés inviolables, hors du commerce des hommes, & qu'il n'est permis aux Princes d'y avoir recours que dans les cas d'une extrême nécessité.

ARTICLE VIII.

PARTICULARITÉS *sur* Saint FRANÇOIS DE SALES.

MONSIEUR,

Dans votre dernière Lettre vous me faites quelques Questions sur un Saint de notre pays qui a fait assez de bruit. C'est
François

François de Sales qui portoit le titre d'Evêque de Genève. Vous avez parcouru, dites-vous, quelques-uns de ses Ouvrages de dévotion; mais ce qui a le plus excité votre curiosité, est que vous avez lu quelque part, qu'il convertit cinquante ou soixante mille Hérétiques, c'est-à-dire, suivant le stile des Catholiques Romains, qu'il ramena au sein de leur Eglise autant de Protestans. Vous soupçonnez beaucoup d'exagération dans ce nombre, ou quelque erreur de calcul, & vous vous adressez à moi pour savoir à quoi vous en tenir. La scène s'est passée dans notre voisinage, & dans un tems qui n'est pas encore fort reculé. Ce sont donc des faits qui sont assez de notre compétence.

Plusieurs Auteurs ont écrit la vie de *François de Sales*. L'Historien le plus cité, est l'Abbé *Marfollier*, Chanoine & Doien de la Cathédrale d'Uzès. En 1711, il donna la Vie du Saint en deux volumes in Octavo. Il est bon de vous faire un peu connoître cet Ouvrage. On ne peut pas nier, qu'il ne soit bien écrit, & qu'il ne se fasse lire avec plaisir. On a du même Auteur la *Vie du Cardinal Ximenez*, qui est estimée, & qui ne le cède peut être pas à celle de l'Abbé *Flechier*.

Pour rendre recommandable l'Histoire de son Saint, il nous avertit dès le commencement, qu'elle a été écrite sur des Mémoires que les Religieuses de la *Visitation* lui ont fournis. Vous savez que *François de Sales* est l'Instituteur de cet Ordre, mais je crains fort que

que cette source ne vous paroisse pas des meilleures. Mr. *Languet*, ci-devant Evêque de Soissons, nous a fait voir dans la Vie de la fameuse *Marie Alacoque*, Religieuse du même Ordre, que l'on se commet beaucoup en écrivant sur des mémoires dressés par de bonnes Religieuses dans le fond d'un Couvent. Cet Académicien, malgré la beauté de son stile, s'est donné dans cet Ouvrage un ridicule qui ne s'effacera pas de longtems. Quoi que l'Abbé *Marfollier* se soit beaucoup mieux observé que l'Evêque de Soissons, il lui a cependant échappé quelques traits qui ne font pas honneur à son discernement. Peut-être aurai-je occasion d'en relever quelques-uns dans la suite.

Ceux qui ont écrit la Vie de *François de Sales* n'ont pas oublié de rapporter les soins qu'il se donna n'étant encore que Coadjuteur de l'Evêque son Prédécesseur, pour ramener *Bèze* dans le sein de l'Eglise Romaine, & lui en ont fait un grand mérite. C'auroit été une Conquête digne de lui. Aussi il n'épargna rien pour y réussir. Il s'y porta avec d'autant plus de zèle qu'il avoit une Commission expresse de la Cour de Rome pour cela. Je commencerai par cet Article à satisfaire à vos demandes. Vous n'attendez pas de moi, sans doute, que je vous donne rien de suivi sur la Vie de ce Saint. Nous nous en tiendrons, s'il vous plait, à quelques particularités détachées. Vous me permettrez même de sortir quelquefois de notre sujet, s'il

s'il se présente quelque idée accessoire qui me frappe davantage.

Les Historiens de *François de Sales* rapportent tous qu'il fit à *Bèze* trois ou quatre visites dans *Geneve*. Ils n'oublient pas de remarquer que par-là il s'exposoit beaucoup, que c'étoit une pieuse témérité à un Homme de son caractère d'oser entrer dans notre Ville. Tout cela tend, comme vous voyez, *Monsieur*, à rendre ces démarches plus méritoires.

Clément VIII. par un Bref du 1. Octobre 1596. lui ordonne de faire la tentative, & de ne rien épargner pour y réussir. L'Abbé *Marsollier* pour justifier l'empressement du Pape à gagner *Bèze* fait un portrait avantageux de ce Ministre. „ Tout le monde sait, dit-il, que *Théodore de Bèze* étoit le plus fameux Ministre du Parti Calviniste. Il étoit sans contredit un des plus beaux Esprits de son siècle. Il parloit & écrivoit en prose & en vers, avec la dernière politesse. Les Calvinistes le regardoient comme un Homme extraordinaire; sa réputation parmi eux étoit à un point à ne pouvoir augmenter. Il étoit alors avancé en âge; mais il n'avoit rien perdu de sa belle humeur, & la douceur de ses mœurs, les agrémens de sa conversation lui avoient acquis un si grand nombre d'Amis, qu'il étoit également aimé & honoré dans tout le Parti (*).

L'Ab-

(*) *Tom. I. p. 333.*

L'Abbé rend ensuite raison de ce qui se passa dans la première visite de *François de Sales*. Le point le plus important fut, qu'il demanda à Bèze, s'il ne croyoit pas qu'on pût faire son salut dans la Communion Romaine. Il falut rêver quelque tems avant de répondre, dit l'Historien, après quoi, ajouta-t-il, Bèze reconnut qu'on pouvoit s'y sauver, mais qu'elle étoit chargée de trop de cérémonies & de trop de pratiques humaines, & que le chemin du Ciel étoit plus aplani dans l'Eglise Réformée. Dans la suite de la Conférence on traita plusieurs points de Controverse, que l'Abbé *Marsollier* rapporte à sa manière, & dont je vous épargne le détail.

Il vaut mieux vous rendre raison de la manière dont *François de Sales* aborda Bèze. C'est une petite particularité assez curieuse que je tire d'un Manuscrit de la Bibliothèque de Genève. Il contient la plus grande partie du Procès de Canonisation de notre Saint, qu'un heureux hazard nous a procuré. On y voit, que *François de Sales* étant arrivé à Genève, se rendit d'abord au logis de Bèze. Il fut introduit dans une grande Salle, où il remarqua le Portrait de *Calvin* avec ces Vers, mis au bas,

*Hoc vultu, hoc habitu, Calvinum sacra docentem
Geneva foelix audiit,*

*Cujus scripta piis toto celebrantur in Orbe,
Malis licet ringentibus.*

Bèze se fit un peu attendre, & dans l'interval-

le

le l'Etranger s'amusa à parodier ces vers. Il eut l'art, en y changeant seulement trois ou quatre mots, d'en faire une satire contre Calvin. Après les premiers Complimens, il dit naturellement à Bèze, que pour ne pas s'ennuyer en l'attendant, il avoit essayé de faire quelque petit changement aux vers du Portrait, & il les lui récita travestis à sa manière (*). On nous apprend que le Ministre de Genève entendit raillerie, & que cette franchise ne lui déplut point. Après ce début assez enjoué, on en vint, comme je vous l'ai dit, à quelque chose de plus grave, mais sans aucun succès.

François de Sales, après avoir rendu raison à Rome, ou au Nonce du Pape, de ce qui s'étoit passé à cette première visite, reçut un nouveau Bref l'année suivante, qui lui ordonnoit de retourner à Genève, & d'y faire une seconde tentative pour gagner ce Chef des Hérétiques. Mais le saint Père eut soin en même tems de lui fournir un des meilleurs argumens pour opérer la Conversion des Errans. Il lui marquoit dans ce second Bref, qu'il pouvoit donner parole à Bèze, que s'il vouloit venir à Rome, il y jouïroit pour le reste de ses jours d'une pension annuelle de douze mille Livres, & qu' outre

ce-

(*) *Voici la Parodie*

Hoc vultu, hoc habitu Calvinum insana docentem
Geneva demens audiit.
Cujus scripta piis toto damnantur in Orbe,
Malis licet ringentibus.

cela, on lui payeroit largement la valeur de tous les Meubles & Effets qu'il pourroit avoir laissés à Genève. Voila des raisons des plus persuasives. Cependant l'Historien nous apprend, qu'elles ne firent point sur cet esprit obstiné l'impression, qu'on croïoit à Rome qu'elles devoient faire. Non seulement on ne put pas le séduire; mais il paroît même que cette seconde fois il n'entendit pas raillerie, comme la première. Il fut blessé des indignes moïens qu'on emploïoit pour le corrompre. Il regarda les offres qu'on lui faisoit comme des pièges de Satan. Il lui échappa un *Vade retrò Satana*. Il crut que dans cette occasion il pouvoit faire la même reponse, que fit autrefois le Sauveur au Séducteur, qui pour l'engager à un acte d'Idolatrie lui disoit, *Hec omnia tibi dabo*.

Ces différentes Conférences n'aboutirent donc à rien; mais n'ayant pas pu vaincre cet esprit rebelle, on y suppléa par un triomphe imaginaire, qu'on eut soin de faire sonner fort haut par toute l'Europe. On fit courir le bruit, que cette même année 1597. Bèze étoit mort bon Catholique. On publioit, que se voiant près de sa fin il avoit abjuré à Genève la Religion Réformée, en présence du Magistrat, qu'il avoit exhorté en même tems à se réunir à l'Eglise Romaine; que l'Evêque l'avoit absous avant sa mort par un ordre expres du Pape; & qu'ensuite la Ville s'étoit rendue aux exhortations de Bèze, avoit fait une députation solennel-

le à Rome, pour prêter obéissance au souverain Pontife.

Vous ne sauriez croire, *Monsieur*, combien ce bruit fit de chemin, tout ridicule qu'il étoit. On l'écrivit dans toutes les Cours Catholiques, en France, en Allemagne, en Pologne, & sur-tout à la Cour de Vienne. Vous jugez bien, que cette belle Conversion trouva encore plus aisément créance en Italie qu'en aucun autre Pays. La persuasion y étoit si générale, que des Amis même de Genève, qui voïageoient en Italie, y furent trompés. J'ai vu une Lettre écrite de Florence à une Personne distinguée de notre Ville, qui roule sur ce sujet. Il ne fera pas mal de vous en transcrire quelques lignes, car ces sortes de Faits demandent d'être bien constatés. La Lettre est du 24 Février 1598.

„ Etant à *Sienna* au mois de Septembre dernier, dit ce Voïageur, je sortis de la Ville environ deux heures avant le coucher du soleil, avec un de mes Amis, pour voir vos Ambassadeurs de Genève (*), que le Peuple disoit, avec un plaisir extrême, devoir arriver cette nuit-là allant à Rome, entre lesquels nous espérions même de vous voir. Nous demeurames ainsi hors des Portes, jusqu'à une heure après le soleil couché, chacun disant, que ces Ambassadeurs avoient pris un autre chemin.

(*) Dans ce tems-là on donnoit le titre d'Ambassadeurs à de simples Députés.

„ min. Je pourrois bien sur ce sujet vous
 „ écrire plusieurs autres choses aussi ridicu-
 „ les, mais il faut être discret”. . . .

Vous trouverez dans le *Dictionnaire Critique de Baile* des Réflexions curieuses sur ce bruit de la mort de Bèze, qui avant que d'expirer avoit fait profession de la Foi Romaine. „ Ceux qui inventèrent ce Conte,
 „ dit-il, & ceux qui le firent courir, con-
 „ noissoient très-mal le véritable intérêt de
 „ leur Eglise. Ces sortes de fraudes sont
 „ bonnes à débiter contre une Secte qui n'a
 „ ni Auteurs ni Imprimeurs. Mais elles
 „ ne peuvent être que préjudiciables, quand
 „ on ose s'en servir contre une Eglise qui
 „ a mille Presses, & mille plumes dans son
 „ sein. . . Les Ministres de Genève ne se
 „ turent point dans cette occasion. Ils pu-
 „ blièrent deux Ecrits revêtus de toute l'au-
 „ tenticité nécessaire pour réfuter cette im-
 „ posture. L'un de ces Ecrits étoit en Latin
 „ sous le titre de *Bèza redivivus* (*)”. . . .

Vous savez, *Monsieur*, que le célèbre Auteur de ce Dictionnaire avoit l'art merveilleux de tirer parti de toutes les *Brochures* qu'il pouvoit recouvrer, & que leur petitesse fait perdre. J'en ai une entre les mains, sur le sujet en question, dont il auroit assurément fait usage, si elle lui eût été connue. Elle est de 1598. & a pour titre, *Reponse à un Gentilhomme Savoisien*. C'est de là que j'ai tiré
 l'Ex-

(*) Diction. Critiq. Art. Bèze. Remarq. O.

L'Extrait de la Lettre écrite de Florence. On y en voit quelques autres du même genre. Le trait le plus singulier que j'y ai trouvé est qu'un Prédicateur prêchant à *Laon* fit part à ses Auditeurs d'une Oeuvre pie qu'il venoit de faire. Il avoit ramassé dans une Quête neuf ou dix francs *pour faire dire cinquante Messes, pour délivrer la pauvre Ame rotie de se Bèze converti.* Je soupçonne fort que c'est Bèze lui-même qui est Auteur de ce petit Ecrit. Il fit aussi un petit Poème plein de feu contre un Jésuite, qui se trouva être l'Inventeur de la Fable de sa Conversion. Le Révérend Père *attira par-là sur sa personne & sur son Ordre en général, dit le Dictionnaire Critique, une grêle de vers satiriques, que les Muses de Théodore de Bèze, toutes vieilles qu'elles étoient, ne laissèrent pas de rendre bien ter-
rassantes.*

Bèze par de semblables signes de vie dissipa parfaitement le bruit de sa mort, & de sa prétendue conversion. Il vécut encore huit années, n'étant mort qu'en Octobre 1605. La confusion, que devoit avoir causé à tout le Parti Catholique ce bruit ridicule, auroit dû le rendre plus circonspect dans la suite. Cependant croiriez-vous, *Monsieur*, qu'un zèle mal entendu pour leur Religion, a encore jetté quelques Auteurs dans la récidive. L'Abbé *Marsollier* cite un Anonyme qui a donné une Vie de *St. François de Sales*, où l'on lit, que Bèze se sentant véritablement près de mourir souhaita de parler à cet ha-
bi-

bile Ecclésiastique, avec qui il avoit déjà eu plusieurs Conférences sur la Religion : *mais que cette satisfaction lui ayant été refusée, on assure qu'il se repentit d'avoir quitté l'Eglise Catholique, & qu'il rétracta ses erreurs.* Baillet m'apprend que cet Ouvrage Anonyme est d'une Religieuse de la Visitation de la Maison *Buffi Rabutin*, & qu'il parut sur la fin du siècle passé. N'avois-je pas raison de vous dire, que la Vie du Saint par cet Abbé n'en vaut pas mieux pour avoir été dressée sur des Mémoires de Religieuses?

La crédule Sœur de la Visitation m'a cependant rendu un bon office en me ramenant à *François de Sales*, que cette longue digression me faisoit presque oublier. Je me flatte que vous me la pardonnerez. Outre que je vous en avois demandé la permission, vous savez qu'il y a des cas où l'accessoire vaut bien le principal. On ne sauroit assez combattre la crédulité causée par l'esprit de parti. On peut bien se détourner un peu de son chemin, pour essayer de guerir de cette maladie le genre humain. Il me semble qu'on doit profiter de toutes les occasions qui s'en présentent.

Si *François de Sales*, quoique l'on en dise, n'a jamais pu rien gagner sur l'esprit de Bèze, il eut d'un autre côté la satisfaction de faire de nombreuses *Conversions* dans le Chablais. C'est un article sur lequel vous souhaitez que je m'étende un peu. Cette Mission est ce qui l'a le plus illustré & qui a même le plus

contribué à lui donner une place dans le Calendrier.

Le *Chablais* est une Province de Savoie avec titre de Duché. Il s'étend le long du rivage méridional du *Lac Léman* jusqu'aux confins du *Valais* qui est à l'Orient, & il a à l'Occident la République de Genève. En 1536. les Bernois firent la conquête de ce Pays - là sur la Savoie. En 1564. ils le rendirent au Duc *Emanuel Philibert*, qui fit avec eux un Traité à *Nion*, dans lequel on stipula le libre exercice de la Religion Réformée dans ces Terres : les termes de ce Traité sont remarquables. Ce Prince dit, qu'il accorde cette liberté à ses Sujets, *parce que la plupart étant nés, dans cette Religion, on ne pourrait, dit-il, la leur faire quitter sans user de violence, chose tout-à-fait contraire à son naturel.* Nos Sujets, continue-t-il, continueront donc de professer la Religion Réformée, sans pouvoir être empêchés ni inquiétés. Il pourvoit même à l'entretien des Ministres Réformés, & leur continue les mêmes pensions qu'ils avoient eues auparavant (*).

Cet-

(*) En 1574. on imprima en France un petit Livre, intitulé *le Réveille-Matin des François*, où l'on voit que le Duc de Savoie ne s'étoit point réservé l'exercice de sa Religion. Monseigneur de Savoie, dit cet Auteur, ne souffre nullement être dite une seule méchante petite Messe basse en ses trois Bailliages de *Thonon*, de *Gex* & *Ternier*.

- Cette condition fut assez bien observée pendant la vie de ce Prince. Mais les choses changèrent de face, lorsqu'en 1580. *Charles Emmanuel* son Fils lui succéda. En 1589. il promit cependant encore aux Réformés de *Thonon*, Capitale du *Chablais*, de les tolérer, & de leur laisser une entière liberté de conscience. Mais ce n'étoit que pour les endormir, car la même année il comença à interdire quelques Eglises du *Chablais*, & en 1598. il chassa tous les Ministres.

La mission de *François de Sales* commença proprement en 1594. Le Duc de Savoie, comme je viens de le dire, oubliant tous les Traités précédens, par lesquels il avoit promis de ne rien toucher à la Religion, écrivit à l'Evêque *Glaude de Granier*, Prédecesseur de *François de Sales*, de choisir de bons Sujets, & qui eussent les qualités requises pour travailler avec succès à la conversion des Peuples du *Chablais*, & du Voisinage. Il leur promit sa protection, & qu'il récompenseroit leurs travaux ; & en conséquence il manda aux Gouverneurs des Places de les appuyer de tout leur pouvoir. Ce Prince se voyant Maître de son Pays avoit mis par-tout des garnisons qui facilitèrent beaucoup le rétablissement de sa Religion. On y envoya donc *François de Sales* âgé d'environ trente ans, & son Cousin *Louis de Sales* qui étoit aussi Prêtre.

Pour colorer cette démarche, le Duc de Savoie disoit, qu'il y avoit plusieurs de ses Su-

jets dans le *Chablais*, qui souhaitoient d'être instruits dans la Religion Catholique, & qu'il devoit leur en donner les moïens. Ce qu'il y a de certain est, que la plus grande partie étoit dans des sentimens bien différens. Ils étoient persuadés que la conservation de leur liberté & de leurs privilèges dépendoit de celle de leur nouvelle Religion.

Cependant cet habile Missionnaire en gagna peu à peu un certain nombre par ses discours artificieux. Il avoit l'art de cacher tout ce qu'il y a de choquant dans la Religion Romaine, & il ne la présentoit que par ses beaux côtés. Il répandit dans le Pays un Ecrit dans le goût de l'*Exposition* de M^r. de Meaux. Son bon ami *Jean-Pierre Camus* Evêque de *Bellei*, peu de tems après, employa aussi cette méthode séduisante. Il publia un Livre, intitulé *l'Avoisement des Protestans vers l'Eglise Romaine*, dont *Richard-Simon* donna une nouvelle Edition avec des Remarques, en 1703. Bien des gens croient, que c'est dans cet Ouvrage que M^r. de Meaux avoit pris le plan du sien, qui lui a fait cependant autant d'honneur, que s'il étoit tout-à-fait original.

Après que *François de Sales* eut travaillé pendant quelque tems à déguiser sa Religion, & à la montrer par les côtés les plus favorables, le Prince fit enfin intervenir son autorité, pour donner du poids aux Sophismes du Missionnaire. Il envoya à *Thonon* le Régiment du Comte de *Martinengue* Lieutenant-Général, qui fut logé chez les Bourgeois. Il y

ar-

arriva en 1597. Le Duc s'y rendit lui-même bientôt après. A son arrivée, le Régiment se saisit des Portes & des Places publiques; ordre à tous les Réformés de se trouver à l'Hotel de Ville. Le Prince les menace, leur fait entendre d'un ton irrité, qu'il est question de se déclarer. Il ordonne que tous ceux qui voudroient être de sa Religion, passassent à sa droite. Ceux qui refusèrent de faire cette démarche furent dépouillés de leurs emplois, & chassés ignominieusement du Pays. Ils n'eurent pour cela que l'espace de vingt-quatre heures. Voilà ce qui abrégéa beaucoup les Controverses.

Il faut donc attribuer les nombreuses Conversions du *Chablais*, en partie à l'habileté du Missionnaire, & en partie aux voies de fait qu'employa le Duc de Savoie, pour le séconder. On convient que jamais Homme n'eut plus l'art de s'insinuer dans les esprits que *François de Sales*. Son Historien nous dit, *que son extrême douceur donnoit des charmes à sa conversation, dont il n'étoit pas aisé de se défendre. On se sentoit prévenu en sa faveur, dès qu'il ouvroit la bouche. Il gagnoit en même tems l'estime & l'affection de ceux qu'il fréquen-*toit (*).

Cependant je trouve dans la *Vie des Saints de Baillet*, que *François de Sales* avoit un usage qui ne s'accorde guère avec cette grande affabilité qu'on lui prête. „ Quand il alla dans „ le

(*) Tom. I. p. 161.

„ le *Chablais*, qui étoit habité par des Calvinistes, dit-il, il ne dissimula point à ces Peuples, qu'il étoit venu déclarer une guerre sainte aux Puissances de l'Enfer, dont ils étoient les Esclaves. Et ce qui fut interprété assez diversement par les personnes éclairées, c'est qu'il voulut commencer par faire des Exorcismes contre les Démons; pratique qu'il observa presque toujours depuis, lorsqu'il en vint aux prises avec les Hérétiques, sur-tout avec les Ministres (*). Seroit-ce par représailles du *Vade retrò Satana* de Bèze qu'il en usoit ainsi? Quoi qu'il en soit, l'Auteur qui nous apprend cette singularité en paroît blessé lui-même, & la trouve déplacée avec des gens dûement batisés. Vous conviendrez aussi sans doute, Monsieur, que ses manières si douces & si prévenantes étoient tout-à-fait en défaut dans cette occasion. Peut-on rien de plus révoltant & de moins propre à amener les gens à penser comme nous, que de commencer par leur dire, que pour avoir des sentimens comme les leurs, il faut nécessairement avoir le *Diable au Corps*?

Croiriez vous que cet Exorciste banal, qui vouloit par-tout chasser le Démon, ne put empêcher qu'il se vint un jour nicher dans son Cerveau? Il se trouva lui-même exposé aux tentations du Malin Esprit. Les Frères de

(*) *Vie des Saints*, T. I. p. 787.

de S^{te}. *Marthe*, dans le Catalogue des Evêques de Genève, nous ont donné un abrégé de la Vie de *François de Sales*. Ils nous apprennent qu'il fut un jour violemment tenté par le Démon d'un doute sur la foi de l'Eucharistie (*). Mais comme notre Saint croioit iouvent voir le Démon où il n'étoit pas, ses Historiens ont fait la même chose. Les Dévots mettent le malin Esprit par-tout. Rien de plus superflu que de l'avoir fait intervenir dans cette occasion. Croïez-vous, *Monsieur*, qu'il soit fort nécessaire que le Diable s'en mêle, pour qu'un Homme d'esprit, tel qu'étoit assurément *François de Sales*, ait pu quelquefois se défier d'un Dogme aussi contradictoire que la Transsubstantiation?

François de Sales, après avoir été quelque tems Coadjuteur, fut enfin fait Evêque en 1602. La Cérémonie du Sacre se fit le 8. Décembre. L'Abbé *Marsollier* nous apprend que quinze jours après, le Duc de Savoie fit une entreprise sur Genève, qu'il essaya de surprendre de nuit. Il s'agit de la fameuse Escalade dont vous avez souvent ouï parler. Notre Historien se contente de rapprocher ces deux évènements, sans se mettre en peine d'y mettre aucune liaison. Je les croi cependant relatifs l'un à l'autre. Voici la conjecture que j'ai là-dessus, qui vous paroitra assez vraisemblable.

Charles Emmanuel comptoit tellement sur le
succès

(*) *Gallia Christiana*, T. II. p. 598.

succès de son entreprise, que l'on voit dans la *Vie du Connétable de Lesdiguieres*, que ce Prince avoit fait partir de Turin quelques semaines auparavant des Mulets chargés d'ornemens d'Eglise & de Cierges, pour la Messe de Minuit qu'il espéroit d'entendre dans la Cathédrale de Genève. Dans cette vue, & pour rendre la Cérémonie plus auguste, il étoit essentiel d'avoir aussi l'Evêque du Diocèse, pour officier pontificalement aux Fêtes de Noël. Il se prêta donc aux desirs de son Maître; mais vous savez quel fut le succès de cette Escalade. Les Troupes de Savoie furent repoussées. En conséquence on fit rebrousser les Mulets chargés de la sacristie, & l'Evêque demeura tranquillement à Ancy.

François de Sales avoit entrepris la Mission du *Chablais* à ses dépens. L'Evêché ne pouvoit pas être regardé comme un dédommagement suffisant de tous les fraix qu'il avoit soutenus précédemment. Il est bon de vous dire qu'il est d'un fort petit revenu & donne tout-au-plus quatre à cinq mille Livres par an. Il y a environ quarante ans que deux savans *Bénédictins* voyagèrent en France par ordre de *Louis XIV.*, pour perfectionner le *Gallia Christiana*, dont on donne actuellement une nouvelle Edition fort augmentée. Ils vinrent jusqu'à Ancy, où réside aujourd'hui l'Evêque. Ils firent visite à celui qui siégeoit alors, dont ils parlent fort avantageusement dans la Relation de leur Voiage. Ils disent qu'ef-

qu'effectivement il n'a que trois ou quatre mille Livres de rente, *mais que cela n'empêche pas qu'il ne soit autant Evêque que s'il en avoit 50. ou 60. mille. Il est vrai qu'il n'a ni carosse ni train, mais, ajoutent-ils, il n'en est pas moins heureux, & n'en est que plus conforme aux Apôtres (*)*.

Le peu de revenu de cet Evêché donna lieu dernièrement à un bon mot, dont je dois vous faire part. Le Prélat d'aujourd'hui est très-distingué par son mérite & par sa naissance. Il fut nommé à cet Evêché en 1741. On l'appelloit auparavant Mr. *L'Abbé de Chaumont* (†). Il a une incommodité qui lui fait beaucoup de peine, & qui lui rendroit un carosse bien nécessaire, c'est un embonpoint excessif, qui le met presque entièrement hors d'état d'agir. Un Curé du Diocèse, qui le voioit pour la première fois, en fut frappé. Il marqua sa surprise en sortant de lui faire visite, & dit à un de ses Confrères avec beaucoup de vivacité, *je n'ai jamais vu d'Evêque plus gras, ni d'Evêché plus maigre*. Il est permis, ce me semble, pour d'aussi jolies saillies de s'écarter un peu de son sujet; J'y reviens.

Le Duc de Savoie, faisant attention au peu de revenu de Monsieur de Genève pour soutenir sa dignité, chercha à gratifier *François de Sales* de quelques Bénéfices. *L'abaye*
de

(*) *Voyage Littéraire de deux Bénédictins, 1717. Tom. I. pag. 242.*

(†) *Joseph-Nicolas de Chaumont des Champs.*

de Ripaille ayant vaqué, dit son Historien, le Prince la lui offrit, mais il le remercia, & le pria d'y établir les Chartreux. Le Duc de Savoie y consentit, & le saint Prélat eut la satisfaction d'avoir attiré ces saints Religieux dans son Diocèse.

Notre Evêque s'affectionnoit beaucoup à l'établissement de ces Solitaires, qui étoient en quelque manière transplantés de sa main à Ripaille. Il les alla visiter un jour avec son bon ami l'Evêque de Bellei, se promenant dans le Cloître, ils lurent ces deux Vers sur la porte d'une Cellule;

*Tu mihi curarum requies, tu nocte vel atra,
Lumen, & in solis tu mihi turba locis.*

Ces vers les frappèrent, ils les trouvèrent fort beaux. Comme ils avoient l'un & l'autre l'esprit fort subtil, ils ne manquèrent pas d'y trouver quelque sens mystique des plus sublimes. L'un d'eux conjectura qu'on pouvoit les expliquer de la naissance du Sauveur, qui est venu pendant la nuit pour dissiper les ténèbres dont nous étions enveloppés. Ils en donnèrent encore d'autres explications aussi relevées. Mais ils furent bien surpris quand on leur apprit, que ces vers se trouvent dans le IV. Livre du Poëte *Tibulle*, qui les avoit faits pour sa Maîtresse. Il est vrai que le Chartreux en les mettant sur sa porte les avoit sanctifiés, & les appliquoit à Dieu, au service duquel il s'étoit consacré dans sa soli-

litude (*). *Arnaud d'Andilli*, un peu avant sa mort, les envisagea du même côté, & les traduisit de cette manière;

*Tu m'es un doux repos, dans mes plus grands ennuis,
Tu m'es un clair Flambeau dans mes plus sombres nuits,
Et dans la sainte horreur de cette solitude,
Tu m'es toi seul, mon Dieu, toute une multitude.*

Voici une traduction plus moderne de ces vers;

Avec toi je saurai me plaire,
Dans le lieu le plus solitaire.
Du plus sombre cachot sa divine clarté
Dissipera l'obscurité,
Tu peux seul adoucir le destin le plus rude,
Et d'un affreux Désert bannir la solitude.

François de Sales mourut à Lion le 22 Décembre 1622. âgé seulement de 56 ans.

Il faudroit présentement, *Monsieur*, vous parler de sa Canonisation, mais ma Lettre est déjà trop longue. Ce sera donc pour une autre fois. D'ailleurs par ce renvoi nous imiterons un peu l'usage de Rome de ne pas canoniser les gens immédiatement après leur mort. Je suis &c.

à Genève ce 1. Septembre 1750.

(*) Vie Anonyme de St. François de Sales, à Paris 1686. Elle est d'un Avocat nommé *Cotelendi*.

AR-

ARTICLE IX.

GUIDONIS FERRARIJ, Societatis Jesu, Eloquentiæ Professoris in Universitate Braydensi ejusdem Soc. de *Politica Arte* Oratio, dicta Idibus Januarii MDCCCL. nunc primum edita curante CORNELIO VALERIO VONCK.

c'est-à-dire,

Harangue sur l'Art de la Politique, &c.
à Nimègue, chez *Henri Heymans*. 1750.
in quarto. pp. 34.

O n a lieu de sçavoir bon gré à M. *Vonck* d'avoir procuré l'impression de cette belle Pièce. Le sujet est intéressant & il est traité avec beaucoup d'habileté & d'éloquence. Qui pourroit en effet mieux discourir sur les ressorts secrets de l'Art dont il s'agit, qu'un digne Membre de cette Société, qui en a toujours été la plus excellente Ecole? Il est vrai que l'idée, sous laquelle il la présente, n'est pas peut-être précisément celle qu'on s'en formeroit en lisant l'histoire anecdotée de leurs Négociations Jésuitiques. Voici le morceau qui renferme cette idée: il suffira pour mettre le Lecteur en état de juger des talens oratoires & du beau génie de l'Auteur: aussi y bornerons nous cet Article.

As

Antequam vero in argumentum ingredior, videtur ars ipsa universe ab magna, qua flagrat, calumnia esse liberanda. Inveteravit enim, altissimeque hominum mentibus insedit opinio, qua eo habet loco Politicam, quo fraudum, captionum, simulationisque magistram. Igitur apud plerosque Homo Politicus jam videtur audire, ac homo subdolan, vaser, callidan, veterator; Vast, sed immoderati animi; Magni, sed intemperantis ingenii, suis modo rebus, & privato quæstui studens; Cujusque rei simulator & dissimulador; aliud animo gerens, aliud vultu prodens, bonus, malus, Religione utens, abutens, si veritas commodo, fortunæque serviat.

Ejusmodi habentur vulgo homines politici. Qui quidem si tales essent, non tam ipsi essent execrandi, quam in artem universam eorum infamia redundaret, meritoque optimo Republicæ pestis Politica haberetur. Sed aut isto nomine non est appellanda malo quædam pravoque ingenio & sceleribus compacta improbitas; aut si aliquibus secus videtur, Politicam ut libet appellent; sed Gentium, quibus nullus fit sensus officii, moribus consentaneam, sed naturæ inimicam, sed a Christianis legibus, a sapientum consuetudine, usque abhorrentem.

Politicam aliam, longe aliam mihi argumenti loco proposui, qua ingenio paritur, magna mentis cogitationibus alitur, justis optimisque artibus crescit, Innocentia, Probitate, Virtute sustinetur. Finem vero sibi propositum alium habet nullum, nisi ut communi felicitati paranda, tuenda, augenda sit.

Tome III, Pari. I.

deat.

deat. Hæc omnia refert confilia; hæc animo versat, amplectitur, comprehendit, mente autem publicæ salutis diligentissime excubans, non modo videt in re præfenti, quid deceat, quid sit rectissimum (namque hæc Prudentia est) sed longinquarum rerum speculatrix futuros annos acerrimo quodam obtutu prospicit, atque in tempore consulit. Namque Politicæ hæc mihi demum partes videntur esse præcipuæ, ut diligenter prævident, sapienter provideat; Quod utramque si adsit, absoluta profecto quædam felicitas efflorescet; sin vero alterum desideretur, dubio procul exarescet, atque interibit.

ARTICLE X.

MÉMOIRE sur la Vie & les Ecrits de M. ALBERT SCHULTENS.

Ce n'est pas assez d'avoir annoncé, comme nous l'avons fait dans ce Journal, la perte que fit l'Université de Leide au commencement de l'année dernière, par la mort de ce célèbre Professeur: nous allons rassembler ici les principales particularités qui concernent ses Etudes & ses Ouvrages, ne doutant point qu'elles ne paroissent intéressantes à nos Lecteurs.

M. *Schultens*, natif de Groningue, y commença ses Etudes Académiques, avec le Siècle,

cle, âgé seulement de 14 ans. Comme il se destinoit à la Théologie, il comprit bientôt qu'on ne peut y aller fort loin, sans une solide connoissance des Langues Grécque & Hébraïque, & il s'y appliqua avec ardeur. M^{rs}. *Braunius* & *Hulsius*, ses maîtres, lui firent encore comprendre, que l'intelligence parfaite de l'Hebreu demande qu'on soit initié dans ses idiomes, le Chaldéen & le Syriaque. C'est à s'ouvrir ces routes qu'il passa ses deux premières années Académiques; après quoi il se mit à la lecture des Rabbins. Pour se familiariser véritablement avec eux, l'Arabe lui manquoit encore; & il se le représentoit comme extrêmement difficile. Mais il fut frappé, en lisant la Préface qu'*Erpenius* a mise à la tête de ses *Principes de la Langue Arabe*, d'y voir que la connoissance de l'Arabe étoit le fondement de toute étude approfondie des Langues Orientales, & qu'en particulier on ne pouvoit tirer aucun fruit de l'Hebreu, si l'on n'avoit commencé par l'Arabe. L'expérience acheva de le convaincre bientôt de cette vérité, & il s'en étonna d'autant plus qu'une Langue aussi nécessaire fût négligée au point où elle l'est aujourd'hui.

Dans le tems où le jeune *Schultens* étoit plongé dans ces occupations parut le Commentaire de *Gouffet* (*) sur la Langue Hébraïque, où cet Auteur veut dériver les moyens d'en acquérir la connoissance de principes.

(*) Savoir en 1702.

pes purement philosophiques. Notre Etudiant se sentit assez fort pour entrer en lice avec un Maître, & il publia en 1704. une Dissertation, où il combattoit les idées de M. Gousses, en établissant la nécessité de l'Arabe pour l'intelligence de l'Hebreu.

De Groningue M. *Schultens* se rendit à Leide en 1706. & y étudia encore un an, se faisant connoître avantageusement aux Sçavans qui s'y trouvoient alors; & se liant d'amitié avec M^{rs}. *Witfius*, *Gronovius*, *Perizonius*, *Fabricius*; &c. Il quitta Leide pour aller à Utrecht, où il fit un séjour de quelques mois, profitant des instructions du célèbre *Reland*, qui lui conseilla fortement de continuer suivant le plan qu'il s'étoit formé. La confiance qu'inspira à M. *Schultens* l'affection particulière, dont M. *Reland* lui donnoit des marques, l'enhardit à lui présenter le manuscrit de ses *Observations sur Job*. M. *Reland* le jugea digne de la presse, & voulut en être lui-même l'Editeur. On fournit ces Observations à l'Examen de la Faculté Théologique de Groningue, où M. *Schultens* venoit d'être reçu au Candidatisme du S. Ministère, après huit années d'études Académiques; & l'Ouvrage fut unanimement applaudi.

En 1709. M. *Schultens* prit ses Degrés en Théologie, & donna ses *Animadversiones Philologicae & Criticae ad varia loca V. T. in quibus ope linguae Arabicae multa ab Interpretibus non satis intellecta illustrantur*, &c. imprimées à

à Amsterdam. La disette de Livres Arabes, tant imprimés que Manuscrits, l'obligea de retourner à Leide pour puiser dans les Trésors de la Bibliothèque publique. On lui en accorda la permission, & il en profita au point d'entendre parfaitement les plus anciens Poètes Arabes.

Au fort de ces travaux, qui l'absorboient véritablement, il fut obligé de les interrompre pour deux ans, lorsqu'il s'y attendoit le moins. L'Eglise de *Wassenaer* l'appella en qualité de Pasteur en 1711. & il suivit cette vocation. Mais deux ans étoient à peine écoulés, lorsque l'Académie de *Franeker* lui offrit la Profession des Langues Orientales. C'étoit le remettre dans son élément. Il prit possession de ce poste par un Discours inaugural, *sur les sources où l'on doit puiser la connoissance de l'Hébreu.*

C'est alors qu'il se mit sérieusement à entreprendre la ruine du Système de *Gousset*. Dans cette vûe il travailla à ses *Origines Hebraicae*, dont il publia le premier volume en 1724. Il n'auroit pas manqué de dégager la promesse qu'il avoit faite de donner bientôt la suite, s'il ne s'étoit apperçu, que ceux-mêmes qui prétendoient être les plus habiles dans ce genre d'Erudition ne l'avoient pas compris. Il s'éleva des Adversaires contre lui. Il leur répondit par un Ecrit : *De defectibus hodiernis linguae Hebraeae, eorumque resarciendorum tutissima via ac ratione.* Cela parut en 1729. & en 1738. vint le second Tome des *Origines*, auquel

quel il joignit : *Vindiciæ Originum & opusculi de defectibus*, & *Breves stricturae in considerationes* Cl. Drissenii *ad novam versionem Jobi*.

Pour mettre encore dans un plus grand jour ses idées sur la véritable manière d'étudier l'Hébreu, il donna dans la même année un petit Livre intitulé : *Vetus & regia via hebraisandi asserta contra novam & metaphysicam hodiernam*. Enfin il termina ses Ouvrages sur cette Controverse, par celui de 1739. qui a pour titre : *Excursus tres, continentes stricturas ad Dissertationem historicam de lingua primæva*. Reprenons le fil de son Histoire.

Il fut appelé à l'Inspection du Séminaire Hollandois de Leide en 1729. avec les titres de Lecteur en Langues Orientales, & d'Interprète des mêmes Langues, qu'il avoit la permission d'enseigner publiquement. Il accepta ces conditions, & afin que sa qualité d'Interprète ne fût pas un vain titre, il donna en 1730. la traduction des trois premiers Traités d'*Abi Mubammed Elkasim de Bosra*, connu sous le nom d'*Huriri*. On avoit déjà une Traduction du premier par le célèbre *Golinius*, sur laquelle M. *Schultens* donna de sçavantes Remarques. Il a traduit les 50. Traités de cet illustre Arabe; mais il n'en a que six qui aient vu le jour, les trois derniers ayant été imprimés en 1740. A ces morceaux Poétiques il ajouta en 1731. la traduction d'un Ouvrage en prose, c'est la vie de *Saladin*, dont voici le titre : *Vita & res gesta Sultani Almâlichii Alnasiri, Saladini, Abi Mo-*
dof-

daffiri Jofepbi J. Jobi J. Sjadj, Auctore Bobadino, F. Sjeddadi.

En 1732. il procura une nouvelle Edition des *Rudimens Arabes* d'*Erpenius*, où il mit une *Clef des Dialectes*. Cette année fut fort brillante pour lui. Il faisoit depuis trois ans qu'il étoit à Leide toutes les fonctions de Professeur, fans en avoir le titre ni les appointemens. Les Curateurs de l'Académie voulant lui témoigner leurs égards & leur satisfaction, lui conférèrent ce titre pendant la vie du Professeur ordinaire en L. O. M. *Haymann*, qui étoit continuellement malade. Son Discours inaugural roula sur l'*Antiquité de la Langue Arabe, sa pureté & sa liaison avec l'Hébreu*. Cette nouvelle dignité l'excita à redoubler ses soins. Après trois années de travail il fit paroître son *Commentaire sur Job*, en deux volumes in quarto. Livre qui est un vrai Trésor d'érudition. Pensant aussi à l'avantage de ses disciples, il leur donna en 1737. ses *Institutiones ad fundamenta Linguae Hebraeae*.

Le but principal auquel il rapportoit toutes ses études étoit la saine intelligence de l'Écriture Sainte, deduite de la force, de la beauté, & de la propriété des termes de sa Langue Originale. Ces vûes sont sensibles dans son *Job*; & elles ne parurent pas moins manifestement dans son *Commentaire sur les Proverbes de Salomon*, avec une nouvelle version de ce Livre sacré qui parut en 1748. La préface est un Traité complet, où l'Auteur détruit de foud en comble la doctrine des Rabbins

sur la Langue sainte. Il traite aussi le même sujet dans la Préface de sa *Grammaire Arabe d'Erpenius*, qu'il fit réimprimer la même année, & qu'il enrichit des plus beaux passages de l'Anthologie des Poètes Arabes.

La Critique, que les *Novi Acta Eruditorum* firent, tant de ce dernier Ouvrage que de son Commentaire sur les Proverbes, lui fit prendre la plume pour se défendre. Il adressa deux Lettres à M. *Meuschen* de Leipsig, qui parurent peu avant la mort de notre Savant, & qui sont écrites avec autant de force que de modération.

La mort prématurée de M. *Schultens* a privé la République des Lettres de bien des Ouvrages qu'il avoit déjà fort avancés. La plupart étoient des Commentaires sur les Livres de l'A. T. dans le goût de ceux qui ont paru. Il avoit aussi promis une Histoire des Arabes depuis leur origine, qu'il auroit intitulée *Historia Fochtemidarum*, & où il auroit rangé dans un ordre Chronologique tout ce que fournissent les Ecrivains de cette Nation. Il y avoit déjà quelques feuilles de sa Grammaire Arménienne tirées, lorsqu'il est mort. Son Dictionnaire étoit ce qui lui tenoit le plus au cœur, & il auroit fort souhaité de l'achever. On espère que son digne Fils, M. *Jean Jacques Schultens*, Professeur à Leide, mettra la dernière main à ces Ouvrages, & remplira l'attente du Public, qui a déjà conçu de grandes espérances de lui.

A R.

ARTICLE XI.

EXTRAIT d'une Lettre de Geneve.

J'ai lu, *Monsieur*, avec beaucoup de plaisir, le jugement que vous avez porté dans votre *Bibliothèque Impartiale*, des prétendues *Amours de Baile & de Mad. Jurieu* (*) rapportés par l'Abbé d'Artigni dans le Tome I. de ses Mémoires. C'est sur la foi de l'Abbé d'Olivet, comme vous l'avez remarqué, qu'il a débité ce joli Roman. Il n'a pas su apparemment que la Brochure où on le trouve originairement, & qui est adressée au Président Boubier, fut réfutée dans toutes les parties dès qu'elle parut. Je vais vous transcrire ce qui fut inséré là-dessus dans le *Journal Helvétique* qui s'imprime à Neuchâtel en Suisse.

„ L'Abbé d'O. dit-on, déchire également
 „ les Vivans & les Morts. On peut se rap-
 „ peler le petit Roman satyrique des Amours
 „ de Baile. Tout reclame contre l'Anecdote,
 „ sur tout le caractère de ce Philosophe.
 „ Mais quand cette Historiette auroit quelque
 „ fondement, je demande s'il est permis à un
 „ grave Académicien de communiquer au
 „ Public de semblables satyres. Je lisois il
 „ n'y a pas longtems de sages Réflexions sur
 „ ce sujet, d'un membre de l'Académie Française.
 „ Elles sont dans un Ouvrage qui

„ de

(*) T. II. p. 43.

I 5

„ ne doit pas être inconnu à l'Abbé d'O.
 „ L'Auteur blâme précisément à cet égard
 „ Baile & La Roque, qui sont les deux Héros
 „ dont il s'agit principalement dans la Lettre
 „ au Président. Il attaque d'abord *La Roque*
 „ sur la *Vie de Mézerai* qu'il a donnée au
 „ Public. *Jamais faiseur de Romans*, dit-il,
 „ n'entendit si bien que lui l'art d'altérer le
 „ fond, & de feindre les circonstances. A par-
 „ tour ces satyres anonymes, ces *ANA*, ces *Ga-*
 „ *zettes Littéraires*, dont le nombre se multiplie
 „ impunément tous les jours à la honte de notre siècle,
 „ ne diroit-on pas qu'il s'est formé une Conspiration
 „ qui en veut à l'honneur des Gens de Lettres?

Quelle pitié, ajoute-t-il, que le beau génie
 de Baile se plaise à déterrer les plus misérables
 Brochures, pour en tirer des *Anecdotes scanda-*
leuses, qui reçoivent dans ses in Folio une se-
 conde vie plus durable que la première? Il a
 voulu chatouiller la malignité du Cœur humain;
 mais soyons très-contens de n'avoir point de *Le-*
cteurs à ce prix. Quand même ces *Anecdotes*
 seroient certaines, de quelle utilité peut-il être
 d'en faire mention? Vous me parlez d'un *Hom-*
me de Lettres, parlez-moi donc de ses talens, par-
 lez-moi de ses *Ouvrages*, mais laissez-moi igno-
 rer ses faiblesses, & à plus forte raison ses vices.
 „ Devinez qui est ce digne Académicien qui
 „ débite de si belles *Maximes*? C'est l'Abbé d'O.
 „ lui-même dans la *Continuation de*
 „ *l'histoire de l'Académie Française*. p. 169. ”

Journal Helvetiq. Mai 1739. p. 470.

L'Abbé d'O. fut aussi réfuté dans la *Lettre du*
Prieur

Prieur de Nesville attribuée à l'Abbé de Tray. Elle auroit dû engager l'Abbé d'Artigni à supprimer son Anecdote. Il se seroit mis par-là à couvert d'une Lettre fort vive écrite contre lui, & insérée dans le Mercure de France l'année dernière. Elle est de M^r. de la Surinière connu pour un bon Gentilhomme & pour un bon Poëte.

ARTICLE XII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ITALIE.

Rome.

Le feu Roi de Portugal, Jean V. n'a guères fait d'emploi plus loüable de ses trésors, qu'en fournissant à grands fraix des Editions de deux Ouvrages, dont l'exécution surpassoit les forces de simples particuliers. L'un est les *Actes des Martyrs de Syrie* par M. *Assemanni*; & voici le titre entier de l'autre: *Evangeliarium quadruplex Latina versionis antiquæ; seu veteris Italica, nunc primum in lucem editum, Codicibus argenteis, aureis, purpureis, aliisque plusquam millenariæ antiquitatis à Josepho Blanchino veronensi, Presbytero Congregationis Oratorii S. Philippi Neri de Urbe. Quatre volumes, grand in folio de 15. Alphabets, avec un très-grand nombre de figures.*

Mo-

Monaldini a imprimé : *Dissertationes selectæ ex Historia Ecclesiasticâ de Persecutionibus in Ecclesia excitatis ævo Apostolico*, Auctore P. Petro Lazari, S. S. Prof. Publ. Hist. Eccl. in Collegio Romano. in quarto, 3½ f. L'Auteur étend l'âge Apostolique jusqu'à Trajan.

Il y a bien des détails curieux dans l'Ouvrage suivant : *Istoria della Città e S. Basilica Cattedrali d'Anagni*, in cui si rapportano Personaggi insigni, cose più ragguardevoli della Diocesi, e molti avvenimenti d'Italia, descritta da Alessandro de Magistris, Dottore d'Ambe le Leggi, di Filosofia e Sagra Teologia, &c. in quarto, 1. Alph. 3. f.

La presse d'Antoine de Rubeis a mis au jour : *Bacchiarrii, Monachi Opuscula de fide & reparatione lapsi* ; ad *Codices Bibliothecæ Ambrosianæ, necnon ad priores Editiones castigavit, Dissertationibus & notis auxit Franciscus Florius, Canonicus Theologus Sanctæ Patriarchalis Ecclesiæ Aquilejensis*, in quarto 1. Alph. 8 f.

Venise.

Voici un Livre d'usage sur une matière qui en en a déjà produit beaucoup : *Trattato di Fortificazione moderna per giovani militari Italiani, all' Altezza Ser. di Francesco III. d'Esta. Duca di modena*, &c. Dal Cavaliere Antonio Soliani Raschini, suo Matematico e Direttore primario delle Fortificazioni e delle Fabriche. Tomo I. Parte 1. & 2. grand in octavo. 1. Alph. & 19. figur.

Poletti a imprimé : *Storia letteraria d'Italia*, di-

divisa in tre libri, in octavo, 1. Alph. C'est une espèce de Journal Littéraire pour l'Italie: ces trois Livres-ci vont depuis Septembre 1748. jusqu'à Septembre 1749.

On ne s'attendroit pas qu'une Bibliothèque de Capucins soit un Ouvrage fort ample; en voici pourtant une *in Folio: Bibliotheca Scripturum Ordin. Minorum*, seu *S. Francisci Capuc. norum*, relecta & extensa a J. Bernardo a Bononia, *ibidem S. Theol. Lectore Capucino: quæ prius fuerat à P. Dionysio Genuesi, ejusdem Ordinis Concionatore, contexta. Ad SS. P. Benedictum XIV. P. O. M.* 3. Alph. 15. f. Le Recueil de toutes les Capucinades feroit un Livre bien plus gros & plus réjouissant.

On trouve chez Pasquali: Hieronymi Tarsarotti, *Roboretani, de Episcopatu Sabionensi S. Cassiani Martyris*; de que *S. Ingenuini ejusdem Urbis Episcopi actis, ad Antonium Roschmannum J. U. L. & Oenipontana Bibliotheca Custodem*, 7½ f. grand in octavo.

Naples.

M. François Marie Pratilli a publié une Dissertation Epistolaire, *Di una moneta singulare del Tiranno Giovanni*, en 6½ f. in octavo. Ce Jean, dont il rapporte les aventures d'après des monumens dignes de foi, est un Usurpateur, qui s'empara de l'Empire d'Occident après la mort d'Honorius en 424. mais qui ayant été pris l'Année suivante par les Généraux de l'Empereur Théodose fut mis à mort.

Flo-

Florence.

Le Libraire *Stecchi* a imprimé la XVIII. Partie des *Offervazioni Istoriche* di Domenico Maria Manni, *Accademico fiorentino*, sopra i *figilli antichi da secoli bassi*. 18½ f. in quarto. Ce volume contient l'examen de quatorze sceaux.

Palerme.

Joseph Gramignani a imprimé : *L'Ebraïsme della Sicilia ricercato ed esposto da Giovanni di Giovanni*, Canonico della santa *Metropolitana Chiesa di Palermo*, ed *Inquisitor Fiscale della suprema Inquisitione di Sicilia*, in quarto, 2. Alph. 9. f. 1750. Cet Ouvrage est d'autant plus intéressant que M. *Bajnage*, ni aucun des Auteurs qui ont traité l'Histoire des Juifs modernes, n'ont touché au Judaïsme de Sicile. On trouvera dans le Livre de M. *Giovanni* un détail aussi complet qu'on peut le souhaiter sur ce sujet ; mais on n'y pourra lire sans peine les vexations que ce malheureux Peuple a souffert dans une Ile, où l'Inquisition règne despotiquement.

F R A N C E.

Paris.

Le Libraire *Briasson* & ses Associés ont répandu le Projet de l'Edition, avec les conditions de souscription, pour un Ouvrage, qui doit naturellement surpasser tout ce qui a jamais paru dans ce genre, & duquel il se

ra

ra plus vrai que d'aucun autre, qu'on pourra le regarder comme une Bibliothèque entière. C'est l'ENCYCLOPÉDIE, ou *Dictionnaire raisonné des Arts, des Sciences, & des métiers*, recueilli des meilleurs Auteurs, & particulièrement des *Dictionnaires Anglois de CHAMBERS, d'HARRIS, de D'YCHE, &c.* par une Société de Gens de Lettres. Mis en ordre & publié par M. DIDEROT; & quant à la *Partie Mathématique* par M. d'ALEMBERT, de l'Académie Royale des Sciences de Paris & de l'Académie Royale de Berlin.

Tantum series juncturaque pollet,
Tantum de medio sumptis accedit honoris,
HORAT.

Eu dix volumes. *in Folio*, dont deux de Planches en Taille-Douce. L'Ouvrage contera 280 livres aux Souscripteurs: la Soucription est ouverte ju'usqu'au premier Mai 1751. & l'exécution sera terminée en Décembre 1754.

Il paroît une *Histoire des Négociations & du Traité de Paix des Pyrénées*, en 2 volumes *in octavo*, 1750. dont nous parlerons plus au long.

M. F. N. Marquet, ancien Médecin de la Cour de Lorraine, &c. a donné des *Observations sur la guérison de plusieurs maladies notables, aiguës & chroniques, avec l'Histoire de quelques maladies arrivées à Nancy & dans les environs, & la méthode employée pour les guérir.*

Il y a de nouvelles Editions de l'*Essai sur*
le

le progrès des *Beaux Arts*, & des *Oeuvres de M. de Campistron*. Celles-ci sont augmentées d'une Tragédie, intitulée *Pomeïa*, qui n'avoit pas encore paru. M^{lle}. Le Couvreur se préparoit à jouer le principal rôle de cette Pièce, lorsqu'elle mourut.

Quillau, père & fils, & leurs associés, ont donné en quatre volumes, in 12. le *Voyage autour du Monde fait dans les Années 1740, 41, 42, 43. & 44 par George Anson, Commandant en chef l'Escadre de S. M. Brit.* avec des cartes & des figures.

Le P. Régnault a ajouté un cinquième Tome aux célèbres *Entretiens Physiques d'Ariste & d'Endoxe*. Il y rapporte les découvertes récentes, & parle de l'électricité, de la déclinaison de l'Aimant, des congélations artificielles, de la mesure & figure de la Terre, &c. Les *Réflexions de M^{me} ***. Comédienne Françoisise*, font une Brochure de 88. pages, où il y a divers traits ingénieux & bien exprimés.

ANGLETERRE.

Londres.

On vend chez *Osborne & Millar* les *Additions à l'Histoire Universelle*, in Folio, 1750. pp. 291. Elles sont destinées pour ceux qui possèdent l'Édition in Folio de cette Histoire; mais on les a rangées à leur place dans la nouvelle Édition en vingt volumes in octavo. Les

Ar-

Articles de ce supplément traitent 1. de l'Histoire des *Etruriens*; 2. de celle des *Umbriens*, des *Sabins* & autres Peuples de l'Italie; 3. de la suite de l'Histoire de *Thèbes*, depuis qu'elle devint une République jusqu'au tems de Philippe de Macedoine, avec la suite de l'Histoire d'*Arcadie*, de *Corinthe*, & de quelques autres Peuples de la Grèce; 4. de la Retraite des dix-mille; suite de l'Histoire des *Turcs*, des *Tartares* & des *Mogols*; 6. des *Indiens*; 7. des *Ghinois*; 8. du tems où l'Amérique a été peuplée; & 9. des *Arabes*.

M. Warburton, dont les grands talens sont si connus, a traité un sujet, qui pour être rebattu n'en est pas moins intéressant : JULIAN, or a Discourse concerning the Earthquake and fiery eruption, which de seated the Emperors attempt to rebuild the Temple at Jerusalem, &c. Preacher to the honorable Society of Lincolns Inn. 1750 in octavo. Cela nous rappelle l'idée d'un Livre que nous n'avons pas encore indiqué. C'est celui de M. Desvieux, imprimé à Dublin, sous le titre de *The Life and Character of Julien the Apostate illustrated in seven Dissertations*, &c. Jamais on n'a tant écrit sur Julien que dans ce siècle.

On a fait un Recueil des Oeuvres en vers & en Prose du célèbre M. Addison, sous le titre de *Miscellaneous Works in verse and prose, by the late Right Honorable JOSEPH ADDISON*, 4 volumes in octavo, 1750.

Le bon succès de la Spectatrice a fait naître

Tom. III. Part I.

K

un

un Ouvrage moral du même goût , *Epistles for the Ladies* , dont on a deux volumes in octavo , 1750.

Oxford.

Le Théâtre de *Sheldon* a imprimé ; *De Tabulari glandulari , five de usu aquæ marinæ in morbis glandularum , Dissertatio , auctore* PICARDO RUSSEL M. D. 1750. in octavo.

Cambridge.

Les tremblemens de terre , qui ont depuis quelque tems allarimé ce Royaume , ont donné lieu à un petit Ouvrage , qui renferme une Liste Chronologique de tous ceux dont l'Histoire a conservé le souvenir : *A Chronological and Historical account of the most memorable Earth-quaques &c. by a Gentleman of the University of Cambridge* , 1750. in octavo.

A L L E M A G N E.

Nuremberg.

Le 1. Décembre mourut ici le célèbre Astronome & Physicien , *Jean Dappelmayer* , après avoir été quatre ans estropié de la main droite.

Halle.

Nous avons perdu le 15. Octobre M. *Daniel Strabler* , Professeur en Philosophie fort connu par ses anciennes disputes.

On va donner sous la direction de M. le Docteur *Baumgarten* une Traduction des *Mœurs des Sauvages Américains* par le P. Lafitau.

Hem-

Hemmerde à imprimé : Ernesti Antonii Nicolai Pol. Bor. Regis Consil. Aul. Med. Doct. ejusdemque Prof. Publ. Extr. in Regia Fridericiana, *Systema Materiae Medicæ ad praxim applicatæ*. 1751. in quarto. 1 Alph. 26 f.

Göttingen.

Van den Hoek a donné une seconde Edition revue, & augmentée d'un Livre d'usage qui est fort bien fait. Il a pour titre : *Réflexion sur le style, & en particulier sur la manière d'écrire des Lettres, sur les règles particulières du Style & sur la versification Française, tirées des meilleurs Auteurs*. L'Auteur est M. Isaac de Colom du Clos, Secrétaire de la Soc. R. Germ. de cette Ville, & Lecteur en Langue Franç.

Vienne.

On a imprimé ici : *Bibliotheca antiqua Vindobonensis civica, seu Catalogus librorum antiquorum, cum manuscriptorum, tum ab inventa typographia ad annum usque 1560. typis excusorum, qui in Bibliotheca Vindobonensi civica asservantur, cum annotationibus historico-litterario-criticis*. Pars I. Libros Theologicos complectens. in 4. alph. 21 f. L'Auteur de cet Ouvrage est M. Lambacher, Secrétaire de la Ville à Vienne.

Leipsig.

Le second Tome in quarto du Dictionnaire Allemand de M. *Jöcher*, qui contient les Vies des Savans, paroît, & comprend les Lettres D. L. Cet Ouvrage est fort bien fait, & a le mérite de l'exactitude, essentiel à ces sortes de Livres.

K 2

L'A.

Berlin.

L'Académie Royale a aggrégé Mr. *Gros de Bofe*, l'un des XL. de l'Académie Francoise, ci-devant Secrétaire de l'Académie des Inscriptions, qui est dans une possession ancienne & confirmée de réunir tous les talens & tous les genres de mérite.

Elle tint une Assemblée publique le Jeudi 21. Janvier, à l'occasion de sa naissance, où on lût l'Eloge de feu M. *Elsner*, & des Mémoires intéressans de Mrs. *Eller*, *Beguelin*, & de *Francheville*.

Augsbourg & Würtzbourg.

Martin Veith a parfaitement bien exécuté un grand & bel Ouvrage, en trois Volumes in folio, dont voici le titre: *HISTORIA TREVIRENSIS diplomatica & pragmatica inde a translata Treviri praefectura praetorio Gothiarum ad haec usque tempora: e genuinis Scripturis eruta, atque ita digesta, ut non solum jus publicum particulare Archiepiscopatus & Electoratus Trevirensis e suis fontibus plenissime exhibeat, sed & historiam civilem & ecclesiasticam Germaniae ejusque singularia jura publica ac privata illustret.* L'Auteur est M. *Jean Nicolas de Honsheim*; & c'est le fruit de plus de vingt ans de travail, avec des fraix très-considérables.

En voici un dont les apparences ne sont pas moins imposantes: *SANCTA ET BEATA AUSTRIA, seu acta & vita Sanctorum eorum, qui a primo jam inde Christi seculo ad hanc usque aetatem cum strenue exantlatis in*
vi

vineæ Domini Laboribus, tum aliis sanctitatis suæ, dum viverent, radiis, eam quam nunc appellamus Austriam, regionem olim illustrarunt. Edidit, rerumque dubiarum in ea occurrentium, quoad oportere visum est, crissim adiecit, Bertholdus Mellicentis, O. S. Ben. exempti ejusdem Monasterii Mellicensis in Austria inferiori, Prof. Phil. Doctor ac Professor actualis. Accessere tres Dissertationes. I. de expositione symboli Austriaci seu quinque Vocalium A. E. I. O. U. II. De accurata totius Austriæ, tum ante quam post Romanorum adventum, per continuam Seculorum seriem nominis & populorum Historia. III. de primis Austriæ Apostolis in fol. 2 Alph. 16 f. sans 8 f. pour la Ded. & la Préf. un Appendice de 14 feuilles & 15 figures.

Le Libraire, qui imprime ce Journal, n'exécutera pas l'Edition d'*Abisseda*, dont le Projet a paru dans la première Partie de ce Journal, & cela faute de souscriptions; mais il demeure disposé à reprendre cette idée, dès qu'on voudra l'y encourager.

T A B L E

des Articles.

- I. *OBSERVATIONS de Physique
& d'Histoire Naturelle par M.
DE SECONDAT. Pag. 1*
- II. *DECOUVERTE d'une Loi des
NOMBRES, par M. EULER. 10*
- III. *RECHERCHES sur l'Origine des
Idées. 31*
- IV. *DISSERTATION sur l'incertitu-
de des cinq premiers Siècles de
L'HISTOIRE ROMAINE,
par LOUIS DE BEAUFORT. 59*
- V. *REFLEXIONS sur les douze Let-
tres du R. P. SEEDORFF. 67*
- VI. *ESSAIS sur le Génie & le Cara-
ctère des Nations. 83*
- VII. *ECRITS pour & contre les Im-
munités prétendues par le Cler-
gé de France Tome II. 99*
- VIII.

TABLE DES ARTICLES.

VIII. PARTICULARITÉ'S *sur Saint*
FRANÇOIS DE SALES. 107

IX. GUIDONIS FERRARII *Oratio*
de POLITICA ARTE. 128

X. MÉMOIRE *sur la VIE & les*
ÉCRITS *de M. ALBERT*
SCHULTENS. 130

XI. EXTRAIT *d'une Lettre de GE-*
NEVE. 137

XII. NOUVELLES LITTÉRAIRES. 139

F

M

D

BIBLIOTHÈQUE IMPARTIALE,

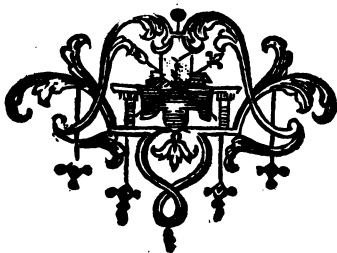
Pour les Mois de

M A R S E T A V R I L,

M D C C L I.

T O M E III.

S E C O N D E P A R T I E.



A L E I D E,

D E L'IMP. D'ELIE LUZAC, FILS.

M D C C L I.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1911

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1911

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1911

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

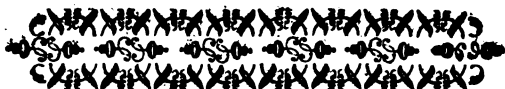
LIBRARY

1911

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1911



BIBLIOTHÈQUE IMPARTIALE,

Pour les Mois de MARS & AVRIL,

M D C C L I.

ARTICLE I.

LA SEULE VRAIE RELIGION, *universelle dans ses principes, embrouillée par les disputes des Théologiens, divisée en diverses Sectes, & réunie en Jésus-Christ: Traduit de l'Allemand de M. de LOEN, & exactement collationné sur les deux Editions qui ont paru dans sa langue originale, par un Gentilhomme François établi depuis longtems en Allemagne. à Hof & à Bayreuth, chez J. G. Viesling. in octavo. Part. I. pp. 192. Part. II. pp. 224. sans la Préf. & la Table.*

Cet Ouvrage a fait assez de bruit en Allemagne. Il en a paru deux Editions Allemandes & deux Traductions Françaises.

L 2

II

Il a du moins le mérite de la singularité ; une courte exposition des idées qu'il renferme pourra faire juger, jusqu'à quel point il'y joint celui de la solidité.

Le Traducteur fait, comme de raison, dans sa Préface, l'éloge du Livre & de son Auteur. Il y dit que „ toutes les pièces, que „ *M. de Loen* a donné jusqu'ici au Public, „ font foi d'une très-grande probité, & d'un „ vrai desir de contribuer à la félicité universelle; montrent qu'il connoît les hommes, „ qu'il fait les motifs qui les font ordinairement agir, & ce qu'on en peut naturellement attendre”.

Il ne fait que parler après *M. de Loen* même, qui s'est rendu témoignage, dans la Préface de la seconde Edition de son *Traité*, qu'il s'est appliqué à s'ouvrir une carrière pour „ parvenir à la vérité; qu'après s'être „ défait, autant qu'il lui a été possible, de „ toutes sortes de préjugés, il l'a librement „ suivie comme à la piste; que depuis le „ Trône jusqu'à la Houlette, depuis le Soldat jusqu'aux Lits de justice, depuis le Savant jusqu'au Marchand, tout a servi d'objet à ses recherches, sans que ce qu'il y a „ de gens de bien dans toutes ces diverses „ conditions s'en soient trouvés offensés”.

L'Ouvrage, dont nous rendons compte, est divisé en deux Parties. La première, qui est dédiée au Roi de Prusse, traite de la Religion en général. La seconde, dédiée au Prince Guillaume de Hesse-Cassel, traite de

de la Discipline , & des autres arrangemens Ecclésiastiques en particulier.

Ces Parties sont partagées en sections , qui portent le nom de *Réflexions*. Dans la première on examine ; *En quoi la vraie Religion consiste proprement ?* On commence par le Tableau de l'Oeconomie de la Religion depuis la chute d'Adam jusqu'à la Rédemption opérée par N. S. J. C. Toute la doctrine du Sauveur se réduisant à la charité ; M. de Loen , y fait consister toute la Religion , & montre comment l'amour propre se concilie parfaitement avec cette charité.

Cette charité suppose pourtant la foi , parce qu'étant destinée à diriger notre cœur , elle ne peut le faire que par les lumières de l'entendement. Mais de quel ordre doivent être ces lumières ? Il faut qu'elles ne se rapportent qu'à des vérités claires & universelles ; car autrement les Savans & les gens d'esprit seroient seuls capables d'acquiescer la foi justifiante : au lieu que ce sont les simples qui ont ici l'avantage sur les sages. En un mot la connoissance des choses divines qui forme l'essence de la Religion doit se borner à des idées simples , à la portée de tous les hommes raisonnables , même des plus foibles. Ce genre de foi vaut mieux que toutes les sciences , & toutes les subtilités Philosophiques & Théologiques.

La foi ne consiste donc , ni dans les opinions , ni dans les cérémonies , ni dans les œuvres seules ; elle n'est autre chose , que

de tenir pour vrai ce que Dieu veut que nous croyions. Mais comme les dons sont différens en une infinité de degrés, il en est de même de la foi, qui est plus foible, ou plus forte, suivant le caractère & les dispositions de ceux en qui elle se trouve.

Il résulte de là, qu'on ne doit point disputer sur la foi, beaucoup moins se haïr, se persécuter, se damner à ce sujet. „ J'espère
 „ que vous ne reviendrez plus, s'écrie pathétiquement M. de Loen, malheureux
 „ tems, épouvantables guerres de Religion,
 „ où l'on se massacroit pour des principes
 „ imaginaires, que l'on n'entendoit de
 „ part ni d'autre, & où la contradiction étoit
 „ plus funeste que les crimes les plus atroces. Les hommes ont enfin rappelé
 „ l'humanité. La nature leur a rendu le sentiment d'Êtres raisonnables qu'ils avoient
 „ perdu”.

La seconde Réflexion est intitulée: *Histoire des fidèles, qui prouve que les Vérités fondamentales de la Religion ont été de tout tems les mêmes.* Ici passent en revue les Patriarches qui ont précédé & suivi le Déluge. On voit ensuite l'établissement de la Loi Mosaique, dont le culte cérémoniel ne fut institué que pour dompter la dureté du cœur des Juifs, & dont la partie morale faisoit l'essentiel. Il seroit superflu de nous arrêter à l'Abrégé de l'Histoire Judaïque depuis Moïse jusqu'à J. Christ, ni même à celle du Sauveur & de ses Apôtres. L'Auteur, en traçant ce raccourci,

ci, ne perd point son but de vuë; c'est de montrer que la Religion n'a jamais consisté que dans la créance d'une petit nombre de Vérités faciles à comprendre, & dans la pratique d'une charité pure & fervente.

Mais ces heureux tems durèrent peu dans l'Eglise Chrétienne. L'origine des Sectes se trouve dès le berceau du Christianisme, & pendant la prédication même des Apôtres. Le mal prit les accroissemens les plus rapides & les plus funestes. Chaque jour il paroissoit sur la scène de nouvelles questions, d'où naissoient de nouvelles disputes & de nouveaux excès de fureur. Le Zèle de la superstition & de l'ignorance, comme un torrent débordé, ravagea des pays entiers. On vit plusieurs Schismes particuliers, & enfin le grand Schisme entre l'Eglise d'Orient & celle d'Occident.

Il y avoit néanmoins un résidu de vrais fidèles, de généreux Défenseurs, d'intrépides Martirs de la Vérité. La plupart des Pères insistoient sur les principes de l'Ecriture, & tâchoient d'y ramener les égarés. Ils s'opposoient sur-tout aux Cérémonies, qui se multiplioient au de-là de toute expression. Pour délasser le Lecteur, voici quelques Apostrophes de ces saints Docteurs, mises en vers; il est vrai que le Traducteur a eu soin d'avertir, qu'il ne répondoit pas qu'ils fussent marqués au bon coin. Ainsi parloit S. Grégoire de Nazianze:

L 4

Loin,

*Loin; Prêtres, loin d'ici, qui sous le nom de Prêtres,
 Parmi les Charlatans pourriez passer pour Maîtres,
 Qui sans rougir d'horreur des fables nous chantez
 Et qui nulle vertu dans vos cœurs ne sentez
 Va, Cobuë, va-t, en jouer ta Comédie :
 Moi, je renonce à toi pour le tems de sa vie.*

Et S. Chrysostôme disoit, mais plus éloquemment dans sa langue ;

*Vos esprits sont couverts des plus épais nuages ,
 Vous trompez les humains pour de vils avantages.
 Tous saints que vous foyez, allez, l'on vous connoît,
 Sous la peau de l'Agneau toujours le Loup paroît.*

S. Bernard faisoit huit-cens ans après les mêmes plaintes. C'étoit un grand fleau des Prêtres : il leur lave la tête à tout bout de champ. Mais il méritoit bien qu'on la lui lavât à lui-même, pour avoir par un faux zèle livré des milliers d'ames au glaive des Sarrazins.

Ici naît la Théologie Mystique. Plusieurs personnes, dégoûtées des odieuses Controverses qui déchiroient l'Eglise, prirent le parti de n'y entrer pour rien, & de n'employer toutes les forces de leur Ame qu'à former la plus intime union avec Dieu par un détachement total des choses du monde. Il y en eut qui se jettèrent dans la vie Erémétique, & devinrent de véritables *Ascètes*. Les déserts furent peuplés, & l'on bâtit de petites Cellules, dont le voisinage occasionna des liaisons entre les deux sexes, qui dégénérèrent en abus scandaleux. Les Couvens, formés sur le modèle de ces Cellules, eurent bientôt le même sort, par
 la

la règle invariable, que la corruption des meilleures choses est la pire. Il resta pourtant de vrais Mystiques, des adorateurs en esprit & en vérité. On voit parmi eux plusieurs bons Papes, Cardinaux & Docteurs, dont la vie & les Ecrits font honneur à la Religion qu'ils professoient.

Les Mahometans, à la faveur des Ariens, forgèrent une nouvelle Religion, & s'emparèrent dans la suite du Trône des Empereurs d'Orient. Les Chrétiens firent les plus grands efforts pour leur arracher la Terre Sainte; & ce fut, comme nous l'avons déjà insinué, une des superstitions les plus funestes.

Au commencement du XII. Siècle parurent les Vaudois, qui s'élevèrent avec force contre la forme extérieure de l'Eglise. Le Clergé avoit en effet poussé les choses si loin, que le Culte public des Chrétiens ne différoit guères de l'Idolâtrie Payenne. Les Vaudois se répandirent dans toutes les Contrées de l'Europe; & malgré la rage que le bras séculier exerça contre eux, la semence ne put en être détruite. Les Hussites & les Frères de Bohême en furent des rejettons manifestes dans le XIV. Siècle.

Ceci nous mène au tems de la Réformation. Le feu du supplice de *Jean Hus* embrasa la moitié du monde. L'invention de l'Imprimerie avoit commencé à dissiper les profondes ténèbres de l'ignorance. On vit le mal, on en découvrit peu-à-peu toute l'énormité; mais il n'en étoit pas moins difficile d'y remédier. *Erasmus* & *Hutten* accablèrent de railleries les

L 5 Moi-

Moines & leurs débordemens. Il est vrai, que les Catholiques Romains tenoient hautement le même langage; & cinquante ans avant ces deux Ecrivains, *Bocace* en avoit dit sur ce sujet beaucoup plus qu'eux. Il n'est pas besoin de rechercher qui a été le premier Réformateur; si c'est Luther, Zwingle, ou quelque autre de ces Docteurs? Le monde raisonnable avoit reconnu longtems avant eux la superstition & les desordres de l'Etat Ecclésiastique. Il ne manquoit que l'occasion de faire éclater la Vérité.

Tel étoit l'état des choses, lorsque les deux Réformateurs, que nous venons de nommer, hasardèrent avec un courage supérieur à tous les obstacles de lever l'étendard contre la Tyranie Papale. Tous deux bien versés dans les Sciences, & sur-tout dans la Théologie, l'un s'éleva en Suisse, l'autre en Saxe, en même tems, & pourtant sans agir de concert, ni savoir même quelque chose de leurs desseins réciproques. On fait ce qu'ils dirent, & ce qu'ils firent. Peut-être outrèrent-ils certaines choses; & le mot du savant *Spener*, cité en note, n'est que trop vrai: „ On verra que nous „ aurons entièrement rejeté plusieurs choses, „ qui étoient bonnes, ou qu'on auroit pu ren- „ dre telles en y faisant quelque légère correc- „ tion, & que nous serons tombés dans l'au- „ tre extrémité. ”

Ce qu'il y eut de plus fâcheux, ce fut la brouillerie entre Luther & Zwingle. Jusqu'alors ressemblans en tout, ils le furent encore en

en opiniâtreté. Le Colloque de Marbourg ne put les accommoder, & la guerre *Sacramentaire* s'alluma avec une véhémence qui a fait un tort irréparable à la Réformation.

Pendant ces troubles, un nouveau Réformateur entra en lice. C'étoit Jean Calvin, distingué par son esprit & par son savoir, aussi bien que par son zèle contre l'Eglise Romaine. Il adhéra à Zwingle, mais il avança de nouvelles doctrines sur le Libre Arbitre, la Prédestination, &c. qui ont été fécondes en discordes.

Ces trois grands hommes prévirent bien les funestes suites de leurs divisions; mais ils n'en combattirent pas pour la défense de leurs sentimens avec moins d'ardeur, & comme si le salut du monde entier en eût dépendu. Zwingle s'engagea contre les pauvres Anabaptistes, & engagea les Magistrats à leur courroux. Luther disoit des injures aux Princes & aux Têtes Couronnées, & relevoit dans l'étang ardent de feu & de souffre Papistes & Sacramentaires pêle-mêle. Calvin agissoit plus poliment, il paroissoit même doux, mais les cendres de *Servet* déposent contre lui.

Ces foiblesses mises à part, on ne sauroit douter, que ces Docteurs n'aient enseigné dans le fonds la seule vraie Religion, & qu'ils n'aient mis en évidence le chemin qui mène à Christ par la piété. Leurs disciples n'ont malheureusement imité que leurs défauts, & nos Bibliothèques sont remplies des Livres de Controverse, qui ont été produits dans le sein de

de la Réformation, & où les Eglises s'anathématisent avec le dernier acharnement. A force d'imposer silence aux divers partis, on a pourtant beaucoup modéré cette ardeur polémique.

Notre siècle a même pris le contrepied des précédens. La fabrique des Hérésies n'est plus en vogue. Les Prédicateurs, qui ne savent parler que de controverse, ont perdu leur crédit. On laisse au rebut les Livres qui en traitent. On tâche de se rapprocher des sources de la vérité, [au moins à ce que pense M. de Loen,] mais ne s'en éloigne-t-on point plus rapidement encore, par l'indifférence pour tous les Dogmes, & par le mépris de la Religion même, qui en est une suite nécessaire? On a commencé par nous donner des *Religions essentielles*, qui vont à effacer le *Credo*; & de là on passe à des Ouvrages, où les premiers fondemens de toute Religion, Naturelle aussi bien que Révélée, sont détruits. N'est-ce pas tomber de Charybde en Scylla?

La troisième Réflexion traite de la *convenance de la Religion Naturelle avec la Révélée, suivant les principales maximes des anciens Philosophes*. On trouve chez les Payens-même les vérités fondamentales de la seule vraie Religion. Les premiers hommes n'avoient d'autre règle de conduite que la Loi Naturelle, dont les idées se propagèrent dans le Paganisme. Les anciens *Mages*, *Hidrophantes*, *Vates*, ou *Prophètes*, étoient des Sages qui s'élevoient de l'étude de la Nature à la connoissance de son

Au-

Auteur, & qui même, suivant notre Auteur, soit par l'examen des forces naturelles, & de leurs influences, soit par des pressentimens particuliers, prédisoient l'avenir. Les sources de la Religion Naturelle étoient à leur portée, puisque les principales sont un examen réfléchi des objets qui nous environnent, & une considération attentive de notre propre Etre. Nous ne suivrons pas ici M. de Loen dans l'abrégé qu'il donne de la Religion des Persans, des Dogmes de Zoroastre, de la Théologie des Egyptiens, de celle d'Orphée, d'Homère, d'Euripide, de Sophocle, d'Hésiode, de Thales, d'Anaxagore, de Socrate, & de Platon, dont il allègue de très-beaux passages sur la nature & les perfections de l'Etre Suprême. Il fait ensuite paroître Antisthème, Xenocrate, Plotin, Plutarque, Numenius, Aristote, & même Epicure. On sera peut-être bien-aîsé de trouver ici ce qu'il pense de ce dernier.

„ EPICURE, dit-il, qui a été si décrié,
 „ étoit un des plus grands Philosophes, non-
 „ seulement par son savoir, mais sur-tout par
 „ sa conduite droite & vertueuse. Ceux qui
 „ n'entendirent pas comme il faut sa doctrine
 „ de la volupté épurée de l'esprit, dans la-
 „ quelle il faisoit consister le souverain bien,
 „ le décrièrent comme un Impie. D'autres au-
 „ contraire, qui conçurent mieux la chose, le
 „ firent passer pour un vrai Sage. Quoique
 „ comme Payen il n'eût pas fait de grands
 „ progrès dans la connoissance des choses di-
 „ vines, il possédoit les principales vertus d'un
 „ hon-

„ honnête homme, & même d'un Chrétien,
 „ à la foi près; je veux dire, la droiture, la
 „ modération & l'amour du prochain. Sa vo-
 „ lupté consistoit dans la joie & dans le con-
 „ tentement d'esprit, & point du tout dans un
 „ assouvissement brutal des passions sensuel-
 „ les. Son erreur étoit de croire, que l'ame n'é-
 „ toit qu'un tissu de matière subtile, qui agis-
 „ soit dans tout le corps, & qui en faisoit u-
 „ ne partie. De là il concluoit, qu'elle passoit
 „ avec notre vie & se dissipoit comme une
 „ vapeur. . . . Il en jugeoit ainsi en Payen
 „ qui ne connoissoit pas le vrai Dieu: car au-
 „ trement il n'auroit pas parlé si légèrement
 „ de la mort. Mais on lui fait tort de l'accu-
 „ ser tout-à-fait d'Athéisme, car il a montré
 „ en plusieurs occasions qu'il croyoit un Etre
 „ Divin. Il enseignoit même qu'on devoit
 „ tout honneur & toute adoration à la Divi-
 „ nité, &c. ”

[Il y auroit quelques Remarques à faire sur cet exposé. 1. La nature de l'Ame placée dans une matière subtile n'est pas un dogme particulier à Epicure; aucun Philosophe Payen, peut-être même aucun Père de l'Eglise, n'a eu de la spiritualité l'idée reçue aujourd'hui. 2. Reste-t'il quelques fondemens solides de droiture, de modération, & d'amour du prochain, quand on croit que la durée de notre existence se termine avec celle de notre vie? 3. Qu'est-ce que l'idée d'un Dieu sans Providence? Et c'est en vain qu'on voudroit nous persuader ici qu'*Epicure & Lucrèce* l'ont recon-
nuë.

nuë. S'il y a quelques passages dans le Poëte Epicurien qui semblent se rapporter à ce dogme, c'est que les Docteurs de cette Secte avoient le talent de se contredire autrefois, comme ils l'ont aujourd'hui.]

Les Stoïciens faisoient la dernière Secte des Philosophes Grecs. *M. de Loen* est aussi sévère pour eux, qu'il a été indulgent pour les Epicuriens. Zenon, leur Maître, n'a pas trouvé grâce devant lui. „C'étoit un homme *maigre*, dit-il, rébarbatif & chagrin, qui trouva à propos de donner à la sagesse cet extérieur rude & morne, par lequel les Bigots & les Hypocrites se firent valoir dans la suite des tems. Ils enseignoient la sagesse avec autant de sévérité & de rigueur, que les Epicuriens la faisoient douce & agréable. Ils se mettoient plus en peine de paroître vertueux que de l'être en effet. Ils rendoient à leur flegme les honneurs de la vertu, & décrioient la *volupté d'esprit* des Epicuriens; comme les crimes les plus énormes. Ils vouloient faire les Héros & les Saints, & ils cachoient sous ce masque les foiblesses les plus basses de la nature.” [S'il n'y a pas de la partialité là-dedans, je ne sai où l'on en trouvera. Mais notre savant Auteur a beau dire, j'aimerois mieux avoir été Epicurète, ou Marc-Aurèle que le meilleur des Epicuriens.]

Aux Philosophes Grecs succèdent les Romains. Les plus fameux d'entre ceux-ci ont été Stoïciens. Ciceron a dit des choses qu'on n'au-

n'auroit jamais attendu d'un Payen. Senèque a aussi des endroits admirables. Pline, Plutarque, & parmi les Poètes, Virgile, Horace, Juvenal, Lucain, ont exprimé des idées fort sublimes sur la Divinité & sur nos devoirs. A quoi l'Auteur joint les idées de Celse sur l'origine du mal, en remarquant qu'elles reviennent à celles du Système moderne sur le meilleur monde.

De cette suite d'autorités M. de Loem infère, que les Payens, qui ont fait usage de leur raison, ont connu le vrai Dieu, & que les différens noms qu'ils donnoient à leurs Dieux se rapportoient à cet Etre Suprême, qui est l'unique source & le maître absolu de toutes choses. Aristote & Senèque, qu'il appelle *notre cher Senèque*, sont encore cités en preuve. Et pour les modernes, on renvoie au Livre de *Stenobus Eugubinus, de perenni philosophia*, & au *Système intellectuel* de Cudworth. On se prévaut aussi de la décision de S. Paul, sur l'inscription de l'Autel d'Athènes, AU DIEU INCONNU.

Il n'y a donc, c'est le résultat de la troisième Réflexion, il n'y a & ne subsiste qu'une seule éternelle Vérité. L'ancienne Théologie est la même que la nouvelle: la différence n'est que dans les degrés de clarté. [Il est certain qu'il y a bien des degrés entre l'Epicurisme & le Christianisme; & il faut avoir de grands talens de conciliation pour rapprocher ces deux doctrines].

Il s'agit à présent de la *Réunion des diverses*
Sec-

Sectes dans la Religion. C'est le sujet de la quatrième Réflexion , mais l'Auteur avertit dans une note , qu'ayant traité cette matière ailleurs & assez souvent , il ne donne ici qu'un abrégé de ses idées.

Il pose d'abord pour principe que tous les Chrétiens sont d'accord sur le fondement de la foi ; & que les différentes explications ne touchent point aux vérités fondamentales. [Seroit-il donc possible qu'on pût nier avec *Arius* la Divinité de J. Christ, ou avec *Socin* sa satisfaction , sans toucher aux fondemens de la foi ?] Or les vérités fondamentales , qui sont bien différentes des profondeurs Divines , suffisent au Christianisme ; & il est d'autant plus essentiel d'en limiter étroitement le nombre que l'uniformité des idées est impossible. Leur diversité ne troublera plus l'union , dès que les forts supporteront les foibles , & que l'on ne se divisera plus pour des idées spéculatives , & pour une Orthodoxie imaginaire. „ Il y a tant d'Eglises , dit notre „ Auteur , tant de Sectes , tant de formulai- „ res de foi , qu'on ne sait de quel côté se „ tourner ”.

Le but de Dieu n'est pas de nous embarras- ser l'esprit par des questions difficiles ; il se borne à nous déclarer clairement sa volonté ; & toute la Religion Chrétienne roule sur ces deux pivots , la foi & l'obéissance. Les Sy- stèmes symboliques , & les principes propres aux Sectes particulières s'opposent à la réu- nion ; & si l'on en croit M. de *Loen* , il ne faut

Tome III. Partie II.

M

pas

pas attendre cette réunion des Ecclésiastiques. [Je crois pourtant que *Tilloison*, *Turretin*, *de Beausobre*, *Lenfant*, *Reinbeck*, *Jablonski* ; je ne veux nommer que des morts, & il y a bien d'illustres vivans qui méritent le même honneur ; auroient aussi heureusement achevé l'Ouvrage de la Réunion, si on leur avoit confié des plein-pouvoirs pour y travailler, qu'une Assemblée des plus habiles Conseillers Laïques. Mais il y a toujours un levain de partialité dans les jugemens de ceux-ci, qui n'est peut-être pas moins opposé à la concorde que les défauts des Théologiens].

M. de Loen pense autrement. Les Ecclésiastiques, dit-il, ne sauroient être Juges & Parties. Il faut qu'un autre Juge les accommode, & les mette hors de cour & de procès. L'Etat Ecclésiastique fait partie de la République. Il faut donc qu'il reconnoisse l'autorité du Gouvernement, & se soumette à ses décisions, *non point dans les choses qui concernent les décisions de la conscience, mais seulement par rapport à la discipline extérieure*, qui tend en général à l'ordre & au repos de la Religion Chrétienne ; autrement il n'y a pas moyen de terminer cette affaire. Un Magistrat, établi conformément aux Loix Divines & Humaines, est supposé avoir dans les causes de Religion autant d'expérience qu'il en faut pour voir l'essentiel & le nécessaire, pour régler le culte extérieur, pour maintenir la paix, & pour défendre les clameurs qui

qui conduisent à la dissension & aux Sectes.

[Il règne ici une grande confusion , & l'Auteur change manifestement l'état de la question. Il s'agissoit tout-à-l'heure de vérités fondamentales ; & nous voici à la discipline & à la forme du culte. Le Magistrat peut régler ces derniers Articles ; donc il peut réunir les Sectes. Mais ne sont-elles divisées que par ces endroits ? L'Eglise Romaine & les Communions Protestantes ne diffèrent-elles que dans des cérémonies ? Alors les Réformateurs ont été de purs séditieux , qui devoient obéir à leurs Souverains , & ne pas troubler la tranquillité publique. Que sont *ces causes de Religion* dont le Magistrat peut connoître ? Qu'est-ce que cet *essentiel* & ce *nécessaire* , pour le jugement duquel *il est supposé* (gratuitement) avoir l'expérience nécessaire ? M. de Loen , s'il lit ceci , va me mettre au nombre des Théologiens bilieux , qui ne respirent que schisme & discorde. Mais il se trompera fort ; je ne suis qu'un Philosophe , ami de la précision dans les idées , de la justesse dans les définitions , & de la solidité dans les raisonnemens. Or je défie que du passage que j'examine on puisse tirer un argument concluant , non seulement pour le but de l'Auteur , mais même pour quoi que ce soit].

Suivons pourtant notre guide , & voyons où il veut nous mener. Il demande que nous dépouillions les préjugés qui nous captivent encore , (par ces préjugés il entend les *For-*

mulaires de foi & les Cérémonies,) & que nous n'ayons pas la sottise de nous brouiller pour l'amour de nos Ecclésiastiques sur des choses que nous n'entendons pas. Il faut supprimer tous les points de Controverse ; (mais cela suppose qu'il n'y en a aucun qui ait pour objet des vérités fondamentales,) & retrancher les abus du culte extérieur.

Après cela tout ira bien. Il n'est plus d'usage de s'en laisser imposer par le Clergé. Le siècle est éclairé. La Théologie est entre les mains de tout le monde. [On le voit bien par les faces bizarres sous lesquelles on la présente]. La paix de l'Eglise peut donc se faire, *même sans le consentement des facultés de Théologie*, qui ont été presque toujours composées de gens qui font profession de se coletter les uns les autres pour leurs propres principes. Cependant M. de Loen veut bien employer dans l'édifice de son nouveau Temple, (il appelle ainsi la réunion de l'Eglise extérieure,) des gens prudents & sages, tant du Bureau que de l'Eglise. Il n'y faut pas grande façon selon lui. „ Nous n'avons qu'à „ réunir dans une sainte dévotion & charité „ nos Hymnes, nos Cantiques, nos Pseaumes, & nos Harpes. Nous n'avons qu'à „ contempler ensemble la mort & la résurrection de notre Sauveur”. [Mais pour chanter & contempler ensemble, ne faut-il pas quelque accord préalable dans les idées ; sans quoi il y aura bien des dissonances ? N'est-ce pas comme si l'Auteur disoit ; Pour

NON

nous réunir, il n'y a qu'à être d'accord. Le secret est merveilleux; mais où est la recette? Son Temple pourroit donc bien n'être pas plus fréquenté que l'Eglise de concorde dont il parle, & que l'Electeur Palatin avoit fait accommoder pour la réunion des trois Religions. Qu'on n'aille pas au - reste nous attribuer de blâmer les Projets de Réunion que de grands Princes & des Eglises considérables ont formés en divers tems. L'idée en soi est admirable, l'exécution n'est point impossible, mais on voit par les obstacles qui l'ont arrêtée jusqu'à présent, combien elle est difficile; & nous ne croyons pas que le Livre de M. de Loen renferme de nouvelles ouvertures à cet égard].

„ Voilà, (s'écrie-t-il pourtant en finissant
 „ la première Partie,) voilà une concordance
 „ générale, touchant les vérités fondamentales de la Religion entre tous les Chrétiens Catholiques, Luthériens, Reformés, Séparatistes, Piétistes, & enfin quelque nom de Secte qu'ils aient. Voilà l'Eglise invisible qui forme seule la véritable Eglise visible.

La seconde Partie de ce Traité est consacrée à examiner; *Comment on pourroit régler l'extérieur de l'Eglise pour parvenir à cette fin universelle?* Comme il y a beaucoup plus d'arbitraire dans ces matières que dans celles de la première Partie, l'Auteur a pu s'y donner plus d'effort sans courir les mêmes risques. On rencontre pourtant des décisions bien sur-

ptenantes dans les onze Aphorismes suivans, que nous allons rapporter, tels qu'il nous les fournit lui-même, comme un sommaire exact de la seconde Partie.

„ I. Le culte extérieur ne peut pas être
 „ tout-à-fait sans Cérémonies. Il faut ani-
 „ mer le peuple à la dévotion & à l'attention
 „ par des objets sensibles.

„ II. J. Christ nous a délivré de toute la
 „ contrainte de la Loi Cérémonielle. Mais
 „ il n'a pas défendu toutes sortes de Céré-
 „ monies. Il se fit bâtifier, il célébra la Pâ-
 „ que, & observa plusieurs autres rites Ju-
 „ daïques.

„ III. Tout tend dans la Doctrine de J. C.
 „ au Temple vivant de Dieu, c'est-à-dire,
 „ à l'homme intérieur, & au sacrifice de
 „ nous-mêmes, *vivant, saint & agréable à*
 „ Dieu. Rom. XII:1.

„ IV. Si l'on veut donc introduire des Cé-
 „ rémonies dans le culte Divin, il faut qu'el-
 „ les soient telles, qu'elles ne donnent pas
 „ lieu à des idées *obliques*, & ne troublent
 „ point la véritable adoration intérieure & en
 „ esprit.

„ V. On pourroit souffrir des Tableaux &
 „ des Images dans le culte extérieur, entant
 „ que ces objets portent à la dévotion & in-
 „ spirent de bonnes pensées; pourvu cepen-
 „ dant qu'on écartât toute superstition & tout
 „ culte méliant.

„ VI. Le Bâême, comme une Cérémoni-
 „ e édifiante, pourroit être administré dans
 „ les

„ les Maisons aussi bien que dans l'Eglise ,
 „ suivant les occurrences. Mais il faudroit
 „ en bannir les abus insensés & les Compé-
 „ rages”. [Y auroit-il quelque chose d'in-
 sensé dans la démarche d'un Parrain & d'une
 Marraine, qui, présentant un Enfant au S.
 Barême, s'engagent à l'instruire dans la Re-
 ligion, & à suppléer au défaut des Parens,
 au moins quant au spirituel ?] „ *Jean a baptisé*
 „ *d'eau, mais vous serez baptisés du S. Esprit.*
 „ A&. I. 5.

„ VII. NB. Puisque l'usage de la Cène
 „ donne lieu à des divisions & des disputes
 „ infinies, IL SEROIT BON DE SUSPEN-
 „ DRE DU CULTE PUBLIC CETTE
 „ SAINTE PRATIQUE, & de laisser à
 „ chacun la liberté de la faire de la façon
 „ qui conviendrait le mieux à ses idées, jus-
 „ qu'à ce qu'on se fût rapproché là-dessus.
 „ J. Christ dit: *Si quelqu'un entend ma voix,*
 „ *& m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, je*
 „ *souperai avec lui, & lui avec moi.* Apoc.
 „ III. 20.

„ VIII. La Bénédiction du Mariage, l'Or-
 „ dination des Prêtres, la Confession volon-
 „ taire, de même que la Confirmation &
 „ l'Extrême Onction, pourroient être con-
 „ servées, & suivant les circonstances réglées
 „ selon la fin principale de l'ordre, de la foi
 „ & de la piété.

„ IX. Quant au Gouvernement Ecclésias-
 „ tique, les Papes, Evêques, Prélats & au-
 „ tres Ecclésiastiques, pourroient être main-

„ tenus dans leurs charges & dignités , en-
 „ tant qu'ils servent à la Discipline & à l'hon-
 „ neur de l'Eglise. Mais il faudroit qu'ils
 „ n'usassent point de voies de contrainte , ni
 „ d'aucune domination séculière sur les con-
 „ sciences.

„ X. A l'égard des Couvens , on pourroit
 „ établir , ou conserver fort utilement ceux
 „ qui serviroient au bien de l'Eglise , à l'in-
 „ struction de la jeunesse , à l'accroissement
 „ des Sciences , au secours des pauvres & des
 „ nécessiteux , ou même à mener une vie re-
 „ tirée & édifiante.

„ XI. Au reste il faudroit conserver la
 „ paix , l'union & une tolérance Chrétienne ,
 „ tant à l'égard de ceux qui seroient dans l'er-
 „ reur , que par rapport aux objets acciden-
 „ tels , & être extrêmement attentif à ce que
 „ le Règne de J. Christ fût de plus en plus
 „ propagé , aggrandi & fortifié , afin que tou-
 „ tes divisions & Sectes nuisibles , même à
 „ l'égard du culte extérieur , en demeurent
 „ bannies. *Que la bonté & la vérité se rencon-*
 „ *trent ! Que la justice & la paix se donnent la*
 „ *main !* Pl. LXXXV. II,

Ce seroit faire une extrême injustice à M. de
 Loen de ne pas reconnoître en lui les vûes
 d'un excellent Citoyen , & les talens d'un
 Auteur très-éclairé ;

*Vir bonus & sapiens qualem vix reperit unum
 Millias & multis hominum consultus Apollo.*

A R-

ARTICLE II.

Algemeine Historie der Nature &c.

C'est - à - dire ,

HISTOIRE NATURELLE, générale & particulière, avec la Description du Cabinet du Roi. Avec une Préface de M. le Docteur ALBERT DE HALLER, Conseiller de Cour & Médecin du Corps de S. M. le Roi de la Gr. Bretagne, Professeur en Médecine dans l'Université de Göttingen, Membre des Sociétés Royales des Sciences d'Angleterre, de Suède & d'Upsal, & du grand Conseil de la République de Berne. à Hambourg & Leipzig. Chez Grund & Holle, 1750. in quarto. Tome I. en deux Parties avec figures.

Ce n'est pas de l'Ouvrage même de M. de Buffon & d'Aubenton que nous avons dessein de parler dans cet Article. Les trois Extraits, que nous en avons donné dans ce Journal, nous dispensent de cette tâche. Mais, après avoir annoncé cette Traduction, comme bien faite & bien imprimée, nous voulons faire rouler notre Extrait sur le contenu de la

M 5 bel-

belle Préface que *M. de Haller* a mise à la tête de cette Edition. Et ce sont ses idées que nous allons mettre sous les yeux du Lecteur.

Les opinions des hommes sont assujetties à la tyrannie de la Mode, qui entraîne des siècles & des Peuples entiers, sans qu'il y ait d'autre raison de créance, ou de conduite, que des usages arbitraires, dont on ne sauroit prouver qu'ils aient mérité d'être introduits, ou qu'ils méritent d'être conservés. Un torrent vient à la fin qui les emporte, & qui en apporte d'autres à leur place. On diroit que les hommes sont purement passifs au milieu de toutes ces révolutions. Comme ils vivent des alimens de la contrée où le sort les a placés, ils se nourrissent de même pendant toute leur vie des Dogmes qu'ils ont sucés avec le lait.

Les Savans ont voulu s'élever au-dessus du vulgaire, & tournant en ridicule les chimères dont il se repaît, ils ont bien travaillé pour préparer à l'esprit des viandes encore plus creuses & plus chimériques. Il y a un peu plus d'un siècle que l'Europe vit la ruine du long despotisme d'Aristote; mais qu'est-ce qui s'établit sur les débris de l'Ecole? La manie des hypothèses, la démangeaison de tout expliquer, de faire agir la Nature par une prétendue Mécanique, qu'on prétendoit être celle dont le Créateur s'est servi pour la production de l'Univers. De là les Tourbillons, les trois Elémens, la matière subtile, les vis, les écouls, toute cette Fabrique des Mondes, où il ne falloit que de la Matière & du Mouvement.

Ce

Ce travers ne dura pas aussi longtems que l'auroient souhaité les Philosophes qui cherchoient à accréditer de pareils Systèmes. Il en est de ce que l'Imagination produit, comme de ces Métaux contrefaits, qui ont l'apparence des vrais Métaux, mais qui ne peuvent soutenir aucune épreuve. Les disputes, que ne manquent jamais d'exciter l'orgueil & la malignité du cœur humain, ne tardèrent pas à découvrir le faux des nouvelles Hypothèses. L'éclat de la nouveauté s'étant une fois terni, on vit mieux les défauts qu'elle avoit comme éclipsés. Mais ce fut à quoi se bornèrent les efforts des combattans ; ils se percèrent réciproquement de mille traits, sans qu'aucun pût se vanter d'un avantage décidé. Le Cartésien mit en déroute le Péripatéticien, le Gassendiste trouva l'endroit foible du Cartésien ; & celui-ci, en faisant face à ses Adversaires, les confondit plus d'une fois. Mais toutes ces clameurs ont à-peu-près cessé, toutes ces disputes sont aujourd'hui ensevelies dans un profond oubli.

Au milieu de ce desordre, la Philosophie ne laissoit pas de prendre des accroissemens réels, & tout-à-fait inespérés. L'heureuse invention de tant d'Instrumens, dont les siècles précédens n'avoient pas eu la moindre idée, fit paroître aux yeux du Physicien étonné de nouveaux objets, de nouvelles propriétés, un nouvel univers. Mais à chaque pas qu'on faisoit dans cette route, on s'appercevoit, que la Nature ne ressembloit point du tout à ces peintu-

tures chimériques que les Philosophes en avoient tracé au fonds de leur Cabinet, & qui n'étoient que la production de leur imagination échauffée. On reconnut que les prétendues causes, qu'on avoit proposées avec tant de confiance, ressembloient aussi peu aux ressorts réels de la Nature, que les Héros de Roman aux véritables.

Les Philosophes dégoutés de voler dans une région où ils ne cessoient de se perdre, aimèrent mieux marcher à pas de tortue, & pour ainsi dire ramper, pourvu que cette lenteur les menât sûrement au Vrai. Ils se mirent donc des espèces d'entraves en adoptant les Mathématiques, & les prenant pour guides dans les recherches de la Physique, dans la pensée qu'elles y porteroient la certitude qui les accompagnent dans toutes les opérations qui leur sont propres. On s'imposa la sévère Loi de ne rien recevoir, qui n'eût le sceau de la démonstration. L'Angleterre fraya la première cette route; la France, & ensuite l'Allemagne, la Hollande, & tous les pays où les Sciences sont en honneur, ne tardèrent pas à l'y suivre. C'étoit à qui abattroit les Idoles, sauf à laisser la place vuide, jusqu'à ce que la Vérité pût la remplir. Les Particuliers déployèrent toutes leurs forces; & les Académies réunissant ces forces particulières les augmentèrent considérablement.

Mais rien n'est plus difficile aux hommes, en quelque genre que ce soit, en Religion, en Morale, en Philosophie, que de tenir un juste
mi-

milieu. On diroit que ce milieu est une ligne sans largeur, sur laquelle personne ne peut s'arrêter. Le Philosophe, honteux d'avoir montré trop de crédulité, crut qu'il ne pouvoit mieux se laver de cet opprobre, qu'en refusant désormais de rien croire. Les Hypothèses avoient été adoptées sans preuves: on ne voulut plus entendre parler d'aucune, de quelques caractères de vraisemblance qu'elle fût accompagnée. Tout ce qui ne pouvoit pas être déterminé par la règle & le compas, ou justifié par le calcul, fut relégué dans la classe des songes & des visions.

La paresse est le penchant inné de l'homme; il y retombe toujours, à moins que des motifs bien puissans ne l'en tirent. Cette moitié des habitans de notre Globe, qu'on appelle Sauvages, ne demandent qu'à être accroupis des journées entières, la pipe à la bouche, pour aller le soir se jeter dans leurs *Hamachs*. La faim & la soif peuvent seules leur faire prendre de tems en tems l'arc & les flèches, la ligne & l'hameçon. Les Européens sont actuellement ceux qui paroissent avoir le plus de *force élastique*, s'il est permis de parler ainsi. La Gloire, la Honte, les Exhortations, le Desir de la nouveauté, sont autant d'aiguillons qui les animent aux entreprises souvent les plus pénibles & les plus périlleuses. Mais si vous y regardez de près, la paresse n'est pas bien loin, elle les rappelle souvent à ses douceurs, & elle captive même des milliers d'hommes, qui seroient très-propres à agir.

C'est

C'est elle, qui, sous le voile de la superstition, arrête le progrès des Sciences en Espagne, en Portugal, dans plusieurs endroits de l'Italie même, & ailleurs. Pourvu que l'homme ait quelque chose qui lui tienne lieu d'oreiller, il ne demande qu'à s'endormir.

Or rien ne favorise plus le penchant & le désir, dont nous venons de parler, que la rejection de toute hypothèse, fondée sur ce principe, que l'homme n'est pas en état de rien connoître, que la Nature se dérobe à toutes ses recherches, que la Vérité est au fonds du Puits, d'où personne n'est en état de la tirer. La conséquence nécessaire de cette persuasion, à mesure qu'elle se répand, c'est l'inaction, le dégoût pour des travaux dont on croit ne pouvoir se promettre aucun fruit réel, le pyrrhonisme enfin & toutes les extravagances qui marchent à sa suite. Il en sera des Sciences, comme d'un terroir, dont on a reconnu la stérilité : on ne veut plus perdre son tems & ses peines à le défricher. Est-ce la peine en effet de partir, pour faire une longue & pénible marche, qui nous ramène au même point, à l'Ignorance ?

Mais, dira-t-on, il reste toujours une science dont le partage est la certitude ; ce sont les Mathématiques. Toutes les Propositions, qui expriment les propriétés & les rapports des Lignes, des Figures, & des Nombres, sont appuyées sur le fondement inébranlable de la Démonstration. Cela est spécieux, mais cela est-il réellement consolant ? Le Mathématicien
part

part de ses abstractions ; & la route est effectivement invariable depuis le terme d'où il l'a commencée. Mais, ce terme est-il une réalité ? Ces abstractions ont-elles dans la nature des choses quelques Esques qui leur ressemblent ? Pour avoïr une suite de Propositions Mathématiques légitimement démontrées, en fai-je mieux quels sont les vrais Elémens des Corps, quelles sont même les molécules primitives, qui entrent dans la composition des choses matérielles, d'où procèdent la pesanteur, l'élasticité, la force électrique, la force magnétique, ce qui constitue la lumière, le feu, &c. Les structures intérieures des corps organiques ne se dérohent-elles pas à nos regards ? En un mot, que connoissons-nous, & en quoi le compas & la règle peuvent-ils faciliter le progrès de nos connoissances ? Si les unités demeurent indéterminées, que sert-il de faire des sommes & des produits, puisque la preuve manque, & qu'on ne sauroit vérifier leur justesse ?

Au moins, insistera-t-on peut-être, les Mathématiques conservent cette prérogative décidée sur toutes les autres Sciences, qu'elles bannissent les Hypothèses, & qu'elles se font imposer l'invulnérable Loi de n'en associer aucune à leurs Démonstrations. Cette assertion est bien décisive ; mais n'est-elle point un peu téméraire ? Ces abstractions mêmes, dont nous venons de parler, ne sont-elles pas des Hypothèses ; & n'ont-elles pas ce désavantage, qu'il implique contradiction qu'elles

exi-

existent réellement ? Sur-tout cette Géométrie sublime, ce dernier effort de l'Esprit humain, qui élève à la contemplation de l'Infini, & qui assujettit en quelque sorte cet Infini aux calculs, n'est-elle pas uniquement fondée sur une Hypothèse encore plus répugnante que toutes les autres ? L'Infini réel n'est-il pas la plus brillante chimère dont le cerveau puisse se remplir ; & s'il n'est pas réel, ce n'est donc que le terme inassignable où nos connoissances sont absorbées, c'est-à-dire, notre Ignorance déguisée sous ce grand nom.

Le grand Newton, le destructeur des Hypothèses, a-t-il bien pu s'en préserver entièrement ? Ne pourroit-on pas dire de son Système, comme du Corps d'Achille, qu'il n'est pas invulnérable par-tout, & qu'on peut trouver l'endroit fatal ? Il ne faut pas même être un *Euler* pour y réussir ; un simple Artiste, un *Gantier*, en viendra à bout. Sa Matière universelle, son milieu de la Lumière, du Son, &c. ne sont-ce pas là autant d'hypothèses ; & l'arc-boutant même de tout l'Édifice n'en est-il pas une des plus inconcevables ? Après un Philosophe aussi distingué, que personne n'ait honte de ne pouvoir former une chaîne de Démonstration, dont tous les chaînons soient de la même force ! Si le vraisemblable cesse d'être une monnaie courante en Philosophie, la rareté des espèces deviendra bien grande ; & ceux qui paroissent les plus riches, par une semblable réduction, se trouveroient fort voisins de l'indigence.

Que

Que faut-il donc faire pour prévenir tout désordre dans le cours des vérités, considérées sous l'emblème des Monnoies ? Il faut d'abord mettre à part les vérités démontrées ; c'est de l'Or pur, il est rare, il s'en faut bien qu'il suffise pour les besoins du commerce. Si l'on prenoit la résolution de refuser tout ce qui n'est pas Or, il n'y auroit qu'à cesser d'étudier, d'enseigner, d'écrire & de faire des recherches. On doit donc mettre en oeuvre d'autres métaux moins précieux, on recourir à l'alliage, & répandre des espèces d'un titre & d'un aloi plus bas ; mais en ne leur attribuant que leur juste valeur. Il n'y a point de surprise ; & par ce moyen l'activité du commerce est soutenue. Voici du vrai ; voilà du vraisemblable, & ce dernier l'est à tel ou tel degré. Bien loin de traiter de faux Monnoyeur le Philosophe qui se conduit ainsi, il mérite d'être considéré comme un bon Citoyen, comme un homme utile, & d'être encouragé dans ses occupations.

Il n'y a sans contredit point d'autre parti à prendre que celui qu'on vient d'indiquer. Si l'on ne veut pas renoncer à perfectionner les connoissances humaines, il est indispensablement nécessaire de les cultiver, telles qu'elles sont. Or elles sont un amas de pièces de rapport, d'observations détachées, de fragmens sans liaison pour la plupart, & qu'on cherche continuellement à assortir & à rapprocher. Si ce n'est pas un tas de ruines, c'est du moins un amas de matériaux, la plu-

Tome III. Partie II. N part

part brutes, d'autres plus ou moins travaillées, mais dont aucun n'a été, & on peut bien ajouter, ne sera jamais conduit à cet achèvement, qui emporterait la détermination de son essence, de toutes ses propriétés, & de toutes les modifications dont il est susceptible. Quand on veut tirer de là de quoi faire quelque petit Edifice, (car pour le Palais entier de la Science il n'existera jamais, & tous ceux qu'on a présentés comme tels sont de simples Châteaux en l'air,) quand on veut, dis-je, se borner à quelque Edifice particulier, quelque petit qu'il soit, il faut y mettre du bois, du plâtre, des matériaux qui ont peu de prix & de consistance; pour lier les autres, en attendant qu'on trouve le moyen d'enchaîner les matériaux précieux & solides les uns dans les autres, sans aucun ciment étranger.

Les Hypothèses ainsi employées ne méritent point l'opprobre dont on veut les charger. Elles ne sont pas la vérité; mais elles nous consolent de l'absence de la vérité, & servent souvent à nous la faire découvrir. C'est au moins un fil qui guide dans les recherches, & qui conduit au neuf, si ce n'est pas toujours au vrai; aussi n'y a-t-il point d'inventeur qui ne s'en soit servi. La fameuse Règle de *Kepler* fut d'abord une imagination de cet Astronome, dénuée de preuves, & même de vraisemblance: soumise à l'examen, elle est devenue une vérité démontrée, sur laquelle *Newton* a bâti toutes celles qui composent son fameux Système. Les Alchimistes se font d'agréables illusions, ils

ils ne rêvent que de monts d'or, ils n'ont en tête que des Métamorphoses plus inouïes que celles d'Ovide; mais, chemin faisant, & par toutes sortes de tentatives pour le grand Oeuvre, ils ont trouvé bien des choses curieuses & utiles. Les plus célèbres Botanistes se font des principes arbitraires pour déterminer les Classes, les Ordres, les Genres & les Espèces des Plantes. Il n'y a point encore de Système Botanique qui ait détruit tous les autres, en portant avec soi sa démonstration. Cependant ces diverses Hypothèses ont rendu des services infinis, en contribuant à débrouiller peu-à-peu une multitude immense de productions qu'il est si difficile de distinguer exactement entre elles. Dans cette science, chaque Hypothèse a presque toujours été un pas de plus vers quelque vérité. Ceux qui n'ont voulu s'assujettir à aucune méthode, & qui se sont bornés à de simples descriptions, quelque habiles qu'ils aient été d'ailleurs, ont fort peu contribué aux progrès de la Botanique. *Classe & Boissier*, deux des hommes les plus versés dans cette étude, sont tombés dans ce défaut. Ils présentent les Plantes comme elles leur tombent sous la main, sans y mettre un ordre, sans indiquer leurs conformités, sans fournir le moindre soulagement à la mémoire. Aussi la plupart de leurs Descriptions sont si chargées, qu'on ne peut presque s'en servir aujourd'hui, depuis que tant de bonnes Méthodes ont débarrassé tout le superflu. *Classe*, qui vivoit dès le tems

de ces deux Botanistes , & qui avoit pris l'esprit systématique dans l'école des Péripatéticiens , eut la première idée de ranger les Plantes en Classes ; mais , comme il n'étoit pas possible qu'il en suivît du premier coup. les vrais caractères , il prit pour se guider les fruits , & se borna même à ceux qui contiennent la semence. Avec cela il n'y avoit pas moyen d'aller bien loin ; & cependant *Cesalpini* fit plus que personne n'a fait depuis *Théophraste* jusqu'à *Tournefort*. Celui-ci , qui n'acquiesce pourtant le degré d'autorité auquel il est parvenu qu'environ trente ans après sa mort , devint une espèce de Législateur. *Linnaeus* est pourtant venu le troubler dans la possession de ses droits ; & , suivant *M. de Haller* , il a élevé la Botanique à un si haut degré de splendeur & de perfection , qu'elle surpasse à présent toutes les autres Sciences en ordre & en précision ; & que , comme les Romains envoyèrent chercher les Loix des XII. Tables en Grèce , ceux qui étudient d'autres parties des Règnes de la Nature empruntent des Botanistes les Règles de leur Art.

Voilà les Hypothèses justifiées *à posteriori* par des exemples ; elles peuvent l'être *à priori* par des raisons. Quand les hommes doivent agir , leur activité est proportionnée à la force du ressort qui les met en mouvement. Dans le cours de la vie , c'est à l'hypothèse des succès souvent les plus incertains qu'on sacrifie son repos , ses biens , sa vie même. Il n'y a qu'à lire les excellentes réflexions que *M. de Montes*

sesquion fait dans son *Esprit des Loix* sur les principes des différentes sortes de Gouvernement, on y verra que le grand art de mener les hommes consiste à leur faire adopter quelque hypothèse, comme sont celles de l'honneur, du bien public, de l'amour de la Patrie. S'il n'étoit possible de les faire arriver à l'action que par la route de la démonstration, tous les liens de la Société seroient inconnus, ou du-moins sans force.

Il en est de même dans les Sciences. Donner son nom à un système, transmettre à la postérité des opinions qui dominent sur les autres, ou qui tout-au-moins aient un nombre considérable de Sectateurs, c'est une perspective aussi ravissante pour un Philosophe, que la conquête du Monde pour Alexandre. Application, fatigues, tems, dépenses, rien ne coûte; toutes les forces de l'esprit & du corps se réunissent pour arriver à ce laurier de l'immortalité. *Linnaeus* auroit-il compté & mesuré les parties les plus délicates d'un nombre infini de fleurs, s'il n'avoit eu l'espérance d'y trouver la base d'un Système, qui portera son nom pendant la suite des siècles? *Newton* s'est livré aux mêmes travaux pour diviser les rayons de la Lumière, & pour arriver par ses expériences répétées à l'Hypothèse qu'il a formée sur ce sujet? L'Amour de la vérité est un beau motif; mais seroit-il toujours suffisant pour suggérer de pareilles entreprises?

Ce n'est pourtant pas là le seul avantage

des Hypothèses ; elles en ont que les Philosophes les plus desintéressés, les moins avides de gloire, doivent reconnoître. Tel est celui de faire naître des Questions, auxquelles on n'auroit jamais pensé, sans les suppositions préalables qui les ont produites. Ces Questions conduisent à des Expériences, & ces Expériences à des vérités de fait, à des découvertes qui lèvent de plus en plus le voile sous lequel la Nature s'efforce de dérober ses opérations. Les trois Systèmes qui ont été reçus en Astronomie ont engagé les Astronomes à observer une infinité de choses, qui leur auroient échappé, sans l'ardeur avec laquelle ils travaillèrent à maintenir quelqu'un de ces Systèmes contre les autres.

Toute vraisemblance renferme une partie de quelque vérité, dont le reste nous manque encore. Mépriser & rejeter cette partie, par cela même que ce n'est qu'une partie, c'est le moyen de n'arriver jamais au Tout. Si je veux m'enrichir, il faut que je commence par de petits profits, dont la somme réunie me mettra en état d'en faire de plus grands, jusqu'à ce que j'aye atteint mon but. De même lorsqu'on veut étendre le domaine de la Science, il faut y joindre des terres encore en friche, ou très-peu cultivées, dans l'espérance qu'elles deviendront avec le temps d'aussi bon rapport que les autres.

Enfin les Hypothèses font ce bien inestimable, c'est qu'elles excitent l'émulation parmi les Savans, & qu'il résulte, pour ainsi dire,
de

de la collision de leurs efforts des étincelles de lumière qu'on n'auroit jamais vu briller sans cela. Il en est comme des Jeux Olympiques, ou de tout autre Exercice fameux, dont le Prix combloit le Vainqueur de gloire. Y auroit-il eu tant d'Athlètes en Grèce sans la célébrité de ces Jeux? Y auroit-il tant de Philosophes aujourd'hui, si le goût du siècle tourné de ce côté-là n'encourageoit ceux qui se distinguent dans cette carrière par de pompeux éloges? Et comment se distinguer que par des Hypothèses? *M. de Haller* se cite ici lui-même pour exemple. Si l'on n'avoit jamais contesté l'Hypothèse qui lui est commune avec *Boerhaave*, au sujet de la Respiration, il se seroit borné à l'établir sur une ou deux preuves. Mais les oppositions, qu'il a rencontrées, lui ont fait découvrir de nouveaux moyens de justifier son assertion. Quand on campe dans un pays où l'on est assuré qu'il n'y a point d'Ennemis, on ne pense qu'à rendre le Camp commode & régulier: mais si l'Ennemi paroît, on examine plus soigneusement le terrain, on ne laisse pas le moindre défilé, la moindre éminence, sans avoir tout bien reconnu.

La Figure de la Terre fournit une Controverse encore plus distinguée. *Newton* propose une Hypothèse; *Cassini* la combat. La dispute s'échauffe; on va mesurer les degrés du Pole & de l'Equateur, & l'on rapporte une décision conforme au sentiment de *Newton*. Ce sentiment ne seroit-il pas toujours demeuré une simple spéculation, sans preuves

de fait; si Mr. *Cassini* n'avoit pas mis le sien au jour? Les vérités purement Géométriques, les Axiomes, les notions communes & universelles, n'exciteront jamais de disputes; il n'y a que les Hypothèses qui puissent le faire, & on peut dire que c'est leur privilège.

On ne doit pourtant pas abuser de cette apologie des Hypothèses, comme si elle tenoit à engager les hommes à se contenter des vraisemblances, sans se mettre en peine de la vérité. Non, la Lune n'aura jamais l'éclat & la chaleur du Soleil; elle ne rendra jamais les mêmes services à la Terre & à ses habitans. L'Hypothèse de Ptolomée étoit fautive, on n'en doute plus; personne ne voudroit la réhabiliter, en disant qu'elle est égale à celle de Copernic. Il y en a ainsi une foule d'autres qui sont ensevelies dans un oubli, d'où on ne les tirera jamais. Mais pendant qu'elles ont été en vogue, elles ont pour tant eu leur usage; celle que nous venons de nommer en particulier, a été suffisante pour les usages de la vie commune pendant bien des siècles, & a rendu les mêmes services que celle qu'on lui a substituée. Le tems est venu enfin où l'on a brisé les Cieux cristallins, chassé la Terre du centre pour y placer le Soleil, & racommodé tous les desordres d'un Système qui ne se soutenoit qu'à force de suppositions gratuites. Cela est heureux sans contredit; mais si l'on avoit refusé d'écouter les Astronomes, avant qu'ils eussent pu parler avec cette netteté & cette certitude,

jamais on ne seroit parvenu au point où l'on se trouve, que dis-je, jamais on n'auroit pu expliquer une simple Éclipse, & la crasse ignorance auroit subsisté dans toute sa grossièreté.

Dès-là qu'on laisse à la vérité tout son prix, & qu'on n'attribue à la vraisemblance que celui qu'elle mérite, toute plainte contre les Hypothèses est injuste. Personne ne sauroit y être trompé. Le vraisemblable, en remplissant, pour ainsi dire, les lacunes du Vrai, en liant entre elles des vérités, qui se refusent à une association immédiate, conserve toujours son caractère, & ne tend jamais à l'usurpation. Disons plutôt qu'il ne doit jamais y tendre; car c'est l'arrogance des Dogmatiques qui donna naissance autrefois au Pyrrhonisme; & le plus fameux des Pyrrhoniens modernes n'a paru avoir tant d'avantage sur ses adversaires, que parce que le gros-d'entre eux défendoit de simples Hypothèses avec autant de confiance, que s'ils eussent étalé des Démonstrations d'une évidence irrésistible. Tout homme, qui a fait une Hypothèse, s'en est tellement imbu pour l'ordinaire, qu'à la fin il la change en Thèse; & plus on la lui conteste, plus il s'acharne à la maintenir. Voilà le mal. Mais y en a-t-il de faire une supposition, en avertissant qu'on la fait, en indiquant les raisons qui y engagent, c'est-à-dire, les degrés de probabilité sur lesquels elle est appuyée?

Après toutes ces considérations il y auroit

N 5

beau-

beaucoup d'injustice, si l'on refusoit à ceux qui font de la Nature l'objet de leur application, & qui rendent ensuite compte du fruit de leurs travaux, la permission de mêler quelques conjectures à leurs découvertes, de former des Systèmes, où tout ne soit pas démontré, & de proposer des vraisemblances là où les vérités manquent encore. Bien loin de gâter quelque chose par cette methode, ils font un bien très-considérable : ce sont des pierres d'attente qu'ils posent, & le tems vient où l'on en profite.

Il est naturel d'appliquer ces idées aux savans Auteurs de l'*Histoire naturelle*, générale & particulière, & en particulier à M. de Buffon, qui est le principal entrepreneur de ce bel ouvrage. Il a tout le savoir, tout l'esprit, tout le jugement, toute l'expérience qu'on peut désirer dans un Philosophe; & cependant il a cru pouvoir se permettre d'enchasser dans l'*Histoire naturelle*, qui par son titre même semble ne promettre qu'un tissu de faits & d'observations, des Hypothèses, & même des Hypothèses tout-à-fait nouvelles, tout-à-fait inconnues, & qui semblent entièrement dénuées de probabilité aux Lecteurs qui ne sont pas un peu familiarisés avec les Paradoxes. M. de Haller est persuadé qu'il a très-sagement fait. Quand on suit les autres, on n'arrive presque jamais à rien de considérable. Ceux qui vont à la découverte de nouveaux Mondes font quelque-fois naufrage; mais il leur arrive aussi de revenir chargés de

ri-

richesses. Voudroit-on que *Colomb & Magellan* n'eussent jamais rien tenté, sous prétexte que tant de Navigateurs ont péri sur leurs traces ?

M. de *Buffon* a parfaitement l'air de ces Voyageurs hardis & expérimentés, qui ne cherchent que les découvertes, sans se mettre en peine des peines, ni des risques. Il n'y a aucune des trois Parties de son Ouvrage, qui ont déjà vu le jour, dans laquelle il n'ait hasardé quelques Hypothèses qui lui sont propres. M. d'*Aubenton*, qui s'est embarqué avec lui, paroît vouloir se tenir plus près de terre, & craindre les dangers de la haute mer. Néanmoins, dans la comparaison qu'il a faite entre les organes de la génération dans les deux Sexes, il a adopté une Hypothèse, vieille à la vérité, mais qu'il prétend rajeunir, en l'appuyant sur de nouvelles preuves.

Le Titre de cette Histoire, comme on l'a insinué, promet donc quelque chose de moins qu'il ne donne. On s'attend à une simple Description; & une telle Description bien faite seroit déjà un Ouvrage d'un très-grand prix. Il n'y a guères de Trésor plus riche que celui dont M. de *Buffon* & d'*Aubenton* ont entrepris l'Inventaire; & la curiosité seroit suffisamment excitée & récompensée par une exposition fidèle des Curiosités en tout genre que renferme le magnifique Cabinet du Roi de France. Mais ces Messieurs veulent aller plus loin. Ils ont déjà donné, ils promettent encore des Explications Systématiques de ce qu'il

qu'il y a de plus important dans les opérations de la Nature. Nous aurons une Physiologie des Animaux, un Traité de la structure des Plantes & de l'Agriculture, un Système sur la génération des Pierres & des Métaux, &c. On peut les critiquer, mais on doit bien se garder de les blâmer. Une critique judicieuse, bien loin de leur déplaire, doit entrer dans les vûes qu'ils se proposent en écrivant, comme ils le font : ils connoissent trop les hommes pour croire qu'on leur passera benigne-ment toutes leurs suppositions, & qu'ils parviendront tout d'un coup à la qualité de législateurs. C'est au tems, c'est à des épreuves réitérées, qu'il appartient de conserver celles de leurs Hypothèses, qui sont solidement fondées, & qui pourront un jour avoir le sort de quelques autres, qu'on a mises avec tant de confiance & de succès à la place de la vérité, parce qu'on a tout lieu de croire qu'elles la représentent fidèlement. *M. de Buffon* n'a du moins occupé aucun poste, où il ne soit en état de faire une honorable résistance.

A R T I C L E III.

Nous allons rassembler dans cet Article des morceaux intéressans pour les progrès de l'Astronomie. C'est à sauver de leur perte de semblables Pièces fugitives que les Journaux sont principalement destinés. On va donc lire ici,

I. La

1. La Lettre circulaire que M. de l'Isle a adressée aux Astronomes,

2. Ensuite des fragmens de Lettres de M. de l'Isle, Bouguer, & de Réaumur, à M. Bosc, célèbre Professeur de Wittemberg, & enfin

3. L'Avis de M. de la Caille aux Astronomes.

* * * * *

LETTRE CIRCULAIRE

D E

M. DE L'ISLE

A U X

ASTRONOMES.

à Paris le 29. Janv. 1751.

MESSIEURS,

Je vous envoie l'avis aux Astronomes que M. de la Caille a fait imprimer pour se procurer, dans tous les endroits où il pourra, des observations correspondantes à celles qu'il est allé faire au Cap de Bonne-Esperance, pour la parallaxe de la lune, & autres recherches extrêmement utiles à la perfection de l'Astronomie. Les principales observations, dont on souhaite les correspondantes, sont celles des différences de déclinaison entre les bords de la lune & les étoiles qui passent le plus près des

son

son parallèle, que M. de la Caille a marquées dans son avis. Il ne faut pour cela qu'observer les hauteurs méridiennes de la lune & de ces étoiles avec tout le soin possible, avec les plus grands instrumens que l'on pourra y employer, pour avoir leur différence apparente de déclinaison dans le méridien, à une ou deux secondes près, si cela se peut. Il ne faut pas que l'éloignement où vous êtes du méridien du Cap de Bonne Esperance, ou des autres lieux de l'Europe où l'on fera de semblables observations, vous inquiète; pourvu que ces observations correspondantes se fassent chacune dans leur méridien propre, l'on saura bien les réduire exactement les unes aux autres, ayant égard à leur différence des méridiens, lorsque l'on saura exactement celle du Cap de Bonne Esperance. Il sera seulement nécessaire, que chacun faisant ses observations dans son méridien particulier, marque exactement les momens, que la lune & les étoiles fixes, avec lesquelles on la voudra comparer, passent au méridien. Pour ce qui est de la latitude ou hauteur du pôle des lieux où ces observations auront été faites, quoiqu'il soit avantageux qu'ils soient les plus septentrionaux, qu'il est possible, parce qu'étant comparés avec la latitude australe du Cap, l'on en aura une parallaxe absolue: il sera cependant également utile, que l'on fasse de pareilles observations dans les lieux les plus méridionaux de l'Europe, pour avoir des observations intermédiaires à celles qui se feront au Cap de Bonne

Bonne Espérance, & dans les lieux les plus septentrionaux.

Ces observations intermédiaires serviront non seulement à confirmer la parallaxe que l'on déduira des observations faites dans les lieux extrêmes; mais encore à vérifier la figure de la terre qu'il est nécessaire de connoître ou de supposer connue, pour pouvoir déterminer, par les observations que l'on se propose, la quantité précise de la parallaxe qui convient à chaque lieu. La différence des parallaxes, que les mêmes observations donneroient, suivant différentes figures de la terre, est si grande, que ceux qui l'examineront & en feront le calcul, comme je l'ai fait, jugeront qu'il est absolument nécessaire d'y avoir égard, pour pouvoir déterminer dans chaque lieu la parallaxe qui y convient avec la précision qu'exige présentement l'Astronomie.

- Je n'entrerais pas à présent avec vous, M. dans un plus grand détail sur ce point de théorie, que je vous expliquerai dans mes lettres postérieures. Il n'est présentement ici question que de pratique, & de nous procurer des observations correspondantes à celles de M. l'Abbé de la Caille, dans le plus grand nombre de lieux qu'il sera possible, & faites avec la plus grande exactitude. C'est pourquoi je vous prie de me faire savoir, le plutôt que vous pourrez, à quoi vous voulez bien vous engager à ce sujet, & de quelle manière & avec quels instrumens vous pourrez faire vos observations, afin que je sois en état d'avancer quel-

le

le précision nous en pourrions esperer. Il n'est pas nécessaire de connoître avec la dernière précision la latitude du lieu où vous ferez vos observations. Il suffira de connoître à peu-près la hauteur méridienne apparente de la lune, dans chaque tems que l'on voudra comparer à quelque étoile fixe. Le principal, qu'il faudra connoître avec toute la précision possible, sera la différence de déclinaison des bords de la lune & des étoiles qu'a indiquées M. de la Caille. C'est à cela que chaque Astronome doit s'attacher particulièrement, & si les quarts de cercle, sextans, ou autres instrumens mobiles ou fixes, qu'ils pourroient avoir, & avec lesquels on observe ordinairement les hauteurs méridiennes, si ces instrumens, dis-je, ne sont pas assez grands, ou assez exacts, pour donner la précision d'une ou deux secondes, ils devroient essayer de se servir de longues lunettes, comme de 6. à 7. piés, garnis de bons micromètres. Ces lunettes, quoique mobiles dans le méridien, devroient s'y attacher bien fermement dans le tems de chaque observation, & y rester entièrement fixes, sans être sujettes à la moindre altération, pendant l'espace de tems, entre les passages de la lune & des étoiles, avec lesquelles on la veut comparer. Ce que je dis de la lune doit à plus forte raison s'entendre des observations, par lesquelles M. de la Caille propose de vérifier la parallaxe du soleil par celle de Mars & de Venus. Comme la différence d'une ou deux secondes est de quelque importance dans

cet-

cette recherche. Vous jugez bien, Messieurs, avec quelle précision elle doit être observée; ainsi je ne saurois trop recommander aux Astronomes d'y redoubler leurs attentions.

La parallaxe du soleil se pourroit aussi déterminer immédiatement sans se servir des Planètes de Mars & de Venus, & cela, en comparant seulement le soleil avec des étoiles fixes les plus voisines de son parallèle. C'est ce que M. de la Caille s'est aussi proposé de faire au Cap de Bonne Esperance, quoiqu'il ne l'ait pas marqué dans son avis. Il m'a prié d'en avertir les Astronomes qui seroient en état de faire cette observation avec toute la précision qu'exige une recherche si délicate. L'observation ne consiste qu'à observer la différence de déclinaison du soleil & des principales étoiles dans le parallèle desquelles il passera. Ce qui se pourra faire en fixant une longue lunette dans le méridien à la hauteur à laquelle le soleil doit passer, & la laissant immobile jusqu'à ce que quelque étoile fixe de la première ou de la seconde grandeur, fort voisine du parallèle de l'un des bords du soleil, y vienne à passer, & enfin à marquer avec le micromètre, que je suppose être dans cette lunette, la différence des déclinaisons du bord du soleil.

J'aurois encore bien d'autre chose à vous mander, Messieurs, au sujet de l'avis de M. de la Caille, que je diffère jusqu'à ce que j'apprenne par votre réponse, si vous voulez bien contribuer à un si utile projet.

Tome III. Part. II.

O

J.

Je vous ai parlé, Messieurs, de l'utilité des observations intermédiaires, ou faites dans les lieux les plus méridionaux de l'Europe, pour constater la véritable grandeur de la parallaxe de la lune, & en même tems vérifier la figure de la terre, pourvu que ces observations intermédiaires fussent comparées avec celles qui seroient faites dans le plus grand éloignement possible tant au Nord qu'au Sud. La même chose se pourroit encore obtenir d'une manière assez concluante, si les Astronomes vouloient bien se donner la peine de rechercher la quantité de la parallaxe horisontale par les parallaxes horaires, suivant la methode de M. Cassini, dans son traité de la Comète de 1680. Car il y a un rapport entre la parallaxe horisontale qui convient à l'Equateur, & celle qui convient à chaque latitude, & ce rapport depend de la figure de la terre. Ce n'est pas pour déterminer ce rapport que je propose, que différens Astronomes observent la parallaxe horisontale; mais je suppose, que par la figure de la terre connue l'on ait calculé, de combien la parallaxe horisontale qui convient à chaque latitude est plus petite que celle de l'Equateur. La différence ne va qu'à peu de secondes pour la latitude de 20. 30. & 40. degrés, mais cette parallaxe horisontale, qui convient à l'Equateur, étant supposée connue, le rapport qu'elle a avec les parallaxes de hauteur pour différentes latitudes, est si considérablement différent dans les différentes figures de la terre, que l'on pourra en tirer des

con-

conséquences non équivoques sur la figure de la terre, si l'on joint la détermination des parallaxes horisontales par l'observation des parallaxes horaires, avec celles des parallaxes de hauteur par les différences de déclinaison, dont j'ai parlé ci-dessus. Je recommande donc à chaque Astronome, sur-tout à ceux qui sont les plus méridionaux de l'Europe, de vouloir bien observer les parallaxes horaires de la lune, ou ses parallaxes en ascension droite avec tout le soin possible, pour en conclure la parallaxe horisontale. Ces observations consistent, comme l'on fait, à déterminer les différences des passages des bords de la lune, & de quelque étoile voisine, & cela non seulement vers le méridien, mais fort loin du méridien, tant à l'Orient qu'à l'Occident. L'on s'est principalement attaché jusqu'ici à prendre des parallaxes horaires vers le cercle de 6. heures, parce que la parallaxe d'ascension droite y est la plus grande; c'est tout ce que l'on peut faire, lors que la lune est dans l'Equateur, parce qu'alors étant dans le cercle de 6. heures, elle est en même tems voisine de l'horison; mais lorsque la lune a une grande déclinaison septentrionale, on peut l'observer assez près de l'horison, & assez loin du cercle de 6. heures, dans laquelle situation la parallaxe d'ascension droite peut être encore plus grande que la parallaxe horisontale, comme M. Cassini l'a démontré dans ses *Elemens d'Astronomie*; outre que faisant les mêmes observations tant à l'horison oriental, qu'à l'occ-

l'occidental, on peut avoir plus du double de la parallaxe horisontale &c. Tout ce que l'on peut objecter à cette manière de déterminer la parallaxe de la lune, c'est qu'il y faut nécessairement employer la mesure du tems, dans laquelle l'erreur de chaque seconde en produit une quinze fois plus grande dans les parties du cercle; mais en faisant cette observation avec toute la précision possible, quant à la mesure du tems, & multipliant les passages pour avoir plus de certitude par leur quantité, il me paroît que l'on peut parvenir à une précision suffisante, comme on a la preuve par les parallaxes horaires des Planettes de Venus & de Mars, que nos plus habiles Astronomes, & nos plus exercés observateurs ont pu déterminer assez exactement, pour en pouvoir conclure la parallaxe du soleil à peu de secondes près.

(*) Ceci, Monsieur, est la Copie d'une Lettre circulaire, que j'ai composée pour être envoyée à tous les Astronomes de l'Europe; ainsi je n'ai pas dû manquer de vous l'envoyer aussi, à cause de la curiosité qui vous a porté à faire jusqu'ici toutes les belles observations que nous avons de vous. Je n'espère pas à la vérité, que vous puissiez correspondre dans vos Cantons aux observations de M. de la Caille, vu l'état de vos instrumens, puisqu'on n'a

(*) Ce qui suit s'adresse à M. Rose, aussi-bien que les deux fragmens qui viennent après.

n'a pas chez vous de quart de cercle assez grand, ni assez exact, pour être assuré des différences de déclinaison à une ou deux secondes près. Il n'y auroit d'autre ressource pour vous, que d'y employer une lunette de 5. à 6. piés, garnie d'un bon micromètre, pourvu que vous trouviez un lieu propre à l'attacher fermement aux environs du méridien aux différentes hauteurs de la lune. Mais j'apprehende que cette difficulté, & peut-être aussi le peu de tems que vos autres occupations vous laisseront pour ce travail, ne nous prive de ce que nous pourrions d'ailleurs esperer de votre courage & habileté dans les observations. Comme j'ai appris de M. de Reaumur, qu'il vous a envoié l'avertissement de M. de la Caille, je vous prie de donner l'un des deux que je vous envoie ici, qui sont rognés, à M. Weidler, & d'envoier l'autre aux auteurs des Actes de Leipfig, pour l'y insérer dans son entier. Vous me ferez plaisir si vous voulez bien aussi traduire en Allemand ou en Latin la Lettre circulaire que je vous envoie, pour la faire imprimer dans les nouvelles Litteraires de Leipfig si elles se continuent. Si elle est trop longue vous la pourrez partager en deux, ou la faire imprimer comme une lettre que je vous écris. M. de la Caille, qui en partant m'a chargé de la plus grande partie de la distribution de son avertissement, m'a prié de vous remercier de sa part sur une lettre de politesse que vous lui avez écrite, & à laquelle il n'a pas eu le tems de répondre. C'est du Port de

l'Orient qu'il m'écrivit cela, la veille de son embarquement le 20 Novembre dernier. Il me dit aussi de vous promettre de sa part un exemplaire des éphémérides qu'il fait imprimer. — J'ai ensuite reçu votre lettre du 9 Avril 1749. qui ne m'a été remise par M. Kühn que le 7, Août dernier. Comme il n'est pas venu me revoir, je n'ai pu faire les commissions que vous me demandiez des verres de lunettes de 3. ou 4. piés, pour comprendre, à ce que vous dites, deux fois, ou deux fois & demi, les diamètres du soleil & de la lune perigés. Je crois que vous entendez par-là des objectifs disposés pour observer les distances des objets celestes dans l'étendue de deux ou 3. degrés, suivant la methode de M. Bouguer. Si c'est dans ce dessein, je vous prie de vous expliquer, parce que ces objectifs ont besoin d'être coupés chacun par la moitié, & que je ne sais pas, si vous serez chez vous en état de faire construire cet instrument, sans en avoir au moins un dessein — — —

Je suis avec tout l'attachement possible

MONSIEUR,

Votre tr. h. & tr. ob. serv.

DE L'ISLE.

Il y a un siècle, Monsieur, que je n'ai eu l'honneur de vous écrire. Permettez moi de vous demander de vos nouvelles, en vous
mar-

marquant l'extrême plaisir avec lequel je les reçois. Nos journaux nous en ont appris dans lesquelles nous nous sommes tous intéressés infiniment. Voici, Monsieur, un programme qui vous mettra au fait de toutes les différentes vues qu'a eues M. l'Abbé de la Caille en allant au Cap de bonne Esperance. Il partit il y a trois semaines, ou un mois, il passe sur un des navires de notre Compagnie des Indes, qui doit le laisser au Cap en y relachant. Il est question maintenant pour nous d'avoir des observations correspondantes, & je suis bien sûr, que nous ne pouvons mieux nous adresser qu'à Wittemberg, pour en avoir d'excellentes. Recevez les assurances — — —

Je souhaite que vous ayez été plus heureux que nous autres la nuit précédente. Nous n'avons vu la lune qu'au travers des nuages, ou par quelques trous.

à Paris le 14. Déc. 1759.

MONSIEUR,

Votre tr. b. & tr. ob. serv.

BOUGUER.

Je me suis chargé, Monsieur, avec plaisir de vous faire parvenir la lettre de M. Bouguer, que vous trouverez ci-jointe. En vous

O 4

l'en-

l'envoyant j'ai une occasion de vous assurer, que pendant cette année, & tant que je vivrai, mes sentimens pour vous seront tels qu'ils ont été dans les années précédentes, je ne saurois guère dire davantage. L'estime que j'ai pour vous, & l'amitié que vous avez pour moi, les ont fait naître, & ni l'une ni l'autre ne sauroient être altérées par le tems. —

Je ne sais si M. Bouguer, qui vous parle dans sa lettre du voyage de M. l'Abbé de la Caille au Cap de bonne Esperance, y a mis l'avis imprimé, que cet Abbé si zélé pour le progrès de l'Astronomie, & si capable d'y contribuer, a publié avant son départ. Je vous envoie un exemplaire de cet imprimé, très-certain, que vous ferez les observations qu'on y desire, autant que vos occupations vous le pourront permettre. D'ailleurs vous avez le secret de trouver du tems pour fournir à tout; moi j'en fais à peine trouver actuellement pour vous renouveler les assurances du parfait & tendre attachement, avec lequel je me fais gloire d'être

à Paris ce 22 Janv, 1753.

MONSIEUR,

Votre tr. h. & tr. ob. serv.

DE REAUMUR.

AVIS

AVIS AUX ASTRONOMES.

Par M. DE LA CAILLE, de l'Académie Royale des Sciences, à l'occasion des observations qu'il va faire par ordre du Roi dans l'Hémisphère austral.

Depuis que j'ai eu l'honneur d'être reçu parmi les Astronomes de l'Académie Royale des Sciences, j'ai entrepris & suivi un long travail sur les Etoiles visibles sur l'horison de Paris. L'Académie ayant souhaité que cet Ouvrage fût completé, en observant de la même manière les Etoiles Australes, & que les observations en fussent faites dans un lieu où l'on pût en même tems déterminer la parallaxe de la Lune, & à l'occasion de l'opposition de Mars péricée, & de la conjonction inférieure de Venus, faire de nouvelles tentatives pour établir la parallaxe du Soleil; j'ai reçu des ordres du Roi pour aller passer une année au Cap de bonne Esperance, avec l'agrément des Etats Généraux de Hollande. Mais parce qu'on ne peut parvenir à la détermination exacte des parallaxes, que par des observations concertées, & faites en même tems aux deux extrémités d'un arc du méridien, j'invite tous les Astronomes, fournis des instrumens convenables, à prendre part à ces recherches, si intéressantes pour le progrès de l'Astronomie & de la Navigation. Je les prie d'observer les

O 5

hau-

hauteurs méridiennes des astres suivans , aux jours qui seront marqués ci-dessous , ou du moins de déterminer avec un Micromètre , appliqué à une Lunette de six à sept piés , les différences de déclinaison entre ces astres , vers le tems de leur passage par le méridien , en marquant exactement le tems vrai de chaque observation.

Voici la manière suivant laquelle je compte exécuter ma partie ; & les raisons du choix que j'ai fait des observations , dont je desirer les correspondantes en Europe.

Au moment du passage des Astres par le Méridien , indiqué par un *Instrument des Passages* , j'observerai leur hauteur avec un Sextans de six piés de rayon , d'une construction très-solide , garni d'un Micromètre , d'une Lampe , d'une forte Loupe , & en général de tout ce qu'on a imaginé de propre à rendre les observations commodes & exactes. Lorsqu'il s'agira d'observer Mars ou Venus , j'aurai soin que le fil à plomb batte sur le même point de la division , & ne souffre aucune espèce de dérangement dans l'intervalle du passage de la planette & de celui de l'Etoile à laquelle je la rapporterai ; de sorte qu'il n'y aura que la marche du curseur du Micromètre , qui mesurera la différence des parallèles.

J'observerai toujours la hauteur méridienne du bord de la Lune ou de Venus qui se trouvera terminé , & celle du bord Boréal du disque de Mars.

Pour

Pour la Parallaxe de la Lune.

Parmi les Étoiles qui se trouvent chaque jour sur le parallèle de la Lune, j'ai choisi préférablement aux autres, 1°. celles de la première ou seconde grandeur, parce qu'on peut les observer sans éclairer les fils 2°. Celles qui passent au Méridien presque en même tems que la Lune; 3°. Celles dont la déclinaison est boréale & de 7 à 8 degrés, parce qu'elles passent au Méridien à la même hauteur vue de Paris & du Cap; & qu'elles donnent par conséquent la plus grande somme des parallaxes, & les moins altérées par la réfraction. 4°. Celles qui ne passent au Méridien qu'environ trois heures avant ou après la Lune, parce qu'un changement considérable dans la température de l'air rendroit les réfractions d'autant plus inconstantes, que l'intervalle de tems entre les passages de la Lune & des Étoiles seroit plus long. 5°. Celles qui donnent la parallaxe dans les oppositions ou dans les Quadratures de la Lune Apogée ou Périgée, à quelque distance de la Lune qu'elles soient. 6°. Celles qui sont vers les limites de la plus grande déclinaison de la Lune, parce qu'alors la connoissance précise du moment du passage de la Lune au Méridien est moins nécessaire. Ce sont-là les raisons de la préférence que j'ai donnée aux Étoiles suivantes.

Les tems marqués ici sont pour le Méridien de Paris: & la marque ☉ désigne les observations qu'il est plus important de faire.

1751.

220. AVIS AUX ASTRONOMES.

1751.
M A R S.

Passage au Méridien.

H. M.

4	☾	5	53
	♄ II	6	59
	♅ II	7	7
5	☾	6	51
	♄ II	6	55
	♅ II	7	3
	♄ II	8	0
6	♄ II	7	41
	☾	7	48
8	☾	9	28
	♄ ♀	10	39
9	☾	10	10
	♄ ♀	10	27
10	☾	11	4
	♄ ♀	12	20
11	☾	14	49
	♄ ♀	11	50
	♄ ♀	13	1
13	☾	13	15
	♄ ♀	13	37
17	♄ ♀	15	56
	☾	16	19
20	♄ ♀	18	49
	☾	18	50

A V R I L.

6	☾	9	11
	♄ ♀	11	49

1751.
A V R I L.

Passage au Méridien.

H. M.

7	☾	9	55
	♄ ♀	11	23
	♄ ♀	12	19
13	♄ ♀	14	18
	☾	14	22
14	♄ ♀	14	14
	☾	15	12

M A I.

9	☾	11	36
	♄ ♀	12	45
10	☾	12	24
	♄ ♀	12	36
11	♄ ♀	12	32
	☾	13	12
12	♄ ♀	12	28
	☾	14	1

J U I N.

7	♄ ♀	10	44
	☾	11	7
8	♄ ♀	10	40
	☾	11	55
9	♄ ♀	10	36
	☾	12	45
10	☾	13	34
	♄ ♀	13	40

J U I L.

1751.
JUILLET.

Passage du Méridien.

H. M.

4	δ m	8	52
	(.	8	56
7	(.	11	24
	π +	11	48

A O U T.

2	(.	8	26
	π +	10	1
3	(.	9	16
	π +	9	57
13	γ V	16	7
	(.	17	40

SEPTEMBRE.

2	β V	9	21
	(.	9	40
7	ζ Pegase	11	24
	(.	13	51
8	γ Pegase	12	52
	(.	14	45

OCTOBRE.

3	(.	10	17
	γ Balaine	13	53
10	(.	17	41
	ζ II	17	45

NOVEMBRE.

12	Pegase	8	2
	(.	10	31

1751.
NOVEMBRE.

Passage du Méridien.

H. M.

3	γ V	11	5
	(.	12	27
	δ	13	39
4	(.	13	29
	δ	14	44
	ζ II	16	11
5	(.	14	31
	δ	14	40
	ζ II	16	7
6	δ	14	36
	(.	15	33
	ζ II	16	3

DÉCEMBRE.

2	(.	12	4
	δ	12	45
	ζ II	14	14
3	δ	12	41
	(.	13	7
	ζ II	14	10
6	δ	15	51
	(.	16	2
7	* Orion	12	43
	(.	16	51
27	(.	7	14
	γ δ	9	41
	* δ	9	57

D E -

1751.
DECEMBRE.*Passage au Méridien.*

		H.	M.
29	☾	9	30
	☽	9	30
	☿	10	49
	♄	12	16
30	☾	10	33
	☽	10	45
	☿	12	12
31	☿	10	41
	☾	11	35
	☽	12	8

1752.

JANVIER.

2	☾	13	34
	♄	13	52
4	Procyon	12	25
	☾	15	18
7	☾	17	34
	♄	17	56
24	☾	6	11
	☽	7	56
25	☾	7	8
	☽	7	28
	☿	8	53
	♄	10	19

1752.
JANVIER.*Passage au Méridien.*

		H.	M.
26	☾	8	7
	☽	8	14
	☿	8	49
	♄	10	15
27	☽	8	45
	☾	9	8
	☿	10	11
29	☽	7	34
	☾	11	8
30	♄	11	53
	☾	12	4
31	♄ Orion	8	45
	☾	12	56

FEVRIER.

1	☾	13	45
	♄	14	37
6	☾	17	38
	☽	17	45
22	☾	5	59
	☽	7	1
	☿	9	27
23	☽	6	57
	☾	6	58
	☿	9	24
26	☾	9	52
	♄	11	17

D.

*Déclinaisons des Etoiles précédentes , pour
l'année 1751.*

	D.	M.		D.	M.
γ	18	4	B γ my	0	6 A
δ	15	53	B δ my	4	45 B
ζ	20	58	B ζ my	0	39 B
ϵ	18	36	B ϵ my	18	50 A
δ	21	12	B δ my	19	6 A
η	22	25	B η my	21	54 A
ξ	20	54	B ξ my	21	23 A
θ	22	31	B θ my	22	4 A
ι	22	37	B ι my	15	33 A
κ	12	48	B κ my	13	47 B
λ	13	11	B λ my	9	33 B
μ	1	38	A μ my	2	10 B
ν	9	13	B ν my	7	20 B
ξ	9	51	A ξ my	5	51 B
π	3	11	B π my		

Il ne faudra pas négliger de mesurer le diamètre de la Lune au tems de son passage au Méridien , lorsqu'on en aura l'occasion , & des Instrumens propres à le donner avec exactitude.

Pour

Pour la Parallaxe de Mars en opposition.

1751.		Passage au Méridien.		Déclinaison Australe.	
		H.	M.	D.	M.
30 Août	* X . . .	1	21	matin	7 10
	♂ . . .	1	22	matin	7 9
31	* X . . .	1	17	matin	7 10
	♂ . . .	1	17	matin	7 15
1 Septem.	* X . . .	1	6	matin	7 26
	♂ . . .	1	13	matin	7 21
2	* X . . .	1	3	matin	7 26
	♂ . . .	1	8	matin	7 26
3	* X . . .	0	59	matin	7 26
	♂ . . .	1	4	matin	7 31
14	♂ . . .	0	13	matin	8 24
	Rigel . . .	5	36	matin	8 31
15	♂ . . .	0	8	matin	8 28
	Rigel . . .	5	32	matin	8 31
16	♂ . . .	0	4	matin	8 32
	♂ Eridan 3	19	matin	8 37	
	Rigel . . .	5	29	matin	8 31
	♂ . . .	11	59	soir	8 36
17	♂ Eridan 3	12	matin	8 37	
	♂ Eridan 3	15	matin	8 40	
	Rigel . . .	5	25	matin	8 31
	♂ . . .	11	55	soir	8 40
18	♂ Eridan 3	8	matin	8 37	
	♂ Eridan 3	11	matin	8 40	
	♂ . . .	11	50	soir	8 43
19	♂ Eridan 3	4	matin	8 40	
	♂ Eridan 3	7	matin	8 37	
	♂ . . .	11	45	soir	8 46

*Cet Asterisque * marque une petite Etoile qui n'est désignée par aucune lettre dans Bayer.*

De-

Depuis le 22. Septembre jusqu'au 8. Octobre, Mars ne s'écarte pas du parallèle de λ qui a $8^{\circ} 58'$ de déclinaison australe, & qui passe au Méridien le 22. Septembre à $1^h 35'$ du soir. Et pendant trois jours avant & après le 1. Octobre, Mars reste à $7'$ près du parallèle de χ , qui passe au Méridien le 1. Octobre à $1^h 38'$ du soir, & de celui de λ de l'Eridan qui passe au méridien à $2^h 38'$ du matin : ces deux Etoiles ayant à-peu-près $9^{\circ} 7'$ de déclinaison australe.

Pour la Parallaxe de Venus.

1751.		Passage au Méridien.			Déclinaison Australe.	
Octobre		H.	M.		D.	M.
13	♀	1	31	soir	23	19
20	♂	7	58	soir	23	28
21	♂ Lievre	4	14	matin	22	32
	♀	0	55	soir	22	33
	♂	9	11	soir	22	31
24	♀	0	38	soir	21	54
	♂	8	25	soir	21	58
	♂	9	17	soir	22	0
25	♀	0	32	soir	21	38
	♂	9	10	soir	21	27
27	♂ Lievre	3	12	matin	20	59
	♂ Lievre	3	35	matin	20	55
	♀	0	20	soir	21	2
Novemb.						
4	♂ Lievre	2	47	matin	18	1
	♂ Grand chien	3	35	matin	17	52
	♀	11	37	matin	18	6
Tome III. Partie II.				P	1751.	

226 AVIS AUX ASTRONOMES.

1751. Novemb.		Passage au Méridien.			Déclinaison Australe.	
		H.	M.		D.	M.
5.	♂ Grand chien	3	32	matin	17	53
	♀	11	21	matin	17	43
6	♀	11	16	matin	17	18
	♂	7	54	soir	17	8
7	♀	11	10	matin	16	52
	♂	9	8	soir	16	50
8	Syrius	3	45	matin	16	23
	♀	11	4	matin	16	24
10	♀	11	53	matin	15	26
	♂	8	24	soir	15	36
12	* Eridan	1	21	matin	14	48
	♀	10	42	matin	14	40
	♂	7	56	soir	14	48
13	♀ Eridan	0	36	matin	14	14
	♀	10	37	matin	14	18
17.	♀	10	18	matin	13	4
	♂ Baleine	10	56	soir	12	56
18	♀	10	14	matin	12	47
	♂ Baleine	10	52	soir	12	56
24	♀	9	51	matin	11	32
	♂ Baleine	8	57	soir	11	30
25	♀	9	48	matin	11	22
	♂ Baleine	8	54	soir	11	30

REMARQUE. Dans un Mémoire inséré dans les Transactions Philosophiques, N°. 348, M. Halley conclut que par le passage de Venus sur le disque du Soleil en Juin 1761, on pourra déterminer la parallaxe du Soleil à

à $\frac{1}{100}$ près ; pourvu qu'on observe ce passage dans de certaines circonstances de tems & de lieux, qui sont détaillées dans ce Mémoire, qu'on peut consulter. Mais quelque déférence que j'aie d'ailleurs pour les sentimens de ce grand homme, cette précision me paroît absolument impossible. Car quand même il arriveroit par le plus grand hazard du monde, qu'un Astronome bien exercé, placé vers l'extrémité boréale de l'Amérique, eût le bonheur de voir l'entrée de Venus sur le disque du Soleil près de son coucher, & le lendemain sa sortie hors du disque du Soleil levant, je ne puis croire qu'il lui fût possible d'en déterminer les instans à 2 secondes de tems près, comme M. Halley le suppose dans son calcul. 1°. Parce que les bords du Soleil voisin de l'horison sont dans une ondulation continuelle, & que les réfractions irrégulières, qu'il souffre, font paroître à tout moment comme de petites portions qui se détachent du disque du Soleil. 2°. Parce que le mouvement rapide du Soleil & de Venus dans le champ d'une lunette, qui grossit beaucoup, rend très-difficile la détermination exacte du moment du contact de leurs limbes. Mais un fait bien constant mettra la chose hors de doute. Le mouvement horaire apparent de Mercure, dans son nœud ascendant & sur le disque du Soleil, est à celui de Venus, comme 3 à 2, & par conséquent on doit déterminer l'instant du contact intérieur des limbes du Soleil & de Mercure avec plus de pré-

cision que celui du Soleil & de Venus. Or en 1743, le Ciel étant fort serein, le Soleil élevé de 23. degrés, des Astronomes des plus habiles, qui observèrent avec d'excellens Télescopes le contact intérieur de Mercure & du Soleil, difféèrent beaucoup entre eux; & la différence alla à plus de 40 secondes de tems. Mais puisque Venus ne décrit sur le Soleil que 4 minutes par heure, & une seconde de degré en 15. sec. de tems; comment cette seconde, à peine sensible dans un long Télescope, sera-t-elle divisible en plus de 7 parties déterminables, comme il est nécessaire, pour avoir les Phases du passage de Venus sur le Soleil à deux secondes de tems près? Au reste ce que je dis ici n'est pas pour m'ériger en censeur des Ecrits de M. Halley, dont j'honore infiniment la mémoire, ni pour diminuer l'idée que l'on a toujours eu de l'utilité de l'observation de ce fameux passage de Venus; mais seulement afin que l'autorité de ce célèbre Astronome ne serve pas de prétexte, pour faire négliger l'occasion de déterminer la parallaxe du Soleil, par les observations que je propose.

ARTICLE IV.

NOUVELLE DECOUVERTE DU PRIN-
CIPE DE L'HARMONIE, *avec une*
Examen de ce que M. RAMEAU a publié
sous

sous le titre de Démonstration de ce Principe. Par M. ESTEVE, de la Société Royale des Sciences de Montpellier. à Paris, chez Huart, &c. 1751. in octavo. pp. 64.

Nous ne nous donnerons qu'une idée abrégée de cette Controverse, parce qu'elle n'est pas de celles qui intéressent le plus grand nombre des Lecteurs.

On appelle *Harmoniques* les sons qui naissent avec le son principal dans le trajet que celui-ci fait dans l'air pour parvenir jusqu'à notre organe. Ils sont connus depuis très-longtems. Aristote en a fait mention. M^{rs}. *Sauveur & de Mairan* s'en sont servis pour l'explication de plusieurs Phénomènes. Mais M. *Rameau* à paru aller plus loin que tous les autres, en avançant qu'il y avoit trouvé le principe de l'Harmonie.

Ce savant Musicien cherchoit quels étoient les intervalles des sons les plus naturels. Après avoir exprimé un son, on peut choisir parmi une infinité d'autres celui qu'on veut lui faire succéder; mais le choix n'est pourtant rien moins qu'égal, & tous ces sons ne se trouvent pas dans l'ordre de la bonne Musique. Pour connoître donc auxquels de ces sons la préférence étoit due, M. *Rameau* consulta ses organes; il essaya des nuances, & trouva certains passages qui lui parurent les plus naturels. Son Antagoniste l'arrête dès

ce premier pas. Cette manière de décider la question lui paroît fautive. L'éducation modèle nos organes ; elle leur fait prendre une forme, & nous habituë à certains sentimens, qui doivent paroître les plus essentiels à notre être, mais qui ne le sont que par accident.

Cependant M. Rameau, voulant pénétrer les principes de son Art, se rend attentif à un son, en entend les harmoniques ; il ajoute tout-de-suite ; la deuxième & la dix septième doivent être les intervalles les plus parfaits. Il ajoute : Ces trois sons formant un accord primitif d'où doivent suivre toutes les règles de l'Art Musical ; celles du chant, telles de l'accompagnement ; tout doit se rapporter à cette origine, & il faut l'y ramener. Voilà le principe de sa démonstration. Dans les combinaisons des harmoniques d'un seul son, il veut trouver tous les sentimens soumis à la Musique.

M. Estève entre ici en lice, en commençant par rechercher la formation & l'essence des combinaisons qui se trouvent dans l'accord formé par les harmoniques, d'où M. Rameau veut tirer tous les préceptes de la composition. Il recherche la cause de ces sons foibles qui accompagnent toujours le son principal, & fait voir que ces sons, produits par notre imagination, doivent être regardés comme un piège qui déguise le principe essentiel.

Comme les sons harmoniques ont leur origine dans les mouvemens des parties diversement élastiques de l'air, notre Auteur déduit de la considération de ces mouvemens une
nou-

nouvelle progression d'Harmoniques, qu'il dit être l'octave; l'octave de la quinte, la double octave de la tierce majeure; ou, si l'on prend UT pour le fondamental, l'ordre des harmoniques est en montant UT de l'octave SOL, UT, MI & SOL. Outre les deux harmoniques que M. Rameau a connus, il y en a donc encore trois autres que l'oreille ne sauroit distinguer; ce qui fait en tout cinq harmoniques, qui se trouvent nécessairement dans l'action mécanique de tout son. Qu'on soit attentif, ou qu'on ne le soit pas; qu'on distingue dans un son les harmoniques, ou qu'on ne les y distingue pas, aucun ne nous échappe, tous se portent à l'organe, & addoucissent par des gradations l'impression principale. Lorsqu'on croit entendre un son seul, on se trompe; c'est par-tout un mélange de sons placés harmoniquement, une harmonie naturelle.

Sans entrer dans les détails que nous fournit M. Estève sur le sujet qu'il discute, il suffit de remarquer que le principal reproche qu'il fait à M. Rameau, c'est d'avoir appelé *Démonstration* ce qui n'en est point. Sa doctrine n'est qu'une simple opinion, par laquelle il affirme, que l'accord appelé parfait est le plus agréable de tous les accords, & qu'étant placé au-dessus & au-dessous du même son, il fournit par ses combinaisons à plusieurs règles de pratique & de composition. Voilà tout: dès qu'il veut remonter plus haut, il ne donne que des indications pour preuves. S'il vouloit trouver le vrai principe de l'Harmonie, il

devoit remonter plus haut, & chercher, pourquoi certains sons s'unissent & produisent des sensations agréables, & pourquoi d'autres se combattent & sont désagréables. Ce sont là, pour ainsi dire, les élémens de la théorie du sentiment sonore.

Un accord est formé de plusieurs sons : chacun de ces sons porte ses harmoniques ; & du premier instant il y a une totalité d'impression qu'il faut mesurer. M. *Esseve* a réduit cette espèce de calcul en deux Tables. La première présente toutes les harmoniques des consonances, en sorte que par une simple inspection on peut savoir ceux qui se conservent, ou qui se détruisent. La seconde sert à prouver que les dissonances ne se conservent aucun harmonique ; excepté la seule septième majeure, qui conserve son quatrième harmonique, savoir le RE de la troisième octave, inférieur à tous les harmoniques des consonances.

Si tout son porte avec soi son accompagnement, c'est-à-dire, ces harmoniques, ce même accompagnement est dans l'ordre de nos organes. Il y a dans le son le plus simple une gradation de sons, qui sont & plus faibles & plus aigus, qui addoucissent par nuances le son principal, & le font perdre dans la grande vitesse des sons les plus hauts. Voilà ce que c'est qu'un son, l'accompagnement lui est essentiel, il en fait la douceur & la mélodie. Ainsi toutes les fois que cet addoucissement, cet accompagnement, en un mot ces harmoniques, seront renforcés & mieux dé-

développés, les sons seront plus mélodieux, les nuances mieux soutenues. Cela fait une perfection, & l'ame doit y être sensible. De là naissent les agrémens des accords consonans. Plus il y aura des harmoniques détruits, moins l'ame sera satisfaite de ces accords; ce sont les consonances imparfaites. Que s'il arrive enfin qu'aucun harmonique ne soit conservé, les sons demeurent privés de leur douceur & de leur mélodie; ils sont aigres, & comme décharnés; l'ame s'y refuse, elle cherche l'addoucissement qu'elle avoit toujours trouvé dans les sons, & ne voyant partout qu'une rudesse soutenue, elle éprouve un sentiment d'inquiétude désagréable: & voilà comment on ne se plaît point aux accords dissonans.

Concluons, ou plutôt proposons la conclusion de *M. Esteve*. Il demeure constant, si l'on s'en rapporte à lui; & ce qu'il dit est en effet très-propre à opérer la conviction; il est constant, que la différence essentielle & fondamentale des accords ne consiste, ni dans les combinaisons qu'avoit donné *M. Rameau*, ni dans une sympathie, un jugement de l'ame, ou quelque sentiment réfléchi, ni dans la variété des battemens, nouveau Principe d'Harmonie que *M. Sauveur* avoit imaginé. Cette différence a pour unique fondement l'action mécanique des harmoniques, conservés dans les consonances, & détruits dans les dissonances.

ARTICLE V.

OBSERVATIONS sur l'Esprit des Loix,
ou l'Art de lire ce Livre, de l'entendre &
d'en juger, par M. * * * Quæ in ne-
mora, aut quos agor in specus. Horat.
Od. XIX. Lib. III. à Amsterdam, chez
Pierre Martier, (c'est une Edition de
Paris.) 1751. in octavo. pp. 198.

L'Avis, qui précède cet ouvrage, est court,
& renferme l'idée distincte du but qu'on
s'est proposé en l'écrivant : ainsi nous com-
mençons par le mettre sous les yeux du Lec-
teur.

„ Le Livre de l'Esprit des Loix renferme
„ de si grandes beautés qu'on ne sauroit trop
„ exhorter le Public à le lire. Mais comme
„ la méthode, que l'Auteur a observée dans
„ le cours de son ouvrage, n'est point à la
„ portée de la plupart des Lecteurs, ou plu-
„ tôt, comme cet Ouvrage n'a point de mé-
„ thode bien suivie, on a cru pouvoir le pré-
„ senter sous un arrangement différent, pour
„ en faciliter la lecture. On trouvera ici ce
„ qu'il y a de plus beau, de plus agréable,
„ de plus intéressant; ce qu'il y a de mieux
„ dit, de mieux pensé dans tout le Livre.
„ On a eu grand soin de ne rien omettre de
„ ce qui peut donner une grande idée du gé-
„ nie

„ nie noble & brillant de l'Auteur. Mais d'un
„ autre côté on n'a point dissimulé les dé-
„ fauts de l'Ouvrage; & au milieu des plus
„ beaux endroits, on a fait remarquer les tâ-
„ ches considérables qui s'y trouvent. On o-
„ se se flatter qu'après avoir lu cette petite
„ Brochure, on connoitra mieux le Livre
„ dont elle rend compte, que si on lisoit le
„ Livre même. On en saura mieux les beau-
„ tés & les défauts, parce que les uns & les
„ autres sont exposés ici dans tout leur jour.

N'est-ce pas prendre un bien grand ton de supériorité que de s'annoncer ainsi pour juge sans appel du prix d'un Ouvrage, dont l'Auteur est assurément un des premiers Citoyens de la République des Lettres, & où il y a une si grande abondance d'idées, accompagnées d'une précision de style si rigoureuse, qu'il faut avoir un trébuchet bien juste, pour pèser tout aussi exactement qu'on se vante ici de l'avoir fait? N'est-ce pas dire à tout Lecteur, quel qu'il soit, qu'il auroit beau lire *l'Esprit des Loix*, qu'il n'en feroit jamais le fort & le foible, comme il le fera, en suivant le guide qui va le conduire? Je ne pense pas qu'on doive tenir ce langage, lors même qu'on peut le soutenir. On le retrouve pourtant presque à chaque page. En voici encore quelques échantillons.

„ Cet Ouvrage admirable, dont tout le
„ monde parle, & que très-peu de gens con-
„ noissent, parce qu'il y en a très-peu qui sa-
„ chent le lire, fait depuis longtems le sujet
„ de

„ de tous les entretiens ; tant il est vrai qu'on
 „ peut s'entretenir longtems de ce qu'on en-
 „ tend le moins. Peut-être même est-ce par-
 „ ce qu'on ne l'entend pas qu'on en parle
 „ tant ; faut-il donc s'étonner si on en parle
 „ mal ? C'est pour *rectifier* là-dessus les idées
 „ d'une infinité de gens , c'est pour les *mettre*
 „ *en état* de suivre l'Auteur dans sa marche ,
 „ toute irrégulière qu'elle est ; ou plutôt, c'est
 „ pour *corriger* l'irrégularité de cette marche ,
 „ & APPRENDRE CE QU'IL Y A A LOU-
 „ ER , OU A CONDAMNER DANS CE
 „ LIVRE , que j'entre dans l'examen de tou-
 „ tes les parties qui le composent. Je sens à
 „ quoi m'engage une pareille entreprise ; dans
 „ quelles forêts , dans quels antres me trans-
 „ porte un semblable dessein.

„ *Quæ in nemora , aut quos agor in specus ?*

„ J'entre dans un Labyrinthe , où l'on ne re-
 „ marque aucune issue. Les sentiers en sont
 „ extrêmement étroits ; encore y trouve-t-on
 „ à chaque pas une infinité de Plantes étran-
 „ gères qu'on est obligé d'arracher pour se
 „ former un passage. On sent quelquefois
 „ que l'on marche dans des chemins déjà
 „ frayés ; mais tout-à-coup on se voit arrêté
 „ par des rochers escarpés , ou par des préci-
 „ pices , dont il est impossible d'appercevoir
 „ la profondeur. D'autres fois on est trans-
 „ porté au milieu d'une riante campagne ,
 „ dans une prairie émaillée , où mille petits
 „ ruis-

„ ruisseaux serpentent agréablement entre les
„ fleurs : on est tout surpris ensuite, après a-
„ voir traversé ces différentes routes, de se
„ retrouver dans des chemins qu'on croyoit a-
„ voir quittés. Car voilà le caractère de cet
„ ouvrage ; il faut aller chercher quelquefois
„ à la fin du second, ou du troisième volu-
„ me, la suite de ce qu'on avoit commencé à
„ lire dans le premier, & le plus souvent ce
„ qui précède n'a aucun rapport avec ce qui
„ suit. Rien n'est à sa place dans ce Livre ;
„ & les plus belles choses y perdent leur
„ prix, parce qu'elles ne sont presque jamais
„ exposées dans le point de vue qui leur est
„ propre. L'obscurité y règne par-tout ; &
„ jusques dans les titres même, dont la plu-
„ part n'annoncent pas toujours ce que le
„ Chapitre renferme.

„ Bien des gens regardent ce Livre comme
„ le meilleur qui ait paru depuis longtems. Je
„ crois que c'est le plus curieux, le plus é-
„ tendu, le plus intéressant, mais ce n'est pas
„ le mieux fait. Le plus curieux, puisqu'il
„ a pour objet les Loix, les Coutumes & les
„ divers usages de tous les Peuples de la
„ Terre. Le plus étendu, puisqu'il embrasse
„ toutes les Institutions qui sont reçues par-
„ mi les hommes. Le plus intéressant, puis-
„ que l'Auteur examine les pratiques qui con-
„ viennent le plus à chaque Société ; qu'il en
„ cherche l'origine, qu'il en découvre les
„ causes, qu'il en expose les effets. L'idée,
„ comme on voit, est admirable, & l'on y
„ trou-

„ trouve d'ailleurs une infinité de grands
 „ traits, d'images frappantes, de pensées neu-
 „ ves, de réflexions profondes, qui prouvent
 „ bien certainement que l'Auteur est un grand
 „ homme, mais qui ne suffisent pas tout-à-fait
 „ pour faire un bon Ouvrage. On souhaite-
 „ roit qu'il y eût plus de choix dans les ma-
 „ tières, de méthode dans la distribution, de
 „ netteté dans le style, de clarté dans les pen-
 „ sées, & sur-tout plus de justesse dans le rai-
 „ sonnement; moins de liberté, de parado-
 „ xes, de longueurs même en bien des en-
 „ droits. Enfin l'Auteur a imaginé un très-
 „ bon Livre, qu'il a mal exécuté.”

L'Esprit des Loix est divisé en DXXIII. Cha-
 pitres, qui, suivant notre censeur, ne servent
 qu'à y répandre la confusion, & à jeter de
 l'embarras dans l'esprit des Lecteurs. On les
 réduit ici à cinq Articles principaux, qui réu-
 nissent sous trois points de vuë les diverses
 matières que comprennent tous les Chapitres.
 Ces Articles sont 1. la Religion, 2. la Mora-
 le, 3. la Politique, 4. la Jurisprudence, & 5.
 le Commerce. Apportons sur chacun de ces
 Articles un Texte de M. de Montesquieu, a-
 vec les Observations de l'Auteur.

I. RELIGION. Texte de M. de M. *Quand
 la Religion Chrétienne souffrit, il y a deux siè-
 cles, ce malheureux partage, qui la divisa en Ca-
 tholique & en Protestante, les Peuples du Nord
 embrassèrent la Protestante, & ceux du Midi la
 Catholique. C'est que les Peuples du Nord ont
 & auront toujours un esprit d'indépendance &
 de*

de liberté que n'ont pas les Peuples du Midi; & qu'une Religion, qui n'a point de Chef visible, convient mieux à l'indépendance du climat, que celle qui en a un.

Observations. „ Voilà en vérité des raisons
 „ bien singulières ! Et moi je dis, que si les
 „ pays du Nord sont devenus Luthériens, si
 „ ceux du Midi sont restés Catholiques, si
 „ une partie de la Suisse est devenue Calvi-
 „ niste, c'est uniquement parce que Luther &
 „ Calvin ont prêché leur doctrine en Suisse &
 „ en Allemagne, & qu'ils n'ont point péné-
 „ tré vers le Midi de l'Europe. Pourquoi n'y
 „ ont-ils point pénétré ? C'est par la raison
 „ toute simple que Luther étoit un Allemand,
 „ & Calvin un François réfugié en Suisse.
 „ L'un est resté dans son pays, parce qu'il y
 „ trouvoit de la protection; l'autre a quitté le
 „ sien, parce qu'il n'y trouvoit point la sûreté.
 „ Si Luther eût débité ses erreurs en Italie ou
 „ en Espagne, & que l'Inquisition n'y eût
 „ point été établie, l'Espagne & l'Italie se-
 „ roient peut-être Protestantes aujourd'hui,
 „ comme la Saxe & le Brandebourg. Calvin
 „ s'est sauvé en Suisse & il y a enseigné ses
 „ opinions; la Suisse est devenue Calviniste;
 „ cela est bien simple, & la même chose est
 „ fort bien pu arriver, quand même les Can-
 „ tons eussent formé un Etat Monarchique.
 „ Pourquoi non ? La Suède, le Dannemarc,
 „ l'Angleterre; les Electorats de Saxe, de
 „ Brandebourg, d'Hanovre, formoient-ils des
 „ Républiques, lorsqu'ils ont embrassé les
 „ nou-

„ nouvelles opinions ; & depuis qu'ils sont
 „ devenus Protestans, ont-ils cessé d'être gou-
 „ vernés par des Souverains ? D'ailleurs les
 „ Républiques de Pologne, de Venise, de
 „ Gènes, de Luques, de S. Marin, de Re-
 „ guse, ne se sont-elles pas toujours parfai-
 „ tement accommodées de la Religion Ca-
 „ tholique ? Aucune d'elles a-t-elle jamais cru
 „ qu'il lui convint mieux de se faire Prote-
 „ stante, à raison de la forme de son Gouver-
 „ nement ? En vérité il est bien étonnant, que
 „ parmi les sept ou huit Républiques que nous
 „ avons en Europe, il n'y en ait que deux
 „ ou trois qui aient adhéré aux sentimens de
 „ Luther & de Calvin, tandis qu'elles avoient
 „ toutes un si grand intérêt à les suivre ; plus
 „ étonnant encore, que, parce que ces deux
 „ ou trois les ont suivis, on vienne nous dire
 „ sérieusement, que la Religion Protestante est
 „ celle qui convient le mieux à toutes les
 „ Républiques.

II. MORALE. Texte de M. de M. *Il y a de tels climats où le physique a une telle force que la Morale n'y peut presque rien. Laissez un homme avec une femme, les tentations seront des chûtes, l'attaque sûre, la résistance nulle. Dans ce pays, au lieu de préceptes, il faut des verroux. . . . Ce n'est pas seulement la pluralité des femmes qui exige leur cloture dans certains lieux de l'Orient, c'est le climat. . . . Il est aussi souvent nécessaire de séparer les femmes des hommes, lorsqu'on n'en a qu'une, que quand on en a plusieurs. C'est le climat qui doit décider de ces choses.*

ses. *Que serviroit d'enfermer les femmes dans nos Pays du Nord, où leurs mœurs sont naturellement bonnes, où toutes leurs passions sont calmes; peu actives, peu raffinées; où l'Amour a sur le cœur un empire si réglé, que la moindre police suffit pour le conduire?*

Observations. „ Ainsi ce n'est guères que le
„ plus ou le moins de chaleur, qui rend en
„ général les femmes plus ou moins vertueu-
„ ses, & la *Morale* n'y peut presque rien. De
„ sorte qu'il en est des femmes dans ce senti-
„ ment, à-peu-près comme du lait, qui reste
„ tranquille dans le vase; ou, qui en sort a-
„ vec impétuosité; selon qu'il est plus près,
„ ou plus loin du feu; ou bien, si l'on veut,
„ on pourra les comparer à ces liqueurs spiri-
„ tueuses, que le chaud, ou le froid, fait
„ monter ou descendre dans le Thermomè-
„ tre. Quand l'air est froid, ou tempéré, la
„ liqueur ne fait aucun effort pour s'échaper
„ hors du tube; mais à mesure que la chaleur
„ augmente, elle s'élève insensiblement, &
„ on la verroit bientôt se répandre avec pré-
„ cipitation, si l'on n'avoit soin de tenir le
„ tuyau bien fermé. Image parfaite de ce que
„ sont les femmes dans les différens climats.
„ Celles du Nord ont les mœurs naturelle-
„ ment bonnes; il est donc inutile de les en-
„ fermer pour les ranger à leur devoir; mais
„ pour celles d'Orient, semblables à cette li-
„ queur vagabonde que la chaleur met en
„ mouvement, elles éprouvent en elles-mê-
„ mes une fermentation si violente, qu'au-
Tome III. Partie II. Q „ lieu

„ *lieu de préceptes, il leur fait des verroux.*

„ Je ne fais s'il y a rien dans tout ceci de
„ trop desavantageux pour le beau sexe : car,
„ si d'un côté on diminuë le mérite des fem-
„ mes vertueuses, on peut dire certainement
„ qu'on rend aussi les autres bien moins cou-
„ pables. En effet que peut-on reprocher à
„ une personne qui s'écarte des règles de la
„ Morale dans des choses où *la Morale ne*
„ *peut presque rien, où le climat décide de tout?*
„ C'est une laitiue que le trop de chaleur em-
„ pêche de pommer, & fait monter en grain-
„ nes. Est-ce la faute de la laitiue ? Non ; c'est
„ tout au plus celle du Jardinier, qui n'a pas
„ eu assez de soin de l'entretenir dans sa fraî-
„ cheur.

„ Mais parmi les femmes, s'il y en a qui
„ aient quelque raison de se plaindre, ce sont
„ celles précisément dont on dit le plus de
„ bien, nos femmes du Nord. Car, outre
„ qu'on diminuë beaucoup le mérite de leur
„ vertu, comme je l'ai déjà dit, on leur ôte
„ encore toute excuse dans le vice. En effet
„ comment justifier une conduite irrégulière
„ dans les pays froids ? Les fautes qu'on y
„ fait y sont personnelles, & on ne peut les
„ attribuer qu'à soi-même, puisqu'on n'y
„ manque jamais de la grace du climat. Mais
„ que dis-je ? Il y a un certain tems de l'an-
„ née, où dans le Nord même les femmes
„ manquent de cette grace, & où par consé-
„ quent elles peuvent faire le mal impuné-
„ ment ; c'est le tems de l'Été. A mesure que
„ les

„ les chaleurs augmentent , la grace du climat
 „ se retire , & la vertu des femmes doit dis-
 „ paroître avec la glace. L'Hyver n'est donc
 „ pas pour elles le tems des plaisirs , ils se-
 „ roient accompagnés de trop de remords ;
 „ mais sitôt que la belle saison se renouvel-
 „ le , elles peuvent commencer à s'y livrer
 „ sans scrupules , elles n'ont plus de grace.”

III. POLITIQUE. Texte de M. de M.

*Il ne faut pas être étonné , que le courage des
 Peuples des climats froids les ait maintenus li-
 bres , & que la lâcheté des Peuples des climats
 chauds les ait presque toujours rendus esclaves.
 C'est un effet qui dérive de sa cause naturelle.*

Observations. „ Le chaud ou le froid ne sont
 „ point la cause naturelle de la lâcheté ou du
 „ courage : (l'Auteur le démontre ailleurs)
 „ ce n'est donc ni le froid , ni le chaud , qui
 „ produit la liberté , ou la servitude ; ce n'est
 „ donc ni l'un , ni l'autre , qui introduit dans
 „ un Etat le Gouvernement modéré , ou le
 „ despotique. Eh ! quoi ; le climat de Mos-
 „ covie est-il donc aussi chaud que celui de
 „ Sparte & d'Athènes ? Cependant le Czar est
 „ un Despote dans ses Etats , & ces deux
 „ dernières villes étoient des Républiques.
 „ La Botte de Charles XII. auroit gouverné
 „ à Stockholm comme un Prince despotique ;
 „ & Denis , avec tout son esprit , son indu-
 „ strie , ses forces , ses richesses , sa Politi-
 „ que , n'a jamais pu se maintenir sur le
 „ Trône de Syracuse. Il fait pourtant bien
 „ froid en Suède , & bien chaud en Sicile ;

Q 2

„ preu-

„ preuve évidente que ce n'est ni le froid,
 „ ni le chaud, qui décide de la forme du Gouver-
 „ vernement; ou, si le climat y fait quelque
 „ chose, ce n'est pas du moins par la raison
 „ que l'Auteur en apporte. En voici une au-
 „ tre, & il me paroît que c'est la bonne.

„ Selon qu'un pays est plus ou moins éter-
 „ du, plus ou moins fertile, il est aussi plus ou
 „ moins propre au Gouvernement despotique,
 „ il convient plus ou moins au Gouvernement
 „ modéré. En Asie, par exemple, il y a de
 „ plus grandes plaines qu'en Europe, elle est
 „ coupée en plus grands morceaux par les
 „ montagnes & par les mers. Comme elle
 „ est plus au Midi, les sources y sont aussi
 „ plus aisément taries, les montagnes moins
 „ couvertes de neige; & les fleuves moins
 „ grossis y forment de moindres barrières. Il
 „ doit donc y avoir par conséquent de plus
 „ grands Empires qu'en Europe; & les grands
 „ Empires supposent une autorité despotique
 „ dans ceux qui les gouvernent.

„ L'Afrique est dans un climat pareil à ce-
 „ lui du Midi de l'Asie, elle doit donc être
 „ aussi dans une même servitude; sans cela il
 „ se feroit d'abord un partage que la nature
 „ du pays ne peut souffrir.

„ En Amérique les petits Peuples barbares
 „ qui demeurent dans les montagnes, ceux
 „ qui habitent dans les Îles & sur le rivage
 „ de la Mer, ont toujours été plus difficiles à
 „ soumettre, plus ennemis de la servitude, que
 „ les grands Empires du Mexique & du Pérou.

„ Et

„ En Europe les fleuves, les montagnes, &
 „ la mer forment plusieurs Etats d'une mé-
 „ diocre étendue, & par-là très-propres à for-
 „ mer eux-mêmes des Monarchies, ou des
 „ Républiques. Le Gouvernement des Loix
 „ n'y est pas incompatible avec le maintien
 „ de l'Etat; & c'est là ce qui a toujours con-
 „ servé ce génie d'indépendance, qui rend
 „ cette plus petite partie du monde plus diffi-
 „ cile à être subjuguée, & plus jalouse de sa
 „ liberté que les trois autres.

„ La bonté, ou la stérilité des terres d'un
 „ pays sont encore une autre cause naturelle
 „ de la liberté, ou de la servitude politique.
 „ Une campagne, qui regorge de biens, craint
 „ le pillage, elle craint une Armée; ceux
 „ qui la cultivent cherchent moins à donner
 „ une autre forme au Gouvernement qu'à
 „ jouir en paix de leur bien; ils sont plus oc-
 „ cupés de leur tranquillité particulière que
 „ de la liberté publique; ils songent d'avanta-
 „ ge à leurs propres affaires qu'à celles de
 „ l'Etat.

„ D'ailleurs les pays les plus fertiles sont
 „ ordinairement des plaines, où l'on ne peut
 „ rien disputer au plus fort: on se soumet
 „ donc à lui, & quand une fois on lui est
 „ soumis, on perd sa liberté pour toujours.
 „ On ne pourroit la conserver que par la per-
 „ te de ses biens; & l'on préfère presque tou-
 „ jours les biens à la liberté, sur-tout à la li-
 „ berté politique. Les richesses de la cam-
 „ pagne sont donc pour le despote un gage de

Q 3

„ la

„ la fidélité de ses Sujets, & pour les Péuples
 „ la cause de leur servitude.

„ Au-contre, lorsque les terres sont
 „ stériles, la liberté est le seul bien dont on
 „ jouit; on est aussi plus soigneux de la con-
 „ server. Elle règne donc plus dans les pays
 „ difficiles que dans ceux que la nature sem-
 „ ble avoir plus favorisés. ”

IV. & V. JURISPRUDENCE & COM-
 MERCE. L'Observateur a réuni ces deux Ar-
 ticles, & nous n'en détacherons que l'endroit
 suivant, qui concerne la raison que M. de M.
 apporte pour prouver, que dans un Etat Mo-
 narchique on ne peut faire le Commerce d'éco-
 nomie.

TEXTE. *Comme ce Commerce n'est fondé
 que sur la pratique de gagner peu, & même de
 gagner moins qu'aucune autre Nation. & de ne
 se dédommager qu'en gagnant continuellement, il
 n'est guères possible qu'il puisse être fait par un
 Peuple chez qui le luxe est établi, qui dépense
 beaucoup & qui ne voit que de grands objets. En
 effet il faudroit supposer que chaque particulier
 dans cet Etat, & tout l'Etat même, eussent tou-
 jours la tête pleine de grands projets, & cette
 même tête remplie de petits, ce qui est contra-
 dictoire.*

Observations. „ Cette raison est bien singuliè-
 „ re! Et l'on demande à M. de M. pourquoi
 „ il faudroit supposer pareille chose? Quoi!
 „ dans une Monarchie où il y aura vingt mil-
 „ lions d'Habitans, par exemple, il ne s'en
 „ trouvera pas assez pour faire le commerce

„ d'éco-

„ d'œconomie , & celui du luxe en même
„ tems ? Il ne pourra pas arriver que les uns
„ se contentent de gagner peu , tandis que
„ d'autres chercheront à gagner davantage ;
„ que ceux-ci forment de grandes entreprises ,
„ tandis que les autres ne seront occupés que
„ de petits objets ? Et il sera nécessaire enfin
„ que chaque particulier ait la tête pleine de
„ grandes & de petites choses tout à la fois ?
„ cela ne se conçoit pas. D'ailleurs où l'Au-
„ teur a-t-il pris que le Commerce du luxe
„ demande de plus grandes entreprises que
„ l'autre ? Ce n'est pas la qualité des mar-
„ chandises , c'est leur quantité qui fait les
„ plus grands projets ; & un Négociant , qui
„ entreprendroit de fournir à une Nation
„ toutes les choses nécessaires à la vie , for-
„ meroit une plus grande entreprise , que celui
„ qui ne lui fourniroit qu'une partie de ce qui
„ peut contribuer à ses plaisirs , à ses fantai-
„ sies , à son orgueil. En un mot celui qui
„ feroit le Commerce d'œconomie , dans cet-
„ te supposition , seroit occupé de plus grands
„ objets , que l'autre qui feroit le Commerce
„ du luxe.

„ De tout ceci je conclus , que le Commer-
„ ce d'œconomie appartient autant aux Mo-
„ narchies qu'aux Républiques , & que l'Au-
„ teur voit des contradictions où il n'y en a
„ point. ”

Concluons nous-mêmes par quelques traits
détachés , qui achevent de faire voir ce que
notre Observateur juge de l'Ouvrage , dont il

Q 4 fait

fait l'objet de sa Critique, & ce qu'il veut que les autres en jugent avec lui. Il demande, par exemple, comment il est possible que M. de M. puisse varier, comme il le fait, à chaque pas, & quel fond on peut faire sur une marche aussi incertaine ? Dans un Ouvrage Philosophique, & qu'on donne pour tel, la raison doit toujours parler le langage qui lui est propre, & ne pas emprunter celui d'une Imagination qui s'égare. Un Livre, qui a coûté vingt années de travail, peut bien manquer quelquefois de génie, mais il ne doit jamais manquer d'exactitude. On remarque cependant tout le contraire dans l'*Esprit des Loix*, le génie s'y fait appercevoir à chaque page ; on y reconnoît un homme qui pense, ce qui est fort rare actuellement ; mais qui ne pense pas toujours juste, qui ne raisonne pas toujours conséquemment à ses principes, & dont les principes quelquefois sont très-contraires aux idées les plus vraies & les plus communes. C'est une chose bien étonnante pourtant, que de voir des gens d'esprit, des hommes profonds, des génies même qui raisonnent mal. On pourroit pardonner absolument à un Poëte d'être peu exact, mais jamais à un Philosophe de manquer de Logique. Il y a moins de honte d'avoir fait une mauvaise Tragédie, une mauvaise Harangue, une mauvaise Histoire, que d'avoir fait un mauvais Raisonnement, sur-tout dans ces sortes d'Ouvrages où la raison doit toujours présider.

M. de M. prétend que bien des vérités se

fe-

feront sentir dans son Ouvrage, après qu'on aura senti la chaîne qui les lie à d'autres. Mais tout ce qu'on y découvre à force d'attention, ce n'est qu'une infinité de petits anneaux, dont les uns sont à la vérité d'or, les autres de diamans & de pierres les plus rares & les plus précieuses; mais ce ne sont que des anneaux qui ne forment point de chaîne.

Quelqu'un a appelé l'Esprit des Loix *le porte-feuille d'un homme d'esprit*. On ne pouvoit guères en si peu de mots mieux définir cet Ouvrage. On sent en effet qu'il n'y a qu'un homme d'esprit qui ait pu produire les choses admirables qu'il contient; mais ce n'est qu'un *porte-feuille*, c'est-à-dire, un amas de pièces décousues, un tas de morceaux détachés; enfin une infinité d'excellens matériaux dont on pourroit faire un fort bon Livre. Il n'y auroit pour cela qu'à lier les parties un peu plus les unes aux autres; qu'à réunir sous le même point de vue celles qui traitent du même sujet; qu'à retrancher ce qu'il y a de superflu, qu'à éclaircir les endroits obscurs, qu'à corriger quelques citations; qu'à parler d'une manière qui soit un peu plus à la portée du commun des Lecteurs; & surtout qu'à éviter des contradictions, qui peuvent bien se trouver dans un *porte-feuille*, mais que l'on ne doit point rencontrer dans un Livre.

Enfin on peut - dire que cet Ouvrage ne renferme rien de médiocre. Les beautés qu'il renferme dénotent un très-grand homme, &

Q 2

l'on

l'on y remarque des défauts qu'on ne passeroit pas à un homme ordinaire.

ARTICLE VI.

DISCOURS, qui a remporté le Prix à l'Académie de Dijon en l'année 1750. sur cette Question proposée par la même Académie : Si le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les Mœurs, Par un Citoyen de Genève. *Barbarus hic ego sum, quia non intelligor illis.* à Genève, chez Barillot & Fils, in octavo pp. 66. sans la Préface.

Ce petit Ouvrage mérite autant d'attention que bien des gros Volumes. Son ingénieux Auteur y a concentré avec beaucoup d'art & d'éloquence tout ce qui peut justifier une Thèse, dont avec tout cela il n'est pas croyable qu'il soit persuadé. Il seroit trop ingrat envers ces Sciences mêmes, qui l'ont mis en état de parler si savamment d'elles, & sans lesquelles il n'auroit jamais orné sa tête du Laurier dont elle a été couronnée, s'il pensoit à les décrier aussi sérieusement qu'on pourroit le croire, si l'on prenoit ses expressions au pié de la lettre. Pour moi je mettrai toujours au nombre des principaux sujets d'ac-
tion

tion de grace, dont je suis redevable à la bonne Providence, celui de m'avoir fait naître dans un Siècle éclairé. Je déplore, aussi sincèrement que notre Orateur, les égaremens de ceux qui abusent de ces lumières ; mais voudrois-je pour cela en être privé ? *Jà n'a-vienne.*

Il y a, si je ne me trompe, une distinction essentielle qui manque dès l'entrée de ce Discours : c'est celle entre la Question de Droit, & la Question de fait. Les Sciences, (il n'est pas besoin de dire les *véritables* Sciences, car du faux or n'est pas de l'or) les Sciences sont-elles propres à épurer ou à corrompre les mœurs ? Il seroit bien fâcheux qu'on pût demeurer en suspens à cet égard : il en résulteroit la plus accablante de toutes les conséquences, c'est que la vérité & la vertu n'ont pas une liaison naturelle & indissoluble, qu'on peut découvrir par l'étude & la réflexion que nos devoirs sont chimériques, & que l'homme n'a d'autres règles de ses actions que le caprice, ou tout-au-plus l'intérêt. Si depuis le renouvellement des Sciences, il y a eu de prétendus Philosophes dont les Systèmes aient enfanté de pareils dogmes, ce n'est point la faute des Sciences ; tout comme ce n'est point celle des alimens & des liqueurs convenables au soutien de nos corps, si des gens livrés à la crapule s'en gorgent au point de ruiner leur santé.

Vient ensuite la Question de fait, dans les termes de laquelle le sujet proposé par l'Académie.

démie de Dijon *oblige* à se renfermer. Après avoir lu & relu tout ce que l'Auteur victorieux a dit pour établir la négative, à laquelle il s'est déterminé, après avoir chancelé sous le poids de ses raisons, il n'y a qu'à ouvrir l'Histoire pour se raffermir, il n'y a qu'à jeter un coup d'oeil sur les misères & les desordres des Siècles de Barbarie & d'Ignorance, pour sentir qu'il n'y a point de déclamation, quelque brillante qu'elle soit, qui puisse effacer le souvenir de ces Catastrophes. Le phanôme d'une grossière franchise, qui régnoit dans ces tems-là, & sous laquelle la duplicité du coeur humain ne laissoit pas de se cacher, tout comme elle le fait aujourd'hui sous les dehors artificieux de moeurs plus polies, ce phantôme vu de loin a quelque chose qui peut en imposer; mais l'illusion ne subsiste guères, quand on lit les dits & gestes de ces honnêtes gens, qui joignoient à leurs excès, ce qui les rend le plus odieux, toutes les horreurs de la brutalité. Il en est comme de ces *bonnetes & vertueuses Dames*, dont *Brantome* parle à tout bout de champ dans ses Mémoires, & dont il rapporte des traits qui ne conviennent qu'aux plus grandes abandonnées.

Il n'y a que ces trois cas qui soient possibles; il faut que la Société soit dans un état de nature pareil à celui des Sauvages, ou dans la grossièreté qui régnoit en Europe du tems des Croisades, ou dans l'état florissant & poli, qui a produit les beaux siècles de la Grèce, de l'Italie, & de la France,

trois

trois contrées que je nomme seules , parce que les autres n'ont presque jamais eu que la réverbération de leur lumière. Y a-t-il à balancer entre le choix de ces trois états , & le disert Citoyen de Genève pourroit-il hésiter un moment , s'il avoit à opter ? Aussi disons - nous encore une fois qu'il a voulu faire parade de son talent à orner une cause foible , plutôt que nous instruire de ses véritables opinions ; & l'Académie a pu & dû lui adjuger le Prix , parce qu'elle n'adopte pas les opinions , & qu'elle se borne à couronner les talents. Après cela laissons parler notre Ecrivain , & choisissons même les endroits de sa Pièce les plus propres à lui faire honneur.

Après un Exorde convenable , le Discours se divise en deux Parties. La première commence par un Tableau de la renaissance des Lettres , qui présente ce spectacle du côté brillant , afin de rendre le côté ténébreux d'autant plus frappant. On admire l'homme sortant en quelque manière du néant par ses propres efforts ; dissipant par les lumières de sa raison la sombre nuit dans laquelle la Nature l'avoit envelopé ; s'élevant au-dessus de soi-même ; s'élançant par l'esprit jusques dans les régions célestes ; parcourant à pas de Géant , ainsi que le Soleil , la vaste étendue de l'Univers ; & , ce qui est encore plus grand & plus difficile , rentrant en soi-même pour s'y étudier , connoître ses devoirs , sa nature & sa fin. On voit naître de ces efforts réitérés les Sciences , les Arts , le bon goût , la

po.

politesse: on étale tous les fruits acquis pas de bonnes études, & perfectionnés dans le commerce du Monde.

„ Qu'il seroit doux, s'écrie l'Orateur, de
 „ vivre parmi nous, si la contenance exté-
 „ rieure étoit toujours l'image des dispositions
 „ du coeur; si la décence étoit la vertu; si
 „ nos Maximes nous servoient de règles, si
 „ la véritable Philosophie étoit inséparable du
 „ titre de Philosophe! Mais tant de qualités
 „ vont trop rarement ensemble, & la vertu
 „ ne marche guères en si grande pompe. La
 „ richesse de la parure peut annoncer un hom-
 „ me de goût; l'homme sain & robuste se
 „ reconnoit à d'autres marques: c'est sous
 „ l'habit rustique d'un Laboureur, & non sous
 „ la dorure d'un Courtisan, qu'on trouvera
 „ la force & la vigueur du Corps. La paru-
 „ re n'est pas moins étrangère à la vertu,
 „ qui est la force & la vigueur de l'Ame.
 „ L'homme de bien est un Athlète, qui se
 „ plaît à combattre nud: Il méprise tous ces
 „ vils ornemens, qui gêneroient l'usage de
 „ ses forces, & dont la plupart n'ont été in-
 „ ventés que pour cacher quelque difformi-
 „ té.”

C'est à la politesse sur-tout que l'Auteur semble en vouloir; il la représente comme introduisant dans nos mœurs une vile uniformité, qui fait que tous les esprits sont jetés au même moule, & d'où naît une incertitude qui bannit toute amitié sincère, toute estime réelle, toute confiance fondée.

Un

Un Habitant de quelques contrées éloignées, qui chercheroit à se former une idée des mœurs Européennes, sur l'état des Sciences parini nous, sur la perfection de nos Arts, sur la bienséance de nos spectacles, sur la politesse de nos manières, sur l'affabilité de nos discours, sur nos démonstrations perpétuelles de bienveillance, & sur ce concours tumultueux d'hommes de tout âge & de tout état, qui semblent empressés depuis le lever de l'Aurore jusqu'au coucher du Soleil à s'obliger réciproquement; cet étranger devineroit exactement de nos mœurs le contraire de ce qu'elles sont. La dépravation est donc universelle. Et d'où vient un si grand malheur? Est-il particulier à notre âge? Non: écoutez la décision de l'Oracle: elle est dans le style fatidique. *L'élévation & l'abaissement journalier des eaux de l'Océan n'ont pas été plus régulièrement assujettis au cours de l'Astre qui nous éclaire durant la nuit, que le sort des mœurs & de la probité au progrès des Sciences & des Arts. On a vu la vertu s'enfuir à mesure que leur lumière s'élevait sur notre horizon, & le même Phénomène s'est observé dans tous les temps & dans tous les lieux.*

Ici l'Auteur se met en devoir de fournir des preuves de fait. Voyez l'Egypte, dit-il, voyez la Grèce, Rome, Constantinople, la Chine; & sur chacun de ces Etats, il prétend montrer que le goût des Sciences & des Lettres y a introduit la corruption, & en a causé la décadence. Tout ce qu'il dit là des-

dessus est fort superficiel. Sparte n'a pas été plus propre à se maintenir qu'Athènes ; & les Généraux Athéniens n'ont pas fait moins d'exploits que les Généraux Spartiates. La ruine de l'Empire Romain n'a guères de liaison avec les Poëmes d'Ovide , de Catulle , de Martial ; & cet Empire n'a peut-être jamais été plus formidable que sous Trajan , qui régnoit depuis la mort de la plupart des Poètes & des Auteurs qui ont énérvé , non les forces de l'Etat , mais celles du goût & de l'éloquence. Les Chinois ont été pendant tant de siècles ce qu'ils sont , & le climat y a tant de part , que la Révolution , qui les a assujettis aux Tartares , ne peut guères dépendre de leur savoir. Comment ajuster d'ailleurs ce principe avec d'autres évènements tout-contraires ? Pour-quoi la Russie n'est-elle devenuë une Puissance formidable que depuis les lumières dont son Législateur l'a éclairée ? Pourquoi les Troupes Prussiennes ne se sont-elles jamais plus signalées que sous un Roi Protecteur des Lettres , & qui tient lui-même un rang si distingué parmi ceux qui les cultivent. Assurément il faut chercher de toute autre cause des Révolutions , qui décident du sort des Empires , que celles qui sont assignées dans ce Discours.

Pour ne négliger aucune des ressources de l'éloquence , l'Orateur fait encore parler Solon , il en appelle au vieux Caton , il évoque les Manes de Fabricius , & apostrophant tous les Peuples , en finissant la première

re

re Partie, il leur crie : „ Sachez donc une
 „ fois que la Nature a voulu vous préserver
 „ de la Science, comme une Mère arrache
 „ une Arme dangereuse des mains de son
 „ Enfant; que tous les secrets qu'elle vous
 „ cache sont autant de maux dont elle vous
 „ garantit, & que la peine que vous trouvez
 „ à vous instruire n'est pas le moindre de ses
 „ bienfaits. Les hommes sont pervers, ils se-
 „ roient pires encore s'ils avoient eu le mal-
 „ heur de naître savans.

Les difficultés qui s'élèvent contre une pa-
 reille doctrine étant trop palpables pour les
 dissimuler, la seconde Partie de ce dis-
 cours est destinée à les résoudre, & à les fai-
 re envisager comme de simples contrariétés
 apparentes, qui naissent des titres orgueilleux
 que nous donnons gratuitement aux connois-
 sances humaines.

On le prouve d'abord par l'origine des
 Sciences, dont voici une Généalogie peu ho-
 norable sans doute, mais bien légèrement
 hasardée. *L'Astronomie est née de la super-
 stition; l'Eloquence, de l'ambition, de la bai-
 ne, de la flatterie, du mensonge; la Géométrie,
 de l'avarice; la Physique, d'une vaine curiosi-
 té; toutes & la Morale même, de l'orgueil hu-
 main.*

Les objets des Sciences répondent à leur
 origine. Le luxe nourrit les Arts. Les injus-
 tices des hommes entretiennent la Jurispru-
 dence. Il n'y auroit point d'Histoire, s'il n'y
 avoit ni Tyrans, ni Guerres, ni Conspira-

Tome III. Partie II. R teurs.

teurs. En un mot personne ne voudroit passer sa vie à de stériles contemplations, si chacun, ne consultant que les devoirs de l'homme & les besoins de la Nature, n'avoit de tems que pour la Patrie, pour les malheureux & pour ses Amis.

Après cela on expose les dangers qui accompagnent l'étude des Sciences. On n'arrive à la vérité que par une foule d'erreurs mille fois plus dangereuses qu'elle n'est utile. Peu de personnes cherchent sincèrement le vrai; aucune n'a de *Criterion* pour le connoître; & quand on le trouveroit, qui sait en faire un bon usage?

Les Sciences, vaines dans leurs objets, sont dangereuses dans leurs effets. Elles naissent dans l'oïveté, & elles la nourrissent. Il ne sort de leur Ecole que des Citoyens inutiles, & il n'y a presque aucun fruit à tirer des travaux des Savans les plus éclairés. A' plus forte raison les faux Savans, les Sophistes dangereux, qui attaquent les mœurs & s'en prennent à tout ce qu'il y a de plus sacré, sont-ils indignes de trouver place parmi les Etres qui savent faire usage de leur raison.

Le luxe, né comme les Lettres & les Arts de l'oïveté & de la vanité des hommes, ne manque jamais de les suivre. Sur-quoil'Auteur combat le paradoxe moderne, qui veut que le luxe soit le principe de la prospérité des Etats. Mais ce luxe, s'il peut faire des Empires brillans & momentanés, n'en sauroit faire de vertueux & de durables. Le gout du

Faste

Faste ne s'associe guères dans les mêmes Ames avec celui de l'Honnête.

Les Artistes se livrent au gout de ce siècle, ils lui sacrifient leur génie, & les beautés fort supérieures qu'il pourroit enfanter. Cependant ce gout est le plus souvent faux & vicieux. *Dites-nous, célèbre Arouët, combien vous avez sacrifié de beautés mâles & fortes à notre fausse délicatesse, & combien l'esprit de la galanterie si fertile en petites choses nous en a coûté de grandes Et toi, rival des Praxitèles & des Phidias, toi, dont les Anciens auroient employé le ciseau à leur faire des Dieux capables d'excuser à nos yeux leur idolatrie, inimitable Pigal, ta main se résoudra à travailler le ventre d'un Magot, ou il faudra qu'elle demeure oisive.*

La culture des Sciences est nuisible aux qualités guerrières. Les Romains ont avoué que la vertu militaire s'étoit éteinte parmi eux, à mesure qu'ils avoient commencé à se connoître en Tableaux, en Gravures, en Vases d'Orphèverie, & à cultiver les beaux Arts; & comme si cette Contrée fameuse étoit destinée à servir sans cesse d'exemple aux autres Peuples, l'élévation des Medicis & le rétablissement des Lettres ont fait tomber derochef, & peut-être pour toujours, cette réputation guerrière que l'Italie sembloit avoir recouvrée il y a quelques siècles.

Les Sciences, sont encore plus funestes aux qualités morales. On prétend le prouver par les abus de l'Education. Mais sur-tout on regarde comme l'effet le plus évident de tou-

tes nos études , & la plus dangereuse de toutes leurs conséquences , cette odieuse inégalité introduite entre les hommes par la distinction des talens , & par l'avilissement des vertus. Il y a mille prix pour les beaux discours ; il n'y en a aucun pour les belles actions. Nous avons des Physiciens , des Géomètres , des Chymistes , des Astronomes , des Poètes , des Musiciens , des Peintres ; nous n'avons plus de Citoyens ; ou s'il nous en reste encore , dispersés & abandonnés dans nos Campagnes , ils y périssent indigens & méprisés. Tel est l'état où les Sciences ont réduit la situation des Peuples qui s'y appliquent.

„ O Vertu ! Science sublime des Ames simples , faut-il donc tant de peines & d'appareil pour te connoître ? Tes principes ne sont-ils pas gravés dans tous les coeurs , & ne suffit-il pas pour apprendre tes Loix de rentrer en soi-même , & d'écouter la voix de sa conscience dans le silence des passions ? Voilà la véritable Philosophie , faisons nous en contenter ; & sans envier la gloire de ces hommes célèbres , qui s'immortalisent dans la République des Lettres , tâchons de mettre entre eux & nous cette distinction glorieuse qu'on remarquoit jadis entre deux grands Peuples ; que l'un savoit bien dire , & l'autre bien faire.

ARTICLE VII.

ANECDOTES LITTÉRAIRES, ou *Histoire de ce qui est arrivé de plus singulier & de plus intéressant aux Ecrivains François, depuis le renouvellement des Lettres sous François I. jusqu'à nos jours.* à Paris chez Durand & Pissot. 1750. in octavo. Tom. I. pp. 328. Tom. II. pp. sans les Tables.

Quoique des Livres tels que celui-ci ne puissent renfermer que des choses qui ont été lues & relues par quiconque a un peu d'habitudes dans l'Empire des Lettres, l'ensemble fait pourtant un effet agréable, & l'on parcourt avec avidité ce tissu de faits & dits, parmi lesquels il y en a de fort singuliers & de fort amusans. Le Recueil commence à *Guillaume Budé*, mort en 1540. & finit à l'Abbé *Guyot des Fontaines*. Nous allons détacher un Article entier de chaque Tome, afin qu'on juge tout à la fois de la forme & du fond.

FRANÇOIS MALHERBE,
né à Caen vers l'an 1555.
mort en 1628.

I.

HENRI IV. demandant un jour au Cardinal Duperron s'il ne faisoit plus de vers ? Non, lui répondit-il, personne ne s'en doit plus mêler après Malherbe, qui a porté la Poésie Française à un si haut point que personne n'en peut approcher. Sur-cela Malherbe vint à Paris, & n'en sortit plus. Il eût fait les délices de la Ville & de la Cour, si sa conversation eût été moins brusque : il parloit peu, mais il ne disoit mot qui ne portât coup.

II.

UN de ses Neveux le venant voir au retour du Collège, il lui présenta un Ovide. Le Neveu se trouvant fort empêché & ne faisant qu'hésiter, Malherbe lui dit plaisamment : Croyez moi, soyez vaillant, vous ne valez rien à autre chose.

III.

SON fils ayant été tué par Despiles, il voulut se battre contre lui, & sur ce que ses Amis lui représentoient qu'il y auroit de la folie à lui de se battre à l'âge de 73. ans, avec un homme qui n'en avoit pas 25 ; c'est à cause de cela, leur répondit-il, que je veux me battre : ne voyez-vous pas que je ne hasarde qu'un Denier contre une Pistole.

IV.

UN homme de robe & de condition lui apporta un jour des vers assez mauvais qu'il avoit faits à la louange d'une Dame, & lui dit avant de les lui montrer, que des confi-

de.

dérations particulières l'avoient engagé à les faire. Malherbe les lut avec mépris, & lui demanda lorsqu'il eut fini la lecture, s'il avoit été condamné à faire ces vers ou à être pendu.

V.

U N E autre fois un Poëte de Province le pria de corriger une Ode au Roi qu'il avoit faite, & la lui laissa pour cela : quand il vint la lui redemander, Malherbe lui dit qu'il n'y avoit que quatre mots à y ajouter. Le Poëte l'ayant prié de lui faire l'honneur de les écrire lui-même, il prit la plume, & mit au-dessous du titre, *Ode au Roi*, ces mots ; *pour-torcher*, &c plia le papier & le rendit au Poëte, qui le remercia un million de fois, & partit sans voir ce qu'il avoit écrit.

V I

U N de ses amis se plaignant à lui qu'il n'y avoit des récompenses que pour ceux qui servoient le Roi dans les Armées & dans les affaires, & qu'on abandonnoit ceux qui excelloient dans les belles Lettres ; il répondit que c'étoit agir fort prudemment, & qu'un bon Poëte n'étoit pas plus utile à l'Etat qu'un bon joueur de quilles.

V I I.

S A façon de corriger son Valet étoit assez plaisante ; il lui donnoit dix sous par jour pour sa nourriture, ce qui étoit beaucoup en ce tems-là, & 20. écus de gages par an. Quand il n'en étoit pas content, il lui faisoit une rémontrance en ces termes. Mon ami, quand

R 4

on

on offense son Maître, on offense Dieu ; & quand on offense Dieu, il faut avoir l'absolution de son péché, jeûner & faire l'aumône. C'est pourquoi je retiendrai cinq sous de votre dépense, que je donnerai aux pauvres à votre intention.

VIII.

JAMAIS homme n'a dit plus que Malherbe ce qu'il pensoit. M. l'Archevêque de Rouen l'ayant prié d'entendre un Sermon qu'il devoit faire, Malherbe s'endormit au sortir de table ; & comme le Prélat voulut l'éveiller pour le conduire au Sermon ; il le pria de l'en dispenser, disant qu'il dormiroit bien sans cela.

IX.

UN soir qu'il se retiroit fort tard, il rencontra un Gentil-homme qui le vouloit entretenir de quelques nouvelles de peu d'importance ; il lui coupa court, en lui disant : Adieu, adieu Mr., vous me faites brûler ici pour cinq sous de flambeau, & tout ce que vous me dites ne vaut pas six blancs.

X.

IL trouva un jour un Conseiller au Parlement, qui pleuroit ; il lui demanda le sujet de son affliction : le moyen d'avoir de la joie, lui dit le Magistrat, après la perte qui vient d'arriver de deux Princes du Sang, par les mauvaises Couches de Madame la Princesse : Monsieur, Monsieur, lui répartit Malherbe ; cela ne doit point vous affliger, vous ne manquerez jamais de maître.

XI.

X I.

O N ne peut le justifier d'une certaine bassesse d'ame & d'un intérêt sordide , qui lui faisoient oublier les sentimens les plus naturels de l'humanité : témoin l'Epitaphe de M. Dis.

*Cy git Monsieur Dis ,
Plut à Dieu qu'ils fussent dix ,
Mes trois Sœurs , mon Père & ma Mère ,
Le grand Eléazar mon Frère ,
Mes Trois Tantes & Monsieur Dis ,
Vous les nommé-je pas tous dix .*

X II.

Le savant M. de Meziriac , accompagné de deux ou trois de ses amis , lui apportant un Ouvrage qu'il venoit de faire , & ses amis loüant ce Livre comme fort utile au public , Malherbe leur demanda s'il feroit amander le pain.

X III.

QU AND on lui parloit des affaires d'Etat , il avoit toujours ce mot à la bouche ; qu'il ne falloit point se mêler de la conduite d'un Vaisseau où l'on n'étoit que simple passager.

X IV.

M A L H E R B E avoit un grand mépris pour les hommes en général , & après avoir fait le recit du péché de Caïn & de la mort de son frère Abel , il disoit : Voilà un beau début : Ils n'étoient que trois ou quatre au monde , & l'un deux va tué son frère.

R 5

X.V.

XV.

IL régnoit dans toutes les manières de Malherbe une certaine bisarrerie qu'on lui passoit en faveur de son mérite. Il étoit assez mal logé, & n'avoit que 7 ou 8 chaises de paille : & comme il étoit fort visité de ceux qui aimoient les belles Lettres, quand les chaises étoient toutes remplies, il fermoit la porte par dedans ; & si quelqu'un venoit heurter, il lui crioit : Attendez, il n'y a plus de chaises.

XVI.

LES circonstances de sa mort montrent qu'il n'avoit guères de Religion. On eut beaucoup de peine à le résoudre à se confesser. Il disoit pour s'en dispenser qu'il n'avoit accoutumé de le faire qu'à Pâques. Celui qui l'y détermina fut Yorande son Elève. Il lui dit pour cela, qu'ayant fait profession de vivre comme les autres hommes, il falloit aussi mourir comme eux. Malherbe lui dit qu'il avoit raison, & envoya chercher le Vicaire de sa Paroisse. On dit qu'une heure avant de mourir, après avoir été deux heures à l'agonie, il se réveilla comme en sursaut pour reprendre son Hôteffe, qui lui servoit de garde, d'un mot qui n'étoit pas bien François ; & que comme son Confesseur lui en fit des reprimandes, il lui dit qu'il ne pouvoit s'en empêcher, & qu'il vouloit défendre jusqu'à la mort la pureté de la Langue Française. On ajoute, que ce Confesseur lui représentant le bonheur de l'autre vie avec des expressions basses & peu correctes, & lui demandant s'il ne

ne sentoît pas un grand désir de jouir bientôt de cette félicité ; Malherbe lui répondit : Ne m'en parlez - plus , votre mauvais stile m'en dégoûte. Il a pourtant plu à M. Racan de faire passer Malherbe pour une espèce de dévot, sous prétexte qu'une fois Madame de Malherbe son épouse étant fort malade, il avoit fait vœu d'aller d'Aix à la sainte Beaume tête nue pour obtenir sa guérison.

XVII.

QUAND on reprochoit à Malherbe l'inexactitude de la traduction qu'il avoit faite de quelques Ouvrages de Senèque, il disoit qu'il n'apprétoit pas les viandes pour les Cuisiniers ; & qu'il se focioit peu d'être loué par les gens de Lettres qui entendoient les Ouvrages qu'il avoit traduits, pourvu qu'il le fût par les gens de la Cour.

XVIII.

MALHERBE étoit accusé de se voler souvent lui-même. Le Cavalier Marin disoit de lui à ce propos, que c'étoit l'homme le plus humide, & le Poète le plus sec qu'il eût jamais connu. Malherbe répondoit à ce reproche, que lorsqu'une Porcelaine étoit à lui, il pouvoit la mettre tantôt sur la cheminée, tantôt sur son buffet, ou au-dessus de sa porte.

XIX.

ON dit à Malherbe que M. Goulmin avoit rétabli la Langue Punique, & qu'il en avoit déjà le *Pater*. Malherbe, qui ne croyoit pas ce qu'on en disoit, parla aussi-tôt un langage, où
il

il n'y avoit point de sens ; & en achevant , il dit : En voilà le *Credo*.

XX.

LE Poëte Gombaut dressa une Epitaphe à Malherbe : la voici.

*L'Apollon de nos jours , Malherbe ici repose ,
Il a vécu long-tems sans beaucoup de support.
En quel siècle ? Passant je n'en dis autre chose.
Il est mort pauvre , & moi , je vis comme il est mort.*

* * * * *

JEAN-BAPTISTE SANTEUIL ,

né à Paris l'an 1630. mort en 1697.

I.

QUAND Santeuil étoit extrêmement content de quelqu'une de ses Poësies , il disoit qu'il alloit faire tendre des chaines aux ponts , de peur que les autres Poëtes en passant ne se jettassent dans la rivière.

II.

SANTEUIL étant un jour à Notre-Dame de Paris , & s'amusant à regarder les anciennes figures en bas relief de la porte de l'Eglise , il dit à son frère en touchant un pillier : Mon frère , cela est bien vieux pour être faux , voulant dire que si notre Religion n'étoit pas la véritable , les monumens érigés à sa gloire n'auroient pas subsisté si long-tems.

III.

III.

QUOIQUE Santeuil ait été souvent pressé de se faire ordonner Prêtre, il n'a jamais été que sôdiacre. Cela ne l'empêcha pas de prêcher dans un Village un jour que le Prédicateur avoit manqué. A peine fut-il monté en Chaire qu'il se brouilla. Il se retira en disant : Messieurs, j'aurois bien d'autres choses à vous dire, mais il est inutile de vous prêcher davantage, vous n'en deviendriez pas meilleurs.

IV.

UN jour un Religieux de Saint Victor, Confrère de Santeuil, lui montra des vers où se trouvoit le mot *quoniam*, qui est une expression tout-à-fait prosaïque. Santeuil pour le railler lui récita tout un Pseume où se trouve vingt fois le mot *quoniam*. Confitemini Domino *quoniam* bonus; *quoniam* misericordia ejus. *Quoniam* salutare suum &c. Le Religieux piqué lui répliqua fort ingénieusement sur le champ par ce mot de Virgile.

Insanire licet quoniam tibi.

V.

SANTEUIL disoit que, quoiqu'il n'y eût de salut hors de l'Eglise pour personne, il étoit excepté de cette règle, parce qu'il étoit obligé d'en sortir pour faire le sien, y entendant chanter ses Hymnes avec trop d'amour propre.

VI.

QUELQU'UN disant à Santeuil, qu'on
l'écrit

l'eût fait supérieur de la Communauté, s'il eût été plus régulier. Nous ne prenons pas, répondit-il, pour supérieurs ceux qui ont été vertueux & bien réglés toute leur vie. Nous élimons ceux qui eussent été pendus s'ils fussent restés dans le monde : ceux-là, ajouta-t'il, sont ordinairement plus capables de gouverner une Maison que les autres ; ils connoissent par eux-mêmes les foiblesses humaines, & y savent mieux appliquer les remèdes qui y sont propres.

VII.

ON demandoit un jour à Santeuil, quelle Ville il croyoit la plus belle, & on lui nomma Rouen, Lyon, Toulouse. N'y en a-t'il pas, dit-il, quelqu'une plus éloignée que toutes celles-là de la Capitale ? On lui en nomma une dans le fond de la Provence. Eh bien, reprit Santeuil, c'est la plus belle : Pourquoi ? lui dit-on : C'est, reprit-il, parce que c'est la plus éloignée de mon Couvent.

VIII.

DOMINIQUE, ce célèbre Arlequin de la Comédie Italienne, ayant fait faire son Portrait, voulut avoir des vers Latins pour mettre au bas. Il s'adressa à Santeuil, qui le reçut mal. Après lui avoir demandé brusquement qui il étoit, pourquoi il venoit, qui estoit qui l'envoyoit, où il l'avoit vu ; le Poëte sans attendre de réponse lui ferma sa porte. Dominique, qui vit qu'il falloit agir singulièrement pour avoir raison d'un homme si singulier, retourna à Saint Victor dans son habit d'Ar-

d'Arlequin, qu'il avoit couvert d'un manteau rouge. Il frappa à la porte du Poëte, qui, après lui avoir dit cinq ou six fois inutilement d'entrer, lui cria en colère : O quand tu serois le diable, entre si tu veux ? Dominique jetta sur le champ son manteau & entra brusquement : Santeuil surpris tendit les bras, ouvrit de gros yeux, & se tint immobile quelque tems sans pouvoir rien dire, croyant effectivement que c'étoit le diable. Dominique, étant resté assez long-tems dans une posture qui répondoit à l'étonnement du Poëte, en changea, & commença à courir d'un bout de la chambre à l'autre, en faisant mille postures. Santeuil revenu de sa surprise, se leva & fit les mêmes tours de chambre. Dominique voyant que ce jeu lui plaisoit tira son épée de bois, & allongeant & raccourcissant le bras, lui donnoit de petites tapes, tantôt sur les jones, tantôt sur les doigts, tantôt sur les épaules. Santeuil irrité lui rendoit de tems en tems des coups de poings, qui étoient esquivés fort adroitement. Ensuite Arlequin détachant sa sangle, & Santeuil prenant son aumuce, ils se firent sauter l'un l'autre, jusqu'à ce que le Poëte, las de cette Comédie, dit à l'autre, mais enfin quand tu serois le diable, si faut-il que je sache qui tu es ? Qui je suis ? répondit Dominique avec le ton de voix propre de son habit : Je suis le Santeuil de la Comédie Italienne. O pardi, si cela est, reprit Santeuil, je suis l'Arlequin de Saint Victor. Dominique leva alors son masque ; ils s'em-

s'embrassèrent très-cordialement l'un l'autre, & Santeuil ne se fit pas presser pour faire ce qu'on souhaitoit de lui. Il trouva sur-le-champ ce mot

Castigat ridendo mores.

IX.

LE Prieur de Saint Victor ayant su que Santeuil & l'Abbé Bouin, qui étoient tous deux novices, jouïoient continuellement, leur défendit le jeu. Santeuil fut mis en prison pour avoir désobéi le jour-même. L'Abbé Bouin alla lui proposer de jouer à travers la chatière qui étoit à la porte; ils s'affirent à terre chacun de son côté, & mirent l'argent au milieu du trou. A peine Santeuil eut pris les cartes, qu'il s'écria, j'ai gagné: J'ai quinte, quatorze & le point. Bouin se saisit aussitôt de l'argent, & s'enfuit sans rien dire. Santeuil cria de toutes ses forces au voleur, au voleur. Ces cris attirèrent toute la maison dans le lieu où on les entendoit. Le Prieur, qui fut d'abord au fait de ce dont il s'agissoit, se mit à gronder son prisonnier, qui au lieu de l'écouter ne cessoit de crier comme auparavant, que Bouin étoit un fripon, qu'il avoit emporté son argent; en ajoutant perpétuellement: j'avois quinte, quatorze & le point. Le Supérieur, qui dans le fond de l'ame rioit de l'extravagance de Santeuil, eut toutes les peines du monde à le calmer, & fut contraint de l'enfermer plus étroitement.

X.

X.

U N jour que Santeuil s'étoit mis dans un Confessionnal, pour dire ses Vêpres, ou pour rêver à quelque ouvrage, une femme croyant que c'étoit un Confesseur, se mit à genoux, & lui dit toute sa vie. A mesure que le Poëte marmotoit quelque chose, la bonne pénitente, qui pensoit que c'étoient des reproches, se pressoit de finir sa confession. Lorsqu'elle eut tout dit, elle s'aperçut que le Confesseur ne disoit plus rien. Elle prit le parti de lui demander l'absolution. Est-ce que je suis Prêtre, lui dit Santeuil? Comment donc, reprit la femme fort étonnée, & pourquoi donc m'avez vous écoutée? & pourquoi m'as-tu parlé, reprit Santeuil? Je vais de ce pas me plaindre à ton Prieur, ajouta la femme. Et moi tout conter à ton mari, répartit Santeuil.

X I.

U N Abbé homme de qualité & de mérite ayant paru médiocrement admirateur de quelques vers que Santenil lui montra, le Poëte lui dit des choses très-desobligeantes. Le lendemain l'Abbé, pour adoucir le chagrin qu'il lui avoit causé, lui envoya dix Pistoles. Santeuil en les recevant dit au Laquais qui les lui portoit: Vous direz à votre maître que je suis fâché de ne lui avoir dit que des injures, & qu'une autre fois je le battrai, parce que sans doute il m'enverra beaucoup plus d'argent.

X I I.

Q U E L Q U ' U N demandoit à Santeuil pour-
Tom. III. Partie II. S quoi

quoi les belles femmes avoient ordinairement moins d'esprit que les femmes laides. C'est, répondit-il, que les dernières cherchent sans cesse quelqu'un qui leur en donne, au lieu que les autres fient ceux qui voudroient leur en donner.

XIII.

UN Gentil-homme Engevin se plaignoit à un Procureur de Paris d'avoir été trompé par un Moine. Quoi! Monsieur, lui dit Santeuil qui étoit présent à l'entretien, un homme de votre âge ne connoit pas les Moines. Il y a quatre choses dans le monde, poursuivait-il, dont il faut se défier, du visage d'une femme, du derrière d'une mule, du côté d'une charette, & d'un Moine de tous les côtés.

XIV.

MONSIEUR D. . . qui n'étoit pas content de Santeuil, lui envoya deux grosses bouteilles pleines d'urine avec un peu d'essence au-dessus pour leur donner de l'odeur. On les lui remit de la part du Messager de Montpellier, & il donna deux Ecus au porteur. Quelques jours après il voulut goûter ces liqueurs, & découvrit ce qui en étoit. M. D. . . , qui aimoit à plaisanter, ne tarda pas à faire visite à Santeuil, & à le railler de l'aventure. Le Poète dissimula de son mieux son chagrin; mais il médita sa vengeance. Comme il connoissoit le gout du railleur, il fit préparer de l'ordure en guise de tabac, & un jour qu'il étoit avec M. D. . . il tira de sa po-

poche une tabatière qui en étoit pleine. M. D. . . en prit aussitôt, & l'ayant trouvé d'une odeur extrêmement forte & désagréable; fy, dit-il, quel diable de tabac as-tu là? C'est du tabac de Montpellier, répondit Santeuil.

X V.

UN Abbé pria Santeuil de lui faire une Epitaphe pour un de ses paréns qui étoit mort, & lui donna six Louis pour l'engager à y travailler incessamment. Le Poëte le promit, & il n'en fit rien; il ne songea plus qu'aux vers de ceux qui les payeroient seulement quand ils seroient faits. L'Abbé envoya plusieurs fois chercher l'Epitaphe. On lui répondit long-tems qu'elle n'étoit pas finie; & à la fin qu'on ne savoit ce qu'il vouloit dire. L'Abbé y alla lui-même, & ayant frappé à la porte de Santeuil; celui-ci cria: Qui est là? l'Abbé répondit: Ami. Quel Ami? repartit Santeuil; celui qui paye avant qu'on ait travaillé, dit l'Abbé. Santeuil ouvrit la porte, & regardant l'Abbé d'un visage riant, demanda s'il y avoit quelque chose à faire pour son service. L'Abbé l'interrompant, lui dit: Est-ce que vous ne vous souvenez plus de l'Epitaphe que vous m'avez promise, & des six Louis que je vous ai donnés pour la faire? Ma foi non, répondit Santeuil, je vous assure que je perds bien des choses faute de mémoire: cependant puisque vous assurez que je vous l'ai promise, je la ferai, car je garde inviolablement ma parole. Cette Epitaphe fut enfin finie au bout de six mois; mais il fallut

la payer une seconde fois, parce que le Poëte ne se souvenoit plus ou feignoit de ne se plus souvenir des six Louis qu'il avoit reçus.

XVI.

SANTEUIL étant un jour à la table de M. le Prince, Madame la Duchesse lui donna en riant un soufflet, pour le punir, disoit-elle, de ce qu'il n'avoit pas encore fait des vers à sa louange. Le Poëte ayant pris assez mal ce badinage, Madame la Duchesse se fit porter un verre d'eau qu'elle lui jetta au visage, pour laver, disoit-elle, l'affront qu'elle lui avoit fait. Santeuil, que la honte avoit empêché de parler jusqu'alors, dit d'un ton piqué, qu'il étoit bien juste que la pluie vint après le tonnerre.

XVII.

SANTEUIL ayant un soir soupé en ville, & retournant tard dans son Couvent, rencontra dans une rue détournée deux voleurs qui lui prirent sa bourse. Ils lui demandèrent ensuite s'il avoit une montre, nou répondit-il. Tant pis, reprirent les voleurs, car si vous en aviez eu, vous sauriez qu'il est heure indue pour vous. A quelques pas de là, deux autres voleurs lui demandèrent encore la bourse. Messieurs, leur répondit Santeuil, je l'ai donnée à garder à deux honnêtes Messieurs, qui ont bien voulu s'en charger il n'y a qu'un instant: les voleurs entendirent à demi mot, & furent partager avec leurs camarades l'argent du Poëte.

XVIII.

XVIII.

TROIS Dames allèrent un jour voir Santeuil & lui dirent qu'elles venoient lui demander la collation. Santeuil leur fit présent à chacune de ses vers Latins, & leur dit en les leur présentant : Voilà de quoi je vous regale. Bon, dirent-elles, le beau regal ! garder vos vers pour ceux qui entendent le Latin, il nous faut à nous toute autre chose. Quoi, répondit le Poëte, vous n'entendez pas le Latin ? parbleu cela me surprend, il faut que vous l'appreniez : c'est la langue des Anciens & du grand monde. Oui, repliquèrent les Dames, du grand monde du pays Latin ; mais ailleurs elle n'est guère connue. Santeuil se fâcha de cette réponse, & les quitta brusquement, disant qu'il ne vouloit avoir aucun commerce avec des ignorantes. Du caractère dont étoit Santeuil, on peut croire qu'il affecta ce chagrin pour se dispenser de donner une collation.

XIX.

SANTEUIL étant retourné à Saint Victor à onze heures du soir, le portier refusa de lui ouvrir, parce que, disoit-il, on le lui avoit défendu. Après bien des négociations & des pourparlers, Santeuil fit glisser un demi Louis sous la porte, & elle lui fut ouverte. Il étoit à peine entré qu'il feignit d'avoir oublié un livre sur un banc où il s'toit assis pendant qu'on le faisoit attendre. L'officieux Portier sortit pour l'aller chercher, & on ferma aussitôt la porte. Maître Pierre, qui étoit à demi

nud frappa à son tint, & Santeuil lui ayant fait les mêmes questions & les mêmes difficultés qui lui avoient été faites, disoit toujours qu'il ne lui ouvreroit pas, que M. le Prieur le lui avoit défendu. Eh! M. de Santeuil, répliqua le Portier, je vous ai ouvert de si bonne grace; je l'ouvrirai de même si tu veux, dit Santeuil, il ne tient qu'à toi, & ensuite il fit semblant de s'en aller. Le Portier l'ayant appelé lui dit, j'aime mieux encore vous rendre votre argent. Santeuil le prit & lui ouvrit la porte.

XX.

SANTEUIL, rêvant une nuit dans son lit à quelques vers, se leva tout-à-coup, ouvrit la porte de sa chambre, & courut dans le Dortoir en chemise, en criant de toutes ses forces, je l'ai trouvé, je l'ai trouvé. Ses Confrères, éveillés par ce bruit, lui demandèrent ce qu'il avoit trouvé; le plus beau vers que Dieu ait jamais fait, répondit Santeuil. Les Religieux rirent de son extravagance & se recouchèrent.

XXI.

ON fit beaucoup d'Épithètes pour Santeuil. Voici la meilleure.

Cy gît le célèbre Santeuil

Poètes & Fous prenez le deuil.

AR-

ARTICLE VIII.

FABLES & CONTES de M. Gellert. à
Strasbourg, chez Jean Godefroi Bauer,
 1750. in Octavo. pp. 187.

La Fable est un petit Poëme Epique, qui ne le cède au grand que par l'étendue, & qui, moins contraint dans le choix de ses personnages, peut prendre à son gré dans la Nature ce qu'il lui plaît de faire agir & parler pour son dessein; qui peut même créer des Acteurs, s'il lui en faut, en personifiant tout ce qu'elle imagine, pourvu qu'on n'ait pas trop de répugnance à supposer de la réalité aux objets qu'elle en revêt.

L'Art de l'Apologue est arrivé presque en naissant à sa perfection. L'Esclave Phrygien, qui a été le premier Fabuliste dans l'ordre des tems, est demeuré le premier dans celui du talent; il a laissé, non des essais, mais des modèles, & ses successeurs n'ont réussi qu'autant qu'ils l'ont bien imité. La Fontaine marche à ses côtés, parce qu'après avoir recueilli les plus belles Fables de l'Antiquité, il les a écrites dans sa langue avec tous les charmes d'une Poësie coulante, & sur-tout avec toutes les graces d'une naïveté, qui a réuni d'abord les suffrages en sa faveur.

L'Allemagne, qui ne veut le céder à au-
 S 4 cune

cune autre contrée, dans tous les genres de Science & de talent, se glorifie aujourd'hui d'un Fabuliste, qui lui fait effectivement honneur, c'est M. Gellert. Il a été fort goûté dans les productions de cet ordre qu'il a mises au jour; elles réunissent presque toujours le mérite de l'expression à celui de la composition, & surtout elles ont ce naïf, qui est le caractère distinctif d'un Ouvrage destiné à instruire en amusant. C'est grand dommage que la Traduction en vers que nous avons sous les yeux, & à laquelle nous accordons cet Article, soit si peu propre à prouver ce que nous venons d'avancer; car elle est tout-à-fait mauvaise, ou plutôt du dernier ridicule. Pour délasser le Lecteur d'Extraits plus sérieux, nous voulons lui en mettre deux ou trois Contes sous les yeux, laissant à sa sagacité le soin de démêler la bonté du fond original de M. Gellert, sous l'affaiblissement dont le charge son Traducteur, qu'on pourroit plutôt appeller *Travestisseur*.

HISTOIRE DU CHAPEAU.

Livre premier.

Celui qui le premier inventa le Chapeau
Des Hommes désormais l'ornement le plus beau,
Le portoit sans rebord, sans retroussis, ni gance;
Les ailes tout-au-tour pendoient sans apparence;
Mais la façon dont il étoit porté
Lui donnoit du relief & de l'autorité.

II

*Hmourant, laissant en mourant
Le Chapeau rond au plus proche parent.*

*L'héritier ne pouvant de sa ronde parure
Faire un usage utile à sa commodité,
Y pense, & tout d'un coup hazardant l'aventure,
Le retrouve de l'un & de l'autre côté.*

Il sort son Chapeau sur la tête.

*A l'instant le Peuple s'arrête,
L'admire en s'écriant : Non, jamais le Chapeau
Ne fut si gulant, ni si beau*

Il mourut, laissant en mourant.

Le Chapeau à deux bords au plus proche parent.

*L'héritier gronde, & prenant le Chapeau,
Je sai, dit-il, fort bien ce qu'il lui faut,
Et pour signaler sa prudence,
Il orne son Chapeau de la troisième-gance,
Et le retrouve encor du troisième côté.*

O ! dit le peuple, en vérité,

*Cet homme a de l'esprit. Ah ! voyez, je vous prie,
Ce qu'un mortel a inventé.*

C'est lui qui fait honneur à sa chère Patrie.

Il mourut laissant en mourant.

Le Chapeau à trois bords au plus proche parent.

*En vain voudroit-on toujours plaire;
Le Chapeau devint sale, & paroïsoit vilain,
Mais autrement il ne se pouvoit faire,
Car il étoit déjà dans la quatrième main.*

*L'héritier voulant donc inventer quelque chose,
Incessamment le teint en noir.*

La Ville admire son savoir.

Quel autre eut su trouver cette métamorphose ?

Un Chapeau blanc ne valoit rien.

Il étoit ridicule, & le noir lui va bien.

S 5

Le

Le noir, frères, le noir ! Ah ! c'est bien autre chose.

Il mourut, laissant en mourant

Le Chapeau noir au plus proche parent.

L'héritier au logis emporte le Chapeau,

Et le voyant usé, il s'avise, il invente

Un art, mais un art tout nouveau,

La forme d'un Chapeau répond à son attente ;

Il le retourne & trouvant cela bon,

Il l'y applique, & prenant des vergettes,

En rend le fond & les aîles fort nettes,

Et puis les orne d'un cordon.

Il sort, & tout le monde crie ;

Que voyons-nous ? Est-ce forcellerie,

Ou quelque fausse illusion ?

Un Chapeau neuf ! Ah ! qui pourroit se taire !

Qu'heureux est le pays, où l'on fait se soustraire

Aux erreurs de l'opinion !

Quel mortel portera plus loin l'invention.

Il mourut, laissant en mourant

Le Chapeau retourné au plus proche parent.

L'invention donne aux grands Artisans

Bien du relief en les éternisant.

L'héritier pour paroître au Temple de mémoire

Avec plus d'honneur & de gloire,

Prend le Chapeau, en ote le cordon,

Et le bordant d'un fin galon,

Et d'un beau bouton de dorure,

Il relève par-là de beaucoup sa parure,

Et par un nouveau trait voulant s'éterniser,

D'un côté fort avant l'enfonce sur l'oreille.

Le Peuple à cet aspect d'abord criant merveille,

Par son encens veut l'immortaliser.

*Il chancelle de joie, & dit: C'est maintenant
Que cet Art est monté à un point surprenant.
Les autres ne sont rien, dit la foule étourdie,
Lui seul a de l'esprit, lui seul a du génie.*

*Il mourut, laissant en mourant
Ce Chapeau galonné au plus proche parent.
Et chaque fois par la troupe asservie
Dans le pays la mode fut suivie.*

Fin du premier Livre.

Nous dirons dans le second Livre.

Les autres Contes du Chapeau.

*Son sort à l'héritier jamais ne put survivre;
Chacun d'eux lui donna d'abord un tour nouveau,
Et malgré ces dehors, c'étoit un vieux Chapeau.
Mais son sort fut toujours en tout, ou en partie
Le sort de la Philosophie.*

LE DESTIN (*).

*Martel, pourquoi veux-tu connoître à fond
Et sonder l'abîme profond
Du conseil, par lequel Dieu gouverne le monde
Et règle l'étendue de l'onde?
Ton œil trop faiblement muni
D'une clarté bornée à peu de chose,
Veut découvrir le but qu'a l'Infini
Dans tes desseins qu'il se propose;
En tout ce qui se fait tu ne vois jamais bien,
Ni le passé avec sa conjoncture,
Ni l'avenir où tu ne connois rien;
Et cependant par ta faible nature*

Tu

(*) Tiré du 3^e Vol. du Spectateur.

Tu veux savoir, pourquoi ce qui se fait
 Se fit, comme Dieu seul le fait.
 Dans ses arrêts toujours la Providence
 Est juste dans les cas qu'il met en évidence.
 Contente-toi d'adorer en silence
 Le but que ton esprit ne peut appercevoir.
 Par un exemple Juif apprens à concevoir
 Que ce que fait l'Etre immortel
 Est toujours sage & juste, & reste toujours tel,
 Quand même à ton avis il paroîtroit cruel.

Lorsque Moïse un jour sur le mont Sinai,
 S'approchant de l'Etre infini
 Voulut savoir de lui le conseil salulaire
 Qui règle nos destins; Dieu, pour le satisfaire,
 Du haut d'un mont lui ordonna de voir
 Ce que dans la vallée il put appercevoir.
 Là couloit un ruisseau. Un Soldat en voyage
 Quitte d'abord son équipage
 Et bôit dans le ruisseau. A peine a-t-il quitté
 Qu'un garçon de la bergerie
 Vient en ce lieu par la soif incité
 Et trouvant dans cette plaine
 Au bord de la rivière un sac rempli d'argent
 Que l'autre avoit perdu, s'en saisit à l'instant,
 Et s'en fut avec son aubaine.
 Un Vieillard suranné vint ensuite au ruisseau,
 Courbé sur son bâton, & ne marchant qu'à peine;
 Il boit, & pour reprendre haleine
 S'Assied sur le bord de cette Eau.
 Sur l'herbe alors la tête appesantie
 Tombe en tremblant, jusqu'à ce qu'il oublie

Dans

Dans le sommeil le poids de ses vieux ans.

*Le Voyageur revient en même tems
Ménace le Vieillard d'un air rude & sauvage
Et veut s'avoir l'argent laissé sur le rivage.
Le Vieillard jure & dit qu'il n'avoit rien trouvé.
Il supplie, il soupire, il pleure à chaudes larmes;
Le Cavalier menace, il crie, il prend ses armes,
Et croyant le vol bien prouvé
Il perce le Vieillard avec barbarie
De plusieurs coups qui lui ôtent la vie.*

*A cet aspect Moïse consterné
Devant son Dieu humblement prosterné,
Réfléchissoit tristement sur l'affaire,
Lorsqu'une voix lui dit : Tu peux voir maintenant
Que rien n'arrive injustement,
Et cela doit te satisfaire.*

*Car ce Vieillard, que tu vois là gisant,
Un jour poussé de rage & de furie
Au Père du garçon, qui emporta l'argent
Cruellement avoit ôté la vie.*

Comme on se rassasie des plus belles choses, nous bornerons notre Extrait à ces deux Pièces.

AR:

ARTICLE IX.

LETTRES ANECDOTES de M. de Leibnitz à M. Cuno.

Remarques préliminaires.

„ De tous les fragmens épars dans la Lit-
 „ terature, je doute qu'il y en ait de plus
 „ précieux que ceux du grand *Leibnitz*. On
 „ a déjà fait divers Recueils de ses Lettres,
 „ & autres Pièces fugitives de sa composition;
 „ mais le nombre des choses qui restent à re-
 „ cueillir va encore au delà de tout ce qu'on
 „ pourroit s'imaginer. La Bibliothèque en
 „ particulier, & les Archives de Hanover
 „ renferment une infinité de morceaux, qui
 „ selon toutes les apparences sont condamnés
 „ à une éternelle obscurité, au grand dom-
 „ mage de la République des Lettres.

„ Les Lettres, que nous donnons ici, méri-
 „ toient d'échaper à ce sort. Outre les parti-
 „ cularités historiques, & les réflexions plei-
 „ nes de force qu'elles renferment, il est a-
 „ gréable de voir combien M. de *Leibnitz* é-
 „ toit ardent pour les progrès de toutes les
 „ Sciences sans exception, & avec quelle sa-
 „ gacité il employoit tous les moyens pro-
 „ pres à y contribuer.

„ Ces Lettres étoient effectivement *anecdo-*
 „ tes, lorsque le MS. est parvenu entre nos
 „ mains ;

„ mains ; mais depuis ce tems-là un Journal
 „ Allemand , qui se publie avec beaucoup de
 „ succès à Berlin , sous le titre de *Bibliothèque*
 „ *Berlinoise* , en a publié quelques-unes.
 „ Mais , outre que notre petite Collection s'é-
 „ tend plus loin , il y a toute apparence que
 „ le Journal dont nous venons de parler n'a
 „ pas les mêmes Lecteurs que les nôtres.

„ M. *Guno* , Conseiller de Cour & Archi-
 „ vaire du Roi de Prusse , étoit né à Cassel en
 „ 1661. & mourut à Berlin en 1715. Il fut
 „ un des premiers Membres de la Société
 „ Royale des Sciences ; & il méritoit cet hon-
 „ neur , non seulement par son savoir , qui n'é-
 „ toit pas commun , mais aussi par les soins
 „ desintéressés avec lesquels il a contribué à
 „ son établissement. Les Lettres suivantes
 „ font connoître son savoir & ses services ,
 „ aussi bien que l'étroite liaison qu'il avoit a-
 „ vec M. de *Leibnitz*. Nous les donnons
 „ telles qu'on les a trouvées dans son Cabi-
 „ net , & que Madame sa Veuve a bien vou-
 „ lu les communiquer. Nous n'avons pas
 „ cru devoir retoucher quelques inexactitudes
 „ de stile , qui s'y rencontrent.

L E T T R E . I.

M O N S I E U R ,

J E vous aurois fait mes félicitations , si j'a-
 vois su avant votre départ , que Son Altes-
 se Electorale vous a confié l'importante
 charge de Secrétaire d'Etat , car j'avois cru
 que

que vous étiez seulement à M. *Dankelmann* : il est vrai qu'un emploi comme le vôtre auprès de ce grand Ministre étoit le vrai moyen d'y parvenir, & je vous en fais compliment de tout mon cœur. Les bontés de Son Excellence me font espérer quelque commerce à l'avenir avec vous, car elle m'a fait entendre qu'on songera encore à d'autres pièces curieuses, qui pourront entrer dans la suite de mon Code Diplomatique. Quant à celles, que vous m'aviez données de la part de Son Excellence, je trouve en les conférant avec la spécification de Mr. *Magire*, qu'il y manque le *pactum successorium* entre Brandebourg & Poméranie de l'an 1574. Si c'est par oubli, il sera peut-être retrouvé.

Comme les origines des peuples reçoivent beaucoup d'éclaircissement de la considération des langues, & qu'il est constant qu'une bonne partie des nations de l'Europe vient de l'inondation des Peuples Scythiques, j'avois souhaité de pouvoir obtenir des essais des langues des peuples de l'Empire de Moscovie, & des Frontières éloignées qui ne parlent pas Sclavon, ni rien d'approchant. Car on fait que les Hongrois (dont la langue est toute particulière,) sont venus de ces contrées; & du tems de *Busbequins*, il y avoit encore des restes Allemandes dans la Crimée; & le Père *Grimaldi* venu de la Chine me disoit à Rome, que l'Empire des Moscovites s'est étendu fort avant vers les frontières de la Chine. Comme Son Altesse Electorale de Brandebourg a
des

des liaisons considérables avec le Czar, je m'imagine qu'elle a encore un Résident ou Agent à Moscou qui pourroit être favorable à ma curiosité. Les lumières que Mr. *Reicher* a eu de son séjour en Moscovie, dont il nous veut donner part, seront sans doute très-belles; je pourrai communiquer en échange une Relation d'un François qui a été en Moscovie de la part du Roi de Cologne du tems de la Révolution de la Princesse Sophie.

Le P. *Bouhours* n'est propre qu'à dire des bagatelles en bon François; je n'ai rien vu de lui de quelque conséquence, que l'Histoire de Pierre d'Aubusson, grand Maître de l'Ordre de S. Jean, qui soutint le Siège contre les Turcs, que le P. *Bouhours* avoit faite pour le Maréchal de la Feuillade, qui étoit de cette Maison. Je suis avec zèle, &c.

Hannover le 4. Avril 1695.

L E T T R E II.

M O N S I E U R,

JE ne sai quelles distractions jointes à un voyage m'ont empêché de répondre de bonne heure à votre obligeante lettre & à celle de Mr. *Reicher*, & en ayant reçu du Père *Rochanski*, à qui je voulois répondre par la même voie, & qui touchoit des matières qui demandoient de la méditation, le délai a été plus grand que jen'avois pensé: il est vrai que mes lettres vous étant absolument inutiles, & ne

Tome III. Partie II.

T con

contenant que des libertés, que je prens de tems en tems pour vous demander des faveurs, je me suis d'autant moins pressé à vous importuner. Mr. *Tailer* m'a parlé en passant par ici, & m'a dit que votre Cour lui avoit enfin donné, ou plutôt redonné, un emploi Militaire, qui étoit ce me semble de Quartier-Maitre-Général, & qu'il alloit joindre Mr. *de Flemming*. Je crois effectivement qu'il vous sera plus utile devant Namur qu'à Halle.

Je ne sai point d'autre Voyage d'un Jésuite en Moscovie, que celui du P. *Avril* dont la relation est imprimée: il avoit passé du Pays de Perse dans la Moscovie, & s'étant arrêté quelque tems à Astrakan, il avoit enfin obtenu la permission d'aller à la Cour, mais il n'a jamais pu obtenir celle de passer dans la Chine, quelques sollicitations que le Roi de Pologne & la France eussent faites en sa faveur. Ce Père se plaint d'un Ministre de Brandebourg, qui avoit poursuivi à outrance un certain homme de la Confession de Rome, qui avoit tué un Protestant; mais ce Père fait une affaire de Religion de ce qui n'étoit qu'un point de Justice. J'ai lu les voyages du P. *Avril*, mais je n'y trouve pas assez d'instruction. Ce bon Père parle des choses un peu à la légère. Ce qui est aussi le sentiment de Mr. le Bourguemaitre *Witsen* d'Amsterdam, que j'ai consulté sur ces matières.

Je serois bien aise de recevoir l'extrait de la Grammaire de la langue Tartare, mais il faudroit savoir aussi quels sont les Tartares qui par-

parlent cette langue. Le meilleur moyen de s'éclaircir de ces choses dans les différentes langues Tartares , est celui que propose Mr. *Reicher* , par le moyen de Mr. *Vinnius* , Chancelier des dépêches du Czar , s'il veut bien avoir la bonté de donner des ordres , pour que ceux qui sont , ou passent dans ces pays-là , informent des langues & en procurent des échantillons conformément à mon mémoire.

Je ferai bientôt imprimer le nouveau Remède contre la dyssenterie , qui vient de l'Amérique , & qui a été trouvé souverain par un très-grand nombre d'épreuves faites par ordre du Roi de France. La patente , qui a été imprimée , supprime le nom du simple. Mais j'ai trouvé le moyen de l'apprendre , & c'est une chose de grande conséquence particulièrement pour les Armées. Lorsque Madame l'Electrice de Brunswic alla chez vous , je lui donnai cette notice , & je crois qu'elle aura été remise chez vous , car c'étoit mon dessein , mais quelque-fois ces sortes de choses se négligent , ou s'oublient. En cas qu'on ne l'ait pas encore , ou qu'on l'ait perdu , je vous l'enverrai de nouveau. Comme on fait venir en France une grande quantité de cette Droque , je crois qu'on en pourroit avoir de là , jusqu'à ce qu'on sache les adresses nécessaires pour la chercher immédiatement. Made la Duchesse Douairière d'*Hanover* étoit encore en France , lorsque cela commença à éclater , & elle nous a confirmé les grands succès que ce remède a eu , même sur une personne qui

T 2

étoit

étoit à elle. La nouvelle de ce spécifique me fut donnée d'abord, mais alors on ne savoit pas encore ce que c'étoit, je ne laissai pas d'en écrire une lettre à feu Mr. *Volcamer*, Président du Collège des Curieux de la Nature, qui étoit de mes Amis, pour en avertir nos Messieurs & pour les porter à s'en informer. Mr. *Volcamer* fit imprimer ma lettre dans leurs *Ephémérides*, mais je n'apprens pas qu'on ait su depuis ce que c'est, ni qu'on l'ait mis en pratique en Allemagne. C'est ce qui m'a obligé d'y penser moi-même.

Mr. *Tenzel* est un fort savant homme : on m'a dit qu'il a été quelque tems à Berlin, dans la vuë de travailler à l'Histoire Métallique de Brandebourg ; il a aussi entrepris de refondre & continuer l'Histoire du Luthéranisme de l'incomparable Mr. *de Seckendorff*, & encore de donner l'Histoire Métallique de la Maison de Saxe dont il est Historiographe. Comme la continuation de l'Histoire du Luthérianisme après la mort de Luther roule fort sur les différens entre les Protestans, il faut une grande modération pour la bien faire. Enfin je vous prie de faire mes complimens à Mr. *Cramer* dont j'honore le grand mérite, & suis avec zèle &c.

Hanover le 15. Juillet 1695.

LET-

L E T T R E III.

M O N S I E U R,

VOICI une relation abrégée du nouveau Remède contre la Dyssenterie: c'est une racine des Indes Occidentales appelée par les naturels *Ipecacuanha*. Elle purge par haut & bas, mais d'une manière fort innocente, donc; & après avoir levé ainsi les obstructions, & la matière visqueuse qui les causoit, elle remet les viscères affoiblies & corrige la malignité. On a fait à Paris un grand nombre d'expériences dans les Hôpitaux & ailleurs avec un succès merveilleux. Mais je ne sai par quelle négligence la connoissance de la chose n'est pas encore passée en Allemagne, autant que je puis apprendre; c'est pourquoi j'ai tâché d'en apprendre tout le mystère, & je crois d'y avoir réussi. J'adresserai pourtant une relation plus ample à Messieurs les Médecins de la Société des Curieux de la Nature. Le principal est à présent qu'on tâche d'obtenir la Drogue même, cela se pourra par les Marchands qui trafiquent en Portugal & en Espagne. Car il est sûr, au moins, que la plante se trouve au *Bresil*, & qu'ainsi les Portugais pourront en fournir. On dit pourtant qu'elle vient aussi du *Perou*, ou de l'Amérique Espagnole. Cependant je m'imagine, qu'on en pourra avoir en attendant de France même, où on en a porté une assez grande quantité.

Je vous remercie fort, *Monsieur*, de votre

T 3

com-

commencement de la Grammaire Tartare ; il suffira , lorsque nous aurons l'honneur de vous voir ici , que je reçoive le reste. Et je pourrois aussi voir alors ce que vous avez encore des lettres des Jésuites , & le conférer avec ce que vous m'avez fait la grace de me communiquer. Il est bon d'apprendre les intrigues qu'ils ont entre eux. On découvre de plus en plus ; que leur union n'est pas si grande qu'on s'imagine. Ils ont encore de fort habiles gens surtout en France , mais en Allemagne ils sont fort déçus & manquent de Sujets d'une grande distinction. J'ai trouvé , que le Père *Menegalti* , Confesseur de l'Empereur , est effectivement le plus habile , & même le plus savant de tous ceux que j'ai connu en Allemagne.

J'ai vu ce que Monsieur *Beausobre* a écrit pour la confession de Mr. le Duc Henri de Saxe contre la Faculté de Leipsig. Je voudrois qu'en disant les choses , il eût parlé de nos Théologiens d'un air plus obligeant , quoique j'avoue que ces Messieurs lui peuvent avoir donné sujet d'écrire de la manière qu'il fait.

Il est cependant très-vrai , & je l'ai soutenu à nos Messieurs-mêmes , il y a plus de 10. ans , dans des lettres que je changeois avec quelques-uns , qu'il ne seroit rien de si aisé que de lever ce Schisme entre les Protestans , si les Princes vouloient prendre l'affaire au cœur. Les controverses , qui séparent les deux partis , sont peu de chose , en comparaison de cel-

celles qu'on a avec le parti de Rome; & même la controverse de la prédestination, dont on a fait tant de bruit de tous tems dans le monde, & qui a le plus effrayé feu Monsieur de Puffendorf, comme on voit par son Ouvrage posthume, me paroît de plus conciliable. J'ai trouvé avec S. *Augustin*, *Thomas d'Aquin* & *Luther*, de *Servo Arbitrio*, que Dieu est la dernière raison des choses, & que ceux qui parlent des bonnes qualités prévues, soit foi ou œuvres de la charité, comme causes des décrets favorables de Dieu, disent la vérité, mais qu'ils ne disent pas assez, parce que ces mêmes honnes qualités, étant encore des dons de Dieu, dépendent d'autres décrets, dont le dernier motif ne peut être enfin que le bon plaisir de Dieu, lequel n'est pas tyrannique, ni sans raison, mais qui a pour objet cet abyme & cette profondeur de richesses dont parle S. Paul, c'est-à-dire, l'harmonie & la perfection de l'univers. En mettant la main à la plume pour vous écrire, Monsieur, je ne songeois à rien moins, qu'à vous parler sur cette matière: cependant y étant tombé sans y penser, & ayant laissé aller ma plume, j'ai presque douté s'il ne valoit pas mieux effacer tout cela. Mais enfin j'ai pensé: *quod scriptum est, scriptum esto*; sachant avec combien de jugement & de discrétion vous savez ménager les choses &c. Je suis avec zèle & considération.

Hanover, le 20. Novembre 1695.

L E T T R E IV.

M O N S I E U R ,

VOICI une petite lettre sur la connexion des maisons de *Brunswic & d'Este*, que j'ai fait imprimer ici à l'occasion du mariage de Modène, que je prens la liberté de vous envoyer. J'ai reçu une lettre de *Goa* du Père *Grimaldi*, qui va en Chine; il me mande d'avoir reçu la mienne par la voie de Perse, & d'y vouloir répondre amplement de *Pekin*.

J'espère par votre faveur des lumières de M. *Reiber* tant sur les langues des Peuples de la Prusse & voisins, que touchant celles des Peuples plus reculés par l'entremise de Mr *Vinnius*. J'ai oublié ici de vous rendre la partie de la Grammaire Tartare que vous m'avez fait la grace de communiquer; mais je la renverrai avec le reste, que j'espère de votre bonté.

Je viens de lire un livre posthume de feu Mr. *Puffendorf* de *consensu & dissensu religionis inter Protestantas*, où je le trouve plus rigoureux sur l'Article de la prédestination qu'il me paroît nécessaire. Je suis avec beaucoup de zèle & de reconnoissance.

Hanover le 1. Décembre 1695.

L E T T R E V.

M O N S I E U R ,

VOUS me prendrez à la fin moi-même pour un Tartare, si je vous importune davantage des langues des Peuples de la Tart-

ta-

tarie. Cependant puisque j'apprens que Monseigneur l'Electeur votre Maître enverra des Ingénieurs en Moscovie à la prière du Czar, je suis quasi obligé de revenir à la charge. Vous jugerez, *Monsieur*, avec Mr. *Reiber*, ce qui sera à propos pour cet effet: si vous jugez que cette recherche en vaut la peine, en ce cas j'espère encore les lumières de Mr. *Reiber*, & le reste de la Grammaire des Tartares de la Chine dont vous ne m'avez envoyé que la première partie. Le tout sera rendu fidèlement.

J'espère que la lettre sur l'ancienne connexion des maisons de *Brunsvic & d'Este*, que je vous ai envoyée, aura été bien rendue, je crois qu'on n'en sera pas tout-à-fait satisfait chez quelques-uns, qui ont cru que la branche d'Italie étoit l'ainée, mais je crois aussi qu'on sera assez raisonnable là-dessus à Modène même, quelques-uns de leurs Auteurs aiant reconnu la vérité sur ce point. Cependant sans un Voyage exprès en Italie, je n'aurois jamais pu approfondir les choses comme il faut.

Je n'ai parlé qu'à M. de *Spanheim* du passage delicat de M. de *Puffendorf*, dont je vous ai dit un mot, & je l'ai fait par un zèle tout pur, m'y croyant obligé, mais je n'en ai rien dit à d'autres, pas même en général, étant naturellement éloigné de cette licence, qu'on se donne de satyriser, & que je remarque en plusieurs, qui ne connoissent pas assez le mérite de feu M. de *Puffendorf*, ou qui por-

T s

tent

tent envie à sa réputation. Si quelque chose m'a déplu en lui, c'est qu'il prenoit lui même trop de liberté à satyrifier contre les autres.

M. *Magirus* me mande de vouloir m'envoyer encore quelques pièces de l'Archive de la Sérénité Electorale, lorsque Monsieur le Grand-Président lui en aura donné la permission ; je prépare tout à donner mon second Tome, mais j'attens encore ce que le Grand Duc de Toscane m'a fait espérer. Je suis avec zèle.

Hanover le 23. Fevrier 1696.

L E T T R E VI.

M O N S I E U R,

CONSIDERANT vos grandes occupations, j'ai bien jugé, que je ne pourrois point avoir l'honneur de jouir de votre correspondance aussi souvent, que je pourrois le souhaiter. Mais le poids de votre lettre en recompense l'attente ou le délai. Je n'entens pas le poids matériel, mais les ingrédients considérables & curieux : je vous en remercie très-humblement, & après cela je vous supplie aussi de faire mes remerciemens auprès de M. le Conseiller *Reiber*, qui a bien voulu se donner la peine de fournir des lumières sur les langues des peuples qui sont à l'extrémité de la Mer Baltique. Je voi que la langue *Estonique*, & la langue *Letnique* sont bien différentes l'une de l'autre, & qu'il y a néan-

néanmoins des mots qui se rapportent, par exemple *in caelo* est *debbes* chez les Lettes, & *taïwan* chez les Estiens de Dorpt, ou *taïwas* auprès des Révaliens: je m'imagine que les langues des Samojèdes & des Sibériens y auront aussi des rapports, comme celle des Lappes n'est pas entièrement éloignée de la Finnoise. La lettre de Riga envoyée à M. *Reiber* parle seulement de trois langues, savoir de la *Letzique* ou *Courlandoise*, de celle de *Dorpt*, de & celle de *Reval* ou *Oesfel*; mais un MS. que j'ai, ajoute encore celle des *Libes*, ou vieux Livoniens, dont il met des reliques proche de *Windau* & *Goldingen*. Je m'étonne que la lettre de Riga n'en parle point, d'autant que cette langue doit avoir donné le nom à tout le pays. J'ai trouvé dans un autre MS. les paroles suivantes: *Tres diversa lingua in Livonia & Curlandia excepta Germanica: videlicet Livonum antiquorum (vulgo Liven) quorum reliquiae intra Windaviam maritimum oppidulum & Goldingem & in illa vicinia habitant. Secundo Oesfler degunt circa Revaliam & Dorptem, qua lingua etiam utuntur insulani illi Oesfler, tertio Curonum vulgo. An* leutsch, wohuen in gantz Curland und Samoitien auch 15. Meilen am Strand von Riga gegen Reval und ringsherum auf. 15. Meilen. On voit par là que ce Manuscrit ouvre les langues des *Lettes* ou *Cures*, & celles de *Dorpt* & de *Reval*, qu'il prend pour la même; compte encore la langue de *Libes* ou vieux *Li*

Livoniens, proche de *Windau & Goldingen*, dont la lettre de Riga ne fait point de mention; cela méritoit information.

Je vous supplie aussi, Monsieur, de témoigner à M. *Cramer* l'obligation, que je lui ai de son présent du Catéchisme en langue de la Nouvelle Angleterre, eu attendant, que je trouve occasion de donner quelque marque de ma reconnoissance. Je n'ai garde d'espérer, que je puisse tirer quelque chose de conséquence de la collation des langues. Cependant j'ose promettre, qu'on en tirera un jour des conséquences considérables pour les origines des peuples; ainsi je serois bien aise d'encourager les gens à marquer les étendues & rapports des langues, & comme dans les cartes de Géographie on marque les limites des Empires, il seroit bon aussi de marquer celles des langues, qui sont souvent différentes de celles des Empires ou Etats, & font connoître proprement les bornes des nations. On ne pourroit mieux faire, que de recommander mon mémoire à l'Ingénieur & aux Canoniers qui vont aller en Moscovie. Car il n'est pas hors d'apparence, que dans une grande armée, comme celle du Czar, ils trouvent des personnes, qui leur puissent donner des lumières sur les langues de l'intérieur de la Moscovie, & des Frontières.

Je vous aurai encore une nouvelle obligation du livre de M. *Beckius*, qui s'est donné bien de la peine, dans la vuë de nous instruire, & c'est ce que je loue extrêmement. Le
Ma-

Manuscrit Turc, que vous avez trouvé vous même, *Monsieur*, à Belgrade, viendra bien à propos pour lui donner occasion de pousser ces recherches. Nos Savans pourront quelques-fois trouver des lumières dans les livres de ces peuples, que nous croyons être barbares. On a trouvé par exemple, que l'Almanach des Siamois étoit merveilleusement bien réglé & mieux que le nôtre, au moins bien mieux que notre vieux Calendrier. Les Astronomes de Paris après avoir déchiffré cet Almanach ont trouvé, qu'il y avoit des choses, qui mériteroient d'être imitées en Europe.

Je n'ai pas manqué d'écrire à Leipzig selon l'intention de M. *Rabner*, & d'y envoyer le billet en le recommandant fortement, de sorte que j'espère, que Messieurs les Collecteurs des Actes y auront égard comme il faut. En effet c'est un trait, dont je suis surpris, qu'on l'a si peu ménagé dans la préface, lors-même qu'on le devoit remercier & lui rendre justice; c'est décourager les personnes de mérite que d'en user ainsi. Il est assez rare de trouver des personnes du savoir, de la curiosité & du mérite de M. *Rabner*: quand on en rencontre, on doit leur applaudir de toutes les manières; & quoiqu'on n'attende peut-être plus rien d'eux, quand ils sont avancés en âge, on doit considérer que leurs exemples & louanges servent beaucoup auprès des plus jeunes pour les animer, comme faisoient *trophæus Miltiadis*.

M. *Helmont* est revenu de Sulzbach. Ma-
da-

dame notre Electrice aiant appris le dessein de votre Cour a disposé M. *Helmout* à rester ici jusqu'à votre arrivée, parce que Madame votre Electrice prendra plaisir apparemment de le revoir : je ne l'avois pas fort entretenu lorsqu'il étoit ici dernièrement, mais présentement, comme notre Cour est une espèce de solitude, je l'ai pu mieux écouter, & j'ai même trouvé, qu'il dit plusieurs bonnes choses, mais il en dit bien d'autres où je n'entens rien, sur-tout lors qu'il donne des explications sur l'Ecriture Sainte, qui sont souvent bien extraordinaires.

Pour vous, *Monsieur*, je vous supplie de me prendre pour un homme, qui vous est entièrement acquis, & qui souhaiteroit de vous pouvoir être utile. Je suis avec considération.

Hanover le 2. Juin 1696.

On donnera le reste de ces Lettres dans une autre Partie du Journal.

A R T I C L E X.

LETTRE de M. DIDEROT au R. P. BERTHIER, Jesuite. Poëte, non doct. 1751. in octavo pp. 56. Seconde Lettre &c. Perge, sequar. *Æneid.* pp. 8.

La vivacité de ce Commerce Epistolaire ne paroît gueres compatible avec sa durée. Quoique M. *Diderot*, l'un des Conducteurs de

de la grande entreprise de l'*Encyclopedie*, piqué de l'Extrait que le P. Berthier a donné du *Prospectus* de cette *Encyclopedie*, dans le second Volume du mois de Janvier des *Mémoires de Trévoux*, lui annonce une suite de Lettres, qui pourra fournir cette année un Volume de plus aux *Mémoires de Trévoux*; les combattans se laisseront sans doute plutôt qu'ils ne le croient, parce qu'après le premier feu, il est impossible que des gens de bon sens ne fassent réflexion sur l'inconvénient qui se trouve inévitablement à descendre dans l'Arene sous les yeux du Public, & s'y livrer en spectacle. Celui qui a les rieurs de son côté est plus encouragé que l'autre à ne pas lâcher prise; mais l'un & l'autre, quand ils y pensent bien, ne sont récompensés que d'une espèce de dévotion attachée à de semblables escrimes. En général c'est toujours un temps mal employé que celui qu'on donne aux Disputes, à moins qu'il ne s'agisse de maintenir des vérités fondamentales contre des erreurs pernicieuses.

Ce qui pourroit néanmoins rendre les Lettres de M. Diderot recommandables, c'est le dessein qu'il déclare avoir de joindre à chacune d'elles un Article de l'*Encyclopedie*, pour mettre de plus en plus les Lecteurs en état de juger de l'exécution de ce grand travail. Il le fait dans la première mais il manque à son engagement dès la seconde, écrite à Paris le 2. Janvier 1751. à neuf heures du soir, en recevant le journal de Trévoux. Tant on est

actif

actif dans la passion ! Il est vrai qu'il annonce un Article pour la troisième Lettre, & avertit que ce sera *Analyse*. Celui d'*Art* appartient à la première, & nous allons en détacher quelques Remarques, qui vaudront mieux que les picoteries de M. *Diderot* contre le P. *Berthier*, propres à réjouir dans la lecture de l'Original, mais trop peu instructives pour trouver place dans un Extrait.

On a donné le nom de *Science*, ou d'*Art*, au centre ou point de réunion, auquel on a rapporté les Observations qu'on avoit faites, pour en former un système, ou de règles, ou d'instrumens & de règles tendant à un même but.

C'est l'industrie de l'homme, appliquée aux productions de la Nature, ou par ses besoins, ou par son luxe, ou par son amusement, ou par sa curiosité, &c. qui a donné naissance aux *Sciences* & aux *Arts*, dont les dénominations dérivent de la nature de leurs objets formels. Si l'objet s'exécute, la collection & la disposition technique des règles selon lesquelles il s'exécute s'appelle *Art*. Si l'objet est contemplé seulement sous différentes faces, la collection & la disposition technique des observations relatives à cet objet, s'appellent *Science*. Ainsi la Métaphysique est une Science, & la Morale est un Art. Il en est de même de la Théologie & de la Pyrotechnie.

Tout Art a sa speculation & sa pratique, & il est difficile, pour ne pas dire impossible,

ble, de pousser loin la pratique sans la spéculation, comme réciproquement de bien posséder la spéculation sans la pratique.

En examinant les productions des Arts, on s'est apperçu que les uns étoient plus l'ouvrage de l'esprit que de la main, & qu'au contraire d'autres étoient plus l'ouvrage de la main que de l'esprit. Telle est en partie l'origine de la prééminence que l'on a accordée à certains Arts sur d'autres, & de la distribution qu'on a faite des Arts en *Arts Libéraux* & en *Arts Mécaniques*. Cette distinction, quoique bien fondée, a produit un mauvais effet, en avilissant des gens très-estimables & très-utiles, & en fortifiant en nous je ne sais quelle paresse naturelle, qui ne nous portoit déjà que trop à croire que donner une application constante & suivie à des Expériences & à des objets particuliers, sensibles & matériels, c'étoit déroger à la dignité de l'esprit humain; préjugé qui tend à remplir les Villes d'orgueilleux raisonneurs, & les Campagnes de petits Tyrans oisifs & dédaigneux. Si l'on met dans un des côtés de la balance les avantages réels des Sciences les plus sublimes & des Arts les plus honorés, & dans l'autre ceux des Arts-Mécaniques, on trouvera que l'estime qu'ils obtiennent n'est point distribuée dans le juste rapport de ces avantages.

La main de l'homme est le ministre des Arts. Mais elle ne peut suffire, seule & nue, qu'à un petit nombre d'effets; les instrumens,

Tome III. Partie II.

V

&

& les outils sont comme des muscles joints en bras, tandis que les préceptes & les règles sont comme des ressorts accessoires à ceux de l'esprit.

Ici M. *Diderot* propose ses idées sur la composition d'un *Traité général des Arts mécaniques*, & il en donne une espèce de Projet, qui ne peut avoir été conçu que dans un génie riche & puissant, tel que le sien. Il voudroit qu'on remontât à l'origine de tous les Arts, non par la voie historique, que l'obscurité des tems & la négligence des Nations rendent presque inaccessible; mais par la voie Philosophique, en recourant à des Suppositions, en partant de quelque hypothèse vraisemblable, de quelque événement premier & fortuit, pour s'avancer de là jusqu'où l'Art a été porté. En voici un Exemple. Si l'on ignoroit l'origine & les progrès de la *Papierie*, que devroit faire un Philosophe, qui se proposeroit d'écrire l'Histoire de cet Art? Il supposeroit qu'un morceau de linge est tombé par hazard dans un Vaisseau plein d'eau, qu'il y a séjourné assez longtems pour s'y dissoudre; & qu'au lieu de trouver au fond du vaisseau, quand il a été vuide, un morceau de linge, on n'a plus apperçu qu'une espèce de sédiment, dont on auroit eu bien de la peine à reconnoître la nature, sans quelques filamens qui restoient, & qui indiquoient que la matière première de ce sédiment avoit été auparavant sous la forme de linge, &c. En s'y prenant ainsi, les progrès d'un Art seroient ex-

posés d'une manière plus instructive & plus claire que par son histoire véritable, quand on la sauroit; les obstacles, qu'on auroit eu à surmonter pour perfectionner l'Art, se présenteroient dans un ordre entièrement naturel; & l'explication Synthétique des démarches successives de l'Art, en faciliteroit l'intelligence aux esprits les plus ordinaires, & mettroit les Artistes sur la voie qu'ils auroient à suivre pour approcher davantage de la perfection.

Notre Auteur termine cet Article par quelques Observations utiles sur la manière de traiter certains Arts mécaniques en particulier, & par des réflexions sur la Géométrie & sur la Langue des Arts. Il y a beaucoup de neuf dans tout cela, & rien qui ne soit d'une très-grande force.

ARTICLE XI.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

I T A L I E.

Rome.

Jérôme Mainardi a imprimé: LITURGIA
ANTIQUA Hispanica, Gothica, Isidoriana,
Mozarabica, Toletana, mixta, illustrata.
Adjectis vetustis monumentis, cum additionibus,
scholiis & variantibus lectionibus, ad vetustissi-

V 2

mu

morum codicum fidem exactis. En deux Volumes *in folio*, le I. de 3. Alph. 19. f. le II. de 5. Alph. 20. f. Ces Liturgies, & tout ce qui les accompagne, se trouvoient déjà dans les Oeuvres du Cardinal *Joseph-Marie Thomasi*, imprimées à Rome il y a quelques années, en six Volumes *in folio*. Mais comme tout le monde ne veut, ou ne peut pas, acquérir un Ouvrage si cher, on a cru devoir publier les Liturgies séparément.

On a gravé en dix feuilles *in folio*, aux dépens de *François de Ficaronis*, le bel Arc de Trajan, le monument le plus respectable des honneurs rendus autrefois à la dignité Impériale, & de l'excellence de la Sculpture ancienne: *Arcus Trajano dedicatus Beneventi, porta aurea dictus, sculpturis & mole omnium princeps.*

Milan.

Il a paru encore trois Volumes *in quarto* des Annales de feu M. Muratori: *Annali d'Italia dal Principi dell' Era volgare fino all' anno 1749. compilati da Lodovico Antonio Muratori, Bibliotecario del Serenissimo Duca di Modena.* L'Ouvrage est complet par-là, & va jusqu'à l'année indiquée au Titre.

Bresse.

On a imprimé ici: *Ad Virum Clarissimum, Albertum Mazzolenum, Abbatem Casinensem, & Pontidenfis Monasterii Priorem majorem, de Tarsensi Hercule in viridi jaspide insculpto Epistola Casti Innoc. Ansaldi, Ordinis Predicatorum,* 1. f. *in quarto*, avec une figure.

Ve-

Venise.

Simon Occhi a imprimé la 4^a Partie de l'Ouvrage intitulé, *Raccolta d'Opuscoli scientifici & filologici*. Ce Recueil fait par le P. Anselmo Cologera est toujours composé de Pièces fort intéressantes.

Albrizzi a achevé un grand Ouvrage, savoir : *Atlante novissimo, che contiene tutte le parti del mondo nel quale sono esattamente descritti gl'Imperi, le Monarchie, Stati, Repubbliche, &c. del Sign. Guglielmo de l'Isle; Volume secondo ed ultimo, al quale si premette la seconda parte della Introduzione alla Geografia del Signor Sanfon di Abbville, ove si danno tutte le varie divisioni della superficie del Globo terrestre.* 1750 folio reale.

ANGLETERRE.

Londres.

Le célèbre Curieux de Botanique, *Patrice Berwell*, est mort ici à l'âge de 116. ans. Il laisse un magnifique Recueil auquel il a travaillé pendant 86. ans, sans que jamais la connoissance en soit parvenue au Public. C'est une *Flora Americana*, qu'il a léguée à la Bibliothèque Royale, avec 4000 livres sterling pour l'entretenir & l'augmenter.

Le savant D. *Jean Conybeare*, Doyen d'Oxford, qui s'est acquis beaucoup de gloire par sa réfutation de Tyndal, a été nommé par le Roi à l'Evêché de *Bristol*.

Joseph Clarke, Recteur à Longditton dans le Comté de Surrey, y mourut le 30. Déc. dernier. Ses deux Ouvrages intitulés, *Defence of the Albanian Creed*, & *The Church of England vindicated*, lui avoient fait beaucoup d'honneur.

I R L A N D E.

Dublin.

M. C. L. de Villette, Ministre de l'Eglise de S. Patrick, qui nous avoit donné un *Traité de la félicité de la vie à venir*, il y a deux ou trois ans, vient de faire imprimer des *Oeuvres mêlées*, dont les sujets sont le *Style*, le *Théâtre moderne*, le *Beau & le Goût*, chez Powell, in octavo 1750. Après avoir si fortement médité sur les plaisirs à venir, n'est-ce point faire comme la femme de Loth, que de revenir aux matières traitées dans cet Ouvrage?

F R A N C E.

Paris.

Hippolite Louis Guerin a imprimé en un Volume in quarto l'Ouvrage intitulé : *Capitulation historique de M. Muldener, continuée jusqu'à présent : ou Traduction exactement littérale, & mot pour mot ; & Concordance générale de toutes les Capitulations des Empereurs, depuis & compris Charles-Quint jusques & compris*

pris l'Empereur François I. actuellement régnant. Mr. de la Chapelle est Auteur de cette Traduction qu'il a parfaitement bien exécutée.

Le *Spettacle de l'Homme*, à Paris, chez Briasson, 1751. est un Ouvrage qui paroît par cahiers, & dont le principal but est de combattre le Pyrrhonisme.

Les Pensionnaires du Collège de Louis le Grand donnèrent, il y a quelques années les Poësies de trois ou quatre jeunes Chinois : ils viennent de donner présentement le Poëme d'un des Orientaux que le Roi fait instruire dans les Langues savantes. Cet Ouvrage, qui ne peut que faire honneur à la jeune Muse qui l'a produit, a pour titre : *Mures armenii, Gallice*, Les Hermines, *Autore Angelo Rusin, Salonicensi*. L'Auteur a choisi les Hermines, parce qu'elles font une partie des richesses & des ornemens de son pays.

Le *Triomphe Littéraire de la France* est un Poëme Italien de M. l'Abbé Venuti, dédié à M. le Marquis de Puységur, Ministre & Secrétaire d'Etat.

Le petit Livre suivant est écrit d'une manière amusante : *Dissertation sur la Question lequel de l'homme ou de la femme est le plus capable de constance; ou la Cause des Dames soutenue par Mlle. Archambault, de Laval Bas-Maine, contre Mr. ***. & M. L. L. R. chez Piffes 1750. in 12.*

Un Citoyen plein de probité & de lumières a donné un Livre très-propre à inspirer les mêmes dispositions aux personnes qui sauront en faire usage. Nous parlons des

Détails Militaires, par M. de Chenevières, Commissaire Ordonnateur, & premier Commis de la Guerre, en quatre Volumes in 12. 1750.

Attilie est une Tragédie Chrétienne, dans laquelle on trouve d'assez grandes beautés.

Le Repentir est une Comédie en un Acte & en Vers, qu'on a imprimée avec d'autres Poëmes, par M. L. D. S. T.

On a réimprimé les Lettres de M. l'Abbé le Blanc.

Aristée, Episode du quatrième livre des Géorgiques, a été traduit en très-beaux Vers François.

La Méchanique des Langues, & l'art de les enseigner par M. Pluche, est un Volume in 12. 1751. qu'on peut regarder tout à la fois comme un Livre de Grammaire, de Critique & de Goût. L'Auteur l'a publié en même tems en très-beau Latin sous le titre de *Linguarum artificio & doctrina*.

On vend chez d'Houury fils un *Recueil de Pièces importantes sur l'operation de la Taille par le Lithotome caché*, 1751. in 12.

L O R R A I N E.

Nancy.

Nous donnerons dans la Partie suivante de ce Journal un Extrait des *Discours prononcés le III. Février MDCCLI. à la première Assemblée de la Société Littéraire, fondée dans la Ville de Nancy par le Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar.*

R U S.

R U S S I E.

St. Pétersbourg.

On a joué avec succès une Tragédie en Langue Russe en présence de la Cour Impériale. Et l'on se propose de traduire les plus belles Pièces du grand Corneille dans cette Langue.

D A N N E M A R C.

Copenhague.

La société Royale des Sciences de cette Ville a publié le quatrième Volume de ses Mémoires. Il n'existe encore qu'en Danois ; mais, comme on a traduit les trois précédens en Latin, il y a apparence qu'on ne tardera pas longtems à faire le même plaisir au Public par rapport à celui-ci. C'est un *in quarto* de 300. pages. Il renferme entr'autres choses quatre Dissertations, qui sont encore de *M. Gramm*, & qui ne peuvent qu'augmenter le regret de sa perte.

A L L E M A G N E.

Hambourg.

On trouve chez le Libraire Geisler un petit Traité intitulé : *De vita humana, imprimis ejus brevitate hodierna, brevique tantis*

V 5

fis,

NE NOUVELLES LITTÉRAIRES.

sis, Cogitationes Jo. Andr. Gottfr. Schottelg
Hamburgensis, in quarto 12 f. Cet Ouvrage
est méthodique & bien écrit.

Martini débite: *De Religione externa Exer-
citatio Philosophica* per God. Profe., Regii
Christian. Acad. P. in 4. 3. l. Cet Ecrit est fort
bien fait: l'Auteur y défend la nécessité du
culte extérieur, principalement contre l'Au-
teur du Livre des Mœurs.

M. Jean Samuel Møller, Recteur du Col-
lège de S. Jean, a invité à un Acte Oratoir-
re, de *Bello Germaniae Tricenario*, par un fort
beau Programme, qui contient deux Haran-
gues qu'il avoit prononcées: de *rationalismo
Juliani Imperatoris minima rationalia*.

Guburg.

La place de Directeur, & Professeur en
Théologie, qui étoit demeurée vacante pen-
dant quelque tems, a été conférée à M. Jean
Andr. Bartsch, ci-devant Directeur du Col-
lège de Gera, qui a rendu des services distin-
gués à la Philosophie & aux Belles-Lettres.

Altorff.

M. Ernst Erhard Zobel a donné un Catalogue
de toutes les Disputes & Pièces Académi-
ques d'Universités d'Allemagne, & des plus
célèbres Académies étrangères, pour l'année
1750. Il le continuera les années suivantes.

Leipzig.

M. Christianus, ci-devant Professeur extraor-
dinaire de Philosophie, a vu la Professe-
ur de Théologie vacante par la mort de
M. Teller. La place de Pasteur
de

de celui-ci avoit déjà été donnée à M. le Docteur *Stemler*, qui a aussi été déclaré Professeur ordinaire en Théologie: de sorte que la Faculté Théologique se trouve accrue par là d'un Membre.

La Librairie de *Jacobi* a fait rouler la presse sur Jo. Guilielmi Bergeri *Eloquentia publica*, in quarto, 2 Alph. 17 f. C'est un Recueil de 35. Ecrits Académiques que M. de Berger avoit publiés à Wittemberg, & qui roulent sur les Antiquités, l'Histoire, la Morale, la Politique, la Théologie & l'Ecriture Sainte.

M. Jean Charles *Krebs*, qui avoit publié l'année passée un Ecrit de *divisione Phalegica*, a été appelé au Rectorat de l'Ecole de *Burstedt* en Thuringe.

Il a paru ici sans nom d'Imprimeur un Ecrit Allemand, où l'on examine & l'on refute en détail tous les principes de l'*Essai sur les Monnoies*, qui est communément attribué au Directeur de la Monnoie Prussienne. On y prétend que ses remèdes sont pires que les maux qu'il veut détruire.

Halle.

On publie ici une Feuille périodique Morale, intitulée l'*Homme*. La matière, quoique rebattue, est encore fort abondante: il ne s'agit que de savoir la présenter de manière à empêcher l'Homme de se dégoûter de l'objet avec lequel il aime le moins à se familiariser.

M. Michel Gottlieb *Agnewbler*, Gentilhomme Transylvain, qui avoit déjà acquis de la

16-

réputation par divers Ouvrages, a soutenu pour obtenir le Doctorat en Médecine une très-belle Dissertation de *Lauro*, où il a rassemblé avec beaucoup d'ordre, d'érudition, & d'agrément tout ce que la Fable, l'Histoire, les Antiquités, la Physique, la Médecine &c. ont avancé d'intéressant sur ce fameux Arbruste.

M. le Docteur *Baumgarten* fait imprimer plusieurs Ouvrages, Exégetiques & Herméneutiques. La presse roule sur une *Exposition des Evangiles de toute l'année*, qui sera suivie de celle de toutes les Epîtres.

Breslau.

Korn a imprimé : *Polonia Litterata nostri temporis, auctore* Jo. Dan. Janozki, *Bibliotheca Zaluskiana Secretario*. Pars I. 1750. grand in octavo 9 f. Le premier Volume est partagé en deux Livres, dont l'un parle de CXLIV. savans Polonois vivans, & l'autre de LV. décedés sous le Règne présent.

Berlin.

Les dernières acquisitions, que l'Académie Royale de cette Ville a faites, sont celles de *M. Diderot* & *Toussaint* de Paris, & de *M. Tronchin* d'Amsterdam.

H O N G R I E.

Raab.

Un Prélat Hongrois a bien fait voir, que les principes de son Eglise contre ceux qu'elle appelle Hérétiques sont invariables, & qu'elle de-

demeure toujours avide de leur ruïne, & alterée de leur sang. C'est M. *Martin Biro*, Evêque de *Wesprim*, qui a fait imprimer ici chez *Streibitz* le Volume dont voici le titre : *Enchiridion Martini Bironij, Padani, Episcopi Wesprimensis, de fide, Hæresiarchis, ac eorum affectis, in genere de Apostatis, deque Constitutionibus ac Decretis Imperatorum ac Regum, contra dissipatores Catholica Ecclesiæ editis. Diotrephi, seu a Catholicis in Hungaria commorantibus, ad S. S. Imperatriciam ac Reginalem Majestatem, MARIAM THERESIAM, in negotio Religionis anno 1749. sub communi Augustana & Helvetica Confessione addictorum nomine, recurrentibus responsionis loco, Christiana caritate expositum 1750. in quarto l. Alph. 7. f.*

TA.

T A B L E

des Articles.

- I. LA SEULE VRAIE RELIGION**, *universelle dans ses principes, embrouillée par les disputes des Théologiens, divisée en diverses Sectes, & réunie en J. C.*
Trad. de l'Allemand de M. DE LOEN. Pag. 163
- II. HISTOIRE NATURELLE**, *générale & particulière, avec la Description du Cabinet du Roi, avec une Préface de M. le Docteur ALBERT DE HALLER.* 185
- III. Pièces intéressantes pour les Progrès de l'Astronomie,**
- I. Lettre Circulaire DE M. DE L'ISLE** *adressée aux Astronomes.* 205
- 2. Fragmens de Lettres de M. DE L'ISLE, BOUGUER, & de REAUMUR à M. BOSE.** 214
- 3. AVIS**

TABLE DES ARTICLES.

3. AVIS AUX ASTRONOMES *par M. DE LA CAILLE.* 217
- IV. NOUVELLE DÉCOUVERTE DU PRINCIPE DE L'HARMONIE, *par M. ESTEVE.* 228
- V. OBSERVATIONS *sur l'Esprit des Loix, ou l'Art de lire ce Livre, de l'entendre & d'en juger, par M. * * *.* 234
- VI. DISCOURS *qui a remporté le Prix à l'Académie de DIJON, en l'Année 1750.* 250
- VII. ANECDOTES LITTÉRAIRES. 261
- VIII. FABLES & CONTES *de M. GELLERT.* 279
- IX. LETTRES ANECDOTES *de M. DE LEIBNITZ à M. CUNO.* 286
- X. LETTRES DE M. DIDEROT. 302
- XI. NOUVELLES LITTÉRAIRES. 307

OFFICIAL COPY

THE SECRETARY OF THE ARMY

WASHINGTON, D. C.

7-2

RECEIVED THE SECRETARY OF THE ARMY

WASHINGTON, D. C.

1917

THE SECRETARY OF THE ARMY

WASHINGTON, D. C.

RECEIVED THE SECRETARY OF THE ARMY

11-2

THE SECRETARY OF THE ARMY

WASHINGTON, D. C.

10-2

THE SECRETARY OF THE ARMY

RECEIVED THE SECRETARY OF THE ARMY

10-2

THE SECRETARY OF THE ARMY

WASHINGTON, D. C.

10-2

RECEIVED THE SECRETARY OF THE ARMY

WASHINGTON, D. C.

BIBLIOTHÈQUE IMPARTIALE,

Pour les Mois de

M A I E T J U I N,

M D C C L I.

T O M E III.

TROISIÈME PARTIE.



A L E I D E,

DE L'IMP. D'ELIE LUZAC, FILS.

M D C C L I.

AVERTISSEMENT.

Le Libraire, qui imprime ce Journal, ayant souhaité d'y mettre une plus grande variété, a obtenu de l'Auteur, qui y a travaillé seul jusqu'à présent, le droit d'insérer dans la Bibliothèque Impartiale les Extraits, qui dans la suite lui seront communiqués par les Savans qui voudront bien concourir à ses vûes ; & il fera usage avec reconnoissance de tous ceux qui n'auront rien de contraire aux mœurs, au respect dû aux Puissances, & à la Religion. Ceux qui voudront garder l'incognito, peuvent le

AVERTISSEMENT.

faire. Ces Extraits seront marqués d'un Astérisque, afin qu'on ne les confonde pas avec ceux de l'Auteur du Journal; qui, ravi de contribuer à la perfection de cet Ecrit périodique par des secours plus importans que ceux qu'il est lui-même en état de fournir, invite tous ceux qui cultivent les Sciences ou les Beaux Arts à se servir de cette voie, pour faire part au Public des fruits de leurs études.

B I-

BIBLIOTHÈQUE IMPARTIALE,

Pour les Mois de MAI & JUIN,

M D C C L I.

ARTICLE I.

* **INLEIDING tot eene Natuur en Wis-
kundige beschouwing des AARDKLOOTS,
tot dienst der Landgenooten beschree-
ven, door JOHAN LULOFs.**

c'est-à-dire.

**INTRODUCTION à une Théorie Phy-
sico - Mathématique du GLOBE TER-
RESTRE, écrite pour l'usage de ses Com-
patriotes, par Mr. JEAN LULOFs, un
vol. avec fig. in 4°. de 648. p. sans
compter la dédicace, préface & indi-
ce, qui en font 32.**

L'Ouvrage, que nous annonçons, est pro-
prement un précis de ce que les Philoso-
phes, tant anciens que modernes, ont don-
né

né de meilleur pour parvenir à une connoissance solide du Globe Terrestre. Il ne sauroit donc qu'être très-intéressant pour ceux qui ne regardent pas d'un œil indifférent cet objet des connoissances humaines : mais ce qui le rend plus précieux encore , c'est que Mr. LUYKES, qui est Professeur de Mathématique, d'Astronomie, & de Philosophie dans l'Université de *Leide*, l'a enrichi par-tout d'observations curieuses, de remarques judicieuses, & enfin de tout ce qu'il faut pour donner une idée exacte des recherches & des découvertes que l'on a fait jusques à présent sur cette matière. Il auroit été à souhaiter, qu'il l'eût publié dans une langue plus connue que n'est la Hollandoise, mais il a eu ses raisons qu'on peut lire dans la préface. L'Ouvrage est divisé en deux Parties, dont la première contient vingt Chapitres & la seconde neuf. Ces Chapitres nous offrent les différens rapports sous lesquels on peut contempler notre Sphère. Nous tâcherons d'en donner un extrait, qui puisse faire voir que l'Auteur n'a rien négligé, pour présenter à ses Lecteurs une juste idée des objets les plus curieux & les plus intéressans de la Philosophie naturelle.

La première partie contient une histoire naturelle de la Terre, considérée en elle-même : la seconde comprend les phénomènes, qui se présentent sur la Terre, & ceux qui naissent de ses différens rapports avec les autres corps célestes. La Figure de la Terre fait
le

le sujet du premier Chapitre de la première Partie: les Anciens en ont eu des idées différentes & assez singulières. Quelques Philosophes Payens & des Pères de la primitive Eglise la prirent pour un plan circulaire. Leucippe, Lactance, St. Augustin, St. Chrysostome, St. Jerome lui ont donné ou semblent lui avoir donné la figure d'un tambour: Héraclite en fit un bateau; & Démocrite ne s'est pas fort éloigné de cette idée. On ne seroit pas tenté à envier les connoissances de l'antiquité, si à cet échantillon on devoit reconnoître ses plus grands Personnages; mais si elle nous en offre qui ayent si mal pensé, elle nous conserve aussi les idées de ceux, qui, ayant médité avec plus de succès, ont attribué à la Terre une figure Sphérique. De ce nombre sont Thales, Anaximander, Parménide, Epicure, & Pythagore. Aristote a voulu même le prouver par une démonstration, fondée sur la pression des fluides, qu'il croyoit sans réplique: mais cette démonstration *à priori*, ni celle que Riccioli a prise des Ouvrages d'Archimède, & qui approche assez de celle d'Aristote, ne sont ni l'une ni l'autre satisfaisantes. C'est l'expérience, ce sont les observations, les argumens formés *à posteriori*, qui nous convainquent de la figure sphérique de notre Terre. La variation que les Voyageurs observent dans la situation des étoiles en fournit une preuve sensible: ceux qui vont vers le Nord voient croître la plus grande & la plus

petite élévation des Etoiles, qui ne se couchent jamais, tandis que ceux qui vont vers le Sud la voient décroître. Les éclipses lunaires en donnent une générale, puisque l'ombre est toujours sphérique. Les voyages autour du monde, que plusieurs Européens ont faits & en dernier lieu l'Amiral Anson, prouvent la même vérité, laquelle se manifeste encore par les règles de la Navigation; car c'est par la trigonométrie sphérique qu'on détermine les endroits, où les vaisseaux doivent aborder. On ne peut donc plus douter que la Terre ne soit un corps sphérique.

Les connoissances humaines s'étant étendues, l'esprit de l'homme, toujours disposé à pénétrer plus avant, ne s'est pas arrêté à une certitude, qui sembloit lui devoir suffire: on a commencé à douter si la Terre étoit parfaitement ronde, ou bien seulement d'une figure qui en approche. Des observations firent conclure à Picard, Cassini Père, Cassini Fils, Maraldi & la Hire, qu'elle formoit un Sphéroïde allongé; Huigens au-contraire, & après lui Newton, se représentant la Terre comme un amas fluide, & considérant les loix de la force centrifuge, conclurent que la Terre devoit être un Sphéroïde applati: Grégorius, Herman, Kraft, Clairaut, de Maupertuis, Maclaurin & Stirling adoptèrent l'opinion de Huigens, & ces deux sentimens donnèrent lieu à deux partis, qui chacun avoient des Philosophes du premier rang à leur tête. Un calcul combiné des

Loix

Loix de la gravité, & de celles que doit observer un amas fluide qui tourne sur son Axe, rendoit cette hypothèse des plus plausibles; mais comme elle étoit en même tems accompagnée de quelques suppositions gratuites, il n'y avoit pas moyen de décider une question également intéressante & curieuse. On se porta donc à d'autres expériences pour y parvenir; & ces expériences, mettant la chose hors de doute, servirent en même tems à faire admirer la pénétration de ceux qui en avoient prévu la conséquence.

Richer fut le premier qui trouva, que l'oscillation des pendules se fait plus lentement à mesure qu'on s'approche de l'Équateur. Plusieurs ont confirmé cette expérience. Messieurs de Maupertuis & Campbell prirent en la faisant des précautions, qui ne laissent rien à désirer sur une conclusion, que la dilatation de la chaleur sembloit, quoique sans fondement, rendre peu certaine; & après les réponses, que M. Desaguliers a faites aux difficultés dont M. de Mairan a cru pouvoir charger ce sujet, la question paroissoit décidée, puisque cette expérience faisant voir que la gravité est moindre sous l'Équateur, prouve par cela même que le Diamètre des Poles est moindre que celui de l'Équateur. Ces expériences sembloient mener plus loin encore, & nous fournir le moyen de pouvoir déterminer avec assez de précision le rapport de l'Équateur à l'Axe, qu'elles donnent de 177, 3. à 178, 207.

X 5 ce-

cependant M. LULOFS nous communique dans sa préface une remarque de M. Clairaut qui ne favorise pas les conclusions qu'on tire de ces expériences : car ces conclusions supposant les matières , dont notre Globe est composé , d'une densité & d'une gravité égales , de la superficie jusques au centre , elles ne peuvent être admises que lorsqu'on aura démontré l'hypothèse qui lui sert de principe ; & par conséquent elles ne prouvent rien ici. Voilà une reflexion à laquelle il n'y a point de réplique ; mais si ces conclusions donnent exactement le même rapport qu'on trouve d'un autre côté , & par des routes plus certaines ou non douteuses , ne pourroit-on pas conclure de là , que la Terre est composée d'une matière dont les élémens ne diffèrent que par leur situation réciproque ?

On ne pensa pas d'abord à la remarque de M. Clairaut ; & des conséquences si opposées à celles qui resultoient des mesures de Cassini , étonnèrent la plupart des Mathématiciens & des Physiciens , en donnant gain de cause aux Anglois ; qui avoient soutenu en faveur de Newton le sentiment de Huigens. On trouva les mesures de M. Cassini peu exactes : il en convint & embrassa l'opinion de son Adversaire. M. Lulofs donne ici un détail historique des différentes méthodes que Mess. Cassini , de l'Isle , Maraldi & d'autres Philosophes ont suivies ou indiquées pour prendre des mesures ; & y ajoute tout ce qui peut servir à

à déterminer le degré de confiance qu'on doit leur accorder. Il passe ensuite à différens moyens dont on s'est servi, pour déterminer avec plus de précision le rapport du Diamètre de l'Équateur à l'Axe de la Terre. Il donne d'abord celui de M. 's Gravesande, dans lequel il n'entre aucun calcul différentiel (a). Ensuite il expose les calculs des Phi-

(a) Voici le précis de cette démonstration. Soit la moitié d'une Ellipse, & deux demis Cercles, dont l'un ait le grand & l'autre le petit axe de l'Ellipse pour diamètre : vous trouvez tout-dé suite le rapport de leurs ordonnées à leurs diamètres. Soit de plus le grand rayon de l'Ellipse z , le plus petit u , le rapport de zz à uu comme 1. à a ; soient encore deux parties infiniment petites de l'Ellipse, prises pour des segmens de deux Cercles différens, dont le rayon de l'un soit r , de l'autre r . soient les sécantes s . s , les tangentes t . t . les propriétés de l'Ellipse donneront par un calcul algébrique

$$a = \frac{r^{\frac{2}{3}} s^2 - r^{\frac{2}{3}} s^2}{r^{\frac{2}{3}} s^2 tt - r^{\frac{2}{3}} s^2 tt}$$

Rien de plus facile que de déterminer maintenant le rapport de z à u . Prenant les deux parties infiniment petites de l'Ellipse pour deux degrés de latitude, & se servant des mesures faites par M. de Maupertuis en France, & sous le Cercle du Pole arctique, on trouve avec M. Lulofs

$$z : u = 292,72 : 291,07 = 178,1 : 177,11.$$

Cette détermination ne diffère guères de celle de M.

Philosophes les plus versés dans ces matières. Ceux de l'illustre Président de l'Académie de Prusse en font le plus grand nombre, & notre Auteur y fait, en les exposant, quelques

M. 's Gravesande, ni de celle que M. de Maupertuis a trouvée par cette route-ci.

Soit le plus grand rayon de l'Ellipse r , le plus petit m : qu'on prenne sur le plus grand une abscisse x , dont l'ordonnée soit y . Soient de plus mesurés deux degrés de latitude, dont le plus proche de l'Equateur soit A , le plus éloigné E : en prenant sur l'Ellipse un de ces degrés, posez A , & que l'on y mène deux perpendiculaires, qui coupent le grand Axe, vous trouvez par le calcul des fluxions une des perpendiculaires égale à $\frac{1}{m} (1 - xx + m^2 x^2)^{\frac{1}{2}}$. Soit le sinus s ; on la trouve égale à $\frac{1}{m} (\frac{mm}{1 - ss + mmss})^{\frac{1}{2}}$ & pareillement pour la perpendiculaire à l'autre degré E , $\frac{1}{m} (\frac{mm}{1 - ss + mmss})^{\frac{1}{2}}$.

Le rapport de ces deux quantités nous donne

$$\text{si } m \text{ est moindre que } 1. \quad 1 - m^2 = \frac{2 (E - A)}{3 E (ss - ss)}$$

$$\text{si } m \text{ vaut plus} \quad m^2 - 1 = \frac{2 (E - A)}{3 E (ss - ss)}$$

Les bornes d'un extrait ne nous permettent pas de donner un précis de tous les calculs, qui se trouvent dans l'ouvrage de M. Lulofs. Il suffira d'en choisir quelques-uns de ceux qui peuvent nous en fournir le moyen.

ques changemens, qui les mettent à la portée de ceux qui ne sont pas rompus à ces démonstrations compliquées. Il nous fait voir encore comment on peut déterminer la figure de la Terre en fixant un degré de longitude à deux différentes latitudes; & il donne une idée de la démonstration que Manfredi a prise de la parallaxe de la Lune, & de celle que M. Cassini a voulu déduire de l'Horizon; deux méthodes, dont la dernière sur-tout est sujette à bien des difficultés, ainsi que notre Auteur le remarque. M. Lulofs relève ensuite quelques bévues de M. Kuhn, qui sont assez grossières. De là il passe à indiquer les avantages & l'utilité qui résultent de ces recherches: il fait voir que la Théorie du flux & du reflux, & en grande partie celle de la Navigation, dépendent d'une véritable connoissance des mouvemens & des distances de la Terre à la Lune: que ces recherches influent sur le nivellement; & qu'elles sont de conséquence pour la pratique de la Navigation. C'est ainsi que notre Auteur parvient au second chapitre, qui traite de la grandeur de la Terre.

Quoique ce qui a été dit sur la figure de la Terre put suffire à un Mathématicien pour trouver sa grandeur, M. Lulofs juge, avec raison, qu'il n'est pourtant pas inutile de passer en revue les différentes manières dont on s'y est pris pour la fixer. Nous allons parcourir cet exposé.

Eratosthène semble avoir été le premier qui se
soit

soit donné quelque peine à ce sujet : il trouva la circonférence de notre globe de 252000. stades, ce qui donne environ 66586½. toises pour un degré : mais outre qu'il est très-difficile d'évaluer ces stades avec quelque exactitude, sa méthode est trop imparfaite pour pouvoir être de quelque usage. Environ cent ans après Eratosthène, Hipparque détermina cette circonférence à 277000. stades, ce qui donne selon Struick le degré de latitude d'environ 57083½. toises ; & par là une grandeur assez approchante de celle que les modernes lui attribuent : mais tout ce que Struick allègue pour justifier ce produit du calcul d'Hipparque est trop peu fondé, pour qu'on puisse l'attribuer à ce Philosophe. Possidonius a tenté la même chose environ cent ans après Hipparque. Celui-ci observa que l'Etoile Canope, qui dans ces regions australes & même en Grèce ne montoit jamais au-dessus de l'Horizon, y paroïssoit tant soit peu à Rhodes, y disparoïssoit tout-de-suite, & qu'elle se faisoit voir à Alexandrie en Egypte 7½ d. au-dessus de l'Horizon : cette observation le porta à un calcul, qui lui donna 240000. stades pour la circonférence de la Terre.

Les Arabes se sont appliqués aussi à déterminer la grandeur de la Terre : mais comme les conjectures sur les miles Arabes font le degré de 64399,3. toises, ou en suivant Riccioli de 64762., détermination qui s'éloigne trop de la véritable, & qu'il n'est pas à présumer que des gens si versés dans la Géomé-

trie

trie soient tombés dans d'aussi grandes erreurs, l'on doit juger qu'on n'est pas en état de déterminer au juste la longueur de leurs miles. Fernelius a fait la même tentative en 1525, mais la manière dont il s'y est pris est trop grossière pour qu'on puisse y faire le moindre fond. Plusieurs autres ont encore tâché d'y parvenir par des routes différentes. De ce nombre sont Maurolycus, Clavius, Bettinus, Griemberger, Kepler, Casatus, Clairemont, & Joh. Dom. Cassini. Notre Auteur expose les différentes méthodes, dont ces Savans se sont servis, & fait voir qu'elles n'offrent rien qui puisse mener à quelque conclusion solide.

Celui qui le premier s'est trouvé dans la véritable route est le célèbre Snel, Hollandois. Une ligne droite, tirée entre la ville de Leide & le village de Soeterwoude, servant de base à deux Triangles, dont une tour dans chacun de ces endroits faisoit le sommet, lui en fit trouver la distance. Cette distance prise à son tour pour base de deux autres Triangles servit à lui faire trouver celle de deux endroits plus éloignés & successivement celle de *Berg-op-Zoom* & *Alckmaar*. Ayant mesuré la latitude de ces deux Places, les deux quantités connues lui fournirent tout-de-suite le moyen de fixer un degré du Méridien. Cependant le calcul des Logarithmes & quelques autres avantages ayant manqué à ce Mathématicien, il est tombé dans des erreurs, qu'il a en partie corrigées lui-même. M. de Musschenbroek
ayant

ayant ajouté ensuite d'autres corrections à ces mesures trouva au lieu de 28500. verges, que M. Snel avoit d'abord donné à un degré & de 28488. qu'il lui attribua après avoir corrigé ses mesures, le degré de 29514. verg. 2. piés & 3. pouces mesure de Rhyndland, ce qui fait 57033 o. 8. toises mesure de France. M. Lulofs, qui trouve 57060 367. en prenant le pié de Paris à celui de Rhyndland comme 1440. à 1392. nous dit ensuite les raisons qui prouvent, qu'on ne peut pas se reposer sur ces mesures.

Guillaume Blaeuw, Disciple de Tycho Brahé & si célèbre par les cartes qu'il a publiées, suivit Snel, & paroît avoir déterminé avec assez de précision la grandeur de la Terre. On doit cette anecdote à M. Picard, qui fait un grand éloge de cet Astronome. Norwood la mesura ensuite selon la méthode de Snel, & trouva le degré du Méridien de 57300 toises. Riccioli s'y est pris avec le secours de Grimaldi de différentes manières. La meilleure lui donne pour un degré 61478 toises, produit bien éloigné de sa véritable grandeur. M. de Maupertuis, & ceux qui l'ont accompagné, se sont encore servis de la méthode de Snel pour trouver la distance de *Turnea à Kittis*: la manière exacte dont ils en ont fait usage peut servir d'exemple pour faire voir à quel degré de précision on est parvenu à fixer la grandeur de la Terre. Notre Auteur nous la met sous les yeux: le calcul qui y est fondé fixe le degré du Méridien à 57436½ toises.

Pour

Pour connoître la grandeur de la Terre, il ne suffit pas de connoître celle d'un ou de plusieurs degrés : il faut encore connoître exactement toute la grandeur de sa circonférence elliptique. La supposant une Ellipse Apollonienne, dont les deux axes soient connus, le calcul des fluxions nous produit 20558280. toises. On trouve de même en supposant cette circonférence d'une figure elliptique réglée d'Apollonius, que la Terre contient 6033173043,6 lieues cubiques de Hollande.

M. Lulors compare ensuite cette grandeur, qui paroît enorme, avec celle des autres Planètes, dont la plupart surpassent de beaucoup la Terre. Après avoir remarqué que la distance du Soleil à la Terre n'étant pas exactement connue, on ne peut non plus déterminer au juste les rapports qui se trouvent entre ces corps & elle, il nous les donne tels que Huigens, Wolff, Keill, & les Académiciens de Paris les ont déterminés. Il fait observer en même tems à ses Lecteurs, que la différence de ces déterminations provient principalement de la différence des idées sur la parallaxe du Soleil ; que cette différence influe sur le calcul de la quantité de matière de notre Globe. M. Lulors en suivant les traces de Newton détermine cette quantité en trouvant celle du Soleil à celle de la Terre comme 10000 à 0,05118324. De là il passe à la Théorie du mouvement diurne & annuel de notre Sphère, dont il fait le troisième chapitre de la première partie.

Tome III. Part. III.

Y

II

Il nous y expose d'abord le Système Planétaire selon l'idée qu'en a eu Ptolomée. Après avoir montré combien peu elle s'accorde avec les Loix de la Nature, découvertes par Kepler, & confirmées par Newton, il passe à celui de Copernic, selon lequel la Terre est une Planète, qui tourne ainsi que toutes les autres autour du Soleil. On crut d'abord ce mouvement circulaire, mais des observations plus exactes que celles sur lesquelles on fondeoit cette opinion l'ayant démentie, on s'y est pris de différentes manières pour assigner à son orbite une figure qui s'accordât avec les phénomènes.

Celle qui en approche le plus est l'Elliptique. Le Soleil en occupe un des Foyers; & la Terre dirige son cours autour de cet Astre, de manière que les aires décrites sont en raison des tems qu'elle met à les parcourir. L'orbite de la Terre n'étant par circulaire, elle se trouve toujours à des distances inégales du Soleil: on en trouve aisément la plus grande & la plus petite, dès qu'on fait où le mouvement de la Terre est le plus prompt & le plus lent; & ces deux points ayant été déterminés, il n'est plus difficile de fixer le cours annuel de la Terre & d'en marquer les divisions.

Les observations, qui nous engagent à placer le Soleil au centre de notre Système, nous convainquent en même tems, que le mouvement de la Terre autour de son axe est la cause unique, qui nous représente les Étoiles comme tournant autour d'elle: elles nous prouvent enco-

re

ré que cet axe n'est pas perpendiculaire à son orbe. Que l'aire comprise par cette orbe soit un plan : soit un autre plan qui coupe la Terre par les deux extrémités de son axe, ou qui lui soit parallèle, ce plan formera avec celui de l'orbe un angle d'environ $66\frac{1}{2}$ d. C'est à-dire l'axe de l'Equateur fera un angle de $23\frac{1}{2}$ d. avec celui du Zodiaque.

Il y a bien long-tems qu'on a douté si cet angle demeureroit fixe ou s'il étoit sujet à quelques variations. En supposant exactes les observations, faites depuis l'année 230. avant l'Ere chrétienne jusqu'à 1738. après la naissance de J. C. elles nous prouvent qu'il diminue. Quoiqu'on soit assez convaincu du peu de fond qu'il y a à faire sur celles que les Anciens nous ont laissées, il semble pourtant qu'une diminution constante, qu'elles nous indiquent, présente quelque vraisemblance; car ce n'est pas sans fondement qu'on pourroit demander la raison pourquoi les Anciens ont toujours erré du côté qui favorise ce décroissement : cette diminution angulaire l'est encore par les observations qui ont été faites à Paris sur l'élévation du Soleil en 1675. 1739. & 1741. & par celles que Mess. Cassini, Manfredi, & d'autres ont faites à Boulogne en 1655. 1656. 1695. & 1733. M. Cassini a même poussé plus loin : ayant continué les observations, elles lui ont non-seulement fait soupçonner, mais elles l'ont porté à conclure avec quelque vraisemblance, que cet angle avoit diminué jusqu'en 1738. qu'il s'étoit ar-

Y 2

rété

rété jusqu'en 1741. & que de cette année il avoit commencé à croître. Celles de M. le Monnier ajoutent à la probabilité de ces conjectures; mais toutes ces observations ne sont pas assez nombreuses encore, pour qu'on puisse s'y reposer entièrement.

Les Astronomes ne se sont pas bornés à ces spéculations : si ce décroissement a lieu, il faut ou que l'axe de la Terre s'abaisse vers son orbite, ou qu'un changement dans son cours élève cette orbite vers l'axe. Si l'on fait attention aux conséquences qui résulteroient de ces deux cas; & que l'on y compare les phénomènes que le ciel nous présente, il semble d'abord que c'est le plan du Zodiaque qui s'élève vers celui de l'Equateur : car alors l'axe de la Terre ne souffrant d'autre changement dans son inclinaison que celui qui naît de la précession des Equinoxes, on ne remarquera d'autre variation dans la longitude des Etoiles, que celle que produit cette évolution; variation qui peut être exactement déterminée : on en observera en revanche dans leurs latitudes : on en trouvera dans les nœuds & dans les lignes des nœuds que forment les plans des Planètes : ces plans se couperont continuellement en des points différens. Il faut remarquer néanmoins que ces nœuds ayant des mouvemens qui leur sont propres, il est difficile de décider quels sont les changemens qu'il faut attribuer à ces mouvemens, & quels sont ceux qu'on devoit attribuer à l'élévation du Zodiaque. Dans le cas opposé, c'est-

c'est-à dire en supposant que l'Equateur s'incline vers le Zodiaque, on devroit remarquer une variation dans la déclinaison des Etoiles fixes, tout à fait différente de celle que la précession des Equinoxes produit dans leur longitude.

La question est maintenant de savoir laquelle de ces deux hypothèses s'accorde le mieux avec les observations : si c'est dans leur latitude ou dans leur déclinaison qu'on remarque du changement. Si l'on pouvoit faire fond sur les observations des Anciens, il seroit aisé d'y répondre : on n'auroit qu'à prendre les meilleures de celles que Ptolomée nous a laissées, & les comparer avec celles qui ont été faites de nos jours. Elles s'accordent pour la plupart à donner au Zodiaque le mouvement que demande l'accroissement de son obliquité ; mais Ptolomée a commis en d'autres occasions des fautes assez considérables ; il a donc pu manquer ici à cette précision qu'exige la conséquence qu'on voudroit en tirer : aussi Mr. Lulofs avoue-t-il qu'il ne peut se contenter de cette comparaison. Il y a pourtant des observations qui semblent indiquer, que la latitude des Etoiles est sujette à des changemens qui devroient en effet avoir lieu, si c'est le Zodiaque qui s'élève vers l'Equateur : mais si cette variation étoit réellement due à celle de l'obliquité, il faudroit qu'on la remarquât dans la latitude de toutes les Etoiles ; & bien loin que cela soit confirmé par les observations, on trouve au-contraire que cela n'a point lieu du-tout.

Il y a une autre considération encore pour parvenir à la solution de ce Problème : on pourroit examiner quel est le changement auquel la précession des Equinoxes soumet les noeuds, & quel est celui qui résulte de l'approche du Zodiaque vers l'Equateur. Quoique les mouvemens des noeuds ne soient pas jusques à présent bien connus & déterminés, on trouve néanmoins qu'ils se font tout-autrement que s'ils étoient seulement produits par la précession des Equinoxes. Bien plus, le mouvement des noeuds dans chaque Planète s'accorde assez bien avec la supposition que c'est le Zodiaque qui s'approche de l'Equateur, tandis qu'on ne voit rien qui établisse le contraire. Tout cela pourroit faire prendre parti à un Philosophe décisif, mais Mr. Lulofs juge avec raison, qu'il vaut mieux suspendre son Jugement, jusqu'à ce que le véritable mouvement des noeuds soit mieux connu.

La précession des Equinoxes est encore un objet qui influe beaucoup sur la connoissance du globe terrestre. Prolongez l'axe de la Terre: qu'en formant son cours autour du Soleil elle revienne au point dont on la suppose partie: le sommet de son axe prolongé ne sera pas à l'endroit, où il se trouvoit lorsque la Terre a quitté ce point: on verra que ce changement fait décrire à l'axe un cone, dont le point pris dans son orbite est le sommet.

Mr. Lulofs nous apprend ici l'explication phy-

physique qu'on a donné de ce phénomène, & y ajoute les nouvelles découvertes, que Mr. Bradley a communiquées au Public. De là il passe à quelques considérations, par lesquelles il sembleroit qu'en vertu des Loix du mouvement l'axe doit nécessairement subir une espèce de nutation deux fois l'an. Nous ne finirions point si nous voulions entrer dans tous les détails curieux de cet ouvrage, donc nous continuerons de donner l'Extrait dans les parties suivantes de ce Journal.

ARTICLE II.

DISCOURS PRONONCÉS le III. Février
MDCCLI. à la première Assemblée de la
Société Littéraire, fondée dans la ville de
Nancy, par le Roi de Pologne, Duc
de Lorraine & de Bar: à Nancy, chez
Pierre Antoine, in quarto, pp. 88.

L'épidémie du savoir fait des progrès incroyables dans ce siècle. Les Muses n'eurent jamais tant d'Autels dans la Grèce, ni à Rome, qu'elles en ont aujourd'hui en Europe. Les contrées, qui ressembloient à la Thrace & à la Beotie, sont plus heureuses que ces anciennes Provinces; le flambeau des Sciences & des Arts y répand des lumières aussi vives qu'ailleurs; plus de ténèbres nulle part, à peine

Y 4 voit-

voit-on en certains lieux des restes de crépuscule.

Ce sont les Princes qui donnent principalement le ton à leurs Etats ; & ils semblent excités aujourd'hui par la plus noble émulation à détruire tous les vestiges d'ignorance & de barbarie qui pourroient encore rester des siècles précédens. Un souverain, dont la carrière a été d'autant plus brillante, qu'il a eu occasion d'y faire briller tous les genres d'Héroïsme, la couronne d'une manière bien digne de ce sens exquis, par lequel il s'est toujours distingué, en consacrant ses dernières années à assurer par toutes sortes de voies la félicité d'un Etat ; qui auroit été inconsolable de la perte de ses anciens Maîtres, sans les vertus supérieures de celui auquel la Providence l'a soumis, & celles du Monarque sous la domination duquel il doit ensuite passer.

STANISLAS I. Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, est le Prince auquel nous venons de donner ces éloges : & nous reconnoissons qu'il est encore fort au-dessus. Les faits-mêmes en vont fournir la preuve. Ce bon & religieux Roi a fondé à Nancy, Capitale de ses Etats, une Bibliothèque publique, deux Prix à perpétuité pour les Sciences, les Belles Lettres & les Arts, & des Censeurs pour décerner des Prix ; & après ces arrangements, le troisième jour de Février s'est faite l'ouverture des Assemblées de la Société Littéraire, dans la Salle de l'ancien Château de Nancy, destinée à la Bibliothèque.

Voi.

Voici l'ordre des choses qui se sont passées dans cette illustre journée. Pour intéresser d'abord le Ciel au succès d'un si digne projet, toute la Cour, toute la Noblesse de l'un & de l'autre sexe, les Magistrats des Cours souveraines, les Ordres Religieux, & en un mot les Personnes les plus distinguées de Nancy, se rendirent dans l'Eglise Primatiale, dont les portes étoient gardées par un Détachement de la Garnison, & l'intérieur par les Gardes du Corps du Roi. On célébra une Messe du S. Esprit, chantée par la Musique de la Chapelle de Sa Majesté. M. de *Choiseul*, Primat de Lorraine, Grand Aumônier du Roi, & l'un des Membres de la Société Littéraire, officia pontificalement. Le R. P. *Demenoux*, Prédicateur du Roi, Supérieur des Missions Royales, Membre de l'Académie de Rome, & de celle de la Rochelle, & l'un des Censeurs Royaux, prononça un Discours, où il fit voir les grands avantages qui reviennent à la Religion & à l'Etat des différentes Fondations faites par le Roi de Pologne, & en particulier de celle de la Bibliothèque & des Prix.

A trois heures après-midi se tint la première séance des Membres de la Société. L'Assemblée fut aussi brillante que nombreuse. M. le Chevalier de *Solignac*, Bibliothécaire, Censeur & Secrétaire perpétuel de la Société, parla le premier, comme Secrétaire du Cabinet & des Commandemens de Sa Majesté, & chargé d'annoncer de sa part le dessein & les motifs de l'établissement qu'elle vient de faire.

Y 5

M.

M. Thibault, Lieutenant-Général du Bailliage de Nancy, Procureur-Général du Bureau souverain de Feneustranges, & l'un des Membres de la Société, répondit à ce Discours au nom de la Nation.

M. le Comte de Tressan, Lieutenant-Général des Armées du Roi Très-Chrétien, Commandant dans le Toullois, Barrois, & Lorraine François, Membre de l'Académie Royale des Sciences de Paris, des Sociétés Royales de Londres, de Berlin & de Nancy, se proposa d'inspirer l'amour du travail, par le détail qu'il fit des découvertes heureuses de notre siècle dans les Sciences & dans les Arts.

La séance fut terminée par un Discours sur le goût dans les ouvrages d'esprit, que prononça **M. Poncet de la Rivière**, Evêque de Troyes, Grand-Maître de la Chapelle du Roi, Membre de l'Académie Royale d'Angers & de la Société Littéraire.

Ce sont ces quatre Discours qui forment le Recueil, dont le titre est à la tête de cet Article; & pour donner à notre Extrait sa juste étendue, nous dirons quelque chose de chacun d'eux en particulier.

M. de Solignac commence par exalter le bonheur & la gloire de cette Epoque. Il compare ces avantages à ceux que la savante Athènes dut autrefois à Pisistrate; & bientôt après l'Egypte à Ptolémée Soter & à son fils Philadelphie. Un de leurs Successeurs, par une conformité encore plus frappante avec ce dont la Lorraine est témoin, un des Ptolémées,

inées, après s'être fait admirer par des Commentaires Historiques, institua des jeux à l'honneur des Muses & d'Apollon, & proposa des Prix à tout homme de Lettres, que sept Juges, établis pour décider du mérite des ouvrages, auroient jugé digne d'être couronné. L'application à l'établissement de Nancy est si aisée à deviner, que nous ne copierons pas ce que l'Orateur dit là-dessus.

Il passe de là aux effets naturels de la culture des Belles Lettres, & prévient l'objection fondée sur ce que les plus admirables génies deshonnorent souvent leurs talens par l'irrégularité de leurs mœurs. Ce n'est point la faute des Beaux-Arts. Ils ne sont faits que pour éclairer la raison, & ils ne l'obscurcissent que dans les esprits qui n'en peuvent soutenir l'éclat.

Pour confirmer que les Sciences n'ont jamais que d'heureux effets dans les Ames bien nées, M. de Solignac amène fort ingénieusement l'exemple & l'éloge de Madame de Grigney, son illustre Amie. „ Vous connoissez „ *Cenie*, dit-il; & où ne la connoit-on pas „ au moment que je parle? Quelle Pièce de „ Théâtre a-t-on fait de nos jours qui mar- „ que plus de finesse & d'agrément dans l'es- „ prit, plus d'élévation & de délicatesse dans „ les sentimens, où la vertu se montre avec „ tant de charmes, & qui fasse passer si rapidement de l'admiration de l'ouvrage à l'aimour de l'Auteur? Ouvrez les *Lettres Peruviennes*; vous y verrez des traits lumi- „ neux

„ neux d'une Philosophie jusqu'à présent in-
 „ connue dans nos Romans ; & vous con-
 „ viendrez de ce que j'ai voulu prouver d'a-
 „ près un si bel exemple, que c'est unique-
 „ ment des germes d'un mauvais cœur que
 „ viennent les fruits amers qu'on ose attribuer
 „ aux belles Lettres ”

A cet endroit succèdent l'examen & la Cri-
 tique du goût qui a régné jusqu'ici dans les
 ouvrages des Savans. On les a vu passer d'une
 extrémité à l'autre, de la sécheresse des dis-
 cussions frivoles & des recherches ennuyeuses
 à la légèreté & au faux brillant des écrits pu-
 rement superficiels : & quoique des Hommes
 d'un goût exquis aient tâché de fixer les es-
 prits au Vrai & au Bon, qui peuvent seuls
 faire le véritable Beau, à peine les a-t-on é-
 coutés, & le torrent du Bel Esprit a été beau-
 coup plus fort que toutes les digues de la sai-
 ne Raïson. Écoutons notre Auteur.

„ Quel est en général le savoir de notre
 „ siècle ? Voyez quelles en sont les mœurs ;
 „ elles ont coutume d'influër sur l'esprit-mê-
 „ me. Des cœurs volages annoncent naturel-
 „ lement des esprits légers. Ainsi dans nos
 „ idées, comme dans nos sentimens, rien ne
 „ nous fixe, nous voltigeons d'objet en objet,
 „ & nous ne prenons que la fleur de ceux qui
 „ nous arrêtent.

„ De là cette foule d'écrits superficiels plus
 „ propres à nourrir l'oïiveté qu'à la dissiper.
 „ De là ces Romans, débauches d'un esprit
 „ frivole, qui craint la peine & le travail, &
 „ qui

„ qui veut faire passer pour un pénible effort
 „ de génie, l'effort aisé d'une imagination
 „ qu'il auroit dû réprimer.

„ Pour définir en un seul mot notre siècle,
 „ ne pourrions-nous pas l'appeller LE SIÈ-
 „ CLE DE L'ÉSPRIT. Le brillant ne l'em-
 „ porte-t-il pas aujourd'hui dans tous nos
 „ ouvrages sur la richesse de la composition ?
 „ Et dans nos Livres ne préfère-t-on pas les
 „ traits saillans, les ornemens affectés, les
 „ grâces du langage, à la profondeur, à la ju-
 „ stesse, à la finesse-même des Reflexions ?

C'en est assez pour faire juger du Discours
 de M. de Silignac, qu'il termine en donnant à
 la Lorraine l'esperance de voir bientôt éclore
 des productions exemptes de ces défauts,
 & renaître chez-elle des Écrivains semblables
 à ceux qui en ont fait autrefois l'ornement.
 Il en donne une Liste, dans laquelle on trou-
 ve en effet quelques noms célèbres, mais as-
 sociés à d'autres, dont le retour ne seroit pas
 des plus désirables, n'y eut-il que le P. Maim-
 bourg, qu'il qualifie aussi d'épithètes assez é-
 quivoques, en l'appellant *Historien rapide &*
séduisant.

Le Discours de M. Thibault est court, mais
 il est vif, affectueux, & marqué au coin de la
 bonne Eloquence. Il y retrace aux Lorrains
 tous les bienfaits dont leur Auguste Maître les
 a enrichis, & qui sembloient avoir épuisé tou-
 tes les ressources de sa tendresse. „ Religion
 „ affermie, misère soulagée, infirmité sécou-
 „ rûe, accidens réparés, disette prévenue,
 „ pau-

„ pauvres & tendres Enfans éclairés, Orphelins qui cessez de l'être, Jeunesse illustre & malheureuse rendue à la noblesse de votre destination, Commerçans relevés de vos disgrâces, Droits litigieux, Innocens opprimés, dégagés sans frais du ténébreux labyrinthe de la Chicane; n'êtes-vous pas, & ne serez-vous point en effet les monumens éternels d'une bonté compatissante, qui semble être l'image vivante du Créateur & du Conservateur de toutes choses." Chacun de ces traits se rapporte en effet à quelque Fondation, ou autre bienfait public, dont la Lorraine est redevable à *Stanislas le Bienfaisant*, surnom donné à S. M. P. par M. *Thibault*, & universellement adopté.

L'Orateur invite les Peuples soumis à une si heureuse domination à en bien savourer les douceurs. Il évoque de nouveau les Manes des grands Hommes de la Lorraine, il adresse une invocation à la Déesse des Sciences & des Arts, & finit en associant les louanges de *Louis le Bienaimé* à celles de *Stanislas le Bienfaisant*.

Mais nous nous hâtons de passer au Discours de M. le Comte de *Tressan*, qui est un vrai morceau Académique à tous égards, & qui réunit les charmes de la diction la plus séduisante à la richesse du sujet qu'il traite. On fait avec quelle rapidité ce Seigneur a parcouru la carrière des plus hautes sciences, & avec quel empressement les plus célèbres Académies de l'Europe lui ont tendu les bras, & se sont

sont disputées l'honneur de le posséder. Quand rien ne parleroit en sa faveur que le Discours dont-il s'agit ici, on y trouveroit une preuve décisive des progrès distingués qu'il a faits dans tous les genres.

C'est un Tableau fait avec beaucoup d'art, & dont les traits sont d'une grande force, où *M. de Tressan* a réuni sous un même point de vue, les nouvelles découvertes faites dans les Sciences, & consacré les noms des Hommes illustres auxquels on en est redevable. Il commence à Copernic ; par une idée heureuse, qui lui fit mettre à la tête de cette pompeuse marche un Polonois, très-grand Homme dans son genre, dans une solénnité où préside un Héros de cette Nation

Il passe de là à Descartes & à Newton, & les caractérise ainsi. „ Descartes, doué d'une „ imagination forte & audacieuse, & déjà „ vainqueur des obscurités du Péripatétisme, „ osa tout hasarder, & s'écarta trop souvent „ des Loix géométriques qu'il avoit établies „ lui-même. Le Chevalier Newton, plus „ ferme dans ses Principes, n'osa pas faire un „ pas sans être appuyé par des démonstrations, & sans être éclairé par l'expérience ; „ c'est ainsi qu'il mérite d'être suivi, & il n'est „ plus d'Académie en Europe, qui ne reconnoisse la sagesse & la vérité de ses Propositions.”

Cela conduit notre illustre Académicien à réfléchir en général sur les Académies, leurs travaux, leur but & leur utilité. Quoique l'es-

l'esprit des Académies soit de n'admettre aucun système, elles ne désapprouvent point ceux qui lient un grand nombre d'Expériences & d'Observations dans un ordre Philosophique, pourvu qu'elles ne donnent jamais les conjectures, même les plus probables, pour des assertions. C'est dans cet esprit que les Académies se prêtent des secours, & se rendent compte de leurs travaux, sur lesquels elles ont des droits mutuels. C'est ce lien, si respecté des Nations, & si cher aux Souverains, qui a-entreteenu la correspondance la plus intime entre l'Académie des Sciences de Paris & la Société Royale de Londres, même pendant la durée d'une Guerre vive & sanglante.

Après quelques réflexions générales sur les règles que le génie doit suivre dans ses opérations, M. le Comte de *Tressan* revient à son sujet principal, à l'histoire des découvertes modernes. M. de *Réaumur* paroît à la tête des Observateurs de ce siècle, & ses travaux aussi heureux qu'infatigables lui méritoient cette prérogative. On pourra juger, par le tour de l'Article qui le concerne, de la manière noble dont l'Orateur fait dispenser ses éloges. „ Les
 „ insectes sont suivis dans les détails les plus
 „ intimes de leur mécanisme, de leur éco-
 „ nomie, & dans l'acte si peu connu & si
 „ mystérieux de leur génération : le fer &
 „ l'acier sont amollis, & assujettis aux for-
 „ mes que les besoins peuvent multiplier ;
 „ l'industrie des Egyptiens, la Pourpre de Tyr,

„ ces

„ ces instrumens propres à mesurer l'état pré-
 „ sent de l'air, la hauteur des Montagnes; &
 „ ceux qui font appercevoir le plus léger
 „ changement entre le froid & la chaleur;
 „ ces instrumens sont plus sensibles & plus
 „ exactement gradués. Ce n'est, Messieurs,
 „ qu'une partie de ce que nous devons à cet
 „ illustre Académicien, que tout amateur de
 „ l'Histoire Naturelle choisiroit pour Maître;
 „ & que tout homme vertueux désire pour
 „ ami ”.

Après avoir payé un tribut non moins mérité à M. de Mairan; M. de Tressan parle des expéditions de Mrs. de Maupertuis, de la Comdamine & de leurs Associés. „ Nous jouis-
 „ sons aujourd'hui des Observations pénibles
 „ faites au Cercle Polaire & sous l'Equateur.
 „ La figure & les deux diamètres de la Terre
 „ sont déterminés par un travail, non seule-
 „ ment indispensable pour la Navigation;
 „ mais utile également à toute la société;
 „ puisqu'il fixe nos doutes, puisqu'il éteint
 „ de longues disputes qui déroboient un tems
 „ précieux aux Savans. Travail qui confir-
 „ mant les Propositions du Chevalier New-
 „ ton, & les prouvant par l'expérience, fait
 „ partager à la Nation Française l'honneur
 „ que l'Angleterre reçut de ses Ouvrages ”.

Nous ne pouvons qu'entasser les Noms & les Ouvrages de ceux qui sont ensuite placés dans cette brillante Liste. On y voit M. Bradley, le premier qui ait observé l'aberration des Etoiles fixes, & à qui l'Astronomie

doit encore tant d'autres services importants ; Mrs. de *Mauvertuis*, *Fontaine*, *Clairaut*, d'*Alembert*, comme Auteurs de plusieurs principes généraux, qui servent de clef pour la solution d'un grand nombre de problèmes ; M. *le Munier* le cadet, comme ayant fourni des moyens d'approcher, avec plus de précision que jamais, des points fixes qui peuvent déterminer les longitudes ; M. *de la Condamine*, comme ayant fait ce grand & périlleux Voyage, destiné à connoître le cours de la rivière des *Amazones* ; M. *de Buffon*, renouvelant le Miroir d'*Archimède*, & commençant la belle carrière de l'*Histoire Naturelle* ; le célèbre M. *de Vaucanson*, dont l'art anime véritablement les Machines qu'il exécute ; M. *Knight*, inventeur des barres magnétiques, & des aimans artificiels ; M. *du Hamel*, qui entre autres vuës distinguées a fourni une idée excellente pour la conservation des grains ; M. *Hales*, qui, après s'être acquis tant de réputation par la Statique des Végétaux, a procuré un si grand bien par son Ventilateur ; l'immortelle famille des *Bernoulli*, qui, semblable à la fameuse Spirale Logarithmique, dont un des grands hommes qu'elle a produit découvrit les propriétés, mérite la même devise ; *Eadem mutata, resurgo* ; M. *Mac-laurin*, digne d'être l'Emule du grand *Newton*, s'il n'eut été le plus zélé de ses Sectateurs ; Mrs. *Gregory*, *Pitcairne*, & *Mackenzie* de la Société d'*Edimbourg* ; Mrs. *d'Aumale*, de *Gordon*, & de *Kolindre*, Père & Fils, qui ont tant é-

ten-

tendu les bories du Génie & de l'Artillerie ; le Roi *Stanislas* lui-même comme ayant inventé une Machine, ou Bateau composé, qui par le simple travail de cinq hommes a remorqué contre le courant, aux yeux de tous les Habitans de Nancy, trois bateaux de transport, chargés de pierres de taille du poids d'environ 200000. livres ; aussi bien que diverses Figures mouvantes par la chute des eaux, & par la multiplication & l'accord des rouës, que ce même Prince a fait placer dans les Jardins de Laneville.

De ces merveilles Géométriques & Méchaniques, M. de *Tressan* passe aux Ouvrages qui traitent du grand Art de guérir, & que notre Siècle a vu naître. Cela conduit sous sa plume les noms de Mrs. *Boerhaave*, *Ruyssch*, *Hunault*, *Winslow*, *Monro*, *Morgagny*, *Ferrein*, *Senac*, *Morand*, *Cbeselden*, le *Dran*, le *Cat*, de la *Martinière*, *Quesnay* &c. auxquels la Lorraine ajoute ceux de Mrs. le *Maire*, *Gastres* & *Marquet*.

On rencontre après cela la partie des Mines & des Teintures perfectionnée par M. *Hellot*, les Plantes mises dans un si bel ordre par M. de *Jussieu* ; l'Histoire Naturelle fort enrichie par les découvertes de plusieurs membres de la Société Royale de Montpellier ; les vûes de M. *Bon*, premier Président de cette Ville, pour mettre à profit des productions de la Nature jusqu'alors méprisées & rebutées, & bien d'autres avantages procurés aux Sciences & à la Société par les Savans du siècle.

L'Illustre Orateur quitte un moment les Sciences pour parler des Belles-Lettres, & des excellentes Traductions. Il a eu dessein d'amener le trait suivant, qui méritoit assurément de n'être pas omis. „ Que ne m'est-il
 „ permis, dit-il, de rendre un hommage
 „ public au Traducteur de la *Voix libre du*
 „ *Citoyen* ; de cet Ouvrage, qui nous rappelle, & les maximes, & les sentimens
 „ épurés de Marc-Aurèle, & l'éloquence
 „ naturelle & l'élévation d'ame de César,
 „ mais de César Vainqueur des Gaules, &
 „ alors le Citoyen le plus illustre & le plus
 „ fidèle de la République ". Le Traducteur
 est M. le Chevalier *de Solignac* ; & pour l'Auteur, il est suffisamment désigné par les traits qu'on vient de lire. Si pourtant quelqu'un balançoit encore à le reconnoître, pourquoi ferions-nous difficulté de dire que c'est l'Auguste Fondateur de la Société Littéraire de Nancy, qui a peint l'excellence de son caractère dans ce bel Ouvrage ?

Je ne puis encore m'empêcher de mettre ici les justes regrets que M. le Comte *de Tressan* donne à la perte encore récente d'une Dame illustre, qui portoit un nom cher & respectable à la Lorraine, & dont les talens méritoient d'être couronnés par toutes les Académies. „ Nous la pleurons, Messieurs, &
 „ les Muses la pleurent avec nous. Nous l'avons vu s'élever vers la région du feu & de
 „ la lumière, comme vers la sphère naturelle : nous l'avons entendu préparer à un
 „ Fils,

„ Fils, alors enfant, mais dont elle connois-
 „ soit l'esprit & prevoyoit les talens, des in-
 „ structions que toute l'Europe partage avec
 „ lui. Nous sommes prêts de jouir de son
 „ dernier Ouvrage ; elle venoit de traduire
 „ Newton, lorsque la mort nous l'enleva.
 „ Eh ! quel génie étoit plus capable de sui-
 „ vre toute l'étendue des idées de ce grand
 „ Philosophe ! Quel esprit Géométrique pou-
 „ voit mieux nous faire sentir toute la force
 „ de ses démonstrations ? Quelle justesse,
 „ quelle clarté dans la façon de s'exprimer,
 „ pouvoit rendre ces démonstrations plus lu-
 „ mineuses ? ”

Les découvertes sur l'Electricité se présen-
 tent ensuite avec les noms de Mrs. *Nollet*,
Massenbroek, *Bose*, *Fallabert*, le *Cat*, *Wat-*
son & *Ellicot*. Les expériences de ces deux
 derniers les ont conduit à la même conclu-
 sion qu'avoit trouvée par les siennes M. le
 Comte de *Tressan*, sans avoir eu aucune com-
 munication d'idée avec les deux savans An-
 glois. Ils ont cru de part & d'autre recon-
 noître dans l'Electricité ce feu Élémentaire si
 favamment défini dans les *Elémens Chymi-*
ques de *Boerhave*. C'est ce feu dans lequel
 tous les Corps sont immergés, qui les péné-
 tre si intimement qu'il se fait reconnoître
 pour le milieu subtil des plus petites molé-
 cules de la matière ; ce feu enfin, qui bien diffé-
 rent de celui, que *Descartes* ne reconnoît qu'à
 l'embrasement & à la chaleur, remplit toute
 l'Atmosphère Solaire, & dont les faisceaux

coniques, composés de rayons droits, suivent dans leur progression la loi inverse du quar-
ré des distances du centre de leur foyer.

Tels sont en général les progrès des Scien-
ces. Mais s'ils ont été si grands dans notre
siècle, c'est qu'il n'en est point dans lesquels
les Savans aient reçu plus d'honneur & de
bienfaits des Souverains. Les cendres du
grand Newton & de Pope reposent dans le
tombeau des Rois. L'Académie de Berlin
jouissoit en silence de ses premiers succès,
lorsqu'un Roi, né pour animer toutes les
professions, lui rendit sa première splendeur.

„ Connoissant le pouvoir de son Maître,
„ sur-tout lorsqu'on le reçoit de ses Sujets par des
„ il ranima l'émulation de ses Sujets par des
„ Ouvrages qui caractérisent également la
„ majesté du Souverain, la sagesse du Lé-
„ gislateur, & la profondeur du Philosophe.
„ Ce Roi, le Miltiade & le Solon du Nord,
„ agit, écrivit & parla; & bientôt une Ar-
„ mée, une Académie, & un nouveau Code
„ de Loix annoncèrent sa haute sagesse & sa
„ illustre Présidence de l'Académie de Berlin
„ si les Académies de France ne con-
„ voient des liaisons intimes avec lui, & si
„ M. Formey, Secrétaire perpétuel
„ de l'Académie, vont aussi être utiles à
„ par la part que le Prospectus de
„ l'Encyclopédie annonce qu'il doit avoir à ce
„ grand

grand & bel Ouvrage. Le nom de M. *Euler* est un des premiers dans les principales Académies ; & celle de Pétersbourg conserve pour lui les sentimens les plus distingués.

C'est ainsi que les Trésors Littéraires sont communs à toutes les Nations ; c'est la seule image réelle qui nous reste de ce siècle de Rhée , où l'amour de la propriété n'avoit point encore rendu les passions nuisibles.

Nous n'insisterons pas davantage sur le Discours de M. le Comte de *Tressan*, quoique la conclusion en soit tout-à-fait belle & même touchante. Il faut encore réserver quelque espace pour le dernier, celui de M. l'Evêque de Troyes , qui a toute la dignité qu'on pouvoit se promettre du sujet , de la solennité & de l'Orateur. Il y traite la matière délicate du Goût ; & pour ne rien faire perdre de ce qu'il avance là-dessus , voici le principal endroit de son Discours , & celui qui renferme le développement complet de ses idées.

„ Qu'est-ce que le Goût ? Une qualité
 „ qu'un Génie médiocre regarde comme la
 „ sienne , qu'un esprit critique croit n'être
 „ celle de personne , dont tout le monde
 „ parle , que peu d'hommes connoissent , &
 „ qui , à force d'être définie , est devenue
 „ peut-être indéfinissable.

„ Un Auteur moderne (*) nous dira que
 „ le

(*) C'est contre l'Abbé *Batteux* que ce trait porte , & le Prélat en veut à l'excellent Ouvrage
 Z 4 qui

„ le Goût n'est *qu'une imitation de la belle*
 „ *nature*; & à ce prétendu Axiome, que l'on
 „ met au nombre des Oraclès, mais qui n'en
 „ a que l'obscurité, seront rapellés tous les
 „ Arts comme à leur principe. Cependant
 „ n'est-ce pas l'objet & l'exercice du Goût,
 „ que l'Autcur nous définit, plutôt que le
 „ Goût lui-même? Le Goût est règle, &
 „ l'Imitation est étude.

„ Une autre le fera consister dans une pro-
 „ portion exacte de toutes les parties entre el-
 „ les-mêmes, & avec le Tout qui résulte
 „ de leur assemblage. C'est bien là l'effet du
 „ Goût, ce n'en est pas la nature; j'y vois
 „ ce qu'il produit, je n'y découvre pas ce
 „ qu'il est. Tâchons de le faire connoître,
 „ sans entreprendre de le définir.

„ Ne pourroit-on pas dire que le Goût est
 „ pour les Lettres ce que la Loi est pour les
 „ Mœurs? Le principe du bon, le modèle
 „ pour le représenter, & la règle pour en
 „ juger.

„ La
 qui a pour titre; *les Beaux Arts réduits à un même*
principe. Il y a bien de la vivacité dans cette cen-
 sure, sur-tout placée dans une occasion où l'on n'a
 guères coutume de faire de semblables assauts po-
 lémiques. C'est peut-être aussi la première fois
 qu'on a taxé d'obscurité ce Livre où tout est
 vraiment lumineux; & cela pour nous appren-
 dre à *connoître* le Gout, sans le *définir*. Est-ce
 donc l'inspiration qui doit nous guider? Je n'au-
 rois pas autant de foi à celle de M. Poncez qu'aux
 raisons de M. Batteux.

„ La Loi ne change point pour nous , mais
 „ nous changeons pour elle ; & ce que nous
 „ lui supposons d'inégalité n'est que dans nos
 „ mœurs qu'elle ne peut fixer. Le Goût est
 „ toujours le même ; les variations que nous
 „ lui attribuons sont dans les esprits , & il ne
 „ peut être méconnu que quand nous le ren-
 „ dons méconnoissable ; on se fait de mauvai-
 „ ses Loix par de fausses interprétations de la
 „ véritable ; on se fait un faux goût par une
 „ mauvaise imitation du vrai ; la Loi ne se
 „ laisse pas violer impunément ; elle poursuit
 „ les infractions qui la négligent , ou qui la
 „ deshonnorent ; & la sainteté des devoirs
 „ qu'elle enseigne , présentée au coupable , est
 „ la première vengeance qu'elle tire de ses ré-
 „ voltes. Le Goût se vange à son tour de
 „ ceux qui le méprisent ou l'altèrent ; ses
 „ principes ne peuvent être ignorés , lors mê-
 „ me que ses préceptes sont négligés ; & la
 „ première peine dont il punit cette négligen-
 „ ce est dans la comparaison d'un Ouvrage ,
 „ fait dans son aveu , avec ceux des modèles
 „ sur lesquels il devoit être composé , tels
 „ que pourroient être ceux que vous venez
 „ d'entendre.

„ Considérons à présent le Goût dans les
 „ hommes. Ce terme ne présente à mon es-
 „ prit qu'une facilité à voir d'un coup d'œil ,
 „ & à saisir dans l'instant le point de beauté
 „ propre à chaque sujet qu'on traite. Mais
 „ qu'est-ce que beauté dans les Ouvrages ?
 „ Force & vivacité du Génie , liaison exacte

Z 5

„ de

„ de toutes les parties, rapport immédiat des
 „ unes avec les autres, justesse dans ces rap-
 „ ports & même dans les contrastes, degré
 „ de nuances, ton de couleurs, assortiment &
 „ assemblage de tout ce qui enlève d'abord le
 „ suffrage & fixe l'admiration. Par exemple,
 „ dans les pensées, rien de beau sans le no-
 „ ble & le vrai; le faux & le rempant doi-
 „ vent en être bannis. Dans les sentimens,
 „ rien de beau sans l'élévation & le touchant;
 „ le décent & le pathétique font leur mérite.
 „ Dans les expressions, rien de beau sans le
 „ naturel & le gracieux; l'obscur & l'affecté
 „ sont leurs défauts essentiels; la hardiesse,
 „ mais sans écarts dans les idées; les orne-
 „ mens, mais sans parure dans le style; la
 „ variété, mais sans bigarrure dans les tours;
 „ une richesse, mais sobre & sans faste; une
 „ sagesse, mais égayée sans indiscretion; une
 „ abondance, mais mesurée sans profusion;
 „ une facilité qui ne soit point négligence;
 „ une finesse qui ne soit point affectation;
 „ une méthode qui soit sans contrainte;
 „ l'Art enfin, mais déguisé, qui semble n'a-
 „ voir étudié tout, que pour tout dire sans
 „ étude, & ne travailler que pour dissimuler
 „ les efforts du travail. Telles sont, si je
 „ ne me trompe, MESSIEURS, les quali-
 „ tés avantageuses qui nous faisaient d'abord
 „ dans les Ouvrages d'esprit.
 „ Le Goût, considéré dans le cœur, ne
 „ se définit pas, parce qu'il est sentiment; il
 „ ne s'acquiert pas, parce qu'il est qualité;
 „ la

„ la Nature le donne. Regardé comme fa-
 „ culté d'esprit & promptitude à bien juger, il
 „ se forme par la lecture, il s'épure par les
 „ comparaisons, les réflexions l'assurent, les
 „ exemples l'étendent & l'imitation l'affermir.
 „ Sentiment du vrai, droiture de raison, ce
 „ sont ses principes : justesse de pensées, net-
 „ teté d'expressions, ce sont ses règles : sou-
 „ plesse d'un esprit, qui fait obéir à la loi des
 „ bienséances ; sagesse de détail, qui fait a-
 „ dopter le nécessaire & retrancher le super-
 „ flu ; oeconomie des règles, qui président à
 „ l'ordonnance, ce sont ses qualités : ta-
 „ bleaux naturels, images animées, peintures
 „ justes, saillies mesurées ; à leur suite, fai-
 „ sissement d'admiration, suffrages aussi-tôt
 „ obtenus que demandés, esprits à peines at-
 „ taqués & subjugués, ce sont ses effets.

„ C'est là, MESSIEURS, ce que j'appelle
 „ GOUT, toute autre idée lui est é-
 „trangère ; la mienne ne le rend pas encore
 „ tout entier, mais elle réveille à ce moment
 „ toutes celles que vous en avez connues
 „ vous-mêmes”.

Si ce qu'on vient de lire a été dicté par le
 Gout, il se trouvera que M. l'Evêque de
 Troyes a raison, & que le Gout n'est point
une imitation de la belle nature, car ceci n'est
 ni naturel, ni beau.

A R:

ARTICLE III.

CONSIDERATIONS *sur les Mœurs de
ce siècle, 1751. sans lieu d'Impr.
in octavo, pp. 366,*

Le nombre innombrable d'Ouvrages sur cette matière qu'on a vu éclore depuis le fameux Livre de *la Bruyère*, qui sera toujours aux *Caractéristes* ce que la Fontaine est aux *Fabulistes*, a fait naître un préjugé contre eux, qui rebute de leur lecture; mais il ne faut pas le pousser trop loin, y ayant eu quelques-uns de ces Ecrits qui se sont distingués avantageusement de la foule, quoiqu'à la vérité cela s'étende à peine à deux ou trois. Celui que nous annonçons méritera sans contredit un accueil favorable; & s'il ne jouït pas entièrement avec son Original, il est digne de lui être associé par ceux qui prennent plaisir à voir des représentations vivres & fidèles de l'Humanité modifiée, si je puis ainsi parler, par les déterminations arbitraires du siècle.

Les matières traitées dans ce Livre sont des plus intéressantes dans ce genre. L'Auteur y propose en quatorze Chapitres ses Reflexions
1. *Sur les Mœurs en général.* 2. *Sur l'Education.* 3. *Sur la Probité, la Vertu & l'Honneur.* 4. *Sur la Réputation & la Renommée.* 5. *Sur les grands Seigneurs.* 6. *Sur le Crédit.* 7. *Sur les*

les Gens à la mode. 8. Sur le Ridicule, la Singularité & l'Affectation. 9. Sur les Gens de fortune. 10. Sur les Gens de Lettres. 11. Sur la Manie du Bel Esprit. 12. Sur le Rapport de l'Esprit & du Caractère. 13. Sur l'Estime & le Respect, & 14. Sur le Prix réel des choses. Au-reste il n'est pas besoin d'avertir, que les *Mœurs de ce siècle* ne sont au fond que les *Mœurs de France*. L'Auteur, qui s'est déjà fait un grand nom par des Ouvrages pleins d'idées fortes, & d'expressions très-propres à les rendre, (car on attribue ces *Considérations* à Mr. Du Clos, qui a publié la célèbre Histoire de Louis XI. dont la proscription ne l'a pas empêché d'être décoré depuis du titre d'Historiographe de France, avec tous les agrémens qui peuvent rehausser cette fonction;) l'Auteur, dis-je, qui a vécu en France, a choisi ses compatriotes pour l'objet de ses réflexions, c'est d'eux qu'il parle, c'est eux qu'il peint; & l'homme en-général n'entre dans tout cela, qu'autant que le François étant homme a des qualités primitives & essentielles qui lui sont communes avec tout le genre humain. Ainsi à la rigueur, un Ecrivain Russe, Polonois, Allemand, seroit en droit de donner le même titre à un Ouvrage, où il ne traceroit que les caractères de ceux avec qui il vit. On le tourneroit sûrement en ridicule, tandis qu'on passe la même chose à un François. Cela ne feroit-il pas la matière d'un Chapitre assez intéressant dans les *Considérations sur les Mœurs de ce siècle*, dont le résultat seroit,

roit, si je ne me trompe, que le François est aujourd'hui l'Homme à la mode, & que c'est lui qui donne le *bon ton*; après quoi il resteroit à savoir si ce bon ton n'est point le plus souvent un vrai *perfidage*.

Voyons d'abord l'idée que l'Auteur donne des motifs qui lui ont fait prendre la plume, & de la route qu'il s'est tracée à lui-même.

„ J'ai vécu, dit-il en commençant, je voudrois être utile à ceux qui ont à vivre. Voilà le motif qui m'engage à rassembler quelques reflexions sur les objets qui m'ont frappé dans le monde. . . . Il seroit à souhaiter que ceux, qui ont été à portée de connoître les hommes, fissent part de leurs observations. Elles seroient aussi utiles à la science des mœurs que les journaux des Navigateurs l'ont été à la Navigation. . . .

„ Je me suis proposé, en considérant les mœurs, de démêler, dans la conduite des hommes, quels en sont les principes, & peut-être de concilier leurs contradictions. Les hommes ne sont inconséquens dans leurs actions que parce qu'ils sont inconstans dans leurs principes. . . . Je choisirai les sujets qui me paroîtront les plus importants, & dont l'application est la plus fréquente & la plus étendue; & je tâcherai par leur réunion de les faire concourir au même but, qui est la connoissance des mœurs.

„ J'espère que mes idées s'éloigneront également de la licence & de l'esprit de servitude; mais j'usurai, en Citoyen, de la liber-

„ té

„ té dont la vérité a besoin. Si l'Ouvrage
 „ plaît, j'en serai très-flatté; s'il est utile,
 „ j'en serai encore plus content.”

Puisqu'il s'agit principalement ici du François, nous allons rapprocher deux endroits de ces Considérations, où l'Auteur peint sa Nation. On pourra juger par-là du tour d'esprit qui règne dans son Ouvrage, aussi bien que du style & des expressions.

„ On ne doit se permettre, dit-il dans le
 „ premier de ces passages, aucun parallèle
 „ injurieux & téméraire: mais s'il est permis
 „ de remarquer les défauts de sa Nation, il
 „ est du devoir d'en relever le mérite, & le
 „ François en a un distinctif.

„ Il est le seul peuple dont les mœurs peuvent se dépraver, sans que le cœur se corrompe, & que le courage s'altère, qui allie les qualités héroïques avec le plaisir, le luxe & la mollesse: ses vertus ont peu de consistance, ses vices n'ont point de racines. Le caractère d'Alcibiade n'est pas rare en France. Le dérèglement des mœurs & de l'imagination ne donne point atteinte à la franchise, à la bonté naturelle du François: l'amour propre contribue à le rendre aimable; plus il croit plaire, plus il a de penchant à aimer. La frivolité, qui nuit au développement de ses talens & de ses vertus, le préserve en même-tems des crimes noirs & réfléchis. La perfidie lui est étrangère, & il est emprunté dans l'intrigue. Si l'on a vu quelquefois parmi nous des crimes
 „ mes

„ mes odieux , ils ont disparu plutôt par le
 „ caractère national que par la sévérité des
 „ Loix. . . . Parmi nous on voit peu de cri-
 „ minels par système ; la misère y est le prin-
 „ cipal écueil de la probité. Le François se
 „ laisse entraîner par l'exemple & séduire
 „ par le besoin ; mais il ne trahit pas la vertu
 „ de dessein formé. . . . Les abus & les in-
 „ convéniens , qu'on remarque parmi nous , ne
 „ seroient pas sans remèdes , si on le vou-
 „ loit. ” Et c'est de là que l'Auteur prend
 „ occasion de passer à un autre Chapitre, & de
 „ proposer ses idées sur l'Education.

Voici présentement l'autre partie du Ta-
 bleau des François. „ De tous les peuples le
 „ François est celui dont le caractère dans
 „ tous les tems a éprouvé le moins d'altéra-
 „ tion ; on retrouve les François d'aujourd'hui
 „ dans ceux des Croisés, & en remontant
 „ jusqu'aux Gaulois on y remarque encore
 „ beaucoup de ressemblance. Cette Nation
 „ a toujours été vive, gaye, généreuse, bra-
 „ ve, sincère, présomptueuse, inconsistante,
 „ avantageuse & inconsiderée. Ses vertus par-
 „ tent du cœur, ses vices ne tiennent qu'à
 „ l'esprit, & ses bonnes qualités corrigeant ou
 „ balançant les mauvaises, toutes concourent
 „ peut-être également à rendre le François de
 „ tous les hommes le plus sociable. C'est là
 „ son caractère propre ; & c'en est un très-
 „ estimable, mais je crains que depuis quel-
 „ que tems on n'en ait abusé, on ne s'est pas
 „ contenté d'être sociable, on a voulu être
 „ ai-

„ aimable , & je crois qu'on a pris l'abus
 „ pour la perfection.

„ Les qualités propres à la Société sont la
 „ politesse sans fausseté, la franchise sans ru-
 „ desse, la prévenance sans bassesse, la com-
 „ plaisance sans flatterie, les égards sans con-
 „ trainte, & sur-tout le cœur porté à la bien-
 „ faisance; ainsi l'homme sociable est le Ci-
 „ toyen par excellence.

„ L'homme aimable, du-moins celui à qui
 „ on donne aujourd'hui ce titre, est fort in-
 „ différent sur le bien public, ardent à plaire
 „ à toutes les Sociétés où son goût & le ha-
 „ zard le jettent, & prêt à en sacrifier chaque
 „ particulier. Il n'aime personne, n'est aimé
 „ de qui que ce soit, plaît à tous, & sou-
 „ vent est méprisé & recherché par les mê-
 „ mes gens.

„ Par un contraste assez bizarre, toujours
 „ occupé des autres il n'est satisfait que de
 „ lui, & n'attend son bonheur que de leur
 „ opinion, sans songer précisément à leur
 „ estime qu'il suppose apparemment, ou
 „ dont il ignore la nature. Le desir immo-
 „ déré d'amuser l'engage à immoler l'absent
 „ qu'il estime le plus à la malignité de
 „ ceux dont il fait le moins de cas, mais
 „ qui l'écoutent. Aussi frivole que dan-
 „ gereux, il met presque de bonne foi la
 „ médisance & la calomnie au rang des a-
 „ musemens, sans soupçonner qu'elles aient
 „ d'autres effets; & ce qu'il y a d'heureux
 „ & de plus honteux dans les mœurs, le

A a „ ju-

„ jugement qu'il en porte se trouve quel-
 „ quefois juste.

„ Les liaisons particulières de l'homme so-
 „ ciable sont des liens qui l'attachent de plus
 „ en plus à l'Etat; celles de l'homme aimable
 „ ne sont que de nouvelles dissipations,
 „ qui retranchent d'autant les devoirs essen-
 „ tiels. L'homme sociable inspire le desir de
 „ vivre avec lui; on n'aime qu'à rencontrer
 „ l'homme aimable. Tel est enfin dans ce
 „ caractère, l'assemblage de vices, de frivolités
 „ & d'inconvéniens, que l'homme aimable
 „ est souvent le moins digne d'être aimé.”

Il tombe encore un trait sous mes yeux,
 qui achevera ce Tableau, qu'on n'accusera
 pas d'être trop flaté. „ Le grand défaut du
 „ François est d'être toujours jeune, & pres-
 „ que jamais homme; par là il est souvent
 „ aimable, & rarement sûr: il n'a presque
 „ point d'âge mûr, & passe de la jeunesse à
 „ la caducité. Nos talens dans tous les genres
 „ s'annoncent de bonne heure: on les
 „ néglige longtems par dissipation, & à peine
 „ commence-t-on à en vouloir faire usage,
 „ que leur tems est passé.”

Les réflexions de l'Auteur sur les gens de
 Lettres sont extrêmement sensées, & présen-
 tent bien vivement tous les avantages & tous
 les désagrémens attachés à cette vocation.
 Rapportons les principales.

„ Le goût des Lettres & des Sciences a
 „ gagné insensiblement, & il est venu à un
 „ point

„ point que ceux qui ne l'ont pas d'inclina-
 „ tion, l'affectent par air. On a donc re-
 „ cherché ceux qui les cultivent, & ils ont
 „ été attirés dans le monde à proportion de
 „ l'agrément qu'on a trouvé dans leur com-
 „ merce.

„ On a gagné de part & d'autre à cette
 „ liaison. Les gens du monde ont cultivé
 „ leur esprit, formé leur goût, & acquis de
 „ nouveaux plaisirs. Les gens de Lettres
 „ n'en ont pas retiré moins d'avantages. Ils
 „ ont trouvé de la protection & de la confi-
 „ dération ; ils ont perfectionné leur goût,
 „ poli leur esprit, adouci leurs mœurs, &
 „ acquis sur plusieurs Articles des lumières
 „ qu'ils n'auroient pas puisées dans les Li-
 „ vres.

„ Les Lettres ne donnent pas précisément
 „ un état, mais elles en tiennent lieu à ceux
 „ qui n'en ont pas d'autre, & leur procurent
 „ des distinctions que des gens qui sont supé-
 „ rieurs par leur rang n'obtiendroient pas tou-
 „ jours. On ne se croit pas plus humilié de
 „ rendre hommage à l'esprit qu'à la beauté,
 „ à moins qu'on ne soit d'affaires en concurren-
 „ ce de rang ou de dignité ; car l'esprit
 „ peut devenir alors l'objet le plus vif de la
 „ rivalité. Mais, lorsqu'on a une supériorité
 „ de rang bien décidée, on accueille l'esprit
 „ avec complaisance, on est flatté de donner
 „ à un homme d'un rang inférieur le prix
 „ qu'il faudroit disputer avec un rival à d'au-
 „ tres égards. . . .

A a a „ On

„ On distingue la République des Lettres
 „ en plusieurs Classes. Les Savans, qu'on ap-
 „ pelle aussi Erudits, ont joui autrefois d'une
 „ grande considération ; on leur doit la re-
 „ naissance des Lettres ; mais comme aujour-
 „ d'hui on ne les estime pas autant qu'ils le
 „ méritent, le nombre en diminué trop, &
 „ c'est un malheur pour les Lettres ; ils se
 „ produisent peu dans le monde qui ne leur
 „ convient guères & à qui ils ne convien-
 „ nent pas davantage.

„ Il y a un autre ordre de Savans qui s'oc-
 „ cupent des Sciences exactes. On les esti-
 „ me, on en reconnoit l'utilité, on les re-
 „ compense quelquefois ; leur nom est ce-
 „ pendant plus à la mode que leur personne,
 „ à moins qu'ils n'aient d'autres agrémens
 „ que le mérite qui fait leur célébrité.

„ Les gens de Lettres les plus recherchés
 „ sont ceux qu'on appelle communément
 „ Beaux-Esprits, entre lesquels il y a enco-
 „ re une distinction à faire. Ceux dont les
 „ talens sont marqués & couronnés par des
 „ succès, sont bientôt connus & accueillis ;
 „ mais si leur esprit se trouve renfermé dans la
 „ sphère de leur talent, quelque génie qu'on
 „ y reconnoisse, on applaudit l'Ouvrage, &
 „ on néglige l'Auteur. On lui préfère dans
 „ la Société celui dont l'esprit est d'un usa-
 „ ge plus varié, & d'une application moins
 „ décidée & plus étendue”.

Cela suffiroit pour donner une idée du mé-
 rite de cet Ouvrage, s'il n'étoit juste, & mé-
 me

me essentiel, de le louer encore par un endroit le plus estimable de tous, c'est du côté de la décence qui y règne, de ce respect pour les bonnes mœurs & pour la Religion; qui quelque dépravé que soit & que puisse encore devenir le siècle où nous vivons, caractérisera toujours l'honnête homme. Les deux passages suivans, par lesquelles nous finirons cet Extrait, feront à la façon de penser de l'Auteur l'honneur qu'elle mérite.

Il s'agit dans le premier des mauvais procédés qu'ont les uns envers les autres ceux qui se mêlent d'écrire. „ Je voudrois, dit „ l'Auteur, pour l'honneur des Lettres & le „ bonheur de ceux qui les cultivent, qu'ils „ fussent persuadés d'une vérité qui devoit „ être pour eux un principe fixe de conduite. „ C'est qu'ils peuvent se deshonorar eux-mêmes par les choses injurieuses qu'ils font, „ disent ou écrivent contre leurs Rivaux; „ qu'ils peuvent tout-au-plus les mortifier, „ s'en faire des ennemis, & les engager à une „ représaille aussi honteuse; mais qu'ils ne „ sauroient donner atteinte à une réputation „ consignée dans le Public. On ne fait & „ l'on ne détruit que la sienne propre, & „ toujours par soi-même. La jalousie marque une infériorité dans celui qui la ressent. „ Quelque supériorité qu'on eût à beaucoup „ d'égards sur un Rival, dès qu'on en con- „ çoit de la jalousie, il faut qu'on lui soit infé- „ rieur par quelque endroit.

„ Des Ouvrages travaillés avec soin, des

A a 3

„ Cri-

„ Critiques sensées, sévères, mais justes, &
 „ honnêtes, où l'on marque les beautés, en
 „ relevant les défauts pour donner des vues
 „ nouvelles : voilà ce qu'on a droit d'atten-
 „ dre des gens de Lettres. Leurs discussions
 „ ne doivent avoir que la Vérité pour objet ;
 „ objet qui n'a jamais causé, ni fiel, ni ai-
 „ greur, & qui tourne à l'avantage de l'hu-
 „ manité ; au lieu que leurs querelles sont
 „ aussi dangereuses pour eux que scandaleuses
 „ pour les Sages.

L'autre objet des sages Considérations, dont nous rendons compte, est le plus respectable de tous. „ Je ne puis me dispenser, dit l'Au-
 „ teur, de blâmer les Ecrivains qui, sous pré-
 „ texte d'attaquer la superstition, ce qui se-
 „ roit un motif louable & utile si l'on s'y
 „ renfermoit en Philosophe Citoyen, cher-
 „ chent à sapper les fondemens de la Mora-
 „ le, & donnent atteinte aux liens de la Socié-
 „ té ; d'autant plus insensés qu'il seroit dan-
 „ gereux pour eux de faire des prosélytes. Le
 „ funeste effet, qu'ils produisent sur leurs Le-
 „ cturs, est d'en faire dans la jeunesse de
 „ mauvais Citoyens, & des malheureux dans
 „ l'âge avancé : car il y en a peu qui aient
 „ alors le triste avantage d'être assez pervertis
 „ pour être tranquilles.

„ L'Empressement, avec lequel on lit ces
 „ sortes d'Ouvrages, ne doit pas flatter les
 „ Auteurs qui d'ailleurs auroient du mérite.
 „ Ils ne doivent pas ignorer que les plus mi-
 „ sérables Ecrivains dans ce genre partagent
 „ pres-

„ presque également cet honneur avec eux.
 „ La Satyre, la licence & l'impiété n'ont ja-
 „ mais seules prouvé l'esprit. Les plus mé-
 „ prisables par ces endroits peuvent être lûs
 „ plus d'une fois : sans leurs excès on ne les
 „ eut jamais nommés ; semblables à ces mal-
 „ heureux que leur état condamnoit aux té-
 „ nèbres , & dont le Public n'apprend les
 „ noms que par leurs crimes & leurs sup-
 „ plices".

ARTICLE IV.

L'ECONOMIE DE LA VIE HUMAINE,
*traduite sur un Manuscrit Indien , com-
 posé par un ancien Bramine. On a mis
 à la tête une Lettre d'un Gentilhomme
 Anglois, demeurant à la Chine, adressée
 au Comte de * * *, qui contient un récit
 de la manière dont ce Manuscrit a été
 découvert. Ouvrage traduit de l'Anglois.
 à la Haye. Chez H. Scheurleer 1751.
 in octavo. pp. 104. sans la Déd. &
 les Préfaces.*

M. de la Douesse, Chancelier de LL. AA.
 S. & R. Monseigneur le Prince, & Ma-
 dame la Princesse d'Orange, s'est occupé d'a-
 ne manière digne de ses talens & de son car-
 Aa 4 ère,

Ère, en mettant ce petit Ouvrage dans l'état où il le donne au Public. Il nous apprend dans la Dédicace à Madame la Princesse *Caroline*, qu'il a suivi en même tems les ordres respectables de Monseigneur le Stathouder, qui lui a imposé la tâche de traduire ce Livre.

La Morale a eu dans tous les tems besoin de quelque sauf-conduit pour ouvrir l'accès à ses leçons. On a épuisé presque tous les genres de fiction, Apologue, Allégorie, Vision, Découverte de quelque ancien morceau, tout a été mis en œuvre avec plus ou moins de succès, suivant le degré d'habileté de la part des Inventeurs, ou de disposition de la part de ceux qui devoient profiter de ces innocens artifices.

- *L'Économie de la Vie Humaine* est un cours abrégé de Morale, écrit dans un stile sententieux, qu'on suppose avoir été trouvé par *Caotsow*, premier Ministre de l'Empereur de la Chine, dans les Archives du grand *Lama*. Le reste de la fiction n'a rien d'intéressant pour les Lecteurs. Voici le coup d'œil de l'Ouvrage. Il est divisé en sept Parties, précédées d'une Introduction. Les points traités dans la première Partie, sont 1. *Reflexion*. 2. *Modestie*. 3. *Application*. 4. *Emulation*. 5. *Prudence*. 6. *Force*. 7. *Contentement*. 8. *Tempérance*. La seconde Partie roule sur les Passions; savoir 1. *Esperance & Crainte*. 2. *Joie & Tristesse*. 3. *Colère*. 4. *Pitié*. 5. *Désir & Amour*. La *Femme* est l'unique objet de la troisième Partie; d'où l'on passe dans la quatrième aux
Pro-

Proches, ou personnes unies par le sang, 1. *Mari*, 2. *Père*, 3. *Fils*, & 4. *frères*. Il s'agit dans la cinquième Partie de la Providence, ou des différences accidentelles des Hommes, entant qu'ils sont 1. *Sages & Ignorans*. 2. *Riches & Pauvres*. 3. *Maîtres & Serviteurs*. 4. *Souverains & Sujets*. La sixième expose les Devoirs de la Société, 1. *Bienveillance*. 2. *Justice*. 3. *Charité*. 4. *Reconnoissance*. 5. *Sincérité*. Enfin la *Religion* fait la cloture & remplit la septième Partie.

Il y auroit peut-être quelque critique à faire sur l'arrangement de ces matières, dans lequel il pourroit se trouver un peu plus de précision. Mais l'essentiel est que chacune d'elles soit bien traitée, & que le but de tout bon Livre de Morale puisse être obtenu par celui-ci, c'est de porter les Hommes à une observation plus exacte de leurs devoirs. Les sources où l'on a puisé les Reflexions ne sauroient être plus exactes; ce sont pour l'ordinaire le Livre de Job, les Pseaumes, les Proverbes, & les autres Livres Sacrés, qui pouvoient fournir des matériaux convenables. Nous ferons choix de l'Article le plus important, celui de la Religion, pour le mettre tout entier sous les yeux du Lecteur, qui pourra juger par là, & du fond, & du tour, & du style du Traducteur.

„ Il n'y a qu'un Dieu; l'Auteur, le Créa-
 „ teur, le Gouverneur du Monde; Tout-
 „ Puissant, Eternel, Incompréhensible.
 „ Le Soleil n'est pas Dieu, quoique l'Ima-

„ge la plus noble de la Divinité. Get Astre
 „éclaire le Monde de sa lumière; il anime
 „par sa chaleur les productions de la Terre.
 „Admirez-le comme la créature & l'instru-
 „ment du Très-Haut; mais gardes-toi de
 „l'adorer.

„A CELUI-LA seul qui est par dessus
 „toutes choses, seul sage & bienfaisant, ap-
 „partiennent l'adoration, la louange & l'a-
 „ction de graces.

„C'est lui qui a étendu les Cieux de sa
 „main, & qui a marqué de son doigt le cours
 „des Étoiles.

„C'est lui qui fixe à l'Océan des limites
 „qu'il ne sauroit passer, & qui dit à la tem-
 „pête; Tai-toi.

„C'est lui qui ébranle la Terre, & les
 „Nations tremblent; qui darde ses éclairs,
 „& les méchans sont éperdus.

„C'est lui qui appelle des Mondes par la
 „parole de sa bouche, & qui d'un mot les
 „fait rentrer dans le néant.

„*Reveres la Majesté du Tout-Puissant, &
 „ne provoques point sa colère, de peur que tu ne
 „sois détruit.*

„La Providence de Dieu s'étend sur tous
 „les Ouvrages; il dirige & gouverne toutes
 „choses avec une sagesse infinie.

„Il a établi des Loix pour le gouverne-
 „ment du Monde; il les a merveilleusement
 „variées pour tous les Êtres, & chacun
 „d'eux par sa nature se conforme à la vo-
 „lonté du Législateur.

„ Le

„ Le Seigneur est le Dieu fort des Sciences,
 „ & son intelligence est innombrable. Les sé-
 „ crets de l'avenir sont dévoilés devant lui.

„ Les pensées de ton coeur sont nées à
 „ ses yeux; il connoit tes déterminations, a-
 „ vant qu'elles aient lieu.

„ Il n'y a rien de contingent pour la pré-
 „ science de Dieu, ni rien d'accidentel pour
 „ sa Providence.

„ La manière, dont il connoit toutes cho-
 „ ses, surpasse nos conceptions.

„ Il est admirable dans toutes ses voies;
 „ ses conseils sont impénétrables.

„ Rends donc hommage à la sagesse du Domi-
 „ nateur de l'Univers: prosterne-toi devant lui
 „ avec le respect, l'humilité & l'obéissance qui
 „ lui appartiennent.

„ Le Seigneur est bienfaisant; il a créé le
 „ Monde par un principe de bonté. Elle éclat-
 „ te dans tous ses Ouvrages; il est le centre
 „ & la source de toute perfection.

„ Les Créatures de sa main publient ses
 „ gratuités; tous leurs plaisirs annoncent ses
 „ louanges; il les revêt de beauté; il leur
 „ donne la nourriture; il les conserve dans
 „ ses miséricordes de génération en géné-
 „ ration.

„ Elevons-nous nos regards vers les
 „ Cieux? Ils racontent sa gloire. Les bais-
 „ sons-nous sur la Terre? Elle est pleine de
 „ ses bienfaits; les côtes & les vallons
 „ chantent & se réjouissent; les champs, les
 „ rivières & les bois rétentissent de ses louanges.

„ Mais

„ Mais toi, Homme ! il t'a distingué du reste
 „ des Créatures, en t'élevant au-dessus d'elles.
 „ Il t'a doué de raison, pour te mettre en
 „ état de maintenir ton Empire. Il t'a doué
 „ de la faculté de parler pour te perfection-
 „ ner dans la Société de tes semblables. Il
 „ t'a donné un esprit capable de méditation,
 „ afin de t'élever à la contemplation de ses
 „ attributs, & de te porter à les adorer.

„ Dans les Loix qu'il t'a prescrites pour en
 „ faire la règle de ta vie, il a, avec tant de
 „ bonté, adopté ton devoir à la Nature, que
 „ l'obéissance à ses commandemens fait ton
 „ bonheur.

„ *Loues sa gratuité par des Cantiques d'action*
 „ *de grace, & médites en silence les merveilles*
 „ *de son Amour. Que ton coeur abonde en ra-*
 „ *connaissance envers lui; que ta langue publie*
 „ *ses loüanges; que les actions de ta vie donnent*
 „ *à connoître, combien tu aimes sa Bonté.*

„ Le Seigneur est droit & équitable; il ju-
 „ gera le monde en justice & en vérité.

„ Sur la bonté & sur la clémence il a éta-
 „ bli ses Loix, n'en puniroit-il point les
 „ transgresseurs ?

„ Ne penses point, Homme audacieux,
 „ que le bras du Seigneur soit affoibli parce
 „ qu'il diffère ta punition, ni ne te flattes
 „ point de l'espérance qu'il connive à tes dérè-
 „ glemens.

„ Son oeil perce les secrets de tous les
 „ cœurs; il n'a point d'égard à l'apparence
 „ des personnes.

„ L'A-

„ L'Ame dégagée de ses dépoüilles mortel-
 „ les, les grands & les petits, les riches & les
 „ pauvres, les sages & les ignorans, recevront
 „ tous par Arrêt de leur Juge commun la ju-
 „ ste & éternelle rétribution de leurs œuvres.
 „ Alors les méchans, seront saisis d'épou-
 „ vante & d'effroi; mais le cœur des Justes se
 „ réjouira dans les jugemens du Seigneur.
 „ Crains Dieu tous les jours de ta vie, &
 „ marche dans les Sentiers qu'il a ouverts de-
 „ vant toi! Que la prudence te conseille! Que la
 „ tempérance te retienne!, Que la Justice te gui-
 „ de! Que la bienveillance échauffe ton cœur!
 „ Que la reconnaissance envers le Ciel nourrisse
 „ ta piété! La pratique de ces Vertus fera ton
 „ bonheur dans ta condition présente, & elle te
 „ conduira aux demeures de la félicité éternelle
 „ dans le séjour de la gloire.
 „ Telle est la véritable ECONOMIE DE
 „ LA VIE HUMAINE.

ARTICLE V.

OEUVRES DE VERGIER. Nouvelle Edi-
 tion, à Lausanne (à Paris) 1750. in
 Octavo, Tome I. pp. 288. sans la Préf.
 qui en a xx. Tome II. pp. 292.

JACQUES VERGIER, Conseiller du Roi,
 ancien Commissaire de la Marine, naquit
 à Lyon en l'année 1657. Il commença ses E-
 tu-

rudés dans cette Ville, & la quitta fort jeune pour les achever à Paris. Il fit un Cours de Théologie en Sorbonne, & prit même le grade de Bachelier. Mais dans la suite s'étant senti peu de goût pour l'Etat Ecclésiastique auquel on l'avoit destiné, il entra dans le monde, où il se fit des Amis & des Protecteurs.

En 1690. il fut fait Commissaire de la Marine, & il exerça cette charge pendant plusieurs années successivement dans les Ports de Rochefort, de Brest & de Dunkerque.

Il exerça aussi en différens tems à Dunkerque la charge de Commissaire-Ordonnateur. Il fut nommé en 1700. à celle de Président du Conseil de Commerce de cette Ville. Il avoit contribué à l'établissement de cette Chambre avec M. de Barentin, alors Intendant de Flandres.

Il avoit fait pour le service du Roi quelques voyages en Angleterre; & il accompagna en 1712. M. le Duc d'Aumont, qui l'avoit demandé au Ministre, lorsqu'il fut nommé Ambassadeur en cette Cour.

Vergier, au retour de ce dernier voyage, & après la démolition des Forts de Dunkerque, ayant avec l'agrément de la Cour vendu sa charge de Commissaire de la Marine, s'étoit retiré à Paris, lorsqu'une mort tragique l'enleva âgé de 63 ans. Brossette rapporte ainsi le fait dans une Lettre à Rousseau du 10^e Septembre 1727. Vergier, dit-il, fut assassiné la nuit du même jour que mourut Madame Da-

Dacier, au le 16 Aout 1720. Il avoit souppé chez Madame *Fontaine*, & comme il se retireroit entre minuit & une heure sans laquais & sans lumière, il fut assailli au coin de la Rue du *Bon-du-Monde* par trois hommes masqués, qui lui portèrent un coup de pistolet à la gorge, & trois coups de poignard dans le cœur. On a longtems ignoré la cause d'un assassinat, qui parut d'autant plus étrange qu'il ne fut point volé, & qu'on ne lui connoissoit point d'ennemis. On soupçonnoit une méprise; mais on a su, dit une Note de l'Éditeur des Lettres de Rousseau, que l'Auteur de cet assassinat étoit un voleur, connu sous le nom du Chevalier *le Craqueur*, avec deux autres complices, tous camarades du fameux *Dominique Cartouche*. Le Chevalier *le Craqueur* fut rompu vif à Paris le 10 Juin 1722, & il avoua ce meurtre avec plusieurs autres. Son dessein étoit de voler Vergier; mais il en fut empêché par un Carosse qui passa dans le moment que ces trois voleurs venoient de le tuer.

Par là tombent les calomnies & les fables qu'on a répandues dans quelques Ecrits au sujet de ce funeste accident. On en rejette, par exemple, la cause sur une Parodie satyrique de la dernière Scène de *Mithridate*, *Ouvrage*, comme dit *Brossette*, assez médiocre, & dont le coupable excès fait tout le mérite. Comme elle avoit paru quelques jours avant la mort de Vergier, sa réputation pour les Parodies lui fit attribuer cette Pièce, & l'on

bâtit sur cette idée le calomnieux Roman de sa mort. Mais ceux qui le connoissoient mieux, & qui étoient le plus en état d'en juger, se sont inscrit en faux contre cette Anecdote. „ Rien ne seroit plus absurde, écrivoit „ Rousseau, que de soupçonner le pauvre „ Vergier d'avoir fait une Pièce aussi misérable que la Parodie de Mithridate.” Et voici comme il confirme son témoignage; „ M. „ Vergier, que j'ai fort connu, étoit par son „ caractère l'homme le moins soupçonnable „ d'une telle méchanceté: Philosophe, homme de Société, ayant beaucoup d'agrément „ dans l'esprit, sans aucun mélange de misanthropie, ni d'amertume.”

En voilà assez sur la vie de notre Auteur; passons à ses Ouvrages. Jamais on n'a peut-être rien vu de si fantif que les deux ou trois Editions qu'on en avoit jusqu'à présent. Imprimeurs & Editeurs sembloient à l'envi avoir disputé de négligence. Nul ordre, nulle correction, nul goût, nul choix.

Vergier prévenu par la mort n'avoit pu donner les derniers soins à ses Ouvrages, y imprimer le sceau de la paternité. Il y a toute apparence qu'il en avoit chargé feu Broffette, puisqu'en 1721. il lui envoya un Recueil complet de ses Oeuvres, écrit en partie de sa main. [Il faut qu'il y ait ici quelque faute dans les dates, que nous tirons de la Préface de l'Editeur; car si Vergier fut assassiné en Aout 1720. il n'est guères possible qu'en 1721. il ait envoyé le

Re-

Recueil manuscrit de ses Oeuvres à Broquette.]

Quoiqu'il en soit, on n'a pu retrouver ce Manuscrit, quelques recherches qu'on ait faites pour y parvenir. Au défaut de l'Original, il a fallu recourir aux meilleures copies qu'il étoit possible de déterrer, & nous allons rapporter les propres termes dont les Editeurs se servent, pour instruire le Public des soins qu'ils ont donnés à cette nouvelle Edition.

„ Nous avons heureusement recouvré deux
 „ des meilleures copies, qui avec des Editions
 „ précédentes ont fait tout le fonds de la nôtre.
 „ Cependant malgré ces secours, que
 „ de peine pour démêler les légitimes productions,
 „ & les suppositions de part, confonduës sur-tout dans les Editions ? Quel triage
 „ plus difficile à faire que celui de ces rap-
 „ sodies modernes, où toutes les règles de
 „ critique, établies pour les anciens monu-
 „ mens, ne peuvent être d'aucun usage, par
 „ les ressemblances de stile, que la conformité
 „ du génie, de la matière & des circonstances,
 „ rend parmi nous presque inévitables ! Aussi n'ose-t-on pas garantir qu'on
 „ n'ait rien donné à Vergier qui ne soit de
 „ lui, comme on ne sauroit se flatter de n'avoir
 „ absolument rien omis de ce qui peut
 „ lui appartenir. On a reconnu, par exemple,
 „ dans le cours de l'Edition, mais un peu trop tard,
 „ la supposition d'une Pièce insérée dans le
 „ premier Volume, & attribuée depuis longtems à Vergier. C'est le
Tom. III. Part. III. Bb „ Con-

„ Conte du ROSSIGNOL, pièce si digne
 „ de la Fontaine, & par cette raison imprimée
 „ dans quelques Editions de ses Contes.
 „ De bons mémoires assurent que ce joli
 „ Conte est de feu M. *Lamblin*, Conseiller
 „ au Parlement de Dijon, connu par d'ingénieux
 „ morceaux de Poësie.

„ Tout ce qu'on peut promettre ici avec
 „ la plus grande confiance, est premièrement
 „ un Texte exact, & purgé des fautes de toute
 „ espèce, dont les autres Editions fourmissent.
 „ Secondement du choix & de l'ordre.
 „ Le choix consiste d'une part dans le retranchement
 „ des Pièces qui ne sont point évidemment
 „ de Vergier, quoiqu'elles ne le deshonorent
 „ point, & dans l'exclusion de celles, qui,
 „ quoique douteuses, nous ont paru trop peu
 „ dignes de lui. L'ordre qu'on a introduit
 „ a eu deux objets, la commodité des Lecteurs
 „ incompatible avec la confusion qui régnoit
 „ dans les Editions précédentes, & la gradation
 „ naturelle qu'on aime à trouver dans les
 „ productions d'esprit. On a rangé dans cette
 „ vue toutes les Pièces par matières, & l'on a
 „ fixé autant qu'on a pu dans chaque matière
 „ la Chronologie de ces Pièces. Tout le plan
 „ de notre Edition n'a besoin que d'un coup
 „ d'œil.

„ L'ordre du premier Volume est tel : il
 „ contient de suite les Odes, les Fables, les
 „ Contes, la Nouvelle Portugaise, & les
 „ Epithalames.

„ Les Contes sont disposés ainsi : les Con-
 „ tes

tes directs marchent les premiers, & ceux
 „ qui sont insérés dans des Epitres, au lieu
 „ d'être confondus parmi les Epitres en vers,
 „ comme dans les autres Editions, forment
 „ ici une seconde suite de Contes.

„ Les matières du second Volume sont
 „ les Epitres en vers, les Lettres mêlées de
 „ vers & de prose, les Billets en vers, les
 „ Lettres & Billets en chansons, les Paro-
 „ dies & Chansons de Table, les Brunettes
 „ & Vaudevilles, les Poësies Diverses, & le
 „ Dialogue entre *Princesse* & *Petit-fils*. Les
 „ *Poësies Diverses* sont composées de six Elé-
 „ gies, qui peut-être paroîtront foibles, mais
 „ qui sont sûrement de Vergier, & un essai
 „ de sa jeunesse, de plusieurs Bouquets, Ma-
 „ drigaux, & autres Pièces de ce genre. L'en-
 „ chaînement de toutes ces matières est trop
 „ naturel & trop sensible pour y faire faire la
 „ moindre attention.

„ Comme les Parodies de Vergier sont pres-
 „ que toutes sur des Airs d'Operas fort con-
 „ nus, on a cru qu'il suffisoit d'indiquer à la
 „ tête de chaque Pièce l'Acte & la scène de
 „ l'Opera d'où l'Air est tiré. Quant aux Airs
 „ particuliers moins connus, on a eu soin de
 „ les désigner par les anciennes paroles, sous
 „ lesquelles ils ont été chantés dans leur
 „ tems.”

Tout cela annonce une Edition bien faite;
 mais il y a pourtant un défaut considérable
 dans celle-ci, c'est qu'elle manque de Table;
 & il en auroit falu non seulement une comme

Bb 2

aux

aux autres Recueils , mais encore pour distinguer les additions, corrections, & autres améliorations.

Je vais finir cet Extrait par deux ou trois des Pièces que je ne trouve point dans l'Édition précédente de Vergier que j'ai sous la main ; c'est celle qui porte, à Paris, quoiqu'elle me paroisse de Hollande, chez *Urbain Coustelier*, 1727. en deux Volumes *in octavo*.

* * * * *

A M A D A M E D^r H E R V A R T,

De Londres 1688.

Aujourd'hui la veille des morts,
Jour plein d'horreur & de remors,
Je vous écris à tous en corps.

Ce jour pour ma fête est tracé,
Car depuis qu'ici j'ai passé,
Je crois que je suis trépassé.

Il n'est point de maux plus pressans
Que ceux que souffrent les absens :
Ce sont les maux que je ressens.

De ma douleur tel est l'effort
Qu'il va bientôt finir mon sort ;
Même je crois que je suis mort.

Je

*Je ne diffère en ce moment
De me giter au monument,
Que pour faire mon Testament.*

*Je laisse à Madame D'HERVART,
Beauté sans soin, esprit sans art,
Et ce que nature a de fard.*

*Plus. Au Maître de la Maison
Je laisse fleurs, Canaux, Gazons,
Et bois à couper à foison.*

*Item. Je prétens lui laisser
Pour sa Politique exercer
Maints Forts que Mars va renverser.*

*Pour lui depuis le froid Lapon,
J'armerai tout jusqu'au Japon :
Pour un Nouvelliste quel don !*

*Je laisse à Madame CHARDON,
Esprit charmant, cœur tendre & bon,
Et maint Savant & saint Sermon.*

*Puis je lui laisse sans compter
Son vin qui fait chèvres sauter ;
Dieu nous préserve d'en tater.*

*A sa Nièce j'ai destiné
Un Hymen prompt & fortuné,
Suivi d'un fruit sage & bien né.*

*Aimera-t-elle son Epoux ?
Oui sûrement, en doutez-vous ?
Fût-il bossu, borgne & jaloux.*

Bb 3

Vous

*Vous reconnoissez à ces traits
Les doux & friands attraits
Du mari que je lui promets.*

*Pour finir je vous laisse à tous
Ce repos si cher & si doux,
Que je ne puis goûter sans vous.*

*Que ceci soit exécuté,
Attendant le jour souhaité
Qui doit me voir ressuscité.*

*Ma résurrection sera
Lorsque Paris me reverra :
Chantez ensemble au Libera.*

* * * * *

V E R S

Faits au retour de la Campagne que l'Auteur venoit de faire dans le Nord, sur l'Escadre de M. J. Baert, en 1696.

PUISQU'ENFIN me voici de retour dans le Port,
Et que je me vois, grace au sort.
Sauvé des vents, des flots, champs féconds, où moissonne
A pleines mains l'avidé Mort,
Et qui plus est, de l'ennui qu'en personne
J'ai tête-à-tête, au fond du Nord,
Entretenu cinq mois sur un fragile bord :
Au Dieu des Vents & des Tempêtes,
Au terrible Neptune, aux foudreux Aquilons
Rendons grace, & leur immolons
Leur victime chérie & vouée à leurs Fêtes.

Mais,

Mais, quoi ! j'irois encenser les Autels
 De ces barbares immortels,
 Qui ne se sont jamais aux hommes fait connoître,
 Que par les maux cruels dont ils les ont frappés ;
 Qui de leur furie occupés,
 Ignorent qu'en un cœur la pitié puisse naître :
 Que prières, respects, larmes, très-douloureux
 N'ont jamais pu fléchir, & dont l'affreuse rage
 Se plaît à voir tomber sous ses coups rigoureux
 Et le suppliant & l'hommage ?
 Non : sensible aux attrails d'un repos gracieux,
 Rebuté de tant de ravages,
 Mon cœur réserve ses hommages
 Pour de plus pacifiques Dieux.
 Reprenons des plaisirs l'agréable habitude :
 Que du chant, que des vers les doux amusemens
 Remplissent désormais des loisirs si charmans,
 Et fassent mon unique étude.

Dieux ! quel bonheur inespéré !
 Mon valet me dit qu'en ma cave
 Un muid d'excellent vin de Grave,
 De la joie azile assuré,
 Malgré le tems qui tout dévore,
 Est plein comme je le laissai,
 Et conserve, suivant l'essai,
 Sa première vigueur encore.
 Vas le percer sans différer.
 Mais, non : j'en prendrai soin moi-même,
 Fussai-je Roi, je croirois honorer
 Par cet emploi mon diadème.
 Vas seulement pour ce soir préparer
 Un repas, tel que le mérite
 Ce vin, au charme séduisant.
 Nous serons cinq, le nombre est suffisant :
 Aussi bien ma table est petite.

Bb 4

Ne

*Ne nous donne que peu : mais qu'il soit apprêté
Par les mains du bon goût, & de la propreté.*

*Que sous une blanche serviette,
Chacun de nous trouve une assiette
Qui lui tienne lieu de miroir,
Et dans laquelle il puisse voir
Les rides du souci de son front disparoitre,*

*Et la joie en ses yeux s'accroître.
A mesure que l'on boira,
Un soin encor te touchera :
C'est que d'une eau fraîche & nouvelle,
Nos verres soient toujours rincés
Et d'empêcher les valets empressés,
Ou paresseux, de se servir de celle
Qu'exprès ils laissent aux bassins.
Empêche aussi du buffet les larcins,
Sois des flacons le gardien fidèle :
Ou, si tu ne peux réprimer
Cette habitude au vol du vin constante,
Fais, s'il se peut, qu'on se contente
Tout-au-plus de le décimer.*

*Envoie aux champs voisins cueillir de quoi former
Cinq couronnes pour nos cinq têtes,
Coëffures des antiques Fêtes,
Dont j'aime la simplicité ;*

*Je lui trouve un air de gaieté
Que n'a point un chapeau qui le sourcil ombrage :
Mais dis à ceux qui feront cet ouvrage,
Que quand ils trouveroient des forêts de lauriers,
Ils n'en apportent point. Sans regret aux Guerriers
Je laisse ces marques de gloire :
Ce sont d'illustres passeports,
Pour aller plus promptement boire
L'eau brûlante des sombres bords.*

*La dépouille des Prés, les Fleurs les plus nouvelles
Que j'sais mêler au pampre une légère main,
Font à mon gré des Couronnes plus belles.*

*Mais s'ils trouvent en leur chemin
Du Mirtbe, ils en pourront une ample moisson faire,
Il est cher à Vénus, Vénus m'est encor chère,
Non pour les biens qu'à présent j'en reçois,
Mais pour ceux que mon cœur en reçut autrefois.*

*Mais revenons à notre affaire :
Pour de tout point ce repas accomplir,
Il ne me reste plus qu'à faire
Le choix de ceux qui doivent le remplir.
Point de ces gens dont l'humeur noire
Sur le moindre sujet contrôle incessamment ;
Point de ces gens qui n'aiment point à boire,
Et moins encor de ceux qui sans autre agrément
N'aiment qu'à boire seulement,
Mais sur tout loin de nous, buveurs insupportables,
Qui vous piquant de l'avantage vain
De contenir beaucoup de vin,
Questionnaires redoutables,
Forcez la corne en main un Convive innocent
De boire en criminel, à qui par le supplice
On voudroit arracher le nom de son Complice.
Quand d'ailleurs d'un repas tout seroit ravissant,
Je m'échappe, & je suis un buveur si pressant.*

*Je veux, qu'au souper que j'ordonne,
Règne une douce liberté :
Que du vin la seule bonté,
Les propos amusans, les chansons, la gaité
Soient les seules gênes qu'on donne,
Pour forcer, ou plutôt pour à boire exciter.*

Je me garderai bien de même d'inviter,
 Ce grand, ce beau parleur qui, guindé sans relâche,
 S'est, de toujours briller, fait la pénible tâche;
 Ni cet autre qui, plein de sa capacité,
 Ou fondé sur sa qualité,
 Juge, décide tout avec autorité:
 Non que, par un grossier caprice,
 Des banquets l'esprit se bannisse.
 C'est-là, plus que tout autre part,
 Que je le veux; mais simple, mais sans art,
 Qui badine, qui se délasse.
 D'ailleurs fussiez-vous Prince, on ne m'honorez pas
 D'une place dans vos repas,
 On bien que mes raisons y trouvent aussi place.
 Si je ne puis librement disputer,
 (Librement, toutefois ne doit s'interpréter
 Que d'une libre politesse)
 S'il faut que mon raisonnement
 Au vôtre cède aveuglement,
 Je prends congé de Votre Altesse,
 Ainsi que je l'ai pris de ce buveur outré,
 Qui m'a voulu gorger de vin contre mon gré.

Quant aux gens du bel air, surnommés Petits-Maitres.
 Qui par le bruit qu'ils font mesurent leurs plaisirs,
 Ce sont phantômes vains, ce sont manières d'être
 Avec qui je n'ai point à perdre de loisirs.

Enfin, dans nos prochains mystères,
 Ne seront point admis gens de tels caractères,
 Ni mille autres encor qu'on ne peut épuiser:
 Mais gens d'honneur, d'humeur sortable,
 Aimant à tenir longue table,
 Et s'y sachant doucement amuser;
 Complaisans, non flateurs, disputans, mais dociles,
 Délicats, & non difficiles,

Con-

Connoissant les défauts, sachant les excuser,
 Simples avec esprit, sans dureté sincères,
 Polis, non cérémonieux,
 Et qui, dans le récit de leurs propres affaires,
 Sachent nous épargner les détails ennuyeux.
 Avec cette Troupe assortie
 Sans me mettre en souci de l'heure du réveil,
 Jusques au retour du soleil
 Je veux de ce souper prolonger la partie.

Un assemblage gracieux
 D'amis enjoués & paisibles
 Fait naître des plaisirs sensibles,
 Qui sont enviés par les Dieux.

* * * * *

A MADemoiselle HERFORT,

Que l'Auteur appelloit sa femme;
 En lui envoyant pour étrennes un
 petit Chien & une petite
 Chatte. 1710.

Ces deux Animaux domestiques
 Que par des nœuds avec soin redoublés
 L'aveugle Hymen a rassemblés,
 N'en sont que plus antipathiques.
 Avant que sous le joug ils allaient s'offrir,
 Ils s'aimoient, & n'étoient jamais assez ensemble:
 A peine l'Hymen les rassemble,
 Qu'ils ne peuvent plus se souffrir.

Tou-

Toujours de sentiment, toujours d'heure contraire,
 L'époux veut-il veiller? l'épouse veut dormir.
 S'il touffe, il la dégoûte à la faire vomir,
 S'il rit, elle commence à braire.
 Mais veut-elle à son tour quelquefois se distraire
 Du noir chagrin qui les ronge tous deux,
 Jouer de petits Jeux, sauter, danser, & rire?
 Aussi-tôt le bourru vous prend un front bideux,
 Tel qu'au sombre SATURNE on pourroit le décrire.
 Enfin, à les voir se bargner,
 Gronder, & toujours rechigner,
 On diroit qu'ils se sont liés l'un avec l'autre,
 Que pour mieux s'entre-mordre, & s'entre-égratigner.

MA FEMME, cet Hymen ressemble bien au nôtre :
 Meurtrissures, contusions,
 Seuls enfants de la violence
 De nos chastes affections,
 Et que, pour votre bonheur, je couvre de silence,
 Ne sont de cette ressemblance
 Que de trop fidèles témoins.
 Mais c'est un sort commun aux grands, comme ais-
 vulgaire :

Chiens & chats ne s'accordent guère,
 Maris & femmes encor moins.

Le parti que nous pourrions prendre,
 Ce seroit de nous dégager
 De ce lien fatal, où, sans l'envifager,
 Nous nous sommes laissés surprendre ;
 Mais, sans scandale, on ne peut l'entreprendre ;
 Le monde qu'il faut ménager

En parleroit, nous blâmeroit peut-être.

Puis, en tout autre état, quelque doux qu'il pût être ;
 Trouverions nous à nous dédommager

Du plaisir que si bien nous savons partager,
 De nous faire l'un l'autre à toute heure enrager ?

AR-

ARTICLE VI.

RECUEIL de *Lettres choisies*, pour servir de suite aux *Lettres de Madame de Sevigné à Madame de Grignan sa fille.* à Paris, chez Rollin, 1751. in octavo. pp. 499.

Quelques suspects que soient les continuations des Ouvrages estimés, celle-ci est pourtant de bon aloi, & il n'y a personne qui ne se fasse un plaisir de mettre ce Volume à la suite des fameuses & charmantes Lettres de la plus tendre & de la plus spirituelle des Mères à une fille digne d'elle. L'Éditeur a raison de dire que ce Recueil n'a besoin pour s'annoncer que de la célébrité des personnes à qui nous le devons. Elles vivoient en effet à la Cour de Louis XIV. ou parmi ce que la Ville avoit alors de plus grand & de plus poli; de sorte qu'on doit s'attendre à trouver dans leurs Lettres plusieurs Anecdotes de ce tems-là; & ce qui n'est pas moins propre à réveiller l'attention, un mélange de bonnes plaisanteries, de pensées fines, de contes agréables, de réflexions tantôt gaies, tantôt sérieuses; en un mot, l'image d'une vraie conversation, où, jusqu'au frivole même, il n'y a rien qui n'ait son mérite.

Il y a cent vingt trois Lettres dans ce Volume, savoir, une de M. le Cardinal de Retz,
une

une de M. le Duc de la *Rochefoucauld*, quatorze de Madame de la *Fayette*, cinquante de Madame de *Coulanges*, vint neuf de M. de *Coulanges*, vint cinq de Madame de *Sevigné*, & trois de Madame de *Grignan*. Ce sont les noms de personnes, dont la réputation en fait d'esprit & de goût est universellement décidée. Si ce Recueil avoit une bonne Table, qu'on auroit assurément dû y mettre, nous en tirerions les Anecdotes les plus intéressantes, pour en remplir cet Extrait; mais à ce défaut nous nous bornerons à deux Lettres entières, celle de M. de la *Rochefoucauld*, dont on sera bien aise de connoître le stile Epistolaire, & la Lettre de M. de *Coulanges* à M^c. de *Simione* sur la mort de M^c. de *Sevigné*, qui fera juger des justes & vifs regrets que causa cette perte.

* * * * *

L E T T R E

D E

M. LE DUC DE LA ROCHE-
FOUCAULD,

A M^c. DE SEVIGNÉ.

Paris, le 9. Février 1673.

„ Vous ne sauriez croire le plaisir que
 „ vous m'avez fait de m'envoyer la plus
 „ agréable Lettre qui ait jamais été écrite; et
 „ le

„ le a été luë & admirée, comme vous pou-
 „ vez le souhaiter. Il me seroit difficile de
 „ vous rien envoyer de ce prix là ; mais je
 „ chercherai à m'acquitter, sans espérer néan-
 „ moins d'en trouver les moyens dans le soin
 „ de votre santé, car vous vous portez si bien
 „ que vous n'avez pas besoin de mes remè-
 „ des. Madame la Comtesse (*de la Fayette*)
 „ est allée ce matin à S. Germain remercier
 „ le Roi d'une pension de cinq cens Ecus
 „ qu'on lui a donnée sur une Abbaye; cela
 „ lui en vaudra mille avec le tems, parce
 „ que c'est sur un homme qui a la même
 „ pension sur l'Abbé de la Fayette; ainsi ils
 „ sont quittes présentement ; & quand ce pré-
 „ mier mourra, la pension demeurera tou-
 „ jours sur son Abbaye: le Roi a même ac-
 „ compagné ce présent de tant de paroles a-
 „ gréables, qu'il y a lieu d'attendre de plus
 „ grandes graces. Si je suis le premier à
 „ vous apprendre ceci, voilà déjà la Lettre
 „ de M. de Conlanges à demi-payée; mais
 „ qui nous payera le tems que nous passons
 „ ici sans vous? Cette perte est si grande pour
 „ moi, que vous seule pouvez m'en recom-
 „ penser; mais vous ne payez point ces sor-
 „ tes de dettes-là: j'en ai bien perdu d'au-
 „ tres, & pour être ancien Créancier, je n'en
 „ suis que plus exposé à de telles banque-
 „ routes.
 „ L'Affaire de M. le Chevalier de Lorrai-
 „ ne, & de M. de Rohan est heureusement
 „ terminée, le Roi a jugé de leurs intentions,
 „ &

„ & personne n'a eu dessein de s'offenser. M.
 „ le Duc est revenu ; M. le Prince arrive
 „ dans deux jours ; on espère la Paix ; mais
 „ vous ne revenez pas, & c'est assez pour ne
 „ rien espérer.

„ Quoique vous me disiez de M^{re}. de Gri-
 „ gnau, je pense qu'elle ne se souvient guè-
 „ res de moi, je lui rends cependant mille
 „ très-humbles graces, ou à vous, de ce que
 „ vous me dites de sa part. Ma *Mère* (*)
 „ est un miroir de devotion : elle a fait un
 „ Cantique pour ses ennemis, où la *Reine*
 „ *de Provence* (†) n'est pas oubliée. Em-
 „ brassiez M. l'Abbé (*de Coulanges*) à mon
 „ intention, & dites-lui qu'après le Marquis
 „ de Villeroi, je suis mieux que personne au-
 „ près de M. de Coulanges.

„ Si vous avez des nouvelles de notre
 „ pauvre Corbinelli, je vous supplie de m'en
 „ donner ; j'ai pensé effacer l'épithète ; mais
 „ j'apprens toujours, à la honte de nos amis,
 „ qu'elle ne lui convient que trop.

(*) M^{re}. de Marans, que M. de la Rochefou-
 cauld appelloit *sa Mère*.

(†) C'est-à-dire, Madame de Grignan, que M^{re}.
 de Marans n'aimoit point.

LET-

L E T T R E

D E

M. DE COULANGES,

À

M^e. DE SIMIANE.*A Choisi, le 15 Mai 1696.*

„ Je vous suis d'autant plus obligé de la
 „ Lettre honnête de votre propre main,
 „ que vous m'avez fait l'honneur de m'écri-
 „ re, que je comprends à merveilles par moi-
 „ même la peine que vous pouvez avoir à
 „ traiter toujours un sujet qui vous tient si
 „ fort au cœur, & qui rappelle toutes vos
 „ tristes idées; cependant, Madame, c'est
 „ un sujet, ou je me trompe beaucoup, que
 „ nous traiterons longtems. On oublie sou-
 „ vent la perte de ses parens; mais, quand
 „ une fois nos parens sont nos intimes amis,
 „ c'est une plaie qui ne se ferme pas sitôt.
 „ Avouez, Madame, que ce n'est point une
 „ grand' Mère que vous pleurez, pour moi
 „ je ne pleure point une Cousine germaine;
 „ mais nous pleurons assurément la plus ai-
 „ mable Amie qui fut jamais, & la plus di-
 „ gne d'être aimée. La mémoire m'en fera
 „ toujours très-précieuse; & rien ne me la
 „ fera oublier, quelque lieu que j'habite, ni
 „ Tom. III. Part. III. Cc „ quel-

„ quelques plaisirs qui s'offrent à moi. Le
 „ délicieux séjour de Choisi joint à la bonne
 „ compagnie, qui s'y trouve ordinairement,
 „ ne m'a point encore dissipé au point que je
 „ ne donne beaucoup de momens au triste
 „ souvenir de notre illustre Amie : cette per-
 „ te me paroitra longtems un songe pour ne
 „ pouvoir la comprendre ; cependant c'est u-
 „ ne vérité dont il faut profiter pour le sa-
 „ lut, & dont je dois être plus frappé qu'un
 „ autre dans l'âge où je suis. Rien n'est en-
 „ fin plus infaillible que de mourir tôt ou
 „ tard ; & M^{me}. Nicolai, fille unique du
 „ Lieutenant-Civil, (*M. le Camus*.) vient de
 „ nous en donner un exemple à vint cinq
 „ ans, comme avoit fait peu de jours aupara-
 „ vant le Comte Ferdinand de Furtemberg.
 „ Le bruit court que M^e. de Coulanges vien-
 „ dra dîner ici aujourd'hui avec la Marécha-
 „ le de Villeroi : je ne manquerai pas de fai-
 „ re voir votre Lettre à M^e. de Coulanges,
 „ afin de ne rien ôter aux expressions qui ser-
 „ vent à lui faire connoître vos sentimens
 „ pour elle ; je puis bien vous assurer que
 „ vous n'obligez point une ingrate ; car je
 „ ne connois personne qui vous estime da-
 „ vantage, ni qui soit plus touchée de toutes
 „ vos perfections. C'est une grande grace de
 „ Dieu que la santé de M^e. votre Mère se
 „ rétablisse un peu au milieu d'une aussi rude
 „ affliction ; & je trouve qu'elle fait fort bien
 „ de songer à quitter Grignan, pour aller re-
 „ spirer un air moins sec & plus humain : il
 „ eut

„ ent été à souhaiter pour nous qu'elle se fût
 „ déterminée pour ces côtés-ci, mais je com-
 „ prens très-bien ses raisons; & quoique je
 „ désire passionnément son retour, je l'appré-
 „ hende néanmoins; je crois que cela s'en-
 „ tend sans l'expliquer davantage. Je n'aurai
 „ de long-tems l'honneur de lui écrire: je lui
 „ ai rendu les devoirs dont l'usage ne permet
 „ point qu'on se dispense; mais ce sera à vous,
 „ divine Pauline, qui je prendrai quelque-fois
 „ la liberté d'en demander des nouvelles”.

Quoique cette Lettre ne soit que la secon-
 de de M. de Coulanges après avoir reçu la
 nouvelle de la mort de M^e. de Sevigné, nous
 l'avons préférée à la première, qui ne renfer-
 me que l'émotion de la secousse imprévuë
 qui arrive presque dans tous les cas de cette
 nature; au lieu que la douleur réfléchie, qui
 règne dans celle-ci, montre beaucoup mieux
 l'effet qu'avoit causé cette perte.

ARTICLE VII.

* DECOUVERTE de l'Ile Frivole, par
 M. l'Abbé Coyer Auteur de *l'Année mer-
 veilleuse*, se trouve à la Haye chez Jean
 Swart. 1751. 8. 52 pag.

V oici une nouvelle production de l'ingé-
 nieux Auteur de *l'Année merveilleuse*, &
 de cette Lettre à la Marquise de * *. où une
 Amie alarmée pour sa gloire lui fait sentir

C c 2

les

les ridicules qu'elle va se donner par une conduite sensée. C'est encore le même tour d'esprit qui règne dans ce petit ouvrage, c'est une critique fine, délicate, & pleine d'esprit, des mœurs frivoles d'une nation qu'il est fort aisé de reconnoître, mais dont il n'est pas moins aisé de trouver bien des copies chez les autres nations : c'est une satire telle qu'il seroit à souhaiter qu'elles fussent toujours, un innocent badinage sans aucune personnalité, qui ne peut que faire rire les premiers ceux-là même qui s'y reconnoîtront le plus, & qui tout en les faisant rire, peut leur faire faire les reflexions les plus propres à les corriger : c'est l'idée d'une courte & ingénieuse préface qu'on y a jointe dans l'Edition qu'on vient d'en donner à la Haye. L'Auteur, alarmé pour ceux qui seroient tentés de lire *l'Ile Frivole*, tâche de les détourner d'une lecture, qui, à ce qu'il en juge par sa propre expérience, pourroit leur faire faire des reflexions, & les exposer au ridicule de devenir raisonnables avant que d'avoir les cheveux gris ; ce qui seroit tout aussi dangereux, dit-il, que d'avoir de la Religion avant trente ans. Si le jeune Seigneur, à qui on attribue cet élégant badinage, dit vrai quand il assure qu'il s'est reconnu dans le portrait des Frivolites, il n'en a pas moins droit à une place dans la classe des gens raisonnables ; on ne peut penser aussi délicatement, ni exprimer si bien le ridicule, sans le sentir, & sans donner de loi de justes espérances à la Société.

Pour

Pour prendre une idée juste de l'ouvrage, il faut absolument le lire tout entier, il n'est pas possible sans cela de se persuader qu'on ait pu d'un bout à l'autre y soutenir le ton ironique & plaisant, sans donner jamais dans le puérile ou dans la fadeur, en restant au-contraire toujours vif, animé, intéressant, & faisant dire à chaque article, *ab que cela est charmant!*

L'Auteur suppose que la découverte de l'île Frivole a été faite par l'Amiral Anson, qui par politique n'a pas jugé à propos d'en donner la relation qu'on lui a heureusement dérobée. Les Anglois près de mourir de faim trouvèrent, en abordant dans cette île, les arbres chargés de magnifique fruits, mais ces fruits ne nourrissoient point. Des Tigres, qui vinrent les attaquer, ne leur pouvoient seulement faire des égratignures, des oiseaux gros comme des Faïsans n'avoient que le gozier des Sérins, les femmes labouroient la terre avec des soufflets, & les chevaux qu'ils voulurent monter plioient sous le faix. Ce n'est là que comme un prélude pour venir à l'essentiel, aux mœurs des habitans; en voici un trait. Deux exacteurs des tributs entraînoient un habitant chargé d'un fardeau, une jeune femme suivoit toute en pleurs; on lui enlevait son mari & son lit: les exacteurs lui rendirent un collier de verre, elle essuya ses larmes & chanta. Arrivés à la Capitale, appelée la ville de *l'Esprit*, les Anglois furent interrogés sur leurs talents: il en falloit pour

Cc 3

être

être admis ; ils parlèrent de leurs Constru-
cteurs de vaisseaux , de leurs Ouvriers en mi-
nes , de leurs Chirurgiens ; on ne fit qu'en ri-
re : ils parlèrent des Géographes , des Phy-
siens , des Mathématiciens qu'ils avoient avec
eux ; on leur tourna le dos , & l'on referma
la barrière : ils parlèrent de Danse , de Musi-
que , de Cuisine , ils dansèrent ; la porte s'ou-
vrit , ils allèrent au Palais de la Toute-Elé-
gance , (c'est le titre qu'on donne à l'Empe-
reur) à travers douze cours où sont les loge-
mens des premiers officiers du Monarque ,
Brodeurs , Bijoutiers , Controllers de Mode ,
Maîtres à danser , Faiseurs de Romans , &c.
Un *Pouffin* quintessentié , exécuté par le Cui-
siner de l'Amiral & goûté de la Cour , ouvrit
le Port à la flotte ; quelques pièces de Rubans
lui assurèrent des vivres que les Guinées ne
pouvoient obtenir. Après d'autres traits dans
ce goût là , l'Auteur entre dans quelques dé-
tails sur les mœurs des habitans , dont il fau-
dra nous contenter de rapporter quelques-uns ,
laissant les autres à regret seulement pour ne
pas transcrire tout l'ouvrage. „ Les Frivoli-
„ tes , pour vous accorder leur amitié , ne
„ vous demandent pas des vertus , mais des
„ agrémens. On vous suppose toujours hon-
„ nête homme ; mais prouvez bien que vous
„ êtes joli-homme. Avez-vous besoin de
„ leurs services ? priez-les , ils vous supplient
„ d'ordonner , & vous avez toujours la con-
„ solation de les voir *furieux* de n'avoir rien
„ fait. Un homme , à qui bien des gens vien-
„ nent

„ nent souhaiter le bon jour, & qui ne le
 „ souhaite à personne, qui voit beaucoup
 „ d'Etoffes & de Bijoux dans sa matinée, qui
 „ a quantité de chiens & de chevaux, qui fait
 „ de grands repas dans un Salon bien verni,
 „ cet homme est appelé grand chez les Frivo-
 „ lites, & on lui doit de grands respects, de
 „ la politesse aux autres.

„ *La politesse* est l'ame des Frivolites.
 „ Il vaudroit mieux avoir trahi son ami, que
 „ d'estropier un compliment. Un homme
 „ vraiment poli a un bonnet pour ne jamais
 „ se couvrir : il *dessine* bien une reverence, il
 „ n'appelle pas sa femme *ma femme* : sans cela,
 „ il auroit beau être liant, attentif, complai-
 „ sant, il ne seroit pas poli. Pour l'être il
 „ faut encore observer soigneusement tous les
 „ titres. Un insolent s'avisa de dire à un Mi-
 „ nistre, *vous êtes un sot*. Tout le monde fut
 „ indigné de ce qu'il n'avoit pas dit, *votre é-*
 „ *clatante lumière est une sottie*.

„ Ils observent les décences avec autant de
 „ rigueur : une beauté pardonne tout à un
 „ téméraire hors les expressions peu délicates.
 „ Un mari ne prétend pas gêner le cœur de
 „ sa femme ; mais il éclateroit si ses amuse-
 „ mens n'étoient pas décens.”

Si l'on peut se passer de mérite chez les
 Frivolites, il y faut absolument de l'honneur :
 „ Ils en mettent par-tout ; Ils n'ont pas le
 „ plaisir, mais l'honneur de vous voir, de
 „ vous parler, de vous servir. Un noble Fri-
 „ volite, qui aura eu le malheur d'être mau-

„ vais mari, mauvais père, citoyen inutile,
 „ se ressouvient toujours de l'honneur pour le
 „ recommander à son fils, & le fils comme
 „ le père a grand soin de ne tenir que sa pa-
 „ role d'honneur, de ne payer que ses dettes
 „ d'honneur, & de tuer quelquefois par hon-
 „ neur. Les femmes ont leur honneur à part.
 „ Elles ont de si grands principes pour le con-
 „ server, qu'on les a encore rendues dépositaires
 „ de celui de leurs maris : cependant
 „ les femmes du haut stile ont refusé le dépôt,
 „ parce qu'elles sont sujettes à des vapeurs
 „ qui leur donnent des distractions.

„ L'honneur fait les Guerriers, c'est la Ca-
 „ pitale qui fournit les Officiers-Généraux ;
 „ on y prend un soin tout particulier de leur
 „ éducation. Un jeune Seigneur, que l'on
 „ destine au commandement, doit avoir le
 „ meilleur Tailleur, le Parfumeur le plus ex-
 „ quis, l'équipage le plus brillant, &c.”

Voici un trait qui vaut un traité de contro-
 verse sur la matière à laquelle il fait allusion.

„ Ils adorent le soleil, ils voudroient bien
 „ l'aimer, mais la façon les embarrasse. Lui
 „ doivent-ils de l'amour à cause qu'il les é-
 „ chauffe & les éclaire, ou parce qu'il est
 „ chaud & lumineux en lui-même ? C'est une
 „ dispute de cent ans.

„ Ils aiment l'apparence des richesses plu-
 „ tot que les richesses. Qu'après avoir sondé
 „ leur bourse, ils n'y trouvent pas de quoi
 „ prêter à un ami, ils s'en consolent en lui
 „ montrant un meuble de goût.

„ On

„ On ne les entend jamais dire qu'ils ser-
 „ vent l'Etat, mais ils répètent sans cesse que
 „ leur fortune, leur vie, tout leur être, est à
 „ l'Empereur. Un citoyen, qui diroit bien té-
 „ rieusement qu'il est beau de mourir pour la
 „ Patrie, se donneroit un ridicule.

ARTICLE VIII.

LETTRE SUR LES SOURDS ET LES
 MUETS, à l'usage de ceux qui entendent
 & qui parlent; adressée à M * *. 1751.
 sans lieu d'impr. petit in octavo, pp. 241.
 sans l'Avertissement & la Table.

- - - - - *Versusque viarum*
Indiciis raptos; pedibus vestigia rectis
Ne qua forent. - - - - -

Æneid. lib. 8.

Ce n'est pas entendre ses intérêts que don-
 ner à un Ouvrage qu'on met au jour un
 Titre qui imite celui de quelque autre Ouvra-
 ge, dont le succès a été considérable, ou qui
 par quelque raison que ce soit a fait du bruit.
 Les Auteurs retombent pourtant perpétuelle-
 ment dans cette espèce de bévue: dès que le
 Public a bien accueilli un Livre doué de quel-
 que singularité, ils s'attachent à en reprodui-
 re d'autres sous des formes approchantes, &

Cc 5 qui

qui ne manquent guères d'être très-inférieures. On sent d'abord la différence, & quelquefois un dégoût anticipé la représente encore plus desavantageuse qu'elle ne l'est effectivement.

On n'a pu lire le Titre qui est à la tête de cet Article sans se rappeler la fameuse *Lettre sur les Aveugles à l'usage de ceux qui voient*. L'Auteur de la *Lettre sur les Sourds & les Muets* avoit d'autant moins besoin de ce stratagème que son Ecrit n'a rien de commun avec l'autre, & qu'il étoit d'ailleurs assez bon pour se présenter sous une dénomination simple & plus significative. Mais en vertu du goût régnant, il faut de l'esprit, ou plutôt du colifichet par-tout; & il y a tel Titre de l'invention duquel on ne se félicite pas moins que de la composition de l'Ouvrage même. On affecte d'embarasser les avenues, on croit produire un état agréable dans l'ame du Lecteur, en le tenant en suspens le plus longtemps qu'on peut sur le point auquel on en veut venir; & tout cela ne fait que l'embarasser, le dépiter, & lui faire jeter le Livre, s'il n'a rien d'ailleurs qui pique vivement la curiosité.

L'Auteur convient dans une Lettre, qui sert d'Avertissement, du peu de conformité qu'il y a entre son *Traité Epistolaire*, & celui à l'imitation duquel il est fait. „ Je fais d'avance, dit-il, à qui l'on n'attribuera pas mon
 „ Ouvrage; & je sai bien encore à qui l'on
 „ ne manqueroit pas de l'attribuer, s'il y a-
 „ voit

„ voit de la singularité dans les idées , une
 „ certaine imagination du stile , je ne fais
 „ quelle hardiesse de penser que je serois bien
 „ fâché d'avoir , un étalage de Mathématis-
 „ ques , de Métaphysique , d'Italien , d'An-
 „ glois , & sur-tout moins de Latin & de Grec ,
 „ & plus de Musique. ”

Nous abrègerons à nos Lecteurs les fati-
 gues qu'ils pourroient rencontrer à saisir le
 plan de cet Ouvrage , en le leur présentant en
 raccourci , & dépouillé de tous les ornemens
 de la fiction. Il est vrai que c'est l'Auteur
 même qui nous guidera par la peine qu'il a
 prise de faire en finissant une recapitulation
 fort nette de ses idées.

Le but propre & unique qu'il s'est proposé ,
 c'est de rendre raison de l'origine des inver-
 sions , qui règnent dans les Langues. Pour
 cet effet il remonte aux principes , & recher-
 che comment les Langues se sont formées. Il
 y a eu un premier état du langage oratoire ,
 qu'on pourroit nommer le *langage animal* , où
 il n'y avoit ni cas , ni régime , ni déclinaisons ,
 ni conjugaisons , en un mot aucune syntaxe.

Les adjectifs représentant pour l'ordinaire
 les qualités sensibles , comme *étendu* , *coloré* ,
chaud , *froid* , &c. sont les premiers dans l'or-
 dre naturel des idées , mais pour tout Philoso-
 phe , qui s'est accoutumé à regarder les sub-
 stantifs abstraits comme des Etres réels , ces
 substantifs , qui sont le support ou le soutien
 des adjectifs , marchent les premiers dans l'or-
 dre scientifique des idées. D'où l'on pourroit
 tirer

tirer cette conséquence, c'est que les François sont peut être redoublés à la Philosophie Peripatéticienne, qui a réalisé tous les Êtres généraux & Métaphysiques, de ce qu'ils n'ont presque plus dans leur Langue de ce qu'on appelle *inversions* dans les Langues anciennes. En effet les Ecrivains Gaulois en ont beaucoup plus que les modernes; & cette Philosophie a régné, tandis que la Langue se perfectionnoit sous Louis XIII. & Louis XIV.

Mais sans remonter à l'origine du langage oratoire, on prétend ici que pour expliquer comment les inversions se sont introduites & conservées dans les Langues, il suffiroit de se transporter en idée chez un peuple étranger; dont on ignoreroit la Langue; ou, ce qui revient au même, on pourroit employer un homme, qui s'interdisant l'usage des sons articulés tâcheroit de s'exprimer par gestes. C'est l'hypothèse de ce *Muet de convention*, qui fait la singularité de cet Ecrit, & qui a donné lieu au Titre qu'il porte. L'Auteur s'y étend peut-être avec un peu trop de complaisance, & examine fort au long tout ce qu'on pourroit se promettre des efforts d'un semblable Pantomime, auquel ce nom conviendrait beaucoup mieux qu'à ceux qui le portent ordinairement. Il s'agiroit donc de proposer à ces Muets volontaires des questions dont on leur demanderoit la réponse, ou mieux encore, de leur donner un Discours à traduire de François en gestes. On conçoit aux efforts que font les sourds & Muets de naissance pour se rendre in-

intelligibles , qu'ils expriment tout ce qu'ils peuvent exprimer. On recommanderoit aux Muets de convention de les imiter, & de ne former, autant qu'ils le pourroient, aucune phrase, où le sujet & l'attribut avec toutes leurs dépendances ne fussent énoncés. Ils ne feroient pas en droit d'employer l'ellipse; & leur liberté seroit restreinte à l'ordre qu'ils jugeroient à propos de donner aux idées, ou plutôt aux gestes qu'ils employeroient pour les représenter. Alors, suivant notre Auteur, on verroit naître les inversions, & chaque Muet ayant son stile, ces inversions y mettroient des différences aussi marquées que celles qu'on rencontre dans les anciens Auteurs Grecs & Latins.

Cela le mène à une espèce de saillie, ce seroit de décomposer, pour-ainsi-dire, un homme, & de considérer ce qu'il tient de chacun des sens qu'il possède. Suivant cette Anatomie Métaphysique, on avance ici que de tous les sens l'œil est le plus superficiel, l'oreille le plus orgueilleux, l'odorat le plus voluptueux, le goût le plus superstitieux & le plus inconstant, le toucher le plus profond & le plus philosophe. „ Ce seroit, continuë „ l'Auteur, à mon avis une Société assez plaisante que celle de cinq personnes dont chacune n'auroit qu'un sens: il n'y a pas de „ doute que ces gens-là ne se traitassent tous „ d'insensés, & je vous laisse à penser avec „ quel fondement. C'est là pourtant une image de ce qui arrive à tout moment dans „ le

„ le Monde; on n'a qu'un sens & l'on juge
 „ de tout. Au reste il y a une observation
 „ singulière à faire sur cette Société de cinq
 „ personnes, dont chacune ne jouïroit que
 „ d'un sens; c'est que par la faculté qu'elles
 „ auroient d'abstraire, elles pourroient toutes
 „ être géomètres, s'entendre à merveilles,
 „ & ne s'entendre qu'en Géométrie. ”

Continuant ensuite à traiter son sujet, l'Auteur décrit ainsi la marche de ses idées dans l'analyse que nous avons indiquée, & dont les propres termes acheveront notre Extrait.

„ A l'occasion de *l'énergie du geste*, j'en ai
 „ rapporté quelques exemples frappans, qui
 „ m'ont engagé dans la considération d'une
 „ sorte de sublime que j'appelle *sublime de situation*. ”

„ *L'ordre* qui doit régner entre les gestes
 „ d'un Sourd & Muet de naissance, dont la
 „ conversation familière m'a paru préférable
 „ aux expériences sur un Muet de convention; & la difficulté, qu'on a de transmettre
 „ certaines idées à ce Sourd & Muet, m'ont
 „ fait distinguer entre les signes oratoires, les
 „ *premiers* & les *derniers* institués. ”

„ J'ai vu que les signes, qui marquoient
 „ dans le discours les parties indéterminées
 „ de la *quantité*, & sur-tout celles du *tems*, a-
 „ voient été du nombre des derniers institués; & j'ai compris pourquoi quelques
 „ Langues manquoient de plusieurs *tems*, &
 „ pourquoi d'autres Langues faisoient un
 „ double emploi du même *tems*. ”

„ Ce

„ Ce manque de *tems* dans une Langue, &
 „ cet abus des *tems* dans une autre, m'ont
 „ fait distinguer dans toute Langue en gé-
 „ néral trois états différens; l'état de *naissan-*
 „ *ce*, celui de *formation*, & l'état de *perfe-*
 „ *ction*.

„ J'ai vu sous la Langue formée l'esprit
 „ enchaîné par la syntaxe, & dans l'impossibi-
 „ lité de mettre dans ses concepts l'ordre qui
 „ règne dans les périodes Grecques & Lati-
 „ nes. D'où j'ai conclu, 1. que, quel que
 „ soit l'ordre des termes dans une Langue an-
 „ cienne ou moderne, l'esprit de l'Ecrivain a
 „ suivi l'ordre didactique de la syntaxe Fran-
 „ çoise; 2. que cette syntaxe étant la plus
 „ simple de toutes, la Langue Françoisé a-
 „ voit à cet égard, & à plusieurs autres, l'a-
 „ vantage sur les Langues anciennes.

„ J'ai fait plus. J'ai démontré par l'intro-
 „ duction & par l'utilité de l'Article *hic*, *ille*
 „ dans la Langue Latine, & *le* dans la Lan-
 „ gue Françoisé; & par la nécessité d'avoir
 „ plusieurs perceptions à-la-fois pour former
 „ un jugement ou un discours, quand l'es-
 „ prit ne seroit point subjugué par les synta-
 „ xes Grecques & Latines, que la suite de ses
 „ vues ne s'éloigneroit guères de l'arrange-
 „ ment didactique de nos expressions.

„ En suivant le passage de l'état de la Lan-
 „ gue formée à celui de la Langue perfection-
 „ née, j'ai rencontré l'*harmonie*.

„ J'ai comparé l'*harmonie du stile* à l'*har-*
 „ *monie musicale*; & je me suis convaincu 1.

„ que

„ que dans les mots la première étoit un ef-
„ fet de la quantité , & d'un certain entrelace-
„ ment des voyelles avec les consones , sug-
„ géré par l'instinct ; & que dans la période ,
„ elle resultoît de l'arrangement des mots. 2.
„ Que l'harmonie syllabique , & l'harmonie
„ périodique engendroient une espèce d'hiéro-
„ glyphe particulier à la Poësie ; & j'ai con-
„ sidéré cet hiéroglyphe dans l'Analyse de
„ trois ou quatre morceaux des plus grands
„ Poëtes.

„ Sur cette analyse j'ai cru pouvoir assurer
„ qu'il étoit impossible de rendre un Poëte
„ dans une autre Langue , & qu'il étoit plus
„ commun de bien entendre un Géomètre
„ qu'un Poëte.

„ J'ai prouvé par deux exemples la difficul-
„ té de bien entendre un Poëte , par l'exem-
„ ple de Longin , de Boileau & de la Motte ,
„ qui se sont trompés sur un endroit d'Homè-
„ re , & par l'exemple de Monsieur l'Abbé
„ de Bernis , qui m'a paru s'être trompé sur
„ un endroit de Racine.

„ Après avoir fixé la date de l'introduc-
„ tion de l'hiéroglyphe syllabique dans une
„ Langue quelle qu'elle fût , j'ai remarqué
„ que chaque Art d'imitation avoit son hié-
„ roglyphe , & qu'il seroit à souhaiter qu'un
„ Ecrivain instruit & délicat en entreprît la
„ comparaison.

„ Dans cet endroit , j'ai râché , Monsieur ,
(c'est à M. l'Abbé *Battaux* que l'Auteur parle , & c'est à lui que tout ce Traité Episto-
lai-

laire est adressé, plutôt par une sorte de persiflage, que pour honorer ses talens, fort supérieurs pourtant à tous ceux des Auteurs qui ont jusqu'à présent exercé leur critique contre lui;) „ j'ai tâché, Monsieur, de vous faire entendre que quelques personnes attendent de vous ce travail, & que ceux qui ont lu vos beaux Arts réduits à l'imitation de la belle Nature, se croient en droit d'exiger que vous leur expliquassiez clairement ce que c'est que *la belle Nature*.

„ En attendant que vous fassiez la comparaison des hiéroglyphes, de la Poësie, de la Peinture & de la Musique, j'ai osé la tenter sur un même sujet.

„ *L'harmonie musicale*, qui entroit nécessairement dans cette comparaison, m'a ramené à *l'harmonie oratoire*. J'ai dit que les entrees de l'une & de l'autre étoient beaucoup plus supportables que je ne fais quelque prétendue délicatesse, qui tend de jour en jour à appauvrir notre Langue; & je le regrettois lorsque je me suis retrouvé dans l'endroit où je vous avois laissé.

ARTICLE IX.

HISTOIRE DES PASSIONS, ou *Avantures du Chevalier Shroop*; Ouvrage traduit de l'Anglois. à la Haye, chez Jac-
Tom, III. Part. III. Dd qués

ques Neaulme , (à Paris) 1751. in
Octavo. T. I. pp. 269. T. II. pp. 319.

Le but qu'on se propose ordinairement dans les Ouvrages de la nature de celui-ci, quand on s'en propose quelqu'un, c'est d'y tracer le Tableau de la vie humaine. Mais, comme on le remarque fort bien dans l'Introduction de l'Ouvrage que nous annonçons, les traits de ces Tableaux sont presque toujours forcés, les bonnes ou les mauvaises qualités, que l'Ecrivain prête à ses personnages, sont poussées au delà de celles qu'on voit communément dans les hommes. Cela rend ces modèles inutiles pour la correction des mœurs ; on désespère d'atteindre à des vertus plus qu'humaines ; on ne se reconnoît point à des peintures trop hideuses du vice.

Une autre chose, à laquelle on ne fait pas non plus assez d'attention, c'est qu'il n'y a pas d'homme au monde qui ait toutes les vertus, ou tous les vices. L'homme le plus accompli, quelque soin qu'il employe à retenir ses Passions dans leurs justes bornes, les leur voit quelquefois franchir malgré lui. L'homme le plus corrompu éprouve dans certains momens quelque goût pour la vertu, quoique peut-être il ne la pratique jamais.

*La vertu dans nos cœurs est née avec le vice ;
Ces deux germes en nous profitent plus ou moins.
Pour que l'un fructifie employons tous nos soins ,
Sans compter que jamais l'autre s'anéantisse.*

Les

Les *Avantures du Chevalier Shroop* sont donc un Livre original par cela même qu'on y prend le contrepied de tous ceux qui ont voulu donner un air original à de semblables productions, en recourant à quelque genre de merveilleux. Le grand art de notre Auteur, c'est de bien représenter la Nature avec ses penchans, ses foiblesses, de bien narrer une vie, dont les évènements sont ordinaires, & où les Passions guident, comme elles le font toujours plus ou moins, les divers pas & les divers âges du Héros. Par ce moyen il y aura peu de Lecteurs qui ne trouvent du rapport entre les faits qu'ils liront & quelques particularités de leur vie, & qui n'y rencontrent des sujets de se rappeler combien le mécanisme du corps a d'influence sur les déterminations intérieures.

Nous ne parlons point de l'Avertissement du Traducteur, qui roule sur la supposition que cet Ouvrage a été effectivement traduit. On n'ignore pas que c'est la France qui a servi de berceau au Chevalier *Shroop*, & qu'il a pour Père, ou si l'on veut, pour Mère, l'imagination heureuse de l'Auteur des *Mœurs*, qui n'a pas moins réussi dans ce second enfantement que dans le premier.

Il n'est donc point question ici de donner la suite des faits. L'Analyse de cette Histoire des Passions, c'est le développement de ces Passions même; & voici en raccourci comment M. *Toussaint* y a procédé.

Il représente d'abord l'enfance de *Shroop*,

Dd 2 com-

comme l'âge où l'on découvre le germe de toutes les Passions, qui sont dans la suite les mobiles de la conduite des hommes, & où les sens commencent à acquérir cet empire, qu'ils exercent avec tant de force sur notre ame. Il dépeint ensuite le progrès de ces Passions, & comment elles se montrent plus distinctement, à mesure que la Raison se développe.

L'une des premières Passions du cœur humain, & qui est en même tems la plus universelle & la plus forte, c'est l'Amour. Un sexe fait sur l'autre de vives impressions dès la plus tendre jeunesse, & *Shroop* ne manque pas de les ressentir. Les premiers mouvemens qu'éprouve un jeune cœur sont aisément détruits par d'autres qui leur succèdent; mais lorsqu'il est devenu capable d'une forte Passion, & qu'il s'y est une fois livré, il est très-difficile de l'en guérir.

Ici s'ouvre la Scène des égaremens. Une première faute de conduite en attire plusieurs autres après soi; & toutes ensemble elles peuvent précipiter dans les plus affreux desastres, si la honte & le remords ne viennent de bonne heure arrêter les progrès du desordre. Mais un cœur né bon, & qui a reçu des principes d'éducation, trouve des ressources contre ces violentes secousses dans son propre fonds. L'affection naturelle, la reconnoissance, & d'autres motifs semblables, l'arrêtent dans sa course véhémence, & viennent enfin à bout de le calmer.

Shroop

Sbroop voyage. L'Auteur en prend occasion de réfléchir sur les inconvéniens, l'agrément & l'utilité des Voyages, relativement aux sentimens & à la conduite de ceux qui les font. Notre Voyageur a une aventure dans un Monastère, qui découvre l'effet de l'imprudence de la jeunesse, lorsqu'elle est sans guide & sans frein. Il fait ensuite un séjour à Rome, pendant lequel on voit une preuve singulière de la force des impressions des sens, pour tirer l'Ame hors d'elle-même. C'est par là que se termine la première Partie.

Dans la seconde *Sbroop* de retour chez lui commence à entrer dans les occupations de l'âge viril, & il fait plusieurs épreuves de l'incertitude des événemens humains. Il se voit en particulier à deux doigts de sa perte pour une action entreprise par pure générosité.

Il tombe ensuite malade, & fait voir la différence entre les sentimens d'un homme en pleine santé, & ceux que les douleurs & les dangers de la mort excitent. Cependant il se rétablit, & se livre à l'ambition. On trace ici le caractère de cette Passion : on montre sa force sur le cœur humain & son impuissance à éteindre les autres délirs, lors même qu'elle est satisfaite. On représente ensuite le combat entre l'ambition & la colère avec ses suites, le ressentiment, la vengeance ; & l'on découvre le pouvoir qu'a l'ambition de contenir les délirs & les desseins de vengeance dans les cas où ils pourroient traverser ses vûes.

Dd 3

Cela

Cela mène au combat des diverses Passions dans l'Ame, & à établir qu'il n'y en a pas de si forte qui ne puisse être domptée par une autre, si ce n'est le ressentiment, qui ne s'éteint que par la vengeance ou par les bienfaits.

On examine à quel âge on est le plus susceptible de tristesse, & combien l'on a besoin de toute la force de sa raison pour ne s'en pas laisser accabler.

Dans l'âge mur les Passions sont moins bouillantes que dans la jeunesse, mais en revanche elles sont plus fortes & plus difficiles à déraciner. Ce n'est même guères qu'à cet âge qu'on peut compter sur l'amour & l'amitié de quelqu'un. Les personnes de différent sexe doivent pourtant se défier de l'Amour Platonique; il est sujet à devenir sensuel.

Enfin les émotions de l'ame s'affoiblissent, à mesure que les forces du corps diminuent; & la mort fait le denouement inévitable de cette scène si variée.

En voilà assez pour empêcher qu'on ne confonde ce bel Ouvrage avec tant de Livres frivoles dont on est inondé, & pour le faire rechercher avec l'empressement qu'il mérite.

ARTICLE X.

RECHERCHES *sur la Canonisation de Saint*
FRANÇOIS DE SALES.

M O N S I E U R ,

Nous avons vu précédemment (*) les principales actions du célèbre *François de Sales*. Nous étions convenus qu'il falloit laisser quelque intervalle entre sa mort & son apothéose. Nous pouvons y venir présentement, après cette petite déférence pour les usages de Rome.

Sa Béatification ne tarda pas long-tems, & fut même accélérée plus que de coutume. *Alexandre VII.* donna dispense de treize années du tems qui est porté par le Décret d'*Urbain VIII.* pour béatifier ceux qui sont morts en odeur de sainteté. Il fut donc déclaré au nombre des Bien-heureux dès le 28. Décembre 1661.

Le 14. Septembre 1662., l'Avocat Confistorial *Prosper Bottinius* prononça une Harangue devant le Pape & les Cardinaux, pour obtenir cette Canonisation. Je l'ai vue Manuscrite, & j'y ai trouvé des traits assez singuliers: celui-ci, par exemple, que dès le berceau *François de Sales* montra un si grand penchant pour la modestie & la pureté, qu'il sembloit fuir

(*) [Voy. Tom. 3. de cette Bibliothèque, Part. I. Art. 8.]

fuir les caresses de sa Nourrice. Voilà une chasteté bien précoce;

Mais aux âmes bien nées

La vertu n'attend pas le nombre des années.

L'Avocat étala les autres vertus du Béat, & sur-tout cette douceur extraordinaire, cette affabilité qui formoit son caractère. Il appuya aussi beaucoup sur son zèle pour l'avancement de la Religion Catholique, qu'il fit paroître principalement dans la Mission du *Chablais*, qui dura près de dix ans, & où il convertit un nombre infini d'Hérétiques.

C'est effectivement l'endroit par où *François de Sales* s'est le plus illustré, jusque là qu'étant allé à Rome après que cette Mission fut finie, *Clement VIII.* lui donna, en plein Consistoire, le titre d'*Apôtre du Chablais*. *Il le traita comme un Conquérant*, dit un de ses Historiens, *comme un domteur de Monstres qui revenoit chargé des dépouilles du Calvinisme (*)*.

Ces images d'*Apôtre* & de *Conquérant* sont fort belles, comme vous voyez, *Monsieur*; on peut même ajouter qu'elles sont assez justes. *François de Sales* travailla d'abord à la conversion du *Chablais* en *Apôtre*, je veux dire qu'il commença par la voie de la persuasion; & il finit en jouant le rôle de *Conquérant* proprement dit, puisqu'il y employa les Troupes du Prince. Il agit en véritable Con-

(*) *Baillet, Vie des Saints, Tom. I. sur le 29, Janvier.*

quérant, puisqu'il soumit enfin ses Adversaires par la force & la contrainte. C'est ce dont nous verrons de nouvelles preuves dans la suite.

Les Miracles paroissent ensuite dans la Harangue de l'Avocat. Deux Monstres requrent, par les prières de *François de Sales*, la conformation que la Nature leur avoit refusée. Il guérit trois Paralitiques. Une Religieuse de la *Visitation*, qui avoit vingt deux maladies mortelles, fut guérie tout d'un coup. Il ressuscita autant de Morts que le Sauveur. Il s'est fait ensuite quantité de guérisons miraculeuses à son Tombeau.

Si vous avez été à *Ancy* en Savoie, vous aurez pu remarquer dans l'Eglise de la Grande Visitation, où repose le corps du Saint, un grand nombre de Tableaux votifs à son honneur, & des représentations en cire des Membres du corps humain auxquels il a rendu la guérison.

Vous savez, *Monsieur*, que quand on instruit à Rome un procès de Béatification, il y a un Officier de Justice établi pour contredire, & pour essayer de détruire ce qu'on produit en faveur de celui qu'il s'agit de béatifier. On prétend faire voir par là que les Faits ont été examinés avec soin. Celui qui est chargé de cette fonction est appelé ironiquement *l'Avocat du Diable*. Vous jugez bien que s'il doit contredire, ce n'est que jusqu'à un certain point, & qu'il a ses instructions secrètes pour s'arrêter où il faut.

On doit être curieux de savoir ce qu'opposa

D d 5

cet

cet Avocat dans le procès. Il débuta par une mauvaise chicane. *Il ne conste pas bien*, dit-il, *du Batême de celui que l'on parle de canoniser. Or pour pouvoir le mettre dans le Catalogue des Saints, il faut avoir de bonnes preuves qu'il ait été baptisé.* Vous jugez bien qu'on ne fut pas embarrassé à répondre.

La 2de. Objection est meilleure. On reproche à *François de Sales* que, quand son Père voulut acheter une Terre & un Château dans leur Voisinage, *François* avoit dit que c'étoit le vrai point de faire cette acquisition, parce que le Gentilhomme qui le possédoit étoit mal dans ses affaires; qu'étant forcé de vendre, on en auroit bon marché. Est-ce avoir de la charité pour le prochain que de se prévaloir de sa triste situation?

Vous connoissez sans doute, *Monsieur*, l'explication ingénieuse que M. le Clerc a donnée du X. Commandement du Décalogue, qui a quelque rapport à ce que l'on blâme dans la conduite du Béat. Cet habile Critique, sur le passage de l'Evangile de *S. Marc*, *Ch. X. 19.* prouve qu'il ne s'agit pas simplement dans ce Précepte de désirer le Fonds ou la Maison d'autrui, mais que le Législateur y défend proprement les voies indirectes & artificieuses qu'on emploie pour s'en rendre maître, voies qui sont ordinairement autorisées devant les Tribunaux humains, mais qui n'en sont pas moins contraires à la charité. Il est défendu dans ce Commandement de profiter de la mauvaise situation d'un de nos Voisins, pour
nous

nous procurer sa Maison & ses Terres. Si le Comte de Sales, Père de notre Saint, étoit Créancier du Gentilhomme son Voisin, comme il y a beaucoup d'apparence, son Fils a violé le X. Commandement expliqué à la manière de M. le Clerc. C'est une tâche à sa mémoire qui ne paroît pas avoir été bien effacée.

L'Avocat opposant ajouta une autre Objection à laquelle on satisfit mieux ; c'est que tant qu'il fut Evêque, il observa assez mal la Résidence. *On voit dans sa Vie, qu'il est presque toujours hors de son Diocèse. Il est tantôt à Paris, tantôt à Dijon, tantôt à Turin. On le trouve par-tout, sinon à Ancy, où il auroit dû se tenir régulièrement.* Celui qui plaidoit pour le Saint futur répond qu'il n'est jamais sorti de son Diocèse que pour le plus grand bien de l'Eglise, & même pour l'avantage de son Troupeau en particulier.

Il ne paroît pas que l'Opposant ait poussé plus loin ses contredits. On sent assez qu'il s'est arrêté à moitié chemin. Il pouvoit contester, par exemple, cette douceur inaltérable dont on fait un si grand mérite à *François de Sales*, & qu'on nous donne pour son caractère dominant. Cependant on le trouve plus d'une fois en défaut de ce côté-là, & dans des occasions importantes. Outre ce que j'ai déjà remarqué précédemment sur la rudesse, qu'il y avoit à déclarer à ceux d'une Religion différente, en les abordant, qu'il les regardoit comme possédés du Démon ; voici un fait des plus graves. En 1596, il fut mandé

dé par le Duc de Savoie pour se rendre à Turin, & y recevoir ses ordres. Il s'agissoit de voir comment on s'y prendroit pour rétablir entièrement la Religion Catholique dans le *Chablais*. Les Ministres du Prince étoient dans la pensée qu'il ne falloit rien précipiter. Ils faisoient sentir que cette affaire demandoit de grands ménagemens. Mais *François de Sales* se roidit contre ces sages avis, & demeura toujours ferme à demander qu'on fît intervenir l'autorité du Prince. Il commença par persuader au Duc d'employer les moyens humains, comme d'ôter aux Réformés les charges & les honneurs. Il proposa que l'on fît sortir les Ministres Calvinistes, contre la teneur expresse du Traité conclu avec le précédent Duc de Savoie, lorsqu'on lui rendit le Pays. Il proposa encore de ne souffrir dans le *Chablais* & les Bailliages voisins point d'autre exercice que celui de la Religion Romaine; en un mot il fut d'avis d'employer, pour l'entière *conversion* de ces peuples, la voie de la contrainte; conduite également contraire à la foi des Traités, & à l'esprit de l'Evangile, & qui néanmoins fut celle que l'on suivit.

Il est bon de remarquer que le Cardinal *de Médicis*, Légat du Pape, passa à *Thonon*, & voulut entendre *François de Sales* sur les moyens de rétablir la Religion dans ce Pays. Il lui communiqua son projet; parmi les expédiens qu'il proposoit, il n'oublia pas celui de bannir tous les Calvinistes. Il semble que,

sui-

suivant les maximes de Rome, le Légat ne devoit pas être choqué de ces voies violentes; cependant il le fut, & il répondit au pacifique *François de Sales*, que ses propositions lui paroissent un peu trop fortes (*).

Voici encore une petite Anecdote qui ne fait pas honneur à notre Saint. *Jean d'Arantbon d'Alex*, un des successeurs de *François de Sales*, écrivit au Roi de France, pour le solliciter à faire fermer deux Temples que les Religioneux avoient encore dans la Province de *Gex*, & où ils faisoient l'exercice de leur Religion. Pour y déterminer *Louis XIV.*, il lui propose l'exemple du Duc de Savoie. Votre Majesté en trouveroit l'exemple, lui dit-il, dans les autres Bailliages qui sont proche de *Genève*, d'où *Charles Emmanuel* bannit le Calvinisme, révoquant, à la persuasion du bienheureux *François de Sales*, & sous prétexte d'une légère desobéissance, la grace qu'il leur avoit faite de leur accorder trois Temples. Il falloit dire non qu'il eût simplement révoqué une grace, mais qu'il avoit violé la condition expresse du Traité. La Lettre est datée de *Gex*, le 28. Juin 1663. Voilà donc *François de Sales* non seulement en défaut du côté de la douceur, mais, de l'aveu même-

(*) *Marfollier*, Vie de S. François de Sales, Tom. I. p. 319. Le Cardinal de Médicis fut Pape, & succéda à *Clément VIII.* en 1605., sous le nom de *Léon XI.* mais il ne siégea pas un mois entier.

même d'un de ses successeurs , fort suspect encore de mauvaise foi.

Pour croiser cette Canonisation, l'Avocat, chargé de contredire, auroit pu encore opposer les maximes relâchées que l'on trouve dans les Ouvrages de *François de Sales*. On lui en a reproché quelques-unes déjà pendant sa vie. *Baillet*, que j'ai déjà cité, dit qu'on l'accusa d'avoir donné atteinte à la pureté de la Morale de l'Evangile, par la licence qu'il sembloit accorder aux Femmes & aux Filles d'aller au Bal, de danser & de se parer, *dans la vue de plaire à plusieurs, pour en gagner un légitimement*. Ce sont les propres termes de son *Introduction à la vie devote* ? Ouvrage composé même depuis qu'il fut Evêque.

Vous savez, *Monsieur*, ce que *Bussi Rabutin* a dit du Bal, quoiqu'il ne se piquât pas d'une grande régularité de Mœurs. Il ne se donnoit pas pour devot, témoin ce qu'il écrivoit un jour à *Mad. de Sevigné*. *Je veux aller en Paradis*, lui disoit-il, *mais pas plus haut*. Un Courtisan, qui déclare si cavalièrement qu'il se contente des plus basses places dans le Ciel, ne visoit pas assurément à la Canonisation. Cependant sa Morale sur le Bal est beaucoup plus sévère que celle de notre Saint; & l'on diroit que sur cette matière ils ont changé de personnage l'un avec l'autre.

„ J'ai toujours cru les Bals dangereux, dit-
 „ il. Ce n'a pas été seulement ma raison
 „ qui me l'a fait croire, ça été encore mon
 „ expérience; &, quoique le témoignage des
 „ Pè-

„ Pères de l'Eglise soit bien fort , je tiens
 „ que sur ce chapitre celui d'un Courtisan
 „ doit être de plus grand poids. Je sai bien
 „ qu'il y a des gens qui courent moins de
 „ hazard en ces lieux-là que d'autres ; ce-
 „ pendant les tempéramens les plus froids
 „ s'y échauffent. Ce ne sont d'ordinaire que
 „ de jeunes gens qui composent ces sortes
 „ d'Assemblées, lesquels ont assez de peine
 „ à résister aux tentations dans la solitude ;
 „ à plus forte raison dans ces lieux-là, où
 „ les objets , les flambeaux, les violons &
 „ l'agitation de la danse échaufferoient des
 „ Anachorètes. . . Ainsi je tiens qu'il ne faut
 „ point aller au Bal quand on est Chrétien ;
 „ & je crois que les Directeurs feroient leur
 „ devoir , s'ils exigeoient de ceux dont ils
 „ gouvernent la conscience, qu'ils n'y allas-
 „ sent jamais (*) ”.

Quel contraste ! Un Courtisan fort dégagé
 sur les Mœurs compose un Livre où l'on
 ne trouve guère qu'une Morale mondaine.
 Cependant il prononce contre les Bals com-
 me étant des occasions dangereuses, & il est
 d'avis que les Directeurs défendent de s'y
 trouver. D'un autre côté voici un Evêque,
 en réputation de sainteté, qui dans un Ouvrage
 de devotion permet positivement le Bal & la
 parure !

Aussi l'on en fut scandalisé dès que le Li-
 vre

(*) *Buffi-Rabutin*, Illustres Malheureux, p.
 179.

vre parut. Il se passa là-dessus une scène qui fit beaucoup d'éclat, & qui mérite de vous être rapportée. Un Religieux Prédicateur s'éleva hautement contre ce relâchement de Morale. Après avoir attaqué le Livre, il lança quelques traits contre l'Auteur, tout Evêque qu'il étoit. Il tira ensuite de sa Manche ce Livre pernicieux, & s'étant fait apporter une bougie allumée, il le brula publiquement dans la Chaire, comme une production scandaleuse dont il falloit éteindre la mémoire. (*) *Baillet*, qui nous a conservé ce Fait, avouë en même tems que son Saint a besoin d'excuse à cet égard, & que ça été une tâche dans sa Doctrine. On ne peut que blâmer l'emportement du Moine contre son Evêque. Mais ce qui étoit dans ce Prédicateur l'effet d'un zèle inconsideré, auroit été bien placé dans la bouche de l'Avocat nommé pour contredire la Canonisation d'un Casuiste si relâché.

Je crois avoir lu dans quelqu'un de ces petits Livres en ANA un mot du Duc de Grammont, qui a été répété bien des fois. Le Pape, disoit-il, *peut avoir eu de bonnes raisons pour canoniser Monsieur de Sules. Je l'ai connu particulièrement. Nous avons très-souvent joué le Piquet ensemble. Mais il étoit fort sujet à tricher; il trouvoit le secret d'avoir fréquemment tous les As.* D'autres disent que c'est du Duc de Villeroi que l'on tient cette

(*) *Baillet*, Vie des Saints, T. I. sur le 29. Janv.

te Anecdote. Mais d'où qu'elle vienne, je la regarde comme fort suspecte, & je ne saurois trouver mauvais que l'Avocat contredisant n'en ait pas fait usage.

Mais voici ce qu'il ne devoit pas oublier, c'est qu'il y a beaucoup à rabatre de ce grand nombre de *Conversions* dont on lui fait honneur, & qui sont le principal fondement de sa Canonisation. Il est absolument nécessaire de suppléer ici ce qu'il devoit avoir fait, d'autant plus que vous me marquez que vous soupçonnez beaucoup d'exagération sur cet article, & que vous souhaitez que je vous l'éclaircisse. Vous vous adressez assez bien, *Monsieur*, je suis à peu près sur les lieux où la scène s'est passée. Je vais donc essayer de débrouiller un Fait qui, je crois, n'a encore été approfondi par aucun Ecrivain.

Ceux qui ont écrit la vie de *François de Sales* ont varié sur le nombre de ces *Conversions*. Les Auteurs du *Gallia Christiana*, qui parut huit ou dix ans avant la Canonisation, se contentent de dire, que dans la Mission du *Chablais*, qui dura huit années, il ramena à l'Eglise plus de six mille personnes (*). Peu de tems après, on trouva à propos d'augmenter ce nombre d'un zéro, & on fit monter ses Conquêtes jusqu'à soixante mille Âmes. *Botтини* dans sa Harangue Consistoriale alla encore plus loin. Le Chef d'œuvre de *François de*

(*) *Intra octo annos sex millia & amplius ab errore ad veritatis lumen transtulit.* Tom. II. p. 598.

Tom. III. Part. III.

E●

de Sales, dit-il, fut sa Mission du Chablais, où il réduisit à l'Eglise 72 mille Hérétiques. Le Procès de Canonisation, que l'on a en Manuscrit dans la Bibliothèque de Genève, met le même nombre. Il est vrai que, pour colorer un peu cette exagération, on a joint quelques autres lieux qui ont été aussi le Théâtre de ses travaux Apostoliques, comme la Province de *Gex*, & quelques autres endroits de France (*); mais nous verrons bientôt que ces derniers articles se réduisent à peu de chose, & qu'ils ne sont placés là que pour envelopper un peu l'hipertbole. La Bulle de Canonisation pose le même nombre, & de là il a passé jusqu'à la Légende du Saint qui se lit dans l'Eglise. Il est inutile de vous dire que l'Abbé *Marfollier* établit aussi les 72 mille Conversions. Ecoutons le sur la Bulle.

„ Après que le Pape lui a donné toutes les
 „ louanges que l'on donne aux plus grands
 „ Saints, dit-il, il le loue dans cette Bulle
 „ d'avoir converti soixante & douze mille
 „ Hérétiques. Ce fait, tout prodigieux qu'il
 „ paroît, passoit à Rome pour si constant,
 „ qu'on l'inséra depuis dans les Leçons
 „ qu'on lit tous les ans dans l'Eglise le jour
 „ de la fin du Saint (†).

II

(*) N°. 246. *In Caballio, Ternerio, Gaillardo. & in Agro Genensi, tum in aliis Galliae urbibus & locis, 72 millia Hereticorum ad fidem Catholicam adduxit.*

(†) *Marfollier, Tom. II. p. 179.*

Il paroît, *Monsieur*, que toutes les fois que vous avez ouï parler de la quantité prodigieuse de *Conversions* attribuées à *S. François de Sales*, le nombre vous en a toujours paru excessif & même tout-à-fait incroyable. Votre doute est des mieux fondés; c'est ce que je vais tâcher de bien rendre sensible. Pour cela il est bon de voir d'abord jusqu'où peut aller le nombre d'Habitans qu'il y a dans le *Chablais*, & dans le Bailliage de *Ternier & Gaillard* qui est contigu. C'est proprement là que *François de Sales* avoit fixé sa Mission. Vous serez surpris de voir qu'il est fort au dessous de ses prétendues Conquêtes, & qu'on lui fait convertir beaucoup plus de gens qu'il n'y en a jamais eu dans le pays.

Le hazard m'a fait tomber entre les mains une Pièce qui pourra nous diriger sûrement dans cette recherche. En 1694. la France, qui s'étoit emparée de la Savoie depuis une année ou deux, fit faire un dénombrement des Habitans de *Ternier & Gaillard*, dans la vue de leur imposer une *Capitation*. On y trouva environ cinq millé personnes dans à peu près 30 Paroisses. Le *Chablais* en a 65, qui, évaluées sur le même pié que les précédentes, doivent donner 10800. personnes. Il y faut ajouter les Habitans de deux petites villes, savoir *Thonon & Evian*, qui peuvent aller à 2500, tout-au-plus. A l'égard des Habitans des Villes de *Ternier & Gaillard*, nous ferons dispensés d'en faire l'estimation, parce que dans tout ce Territoire il n'y a que des villages.

Ee 2 quoi

quoiqu'il ait plu à MM. de *Ste. Marthe* de dire avec beaucoup d'emphase, que *François de Sales* convertit non seulement tout le *Chablais* mais encore toutes les villes, & tous les villages de *Ternier & Gaillard* (*). Vous savez, *Monsieur*, que les Panégiristes des Saints ont des verres qui grossissent & même qui multiplient les objets. Par là les villages deviennent des villes, & là où d'autres n'apperceroient que vingt personnes, leur verre trompent leur en fait voir plus de cent.

Par le calcul que je viens de faire, le pays que *François de Sales* travailla à convertir, n'a qu'environ vingt mille Ames. Vous pouvez juger par-là combien on a exagéré ses *Conversions*. On en parloit plus modestement quelque tems après la mort du Missionnaire. On voit dans le *Gallia Christiana*, qui parut environ trênte ans après lui, que toutes les *Conversions*, qu'il fit dans le *Chablais* pendant l'espace de huit années, alloient à un peu plus de six mille Ames. Bientôt après on ajouta hardiment un zéro à ce nombre; & l'on fit monter ses Conquêtes à soixante mille Ames. Et pour vérifier ce que Virgile dit de la Renommée, que *vires acquirit eundo*, on lui a fait enfin honneur de la Conquête de 72 mille Ames.

Je

(*) *Non modò Chablefii Bailliviatum integrum ad Ecclesiæ gremium reduxit, sed Ternicrii & Gaillardii urbes & vicos omnes. Gallia Christiana, Tom. II. pag. 598.*

Je viens de faire voir que, quand *François de Sales* fit sa Mission dans le *Chablais* & dans le Bailliage voisin, on n'y pouvoit pas compter plus de vingt mille Ames; mais il ne faut pas supposer autant de Conversions que de têtes. Il faut d'abord rabatre des Conquêtes du Missionnaire plusieurs Familles qui se retirèrent à Genève ou en Suisse, pour y faire profession de leur Religion. Des personnes des plus distinguées demeurèrent même dans le pays sans changer de créance. Il faut mettre dans ce rang les Comtes d'*Alinges*, les premiers Seigneurs du *Chablais*, qui ne se laissèrent point éblouir aux sophismes du Missionnaire, & qui malgré la colère du Prince se déclarèrent zélés Protestans; firent profession de la Religion Réformée pendant trois générations, c'est-à-dire jusqu'à la mort du Petit-Fils, décédé à Genève en 1654., sans laisser d'enfans (*).

Ne trouverez vous pas encore, *Monsieur*, que de ces vingt mille Ames, que nous avons supposées dans le *Chablais* & aux environs, il faudroit ôter de la liste de ceux que *François de Sales* convertit tous les enfans en bas âge, & qui n'avoient pas encore la raison formée? Il est vrai que ces enfans ont suivi le sort de leurs Pères, & sont devenus Catholiques. Cependant ce n'est pas parler exactement que de

(*) Nous donnerons dans un Volume suivant un Mémoire curieux sur l'attachement des Comtes d'*Alinges* à la Religion Réformée.

E e 3

de dire qu'un Missionnaire a converti des enfans incapables encore d'instruction , & hors d'état de rien comprendre dans ce qu'on leur prêche. Mais pour me montrer coulant, je veux bien ne lui pas contester la gloire de ces Conversions précoces. Bien plus, pour être encore plus généreux, je renonce à toutes les soustractions que je viens de faire ; & je laisse à *François de Sales* la gloire des vingt mille *Conversions*, sans lui en rien retrancher. Mais où trouverons-nous celles qui nous manquent pour aller jusqu'aux 72 mille ?

Le Procès de Canonisation, dans la vuë de colorer un peu cette exorbitante exagération, a trouvé à propos de faire prendre le large à notre Missionnaire. On y a joint ses travaux dans la Province de *Gex*, & l'on fait aussi mention de ses *Conversions dans quelques villes & dans quelques lieux de France* : Mais nous verrons bientôt que ces deux derniers articles se réduisent à fort peu de chose, qu'on n'y a eu recours que pour en imposer plus facilement au Public, en un mot pour envelopper un peu l'hiperbole.

Ce que l'on appelle le *Pays de Gex* est une très-petite Province, située au pié du mont *Jura*, & qui n'a que six ou sept lieues d'étendue, sur beaucoup moins de largeur. Mais, nous n'avons pas besoin de ces Remarques Géographiques sur le peu d'étendue du pays, pour prouver que *François de Sales* ne peut pas y avoir fait un fort grand nombre de Conversions.

sions. Voici quelque chose de plus précis là-dessus.

Pour bien juger de la quantité de Conversions que le Missionnaire fit dans ce Canton, il sera bon, *Monsieur*, de vous rendre raison d'une autre Mission faite dans ce pays-là quarante ans plus tard.

Cette seconde nous éclairera beaucoup sur le succès de la première. Si je m'y arrête donc un peu, je vous prie de ne point regarder ce détail comme une digression inutile.

Jean d'Aranthon d'Alex fut nommé à l'Evêché de Genève en 1661. L'année suivante il fit un voyage à la Cour de France, pour tenter si par le zèle & l'autorité de *Louis XIV.* il ne pourroit point se faire rétablir dans le siège de ses Prédécesseurs. Ce qu'il obtint, c'est la démolition de vingt-trois Temples que les Religioneux avoient dans le pays de *Gex*. On ne leur en laissa que deux.

L'Evêque saisit cette circonstance pour faire une Mission dans cette Province. Il demanda pour cela des Ouvriers en France. Il n'en manquoit pas qui étoient destinés à de semblables usages. Dès plusieurs années, il y avoit dans le Royaume des Troupes de Missionnaires, qui travailloient à la propagation de la Foi Romaine. Il y avoit des Fonds pour cela. Quand ils étoient payés des Déniers du Roi, la Mission portoit le nom de *Royale*.

Celle que fit *Jean d'Aranthon d'Alex* étoit de ce genre. Il se mit à la tête de ces Ou-

vriers François. Sur la fin de la Mission, il parut un Ecrit sous ce titre, *Relation des succès que Dieu donne à la Mission Royale de Gex, proche de Genève*. Ces Missionnaires y font sonner fort haut leurs exploits dans ce pays-là. Mais vous allez voir que la gloire qu'ils veulent acquérir par là, c'est précisément aux dépens de celle de S. François de Sales. Plus ils exaltent leurs Conquêtes, & plus ils diminuent celle que la Bulle avoit attribuée à son Saint. C'est ce que je vais vous faire toucher au doigt.

Dans le tems que ces Missionnaires s'applaudissoient le plus de leurs victoires, il parut un Ecrit à Genève qui faisoit sentir combien leur triomphe étoit mal fondé. Cette petite Pièce m'est tombée entre les mains; En voici le titre; *Lettre sur le sujet des succès de la Mission de Gex, contenus dans une Relation publiée depuis peu*. Cette Lettre est de 1662.

Ces Missionnaires y sont raillés fort vivement sur leurs Conquêtes imaginaires. On leur dit qu'outre les Fonds qu'il y avoit en France pour les Missions, ils avoient encore su ramasser des sommes considérable pour celle-ci; qu'ainsi il leur importoit de faire monter fort haut leurs *Conversions*. La fautiveuse Relation avoit établi qu'avant qu'ils vinssent dans la Province de Gex, il n'y avoit encore que 300. Catholiques, parmi 17000. Huguenots; & que depuis la Mission, il y en a près de 4000.

La Lettre de Genève entre dans un détail des

des plus circonftanciés d'où il refulte, que tous leurs progrès aboutiffent à 30. ou 40. perfonnes qu'ils ont fait changer de Religion. On leur dit qu'ils entendent à merveille la *Multiplication*; que c'eft leur règle favorite, & que par l'addition de quelques Zéro, 30. ou 40. nouveaux Convertis en ont produit 3. ou 4000. „ Par cette impofture, jugez de „ tout le refte, ajoute l'Auteur de la Lettre; „ mais je ne m'en étonne pas; car il falloit „ bien faire voir en cela quelque conformi- „ té de ce nouvel Evêque avec leur préten- „ du Béat (*François de Sales*) duquel on ra- „ porte dans fa vie, qu'il en avoit converti „ jufqu'à foixante mille, & fur-tout une infinité „ quand il vint dans le pays de *Gex*, qui fe „ font pourtant trouvés réduits à bien petit „ nombre, puisqu'à leur compte, il n'y a „ voit à préfent que 300. Catholiques dans „ tout le Bailliage”.

Je vous prie, *Monsieur*, de remarquer que cette *Brochure* parut dans le tems même que l'on travailloit au Procès de la Canonifation de *François de Sales*. Après avoir vu d'une manière fi précife, qu'un de fes fuccelfeurs réduit tout ce qu'il a opéré dans la Province de *Gex* à la Conversion de 300. perfonnes, tâchons auffi de découvrir à quoi peuvent monter celles qu'on lui fait faire *dans quelques villes & dans quelques lieux de France*.

Je trouve dans fa vie, qu'il fit deux voyages à *Paris*, qu'il y prêcha le Carême avec applaudiffement. J'y vois encore qu'il a prê-

E e 5 ché

ché des Carêmes à *Lion* & à *Grenoble*, mais il n'a jamais été en Mission dans aucun lieu de France. Il est vrai qu'il débtoit de tems en tems quelques sermons de Controverse qui peuvent avoir fait changer quelques Protestans. L'Abbé *Marsollier* nous parle de trois ou quatre Gentilshommes qui étoient de ce nombre. Il peut en avoir aussi gagné d'autres dans quelques occasions particulières. Mais ne trouvez-vous pas que ce seroit trop que de les faire monter à quelques centaines de personnes?

Cependant pour la facilité du calcul, je veut bien supposer que la Province de *Gex*, & les Conversions opérées par ses sermons en France, aillent jusqu'à deux mille, le total ne sera encore que de vingt deux mille Hérétiques ramenés dans le sein de l'Eglise. Nous voilà encore bien loin des 72. mille que lui attribue la Bulle. Où trouverons-nous donc les cinquante mille qui nous manquent? Il ne faut chercher ce *déficient* que dans le cerveau des Panégyristes de *François de Sales*. Nous ne saurions le trouver ailleurs.

Quand il s'agit des Conversions opérées dans les Indes par un autre St. François, je veux parler du fameux Jésuite *Xavier*, on peut débiter hardiment tout ce qu'on juge à propos. Qu'on pousse les Conquêtes de cet *Apôtre des Indes* jusqu'à cent mille Ames, si l'on veut; nous ne nous y opposerons pas. La scène est à plusieurs mille lieues de nous, & dans un pays d'une vaste étendue. Ses His-
sto-

storiens ont leurs coudées franches. Mais ceux de l'autre *S. François*, appelé *l'Apôtre du Chablais*, devoient un peu mieux s'observer, puisque la scène est dans notre Voisinage. Qu'on ose nous dire que presque à nos portes, & dans un très-petit district, un Missionnaire ait converti jusqu'à 72. mille Ames, c'est vouloir trop nous en imposer.

Tout le monde connoit cette façon de parler usitée, *il ment comme une Oraison funèbre*. Si l'on ne s'observe pas mieux à Rome, dans les faits qu'on avance dans ces Pièces sur la Canonisation d'un Saint, il est à craindre que dans la suite ces sortes de Procès, ou les Bulles de Canonisation, ne soient de moitié dans le Proverbe vulgaire.

François de Sales fut canonisé le 23. Février 1665. par *Alexandre VII*. Vous trouverez sa Fête marquée dans le Calendrier au 29. Janvier. Cette Fête se chomme en Savoie & en Piémont. *Victor Amédée* l'ordonna ainsi dans un Code qu'il dressa quelque tems avant sa mort. Il veut de même que l'on fasse la Fête du *Saint Suaire* qu'on conserve à Turin, & celle de *S. Maurice*. Le projet du Pape d'aujourd'hui, pour supprimer bien des Fêtes, me paroît plus sage que celui de ce Prince qui en introduit de nouvelles; je suis &c.

à Genève, ce 1. Mai 1748.

A R.

ARTICLE XL

* CONSTRUCTION

D'UN

TELESCOPE NEWTONIEN,

avec des Miroirs de Verre.

Quand Mr. Newton eut découvert la différente refrangibilité des rayons de lumière, il s'aperçut bientôt que la perfection des Télescopes à refraction étoit renfermée dans des bornes assez étroites, parce qu'il n'est pas possible de réunir avec les verres, dont ces Télescopes sont composés, les rayons hétérogènes en un même point; d'ailleurs la longueur, qu'on est obligé de donner à ces instrumens, les rend d'un usage difficile.

Il chercha à remédier à ces inconvéniens, & il y réussit en se servant de la réflexion pour réunir les rayons de lumière. Quels que soient ces rayons, ils sont tous réfléchis d'une façon uniforme; c'est-à-dire que leur angle de réflexion est constamment égal à celui de leur incidence. Partant de ce principe M. Newton imagina en 1666. les Télescopes qui portent aujourd'hui son nom. En 1668 il en fit un, avec lequel il put voir les satellites de Jupiter, & les phases de Venus. En 1672. il en con-

construisit un autre qui valoit mieux encore. Ces Télescopes sont trop connus pour que je m'arrête à les décrire. Chacun fait qu'ils sont composés de deux Miroirs de Métal, dont l'un, qui est le plus grand, est concave, & l'autre plan. La réflexion, qu'opèrent ces deux Miroirs, donne de l'objet qu'on veut voir une image, qu'on regarde avec un ou plusieurs verres.

Quoique cette invention fût très-digne de son illustre Auteur, cependant, faute d'ouvriers assez habiles pour donner aux Miroirs la figure & le poli nécessaire, elle fut négligée pendant une cinquantaine d'années, & le seroit peut-être encore si le fameux Hadley ne l'avoit tirée de l'oubli où elle étoit tombée. En 1723. il fit construire un de ces Télescopes à réflexion, dont le Miroir concave réunissoit les rayons à la distance de $5\frac{1}{2}$ piés, & qui produisoit à peu près le même effet que le Télescope de Huygens, dont le verre objectif a son foyer à la distance de 123. piés.

Depuis ce tems-là ces Télescopes sont devenus assez communs : plusieurs Ouvriers Anglois en ont fait avec succès : mais aucun n'y a mieux réüssi que M. Short, aussi excellent Artiste que grand Mathématicien. Nous avons dans ces Provinces le Sr. van den Bildt, établi à Franequer, qui se distingue aussi dans la construction de ces Télescopes. Ceux qui sortent de ses mains, tant Newtoniens que Grégoriens, ne le cèdent en bonté & en pro-
pré-

prêté à aucun de ceux qui nous viennent d'Angleterre, si l'on en excepte ceux de M. Short.

Cependant ces Télescopes sont encore sujets à un inconvénient : c'est que leurs Miroirs de Métal se ternissent avec le tems, & perdent ainsi le beau poli qui leur est nécessaire. M. Newton s'en aperçut bientôt ; & cela lui fit penser à employer des Miroirs de verre, qui se polissent plus aisément, qui réfléchissent plus de lumière & qui ne sont pas sujets à se ternir. C'est ce qu'effectivement il exécuta. Un habile Ouvrier lui fournit un verre concave d'un côté & convexe de l'autre : mais quoiqu'il parût fait avec tout le soin possible, lorsqu'on appliqua sur son côté convexe la couche de vif argent qui devoit en faire un Miroir, on y découvrit plusieurs inégalités qui ne paroissoient point auparavant, & qui rendoient confuse l'image des objets. Mais tel qu'il étoit, il apprit cependant à M. Newton, que la réflexion, qui se faisoit sur la surface concave du verre, ne nuisoit point à la vision, comme il l'avoit d'abord craint : ainsi

il jugea que ces Télescopes pourroient être rendus plus parfaits par des Ouvriers qui sauroient donner au verre tout le poli nécessaire. C'est encore ce que M. Short a exécuté : M. Mac-Laurin nous apprend dans une Lettre écrite en 1734. qu'il avoit fait six Télescopes avec des Miroirs de verre, dont trois avoient leur foyer à 15. pouces de distance, & les trois autres à 9. pouces. Ces Télescopes

pes étoient aussi bons que ceux qui ont des Miroirs de Métal, excepté que la lumière qu'ils réfléchissoient étoit un peu plus foible; défaut que M. Mac-Laurin attribue à l'épaisseur du verre, ou à la couche de vif argent, qui avoit été mal appliquée, mais qui ne laissa pas de dégouter de ce travail M. Short.

M. Dominique de Lamberti, Gentilhomme Napolitain établi à Vienne, a eu le courage d'entreprendre ce même ouvrage où deux si grands Maîtres avoient échoué; & ce qui lui fait plus d'honneur encore, il y a réussi. Après plusieurs tentatives inutiles qui ne l'ont point rebuté, il est parvenu à faire un Télescope Newtonien de 4 piés, avec des Miroirs de verre, qui donnent une image claire & nette de l'objet qu'on regarde, & sans aucun mélange de couleurs étrangères, en un mot telle que l'offrent les meilleurs Miroirs de Métal.

Pour en venir là, il a eu bien des difficultés à surmonter; car sans parler du double poli qu'il a dû donner aux deux surfaces opposées de ses Miroirs; il falloit que ses verres fussent par-tout précisément de la même épaisseur, sans quoi l'objet auroit paru coloré & peu distinct. Il falloit encore que le côté convexe du grand Miroir fût parfaitement parallèle au côté concave, & que l'axe de l'un & de l'autre ne fût qu'une seule & même ligne. Ceux qui entendent l'art de travailler le verre, comprendront aisément qu'il a eu besoin de beaucoup de tems, de patience &
d'ap-

d'application, pour donner aux formes, sur lesquelles il a poli ses Miroirs, la figure nécessaire. Ajoutez à cela que M. de Lambert a dû se mettre au-dessus de tous les découragemens qu'ont cherché à lui donner ceux, qui regardent comme impossible tout ce qui leur paroît difficile.

Mais d'un autre côté il étoit puissamment encouragé par son Altesse Monseigneur le Prince de Lichtenstein. C'étoit par son ordre que cet Ouvrage étoit entrepris : aussi a-t-il fourni généreusement à toutes les dépenses nécessaires pour le porter à sa perfection. Ce grand Prince qui, pendant la guerre, a immortalisé son nom par les victoires qu'il a remportées, ne se rend pas moins utile à la société durant la paix, par la protection dont il honore ceux qui s'appliquent aux arts & aux sciences, dont il est lui-même un juge très-éclairé.

On a cru devoir faire part au Public du succès qu'a eu le travail de M. de Lambert, afin d'animer par-là les Ouvriers, susceptibles d'émulation, à l'imiter. L'Ouvrage est difficile à la vérité, mais non impossible. Ceux qui réussiront seront bien dédommagés de leur peine, par le degré de perfection qu'ils auront donné aux Télescopes, instrumens si utiles en tant d'occasions.

A R-

ARTICLE XII.

ELOGE FUNÈBRE DE M. PETIT,
*Maître en Chirurgie, de l'Académie Royale
 des Sciences, & de la Société Royale de
 Londres, Censeur Royal, & ancien Dire-
 cteur de l'Académie Royale de Chirurgie :*
 par M. LOUIS, Chirurgien Gradué,
*Vice-Démonstrateur Royal, Membre du
 Collège & de l'Académie Royale de Chirur-
 gie : à Paris, chez P. G. Le Mercier,*
 1750. in quarto, pp. 40.

Nous allons réduire cet Eloge étendu à
 un précis propre à trouver place dans
 ce Journal.

JEAN LOUIS PETIT naquit à Paris
 d'une famille honnête le 13 Mars 1674. On
 remarqua en lui dès la plus tendre enfance u-
 ne vivacité d'esprit & une pénétration peu
 communes à cet âge. M. Littre, célèbre A-
 natomiste, & l'ami particulier de son père,
 occupoit alors un appartement dans sa Mai-
 son : il conçut bientôt pour le jeune *Petit* u-
 ne tendresse à laquelle celui-ci fut toujours
 fort sensible. Il le voyoit quelque fois tra-
 vailler à ses dissections : & ce qui n'étoit d'a-
 bord qu'une curiosité naturelle, dévelopa le
 germe des talens que la nature lui avoit don-
 né.

Tom. III. Part. III. F f

nés pour la Chirurgie. On le trouva un jour dans un grenier déchiquetant un lapin & imitant de son mieux la besogne dont il avoit été souvent témoin. M. *Littre* regarda cela comme l'effet d'une disposition prématurée, & se fit un plaisir de la cultiver.

Le jeune *Petit* avoit à peine sept ans qu'il assistoit régulièrement aux leçons de M. *Littre*. Il eut l'avantage d'être familiarisé avec les morts, avant que d'avoir connu le sentiment d'horreur qu'ils inspirent à la plupart des hommes. Il fit en peu de tems de grands progrès dans la dissection ; en moins de deux ans M. *Littre* s'en rapporta à lui pour les préparations ordinaires ; & il lui confia ensuite le soin entier de son Amphitéatre.

Il remplit cette place avec succès : il ne se bornoit point à préparer ce qui devoit faire le sujet des leçons du Maître, il faisoit aux *Ecoliers* des répétitions, que les connoisseurs même entendoient avec plaisir. Sa grande jeunesse, une figure agréable, sur-tout une petite taille qui le faisoit paroître encore plus jeune qu'il n'étoit, & qui l'obligeoit à monter sur une chaise pour être facilement apperçu ; toutes ces circonstances ne contribuoient pas peu à lui acquérir une sorte de réputation.

Six à sept années d'application sous un Maître tel que M. *Littre* donnèrent au jeune *Petit* des connoissances fort supérieures à son âge. Ses parens le placèrent en 1690. chez M. *Castel*, célèbre Chirurgien, & fort occupé pour le traitement des Maladies Venériennes.

nes. Il y demeura deux ans, & employa principalement ce tems à suivre les Cours publics, & à fréquenter les Hôpitaux. Personne ne montra plus d'ardeur à s'instruire. On l'a trouvé plusieurs fois couché & endormi sur les degrés de la Charité, pour s'assurer une place commode à côté d'un lit, où il savoit qu'on feroit une opération de quelque importance.

En 1692. il fut employé sur l'état des Hôpitaux de l'Armée du Maréchal de Luxembourg, qui fit le siège de Namur sous Louis XIV. Dans cette Campagne & les suivantes, il mit à profit toutes les occasions de s'instruire en instruisant les autres. Il s'occupoit pendant l'Eté à faire des Démonstrations sur les Os ; & dès que la saison permettoit l'usage des cadavres, il faisoit des Cours réglés d'Anatomie. Les travaux volontaires auxquels il se livroit, son assiduité à ses devoirs, & une conduite régulière qui se fait bien-tôt remarquer dans les Armées, fixèrent sur lui les yeux de ses Supérieurs. A' leur recommandation les Magistrats de Lille lui accordèrent une Salle dans la Maison de Ville, où il démontra publiquement l'Anatomie pendant l'Hyver de 1693. les Hyvers suivans il fit des démonstrations à Mons & à Cambray avec la même protection des Magistrats, & toujours avec de nouveaux succès.

Ces occupations Anatomiques procurèrent à M. Petit la grande dextérité qu'il avoit dans les opérations. Mais il y joignoit une parfaite

te sagacité sur tous les autres objets de la Chirurgie, bien différens de l'art d'opérer, & qui exigent des connoissances infiniment plus étendues.

A' la Paix de 1697. on conserva M. *Petit*, en qualité de Chirurgien Aide-Major de l'Hôpital de Tournay. Il en partit vers le mois de Mars 1698. pour venir à Paris; il se mit sur les bancs, & fut reçu Maître en Chirurgie le 27 Mars 1700. après avoir paru avec une extrême distinction dans tous les exercices de la Licence.

L'envie s'éleva contre son mérite, & la jalousie traversa son avancement. M. *Petit* y fut extrêmement sensible, & sa franchise l'emporta quelquefois sur la politique. Avec un peu plus de modération il eut eu moins d'obstacles à surmonter. Il a dit lui-même plusieurs fois que ses rivaux avoient reculé sa fortune de plus de quinze ans. Il fit dans les premiers tems de son établissement plusieurs Cours publics d'Anatomie & d'Opérations dans les Ecoles de Médecine. Il avoit établi chez lui une Ecole d'Anatomie & de Chirurgie, où il eut pour Disciples la plupart des Médecins & des Chirurgiens les plus connus de l'Europe. Il ne quitta ces exercices que quand ses occupations multipliées de jour en jour par la confiance du Public, ne lui permirent plus de s'en acquiter avec toute l'assiduité qu'il croyoit devoir y donner.

Le tems nécessaire pour prétendre aux premières places de son Corps étoit à peine expiré que M. *Petit* fut nommé Prevôt par le
suf-

suffrage unanime de ses Confrères. Il s'acquitta des devoirs de cette place avec toute la vigilance possible, & il eut en particulier occasion de donner les preuves les moins équivoques du zèle le plus vif pour l'honneur & les progrès de son Art, en dissipant un Schisme dont la durée auroit détruit tout le credit des Ecoles de Chirurgie.

L'habileté & la grande expérience, dont M. *Petit* donnoit chaque jour de nouvelles preuves, lui assuroient la plus haute réputation, & le firent regarder comme un homme de ressource dans les cas les plus difficiles. Son nom seul inspiroit de la confiance. Il a eu le rare avantage d'être appelé par plusieurs Souverains, qui ont été redevables à ses lumières de la santé dont ils ont jouï depuis. En 1726. le Roi Auguste de Pologne eut recours à lui dans une circonstance où l'on desespéroit de sa vie. M. *Petit* discerna les causes & la complication de la maladie, & il en entreprit la guérison. Il fut d'abord en bute aux traits de la jalousie & de la défiance des Médecins du Pays : mais le succès détruisit bientôt leurs injurieuses préventions & les craintes qu'ils avoient artificieusement inspirées. M. *Petit* reçut les marques les plus glorieuses de l'estime & de la confiance qu'on avoit eüe en lui. Le Roi désira de l'attacher à son service : mais il ne put se résoudre à sacrifier le penchant qu'il avoit pour Paris. Il fit en 1734. un voyage en Espagne pour *Dom Ferdinand* actuellement régnant. Il résista encore aux plus pressantes

sollicitations: les établissemens les plus avantageux offerts pour sa famille ne purent vaincre sa forte inclination pour sa Patrie. L'affection tendre qu'il avoit pour l'Académie Royale de Chirurgie étoit aussi une des principales causes de son éloignement à accepter des propositions où l'honneur & l'intérêt, motifs de toutes les actions des hommes, se trouvoient réunis.

Cependant la réputation pourroit être regardée comme une marque équivoque d'habileté, si elle n'étoit soutenuë par les productions de l'esprit. Rien ne manque non plus de ce côté-là à M. *Petit*: c'est même le côté brillant de sa vie. Son nom est écrit dans la liste des Compagnies les plus savantes. Il étoit de la Société Royale de Londres, & de l'Académie Royale des Sciences, depuis 1715. Les Ouvrages qu'il lui a fournis tiennent un rang honorable dans ses Mémoires. Ceux qu'il a donnés sur l'Hémorragie, sur la Fistule lacrymale, & sur l'opération du filet, font suffisamment connoître que M. *Petit* unissoit à une pratique très-solide beaucoup de discernement & de génie. C'est par un effet de ce génie, qu'il a perfectionné heureusement le Tourniquet dont on se sert dans l'amputation des Membres, & qu'il inventa un bandage qui sauva la vie au Marquis de Rothelin, auquel on avoit coupé la Cuisse.

Mais la principale base de la réputation de M. *Petit*, en qualité d'Auteur, c'est son *Traité sur les maladies des Os*, Ouvrage dont la
Tra-

Traduction dans presque toutes les Langues démontre l'utilité. La première Edition de ce *Traité* parut en 1705. Elle n'avoit alors rien de fort remarquable, M. *Petit* n'ayant presque que le mérite d'avoir bien digéré ce que les Anciens, & depuis eux *Ambroise Paré*, avoient dit là-dessus. Mais en 1723. il en donna une seconde Edition, enrichie de plusieurs nouvelles Observations, & de quelques inventions aussi utiles qu'ingénieuses pour les réductions des membres cassés & luxés, & pour la commodité des pensemens.

Ses remarques sur la rupture du *Tendon d'Achille* furent exposées aux contradictions les plus vives; & ses adversaires crurent même avoir trouvé le sujet du triomphe le plus accablant pour lui; mais il les désabusa bientôt de cette idée, en produisant des preuves sans réplique de tout ce qu'il avoit avancé. Le dechainement de ses Ennemis demeura donc sans effet, ou plutôt ne servit qu'à relever sa gloire.

On le vit occuper les places les plus distinguées de son état. Lorsque le Roi créa en 1724. cinq Démonstrateurs des Ecoles de Chirurgie, M. M. *Maréchal* & *la Peyronie* proposèrent M. *Petit* comme le sujet le plus propre à dévoiler aux Etudiens les principes d'un Art dans lequel il s'étoit rendu si recommandable. Il fut pourvu en 1730. d'une des deux places de Censeur Royal accordées au Corps des Chirurgiens. Le Roi le nomma Directeur de l'Académie Royale de Chi-

rurgie, à l'établissement de cette Société en 1731. *M. de la Peyronie*, devenu premier Chirurgien du Roi en 1737 nomma *M. Petit* Prevôt; & en 1749. *M. de la Martinière*, digne Successeur de *M. de la Peyronie*, lui donna la même marque de considération. Les exercices scholastiques, auxquels *M. Petit* présidoit pendant ses Prépositaires, lui rappelloient un nombre infini de faits de pratique qu'il avoit mis en ordre, pour donner au Public un Traité général des Opérations de Chirurgie. Cet Ouvrage, auquel il travailloit depuis douze ans, est très-avancé; toutes les Planches en sont gravées, & les Estampes mêmes tirées pour deux mille Exemplaires. *M. Petit* auroit souhaité d'être pour la troisième fois Prevôt, afin d'y mettre la dernière main. Mais son âge ne lui permettoit plus de soutenir les travaux de cette charge: sa santé devint chancelante; il eut dans l'espace de six mois deux ou trois oppressions de poitrine que quelques saignées calmèrent: il lui en resta une difficulté habituelle de respirer, qui augmentoit au moindre exercice un peu violent. Il fut attaqué d'un crachement de sang considérable le 17. Avril 1750. & il mourut le 20. au commencement de sa soixante & dix-septième année.

Son bon tempérament l'avoit fait jouir longtems d'une santé très-égale. Son humeur étoit gaye; & il aimoit à recevoir chez lui ses amis. Le plaisir d'être avec eux ne prennoit rien sur ses occupations. Son exacti-
tude

tude à se rendre chez ses malades à l'heure précise étoit si grande qu'elle étoit presque gênante pour les Consultants. On a vu qu'il avoit bien des Ennemis, de la part desquels il a même essuyé plus d'une fois des insultes. Non seulement il ne s'est point vengé de ceux qui les lui ont faites, mais il leur a souvent rendu des services, dont il leur laissoit ignorer l'Auteur. La Religion, dont-il a été pénétré toute sa vie, étoit la principale source de ces généreux procédés.

M. *Petit* n'avoit pas étudié dans sa jeunesse le Latin ni la Philosophie; mais cela n'en prouve pas l'inutilité dans la Chirurgie. Il étoit de ces hommes rares, dont le génie & le discernement suppléent à ce que des études plus profondes pourroient fournir. Il avoit senti néanmoins lui-même, combien ce défaut avoit mis d'obstacle à son avancement; & cela le détermina à apprendre le Latin à l'âge de 40 ans. Il y réussit assez pour pouvoir entendre les Livres de son métier écrits dans cette Langue. Mais encore une fois il trouvoit dans son esprit & dans son expérience ce que d'autres ne tirent qu'avec peine de la lecture des meilleurs Livres,

ARTICLE XIII.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

I T A L I E.

Rome.

Antoine de Rubeis a imprimé ; Francisci Grimaldi, *Societatis Jesu, de Vita Aulica Libri duo. Opus posthumum, cum annotationibus Aristotelicis* 6. f. in octavo. Le P. Grimaldi avoit déjà donné des preuves distinguées de son talent pour la Poësie Latine par deux Poëmes , l'un en trois Livres sur la vie de la Campagne , & l'autre en cinq sur la vie de la Ville. Celui-ci en deux sur la vie de la Cour étoit sur le métier , quand la mort a enlevé l'Auteur. Le P. *Horace Borgondi*, son Ami, a recueilli ce qu'il y avoit de fait sur ce dernier sujet, l'a mis en ordre, & en a fait présent au Public , qui y trouvera assez de beautés, pour lui en savoir bon gré.

Bergame.

Pierre Lancellotti a imprimé : *Le elegantissime Stanze di M. Angelo Politiano e la Ninfa Tiberina del molza, colla vita del Poliziano, scritta dal Signor Abbate Pievantonio Seraffi, in 4. 14½. f.*

Florence.

M. Lami a donné la seconde Partie , ou Appendice du Tome II. de ses *Memorabilia Italorum eruditione præstantium*, in octavo 1. Alph. 3. f. Cette Partie ne contient qu'une

qu'une vie fort détaillée de *Richardi Romuli Richardi*, né à Florence en 1550. & qui s'étoit acquis de la réputation par ses Poësies, dont la plupart sont encore en manuscrit.

Voici une Traduction de l'Anglois en Italien, imprimée chez *André Bonducci*: *IL SIDRO, Poëma in due Canti di Giovanni Philips, tradotto dal Inglese in Toscano dal celebre Conte Lorenzo Magalotti, ora per la prima volta stampato, con altre Traduzioni, e Componimenti di vari Autori*, 6. f. in octavo. Ce Recueil est marqué au bon coin.

Verone.

Le Marquis *Maffei* a adressé au Père *Ansaldo* une Lettre in 4. de 6½. f. intitulée: *Arte Magica dileguata*, où il combat les restes de superstition qui sont encore croire à quelques personnes qu'il y a de la réalité dans la Magie Noire.

Naples.

L'amour de la Patrie & des Arts a fait paroître ici un Ouvrage considérable, imprimé chez *François & Christophle Ricciardi*, en trois Volumes in quarto. Ce sont les *Vite de Pittori, Scultori, ed Architetti Napolitani, non mai date alla luce da Autore alcuno, dedicate agli Eccellentiss. Signori Eletti della fedelissima Città di Napoli, scritte da Bernardo d'Dominici, Napolitano*. La matière est riche, n'y ayant peut-être point de ville, où la Peinture, la Sculpture & l'Architecture, soient depuis plus longtems en honneur, & aient produit plus de chefs d'œuvres qu'à Naples.

Un

460 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Un vieux Calendrier, trouvé en 1741. sur deux grandes tables de marbre blanc, en représentant l'ancienne Eglise de S. Jean, vient d'être imprimé, & commenté en un in quarto de près de 10. Alph. avec plusieurs figures, sous ce titre: *Il vetusto Calendario Napolitano, nuovamente scoperto, con varie note illustrato dal P. D. Lodovico Sabbatini d'Anfora, Prete della Congregazione de Pii Operarii. Venise.*

On a imprimé ici un Ouvrage qui étoit composé depuis assez longtems, & dont l'Auteur, on ne sait par quelle raison, n'a pas jugé à propos d'être l'Éditeur. C'est un Essai d'Histoire Naturelle de la Mer Adriatique, fait par le Docteur *Vitaliano Donati*, à la requisiion de M. *Antoine Leprotti*, Médecin du Pape. *Della Storia naturale marina dell' Adriatico Saggio del Signor Dottore Donati; giuntavi una Lettera del Signor Dottore Lionardo Sesler, intorno ad un nuovo genere di Piante terrestri, 22. f. in folio avec X. Planches.* L'Éditeur est M. *Gianrinaldo Carlini*, qui l'offre à M. de Maupertuis, comme une production curieuse, & très-soignée-ment travaillée.

On peut recommander comme un Ouvrage très-bien fait le petit Livre suivant, que Jean Bapt. Pasquali a imprimé in 8. en 6. f. *De i Pregi dell' Eloquenza popolare esposti da Ludovico Antonio Muratori, Bibliothecario del Serenissimo Signor Duca di Modena.*

AN.

ANGLÈTERRE.

Londres.

On vend dans nos Librairies : *Remarks on Ecclesiastical History*. 1751. in octavo. pp. 435. avec la Préface. Elles sont de M. *Fortin*, qui s'est acquis de la réputation en 1747. par les sermons qu'il a prononcés pour la fondation de M. *Boyle*. Ce dernier Ouvrage ne peut que l'augmenter ; il y fait paroître autant de jugement que d'érudition , dans l'exposé qu'il fait de la doctrine & des mœurs des premiers Chrétiens. On voit par-tout que ses principes sont modérés, & qu'il est ami de la paix. Peut-être seulement , pour éviter le ton dogmatique , a-t-il poussé trop loin le doute sur certains articles.

Voici le titre de la réimpression des Ouvrages d'un des grands hommes qui ont illustré le plus beau Règne que l'Angleterre ait vu : *The Works of Sir Walther Raleigh Kt. Political, Commercial and Philosophical, together With his Lettres and his Poems : the whole never before collected together, and some never yet printed : to which is prefix'd a new Account of his life by Tho. Birch M. A. F. R. S.* 1751. en deux Volumes in octavo, le premier de 280. pages, sans compter la Vie de *Raleigh*, qui en a 120 & le second de 400. Le célèbre *Milton* avoit été le premier Editeur de ces Oeuvres du Chevalier *Raleigh*. La Vie

Vie de l'Auteur, que nous donne M. *Birch* dans cette Edition, est un morceau fort intéressant.

Tout le savoir du monde, fut-il poussé jusqu'à l'infailibilité, ne sauroit faire disparaître ce qu'il y a d'odieux dans la vaste entreprise du Docteur *Hill*, & dans la manière dont il l'exécute. Il s'agit d'une Critique universelle & perpétuelle de ce que la Société Royale de Londres a publié depuis son origine, sous ce titre: *A Review of the Works of the Royal Society of London; containing animadversions on such of the papers as deserve particular observations, in eight parts under the several Heads of Arts, Antiquities, Medicine, Miracles, Zoophytes, Animals, Vegetables, Minerals, by John Hill. in quarto. 1751.*

La multiplication des Colonies Angloises en Amérique leur ayant donné lieu de pousser plus avant dans l'intérieur du pays, a fourni matière à de nouvelles observations sur ces climats, jusqu'aux frontières du Mississipi. L'Ouvrage suivant est destiné à rendre compte de ces Observations, qui méritent l'attention de ceux qui s'attachent à l'Histoire Naturelle: *Observations on the Inhabitants, Climate, Soil, Rivers, Productions, Animals, and other Matters Worthly of notice, made, by M. John Bertram in his travels from Pensylvania to Opondago, Oswego and the Lake Ontario in Canada, to which is annexed a curious account of the cataracts at Niagara, by M. Peter Kalm, a Swedish Gentleman. Who travelled the-*

there. Printed for J. Whiston and. B. White
in Fleet-Street, 1751.

F R A N C E.

Paris.

Nous n'avons point encore indiqué un Ouvrage important; c'est le *Traité de la culture des Terres, suivant les principes de M. Tull, Anglois. Par M. du Hamel du Monceau, de l'Académie Royale des Sciences, Inspecteur de la Marine. 1750. in 12. pp. 486.* Cet Ouvrage est divisé en deux Parties, dont la première fournit les principes de l'Agriculture, & la seconde décrit les Instrumens. Il y a bien des choses neuves, & des vuës singulières; mais la plupart n'ayant pas encore été exécutées, ou du-moins ne l'ayant été qu'en petit, on peut dire que le socau de l'Expérience n'y est pas suffisamment apposé.

Le célèbre Curé de S. Sulpice est mort il y a quelque tems.

Le Libraire Cavelier, Père, à imprimé un Volume, grand in 12. de 15 f. avec 5 figures, intitulé : *Nouvelles Remarques sur la Lithotomie, suivies de plusieurs Observations sur la séparation du Penis, & sur l'amputation des Mammelles, par M. Pallucci, Chirurgien, de l'Académie de Florence, & Pensionnaire de S. M. Imp.* C'est la production d'un jeune homme,

me, qui a suivi les directions de Mrs. *Morand & Faget*, comme il le reconnoit lui-même, mais qui a fort bien digéré ces matières.

L'Ouvrage suivant n'est pas une simple réimpression de Libraire; c'est un Livre extrêmement perfectionné par une main d'Expert. COURS DE CHYMIE, *pour servir d'Introduction à cette Science*, par Nicolas le Fevre, Professeur Royal en Chymie, & Membre de la Société Royale de Londres. Cinquième Edition, revuë, corrigée, & augmentée d'un grand nombre d'opérations par M. du Monstier. Cinq Volumes in 12. 1751. Il n'a guères rien paru de plus complet sur cette Science. On n'a rien négligé de tout ce que les Anciens ont dit de curieux à cet égard, ni des découvertes de Chymistes des différens Pays.

Les Amours d'Alcador & de Charizée; Ouvrage traduit du Grec, en deux parties, 1751. font un Roman, dans lequel les bonnes mœurs ne sont point respectées.

On a recueilli en deux Volumes in 12. imprimés chez Desaint & Saillant 1751. LES PSEAUMES, traduits en Vers par les meilleurs Poètes François, avec les principaux Cantiques. Ces Pièces sont de vingt-sept mains différentes, & par conséquent d'inégale force, sans qu'il y ait pourtant du rebut.

L'Auteur, qui publia l'année passée les *Ornemens de la Mémoire*, vient d'y joindre LES LEÇONS DE THALIE, ou les Tableaux de divers ridicules que la Comédie présente.

sente, Portraits, Caractères, Critique des mœurs, maximes de conduite propres à la Société. à Paris, chez Nyon, fils. C'est une collection commode, & qui remet sous les yeux quantité de jolies choses qu'on est bien aise de retrouver.

Un Ecrivain, qui s'est consacré à l'utilité de la Jeunesse, a achevé sa **TRADUCTION des modèles de Latinité, tirés des meilleurs Ecrivains.** Quatrième & dernier Recueil de Prose. Paris, chez la Tour 1751. M. Chompré, c'est son nom, annonce qu'il va donner un Ouvrage du même genre sur les Poètes.

Un Livre aussi estimable par les vûes de l'Auteur, que par la force de l'exécution, ce sont les **LETTRES CRITIQUES sur divers Ecrits de nos jours, contraires à la Religion & aux mœurs,** en 2. Volumes in 12. qui portent Londres, & se vendent à Paris, chez Bauche.

Madame de Puiseux a donné la seconde Partie de ses *Caractères.*

Les *Tragédies Opéras de l'Abbé Metastasio, traduites en François,* sont cinq Volumes in 12. qui portent Vienne 1751. & se trouvent à Paris chez Durand.

A L L E M A G N E.

Altembourg.

Une très-belle entreprise qu'on annonce ici, & dont l'exécution ne peut qu'être ardemment désirée, c'est une Traduction complète, fidèle, méthodique, & accompagnée
Tom. III. Part. III. Gg gnée

gnée de tous les éclaircissémens requis des célèbres *Transactions Philosophiques*. Ce Recueil commencé en 1665. va présentement à 73. Volumes *in quarto*, & il est en Angleterre même d'une très-grande rareté. On ne sauroit douter de l'habileté & des succès du Traducteur, par la manière dont il a déjà publié les *Essais* de la Société d'Edimbourg. Ce sera donc le *Brémond* d'Allemagne; & puis-je-t-il n'être pas si-tôt arrêté dans sa carrière!

Kiel.

M. le Docteur Canngiesser a donné un petit Traité qui roule sur une partie intéressante de l'Oeconomie: *De cura piscium per Slesvici & Holsatiae Ducatum usitata, libellus secundum constitutionem Academiae Imp Naturae Curiosorum*. 9 f. *in octavo* avec une figure.

Lauterbach.

Un Ministre de ces quartiers, nommé M. *Dreffembach*, a fait un petit Traité sur la Question; Si un Ministre doit s'attacher à la lecture des Auteurs Classiques? où il soutient l'affirmative par des raisons fort solides, & fort ingénieusement proposées.

Lemgow.

Il semble que les Controverses qu'avoit fait naître la nouvelle Théodicée de M. *Böldicke* devroient avoir pris fin, vu le nombre d'Ecrits qui ont déjà paru pour & contre. M. *Herbst* vient pourtant de publier ici encore un Livre Allemand de 15. f. *in octavo* sur les mêmes matières, où il fait l'analyse de tout ce Système avec beaucoup de netteté, & le

combat d'une manière qui paroît victorieuse.
Elsenach.

Le 24. Février on perdit aussi le célèbre Directeur du Collège de cette Ville, M. *Jean Michel Heusinger*, dans sa 61^e. année. Il a laissé achevée en Manuscrit une Edition des *Offices de Cicéron*, qui surpasseroit, à ce qu'on assure, toutes celles qui existent.

Hanover.

On a imprimé chez *Richter* un petit Livre d'usage Académique fort bien fait : Aug. Jes. Bunemannii J.Cti, *Historia Litteraria juris prima lineæ, in usum Studioforum juris specimen ad excitandas doctorum acroases. 7. f. in octavo.*

Altorff.

Cette Université a perdu un de ses principaux ornemens par la mort de M. le Professeur *Christian Gottlieb Schwartz*, arrivée le 24. Février dernier. Il étoit dans sa 76^e. année. Il avoit les titres de Comte Palatin, Senior de l'Académie, Professeur ordinaire en Eloquence & en Histoire, Bibliothécaire de la Société Impériale *Curiosorum Naturæ*, de l'Académie Royale de Prusse, & de divers autres Corps. Il a professé pendant 42 ans à Altorff avec beaucoup de distinction, & ses grands talens pour la Poësie Latine lui ont attiré des marques considérables de bienveillance de la part de plusieurs Princes & Seigneurs.

Halle.

M. le Docteur *Baumgarten* continuë l'Histoire de sa Bibliothèque, & en a donné la 37^e. partie, dont les Articles 26. & 27^e. rou-

G g 2 lent

lent sur les Oeuvres de M. la Mettrie.

Le 7^e. Volume des *Consultations Théologiques* du même Auteur a aussi paru. Il n'y perd aucune occasion de combattre les *Herrnhutiens*.

Un Anonyme a fait imprimer chez Grunert en 9. f. in quarto, 1751. un Ecrit ou règne une grande force de raisonnement, & dont le Titre indique suffisamment l'objet : *Commentatio juris naturæ, juris divini positivi, & juris humani ecclesiastici de matrimoniis prohibitis, permissis, prohibendis, permittendis, & speciatim cum vidua patris, cum orbe literato modeste communicata.*

M. le Baron de Wolff vient de donner le second Volume de son *Ethique Latine*, in quarto. Il n'a rien paru encore d'aussi approfondi dans ce genre.

Hambourg.

M. le Baron de Bar, Auteur des fameuses *Epîtres diverses*, a été appelé à Copenhague par S. M. le Roi de Dannemarc avec le caractère de Conseiller d'Etat.

Dresde.

Un nouveau Fabuliste Allemand, nommé M^r. Jean Christian Helck, a fait imprimer ici ses Fables, in octavo 1751. Elles sont fort inférieures à celles de M^{rs}. Hagedorn & Gellert.

Leipfig.

M. Jean Frideric Bahrdt, Docteur en Théologie, & Professeur, a publié un petit Ecrit en Allemand; où il se propose de prouver par l'Ecriture & par la Raison, que le péché est la véritable cause de la mort, in octavo 14 $\frac{1}{2}$. f. 1751.

L'U-

L'Université de cette Ville perdit le 7. Avril un de ses Professeurs les plus estimés & aimés par les qualités de l'esprit & du cœur; je veux parler de M. *Charles Otton Reichenberg*, Conseiller de Cour, Docteur & Professeur en Droit, &c. mort subitement dans sa 62^e. année.

M. le Professeur *Kaestner* a annoncé ses Leçons pour le semestre de cet Été par un fort beau Programme, qui renferme un Essai de Catoptrique Analytique, & où il traite des *Foyers & des Aberrations*.

Berlin.

L'Académie Royale des Sciences & Belles Lettres tint son assemblée publique pour le jour de l'Avènement de S. M. au Throne le 27. Mai. Elle fut comme à l'ordinaire fort nombreuse & brillante. Plusieurs Ministres d'Etat, Ministres des Cours étrangères, & autres personnes distinguées y assistèrent.

M. le Professeur *Formey*, Secrétaire perpétuel de l'Académie, fit l'ouverture de la séance, en déclarant que la Commission nommée pour examiner les Pièces qui ont été envoyées pour le Prix de la présente année 1751. quoiqu'elle n'en ait trouvé aucune qui ait rempli parfaitement son attente, avoit couronné la Pièce N^o. xxix. qui a pour Dévise

Fata regunt homines, sed regit ipsa Deus.

Surquoi le Secrétaire présenta à l'Assemblée le Billet cacheté qui contenoit le nom de l'Auteur, & ce Billet ayant été ouvert, on trou-

Gg 3

va

va le nom de M^r. *Abrabam Gothelf Kestner*, Professeur de Mathématiques à Leipzig, Membre de l'Acad. Roi de Prusse, de la Société Royale de Göttingen, & de l'Institut de Bologne.

Le Secrétaire indiqua ensuite les Pièces que la Commission avoit jugées dignes de l'*Accessit*. Comme elles seront imprimées dans le Recueil de l'Académie, on va mettre ici leurs Dévise, afin que les Auteurs aient non seulement connoissance du Jugement qui a été rendu en faveur de leurs Mémoires, mais qu'ils puissent aussi envoyer avant l'impression les Corrections, ou autres changemens qu'ils jugeront à propos d'y faire, & dont on fera usage; mais qui ne seront pourtant imprimés que séparés du Texte.

Ces Pièces sont donc : N^o. VII. avec la Devise *Ανευξολογ*, &c. *Tout homme, qui tend à la perfection, doit étudier la Nature, & se mettre en état de pratiquer ses devoirs.*

N^o. XIII. avec la Devise

*Multa dies variusque labor mutabilis ævi
Rettulit in melius! multos alterna revisens
Lusit, & in solido rursus fortuna locavit.*

N^o. XIX. avec la Devise

*Virtus recludens immeritis mori
Cælum, negata tentat iter via,*

N^o. XXIII. avec la Devise

*Me vel fata meos patientur ducere vitam
Auspiciis, & sponse meas componere curas.*

N^o. XXX. avec la Devise

Festina lente.

N^o. XXXVI.

N°. xxvii. avec la Dévise

Non, si male nunc, & sic olim erit.

N°. xlvii. avec la Dévise

Ἰνὸς ἰπὸς Κόρη.

Et N°. lvi. avec la Dévise

Quis ut Deus, sustine.

M. Merian, un des Académiciens, qui avoit été Commissaire pour l'examen des Pièces, lut ensuite un Extrait de celle qui a remporté le prix.

Après cela, M^r. Pelloutier, Conseiller Ecclésiastique & Bibliothécaire de l'Académie, lut une Dissertation sur l'origine des Romains; M. de Marschall, Conseiller de Légation & Membre honoraire de l'Académie, un Discours sur l'utilité des Passions, & M. le Professeur Sulzer des Recherches sur les Plaisirs des sens.

M. Sack a achevé sa Défense de la Religion Chrétienne, par la viii. Partie qui vient de paroître, & qui traite de la Grace, de la Résurrection des Morts, du Bâteme & de la S. Cène.

M. de Beausobre a fait imprimer une Brochure intitulée le Triomphe de l'Innocence. Il se propose d'y justifier la Réformation, & se fonde sur plusieurs particularités qui n'étoient pas encore, selon lui, connues, ou qui du moins n'avoient pas été mises dans leur véritable jour.

T A B L E

-des Articles.

I. INTRODUCTION A LA CONNOIS- SANCE DU GLOBE TERRESTRE. <i>par M. JEAN LULOFS.</i>	Pag. 325
II. DISCOURS <i>de la SOCIÉTÉ LITTE- RAIRE DE NANCY. prononcés le 3. Févr. 1751.</i>	343
III. CONSIDÉRATIONS SUR LES MOEURS DE CE SIECLE.	364
IV. L'ECONOMIE DE LA VIE HUMAI- NE.	375
V. OEUVRES DE VERGIER.	381
VI. RECUEIL <i>de LETTRES choisies pour servir de suite aux LETTRES de Ma- dame de SEVIGNE' A' Madame de GRIGNAN sa fille.</i>	397
VII. DÉCOUVERTE DE L'ILE FRIVO- LE.	403
VIII. LETTRES SUR LES SOURDS ET LES MUETS, <i>à l'usage de ceux qui enten- dent & qui parlent.</i>	409
IX. HISTOIRE DES PASSIONS.	417
X. RECHERCHES <i>sur la Canonisation de Saint FRANÇOIS DE SALES.</i>	423
XI. CONSTRUCTION D'UN TELESCOPE NEWTONIEN <i>avec des Mirairs de Verre.</i>	444
XII. ELOGE FUNEBRE DE M. PETIT.	449
XIII. NOUVELLES LITTERAIRES.	458

T A-

T A B L E

D E S

M A T I E R E S,

Contenues dans le Tome III.

A.

Académie Royale de
Berl. son assemblée.
Pag. 469
Acidalius, motifs de son
changem. de Relig. 79
Acilius Glabrio, comment
issu d'Anchise & de Ve-
nus. 63
* *Addisson*, Miscella-
neous Works. 145
Air, sa pesanteur influe
sur la chaleur de l'eau
& non sur sa congelat. 8
Ambroise (S.) contraire
au despotisme. 104
Ame humaine, quelle est
son essence. 56
* *Amours* (les) d'Alci-
dor. 464
* *Ansaldo*, epist. ad ab-
batem casin. 308
Artigni (l'Abbé d') faus-
se anecdote de lui. 139
Astres, moyens de les ob-
server. 206
* *Assmanni*, Acta mar-
tirum Syriæ. 139
Aubenton, son caract. 203

B.

Bagnères, ses fossiles &
eaux minérales. 4
* *Babrdt*, petit écrit. 469
Baile, ses amours sup-
posées. 137
Batteux (M.) défendu
359. critiqué 416.
* *Baumgarten* exposition
des Evang. 316
- - - - sur la Mettrie
463. traduction 146.
* *Betram*, Observat. 462
* *Bernardi à Bonania* :
Bibliot. scriptor. ord.
Capuc. 141
* *Beausobre*, triomphe
de l'innoc. 472
Beauté absolue & com-
parative: 34 - 41
Beaufort (M. Louis de)
sa dissert. sur l'incert.
des cinq prém. siècles
de l'hist. Rom. Extr.
de cet Ouvr. 58
Besoldus, pourquoi fait
Cathol. 79
Bertius pourquoi fait Ca-
thol. 79
Gg 5 * *Ber-*

TABLE DES MATIERES.

* <i>Berwell</i> , flora americana. Pag. 309	méurtre. 265
<i>Beze</i> confère avec F. de Sales, 113. son poëme contre les Jésuites. 116	<i>Caille</i> (M. de la) son avis aux Astronomes. 217
<i>Bienveillance</i> , si elle exclut l'amour propre. 81	<i>Cajet</i> , pourquoi fait Catholique. 79
* <i>Bironii</i> Enchiridion de fide. 316	<i>Chablais</i> (le) converti par force. 120
<i>Bonté</i> morale, ce que c'est 44. si elle a sa source dans l'intér. propre. 47	<i>Chapeau</i> , histoire (du). 280
* <i>Boldiche</i> , sa Théodicée. 466	<i>Cbristine</i> (la Reine) motifs de son changement. 77
<i>Bonheur</i> , si on le recherche par raison ou par instinct. 55	* <i>Clarke</i> (Joseph) sa mort. 310
* <i>Boje</i> (M. Gros de) agrégé à l'Acad. de Berlin. 148	<i>Clos</i> (du) Auteur des Considérations sur les mœurs de ce siècle. 364
<i>Bouguer</i> , Lettre de lui. 215	* <i>Clos</i> (Colom du) Reflexions sur le stile. 147
<i>Bossuet</i> (M. de) contraire au Despotisme. 102	* <i>Commentatio</i> juris nar. 468
<i>Boubours</i> (le P.) apprécié par Leibnits. 289	<i>Coyer</i> (l'Abbé) Auteur de l'Île Frivole. 403
<i>Buckisch</i> , Catholique par force. 79	<i>Cuno</i> (M.) son savoir, ses services. 287
<i>Buffon</i> , son caractère. 203	D.
* <i>Bunemanni</i> , hist. liter. 467	D ax, sa fontaine bouillante 4. moyen d'en fonder le fond. 5.
* <i>Buttstedt</i> fait profess. 314	<i>Déclinaisons</i> des Etoil. 223
C.	<i>Démonstration</i> , ce que c'est. 188
* C anngieffer, de cura piscium. 466	<i>Dénier</i> , tour donné à ce mot. 262
<i>Cain</i> , bon mot sur son	<i>De l'Isle</i> , sa Lettre circulaire aux Astron. 205
	<i>Diderot</i> (M.) Lettre au P.

TABLE DES MATIERES.

P. Bertier. Pag. 302
Diffenterie, son remède
 ipécifique. 293
Dormir, tour qu'on don-
 ne à ce mot. 264
 * *Doppelmayer* (Jean) sa
 mort. 146

E.

Eau bouillante : sa cha-
 leur varie. 8
Ecrits pour & contre les
 immunités prétendues
 du Clergé de France ,
 extr. de ce Livre. 99
Economie de la vie hu-
 maine, extrait de cet
 Ouvr. 376
Equateur, son diamètre.
 331
Equinoxes, leur préces-
 sion. 342
Equateur, son paralaxe
 horizontal. 210
Eratosthène, ses conjectu-
 res sur le Globe. 333
Eres de Caton & de Var-
 ron. 66
 * *Essai* sur les mon-
 noies. 315
Estève (M.) principe
 nouveau de l'harmoni-
 e, extr. de cet ouvr.
 228. autre que celui de
 M. de Rameau. 230
Esprit des Loix, l'art de
 lire ce livre. 234. ses
 beautés & ses défauts

235. porte-feuille d'un
 homme d'esprit. 249.
Evêque de Troie, dis-
 cours acad. 359
Euler, sa découv. d'une
 Loi des Nomb. p. 10.
Expériences, sur la glace,
 le plomb fondant, 4.

F.

Fable, ce que c'est.
 279
Fable sur la mort de Ver-
 gier. 383
 * *Fèvre* (*Nicolas le*) son
 cours de chimie. 464
Ferrarii (*Guidonis*) Ha-
 rangue de ce Jésuite
 sur l'art de la Politi-
 que. 128
Figure de la terre, v.
globe terrestre.
Flambeau, bon mot sur
 ce terme. 264
 * *Florius* Bacchiarii mo-
 nachi opuscula. 140
Foi (la) ce que c'est. 165
Fontaine (la) excellent
 Fabuliste. 279
François (caract. du). 367
François de Sales (S.) A-
 necdotes sur sa vie. 107
 ses soins pour conver-
 tir Beze. 109. ses ex-
 ploits dans la conver-
 sion du Chablais. 118.
 fait Evêque 125. &
 canonisé 127.

G.

TABLE DES MATIERES.

G.

Génie & caract. des nations (Essai sur le) extr. de cet Ouvr. p. 83. des Chinois apprécié. 91. des François préféré. 93. du François & de l'Ital. comparé. 95.
Gellert (M.) Fabuliste Allemand 279. son hist. du chapeau 380. du destin 283.
 * **Giovanni**: l'Ebraismo della Sicilia. 142
Globe Terrestre (Introduction à la Théorie du). extrait de cet ouvrage. 325. diverses manières de déterminer sa figure. 333. sa grandeur déterminée par Snel. 335. grandeur de sa circonférence. 337. Théorie de son mouvement. 338. mouvement de son axe. 339.
Gout (discours sur le) censuré. 359
Gout essentiel, ce que c'est. 42
Grammont (le Duc de) bon mot de lui. 432
Grefigni (Mad. de) son éloge. 347

H.

Haller (M. de) belle Préface de lui. 186
Hardouin (le P.) sa politesse. 80
Hallei, son moyen de déterminer la paral. 227
Harmonie, son vrai principe. 228
 * **Heusinger**, sa mort. 467
 * **Hill**, critique les *Philosophical Transactions*.
Hist. Romaine, incertitude des 5. premiers siècles, ext. de cet Ouv.
Hypothèses, leur nécessité 192. leur utilité 194. l'abus qu'on en fait. 200
 * **Hontheim** (Jean Nic.) son *Hist. Trevir.* 148

I.

Jacques *Andrea* cité à faux. 79
Jésuites, leurs intrigues entre-eux. 294
Ile Frivole (découverte de l') extrait de cet Ouvrage 403.
 * **Janoski**, son *Polonia litterata*. 316
 * **Jocher**, son Dictionnaire Allemand. 147

K.

Kuster pourquoi devenu Catholique. 80

L

TABLE DES MATIERES.

L.

- * **L**ambacher, Bibliot. ant. Vindob. 147
- Leibnitz* (Lettres anecdotes de). 286
- Lettres choisies de M^{me}. de Seigné* (recueil de) ext. de cet Ouv. 397.
- Liberté*, d'où elle tire son origine. 243
- Louis Roi de Germanie*, Lettre à lui. 105
- * *Leçons* (les) de Thalie. 464
- Lulofs* (M. Jean) son introd. à la connoiss. du Globe Terrestre.
- Loen* (Mr. de) son livre intitulé la seule vraie Religion, trad. en François 166.
- Luxe*, son origine, ses effets. 258
- Lune*, sa paralaxe 212. comment on la détermine. 219

M.

- M**agistris (Alex. de) *istoria della Città è Basilica catted. d'Anagni*. 140
- Malberbe* (François) ses bons mots. 261. sa Religion 266. son épithète 268.
- * *Marquet*: observations sur plusieurs malades. 143

- * *Manni* ses *Observationi Istoriche*. 142
- * *Metastasio*, ses tragéd. trad. 465
- * *Mellicensis* (*Bertholdus*) son *Sancta & beata Austria*. 148
- Mœurs de ce siècle*, ext. de cet Ouvrage. 364
- Monnier* (M. le) deux théorèmes de lui. 8.
- * *Muldener*, sa Capitulat. historiq. trad. par M. de la Chapelle. 310
- * *Muratori*, ses *Annali d'Italia*. 308

N.

- * **N**icolai (Ernesti) son *sistema mat. med.* 147
- Nombres premiers*: moyen de voir si un nombre est tel. 12

O.

- O**bservations de physique & d'hist. natur. extr. de cet Ouvrage. 3
- Olivet* (l'Abbé d') convaincu de contrad. 137
- Opinion*, ce que c'est. 186
- Origine* des sectes 167. des Hermites 168. des Mahomérans 169. des Vaudois *ibid.* de la Réformation 170. des Epicuréens 173. des Stoïciens 175.

P.

TABLE DES MATIERES.

P.	
* Palucci , ses nouvelles remarques sur la Lithotomie. Pag. 463	* Pratilli , son traité <i>di una moneta singolare del Tiranno Giovanni.</i>
Paralaxe (manière de déterminer la) du soleil, 209. de l'Equateur 210. de la Lune 212. de Mars 224. de Venus 225.	Principes généraux, (beauté des). 37
Passions (histoire des) ext. de cet Ouv. 417	Pfaff (M.) ses talens 68. ses démêlés avec le R. P. Seedorff 69. son Examen des points controversés 81. son aventure avec le P. Hardouin. 80
Petit (M.) son éloge funèbre 449. élève de Littre 450. son zèle 451. ses envieux 452. sa reputat. 453. ses ouvr. 454. ses dignités 456.	* Puifieux (M ^e . de) ses caractères. 465
Pendule sert à déterminer le raport de l'Equateur à l'axe de la Terre. 329	Punique , bon mot sur cette langue. 267
Perron (le Card. du) motifs de son changem. 78	Q.
Philippe V. fait sonder un gouffre. 4	Querini (le Cardinal) réfuté. 74
Plante singulière décrite. 6	R.
Plebéiens , leur vanité. 63	* Rasbini : Trattato di fortific. moderna. 104
* Pluche (M.) sa mécanique des langues. 312	Reaumur , lettre de lui. 216
* Poletti , son <i>Storia letterar. d'Italia.</i> 140	Reflexions , sur les 12. lettres du R. P. Seedorff extr. de cet Ouv. 67
Portrait du siècle. 348	Recherches sur l'origine des idées, extr. de cet Ouv. 31
Politesse , qual. nuisib. 254	* Regnault (le P.) son 5 ^m e. Tome des Entretien ^s physiques. 144
Poëtes , combien util. 263	Reiber (M. de) écrit sur les langues. 298
* Prose (God.) son traité de Relig. ext. 314	Réforme (la) ses motifs. 73
	* Rechenberg (J. Fréder.) 12

TABLE DES MATIERES.

sa mort.	Pag. 469	cherches sur sa cano-	
<i>Religion</i> (la seule vraie)		nization 423. ses mis-	
extrait de cet ouvr. 163		sions 424. ses miracles	
son essence. 165. ses		425. objections de l'A-	
verités fondam. 166. sa		vocat 426. sa douceur	
réform. 169. sa conve-		feinte 437. suspect de	
nance avec la naturel-		mauvaise foi 429. sa	
le 172. projet de réu-		maxime relâchée 430.	
nion 176. moyen de		ses conversions 433.	
régler l'extérieur de		mission Royale de <i>Gex</i>	
l'Eglise 181.		439. ses voyages 441.	
* <i>Repentir</i> (le) comédie.		<i>Santeuil</i> , ses bons mots	
	312	298. son épitaphe 278.	
<i>Regulus</i> , fausseté de son		* <i>Schotelig</i> , son traité de	
supplice. 66		<i>vita humana</i> . 313	
<i>Rome</i> , incertit. de l'hist.		<i>Sciences</i> , ce que c'est. 304	
de ses cinq prém. siè-		<i>Science</i> , si leur retablisse-	
cles 59. ses monumens		ment est utile 250. Ta-	
ou détruits par les Gau-		bleau de leur renaiss-	
lois ou incertains 60.		sance 253. corruption	
Mémoires des familles		qui en fut la suite 255.	
suspects. 62. l'époque		leur vanité 258. com-	
de sa fondation indé-		bien nuisibles 259.	
montrable.		<i>Scipion Metellus</i> trompé	
* <i>Ruffin</i> , Mures arme-		par une Inscription. 60	
nii. 311		<i>Scioppius</i> , suspect de Ma-	
* <i>Ruffel</i> M. B. de Tabé		gie. 79	
glandulari. 146		<i>Schultens</i> (M. Albert)	
<i>Rois</i> , s'ils sont maîtres		Mémoires sur sa vie	
absolus des biens. 101		& ses écrits. 130	
S.		<i>Secondat</i> (M. de) ses obs.	
* <i>Schwartz</i> (Christian		de physiq. d'hist. nat. 4.	
Gottlieb) sa mort.		<i>Scedorff</i> (le R. P.) refu-	
457		tation de sa nouvelle	
* <i>Sach</i> , sa défense de la		Préface 67. passage fal-	
Religion. 472		sifié. 70. abuse d'un au-	
<i>Sales</i> (François, de) re-		tre tiré des Mém. de	
		Bran-	

TABLE DES MATIERES.

Brandebourg 71. son catalogue des nouveaux convertis 76.	termes. 9
<i>Sentiment interieur</i> , ce que c'est 32. son utilité. 43. s'il est subordonné à la raison. 57	* <i>Thomasi</i> (Joseph Marie) sa liturg. ant. 307
<i>Sevigné</i> (M. de) ses lettres à M. de Grignan. 388	<i>Tibault</i> , son Discours acad. 349
<i>Siecle</i> , considérations sur ses mœurs. 364	<i>Tibulle</i> , deux vers de lui. 126
<i>Sistèmes</i> , leur utilité. 197	<i>Tite - live</i> rapporte une contradiction. 60
<i>Société littéraire</i> nouvelle. 343	* <i>Transactions</i> phil. trad. en Allemand. 466
<i>Soleil</i> , sa paralaxe 209. comment on la détermine. 217. 227.	<i>Tressan</i> (le Comte de) son discours acad. 351
<i>Solignac</i> , disc. acad. 349	V.
<i>Sons Harmoniques</i> , ce que c'est, 229.	V aisseau, bon mot sur ce sujet. 263
<i>Sourds</i> (Lettres sur les) extr. de cet ouvr. 409	<i>Vaillant</i> , tour donné à ce mot. 262
* <i>Spectacle</i> de l'Homme. 311	<i>Vertu</i> , science des ames simples. 260
<i>Stanislas</i> I. son éloge. 344 -- 356.	<i>Vertus</i> , si l'amour propre en est le principe. 47
T.	<i>Vergier</i> , ses œuvres, son histoire 382.
T elescopés newtoniens, leur construction 444. perfectionnés par Hadley, Short, van den Bildt 445. achevés par M. Lamberti 447	* <i>Venuti</i> , son Triomphe littéraire. 311
<i>Tensel</i> , savant auteur. 292	* <i>Villette</i> , ses œuvres mêlées. 310
<i>Thermomètre</i> , moyen d'en fixer mieux les	<i>Vrai & Vraisemblable</i> ce que c'est. 201
	W.
	W arburton, son disc. sur Julien. 145
	X.
	X avier, ce qu'il faut penser de ses exploits. 442

